SATIRES ET OUEUVRES DIVERSES DE M. BOILEAU DESPREAUX...

Nicolas Boileau, Louis : de Sanlecque

Digitized by Google

31
4-C
34

Ex Bibliotheca
PP. Coll. Rom.
Societ. Jesu

BIBLIOTECA ALESSANDRINA
6
2 I
25
EMANUELE

Digitized by Google

Digitized by Google

SATIRES
ET
ŒUVRES
DE
M. BOILEAU
DESPREAUX.

BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA

Digitized by Google

Digitized by Google

SATIRES
ET
ŒUVRES
DIVERSES
DE M. BOILEAU
DESPREAUX.

Avec les Paſſages des Poëtes Latins, imitez par l'Auteur.

Et augmentées de pluſieurs Piéces qui n'ont point encore paru : Avec les Poëſies du Pere Sanlecque.

NOUVELLE EDITION.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E.
ROMA

A AMSTERDAM,
Chez HENRY CHELTE.

M.DCC.LVI.

Digitized by Google

DISCOURS

AU ROI.

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

JEUNE & vaillant Héros, dont la haute ſageſſe
N'eſt point le fruit tardif d'une lente vieilleſſe,
Et qui ſeul, ſans Miniſtre, à l'exemple des Dieux,
Soûtiens tout par toi-même, & vois tout par tes yeux.
GRAND ROI, ſi juſqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour toi dans un humble ſilence;
Ce n'eſt pas que mon cœur vainement ſuſpendu,
Balance pour t'offrir un encens qui t'eſt dû.
Mais je ſçais peu louer, & ma Muſe tremblante
Fuit d'un ſi grand fardeau la charge trop peſante,
Et dans ce haut éclat où tu te viens offrir,
Touchant à tes Lauriers craindroit de les flétrir.
Ainſi ſans m'avengler d'une vaine manie,
Je meſure mon vol à mon foible génie;
Plus ſage en mon reſpect, que ces hardis mortels
Qui d'un indigne encens profanent les Autels,
Qui dans ce champ d'honneur, où le gain les amene,
Oſent chanter ton nom ſans force & ſans haleine,
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du récit de tes propres exploits.

Digitized by Google

L'un en ſtile pompeux habillant une Eglogue,
De ſes rares vertus te fait un long prologue,
Et mêle, en ſe ventant ſoi-même à tout propos,
Les louanges d'un Fat à celle d'un Héros.
L'autre en vain ſe laſſant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,
Grand & nouvel effort d'un eſprit ſans pareil!
Dans la fin d'un ſonnet te compare au Soleil.
Sur le haut Hélicon leur veine mépriſée,
Fut toujours des neuf Sœurs la fable & la riſée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pégaſe pour eux refuſe de voler.
Cependant à les voir enflés de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnaſſe,
On diroit qu'ils ont ſeuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils diſpoſent de tout dans le ſacré vallon.
C'eſt à leurs doctes mains, ſi l'on veut les en croire
Que Phébus a commis tout le ſoin de ta gloire:
Et ton nom du Midi juſqu'à l'Ourſe vanté,
Ne devra qu'à leurs vers ſon immortalité.
Mais plutôt ſans ce nom, dont la vive lumiere,
Donne un luſtre éclatant à leur veine groſſiére,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'Univers,
Pourrir dans la pouſſiére à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur aſile,
Comme on voit dans les champs un arbriſſeau débile,
Qui ſans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit triſtement ſur la terre couché.
Ce n'eſt pas que ma plume injuſte & téméraire,
Veuille blâmer en eux le deſſein de te plaire:
Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avouer,
Apollon en connoît qui te peuvent louer.
Oui, je ſçai qu'entre ceux qui t'adreſſent leurs veilles
Parmi les Pelletiers on conte des Corneilles.
Mais je ne puis ſouffrir qu'un eſprit de travers,
Qui pour rimer des mots, penſe faire des vers,
Se donne en te louant une gêne inutile.
Pour chanter un Auguſte, il faut être un Virgile.

Digitized by Google

(a) Et j'approuve les soins du Monarque guerrier,
Qui ne pouvoit souffrir qu'un artisan grossier,
Entreprit de tracer d'une main criminelle,
Un portrait réservé pour le pinceau d'Apelle
Moi donc qui connoît peu Phébus & ses douceurs:
Qui suis nouveau sévré sur le mont des neuf Sœurs:
Attendant que pour toi l'âge ait mûri ma Muse,
Sur de moindres sujets je l'exerce & je l'amuse;
Et tandis que ton bras des peuples redouté,
Va la foudre à la main, retablir l'équité,
Et retient les méchans par la peur des suplices:
Moi, la plume à la main, je gourmande les vices,
Et regardant pour moi-même une juste rigueur,
(b) Je confie au papier les secrets de mon cœur.
Ainsi dès qu'une fois ma verve se reveille,
Comme on voit au printems la diligente abeille
Qui du butin des fleurs va composer son miel,
Des sotises du tems je compose mon fiel.
Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine,
Et sans gêner ma plume en ce libre métier,
Je la laisse au hasard courir sur le papier.
Le mal est qu'en rimant, ma Muse un peu legére
Nomme tout par son nom, & ne sçauroit rien taire,

(a) *C'est une imitation d'Horace, qui dans son Epître à Auguste, qui est la* 1. *du* 1. *Liv. parle ainsi, vs.* 239.

Edito vecuit, ne quis se præter Apellem
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia.

* Alexandre.

(b) *Horace parle ainsi de Lucile Poëte Satirique, Serm. Lib. II. Sat. vs.* 30.

Ille, velut fidis arcana sodalibus, olim
Credebat Libris.

(a) C'eſt-là ce qui fait peur aux eſprits de ce tems ;
Qui tous blancs au-dehors, ſont tous noirs au dedans:
Ils tremblent qu'un Cenſeur que ſa verve encourage,
Ne vienne en ſes écrits démaſquer leur viſage,
Et fouillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du puits tirer la vérité.
Tous ces gens éperdus au ſeul nom de Satire,
Font d'abord le procès à quiconque oſe rire.
Ce ſont eux que l'on voit ; d'un diſcours inſenſé,
Publier dans Paris, que tout eſt renverſé ;
Au moindre bruit qui court, qu'un Auteur les menace
De jouer des Bigots la trompeuſe grimace,
Pour eux un tel ouvrage eſt un monſtre odieux ;
C'eſt offenſer les loix, c'eſt attaquer aux Cieux :
Mais bien que d'un faux zèle ils maſquent leur foibleſſe,
Chacun voit qu'en effet la vérité les bleſſe.
En vain d'un lâche orgueil leur eſprit revêtu,
Se couvre du manteau d'une auſtère vertu,
Leur cœur qui ſe connoît, & qui fuit la lumiere,
S'il ſe moque de Dieu, craint Tartuffe & Molière.
Mais pourquoi ſur ce point ſans raiſon m'écarter ?
GRAND ROI, c'eſt mon défaut, je ne ſçaurois flater ;
Je ne ſçais point au Ciel placer un ridicule,
D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule:
Et ſans ceſſe en eſclave à la ſuite des Grands,
A des Dieux ſans vertu prodiguer mon encens.
On ne verra point d'une veine forcée,
Même pour te louer, déguiſer ma penſée :

(a) *Juvénal décrit ainſi la peur que les Poëtes Satiriqués faiſoient aux malhonnêtes gens de leur temps, Sat. I. 65.*

Enſe velut ſtricto, quoties Lucilius ardens
Infremuit, rubet auditor cui frigida mens eſt
Criminibus, tacitâ ſudant præcordia culpâ.

Digitized by Google

Et quelque grand que soit ton pouvoir souverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main;
Il n'est espoir de biens, ni raison, ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.
Mais lorsque je te vois d'une si noble ardeur,
T'apliquer sans relâche aux soins de ta grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne,
Et qui sont accablés du faix de leur couronne.
Quand je vois ta sagesse, en tes justes projets,
D'une heureuse abondance enrichir ses sujets;
Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre:
Nous faire de la mer une campagne libre;
Et tes braves guerriers secondant ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu sa premiere vigueur:
La France sous tes loix maîtriser la Fortune;
Et nos vaisseaux domptant l'un & l'autre Neptune;
Nous aller chercher l'or malgré l'onde & le vent,
Aux lieux où le Soleil le forme en se levant:
Alors, sans consulter si Phébus l'en avoue,
Ma Muse toute en feu te prévient & te loue.
Mais bientôt la raison arrivant au secours,
Vient d'un si beau projet interrompre le cours;
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton, ni la voix assez forte.
Aussi-tôt je m'effraye, & mon esprit troublé,
Laisse là le fardeau dont il est accablé:
Et sans passer plus loin, finissant mon ouvrage,
Comme un Pilote en mer, qu'épouvante l'orage;
Dès que le bord paroît, sans songer où je suis,
Je me sauve à la nage, & j'aborde où je puis.

SATIRE PREMIERE.

DAMON ce grand Auteur, dont la Muſe fertile
Amuſa ſi long-tems & la cour & la ville :
Mais qui n'étant vêtu que de ſimple bureau,
Paſſe l'été ſans linge & l'hyver ſans manteau,
Et de qui le corps ſec & la mine affamée,
N'en ſont pas mieux refaits pour tant de renommée,
Las de perdre en rimant & la peine & ſon bien,
D'emprunter en tous lieux, & de ne gagner rien,
Sans habits, ſans argent, ne ſçachant plus que faire :
Vient de s'en fuir chargé de ſa ſeule miſere ;
Et bien loin des Sergens, des Clercs & du Palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais :
Sans attendre qu'ici la Juſtice ennemie
L'enferme en un cachot le reſte de ſa vie :
Ou que d'un bonnet verd le ſalutaire affront
Flétriſſe les lauriers qui lui couvrent le front.
Mais le jour qu'il partit, plus défait & plus blême,
Que n'eſt un Pénitent ſur la fin du Carême,
La colere dans l'ame, & le feu dans les yeux,
Il diſtila ſa rage en ces triſtes adieux.
(a) Puiſqu'en ces lieux, jadis aux Muſes ſi commodes,

(a) *Il y a beaucoup de traits ici empruntés de la 3. Satire de Juvenal, ou Umbritius quittant Rome, lui fait de ſemblables reproches, depuis le vſ.* 21.

Quando artibus, inquit, honeſtis
Nullus in urbe locus, nulla emolumenta laborum,

Le mérite & l'esprit ne sont plus à la mode,
Qu'un Poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu;
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche,
D'où jamais ni l'Huissier, ni le Sergent n'approche;
Et sans lasser le Ciel par des vœux impuissans,
Mettons-nous à l'abri des injures du tems.
Tandis que libre encor malgré les destinées,
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années:
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler.
(a) Et qu'il reste à la Parque encore de quoi filer.
C'est là dans mon malheur le seul conseil à suivre.
(b) Que George vive ici, puisque George y sçait vivre.
Qu'un million comptant par ses fourbes acquis,
De Clerc jadis Laquais a fait Comte & Marquis,
Que Jaquin vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre & la peste,
Qui de ses revenus, écrits par alphabet,
Peut fournir aisément un Calepin complet.
Qu'il régne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire;
(c) Mais moi, vivre à Paris! Eh, qui voudrois-je faire!

Res hodiè minor est, herè quàm fuit, atque eadem cras
Deteret exiguis aliquid, proponimus illuc
Ire fatigatas ubi, Dædalus exuit alas:

(a) *Dans la même Satire, vs.* 26.
Dùm nova canities, dùm Prima & recta senectus,
Dùm super est Lachesi quod torqueat, & pedibus me
Porto meis, nullo dexteram subeunte bacillo.

(b) *Ibid. vs.* 29. Vivans Arturius illic
Et Catulus; maneant qui nigrum in candida vertunt.

(c) *Ibid. vs.* 41.
Quid Romæ faciam? mentiri nescio.

Je ne ſçai ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et quand je le pourrois, je n'y puis conſentir.
Je ne ſçai point en lâche eſſuyer les outrages
D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ſes gages
De mes ſonnets flateurs laſſant tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers.
Pour un ſi bas emploi ma Muſe eſt trop altiére :
Je ſuis ruſtique & fier, & j'ai l'ame groſſiére.
Je ne puis rien nommer, ſi ce n'eſt par ſon nom :
J'appelle un chat un chat, & Rolet un fripon.
De ſervir un Amant, je n'en ai pas l'adreſſe ;
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtreſſe ;
Et je ſuis à Paris, triſte, pauvre & reclus,
(a) Ainſi qu'un corps ſans ame, ou devenu perclus.
Mais pourquoi, dira-t'on, cette vertu ſauvage,
Qui court à l'Hôpital & n'eſt plus en uſage ?
La richeſſe permet une juſte fierté ;
Mais il faut être ſouple avec la pauvreté.
C'eſt par-là qu'un Auteur, que preſſe l'indigence,
Peut des aſtres malins corriger l'influence,
(b) Et que le ton burleſque, dans ce ſiécle de fer,
D'un Pédan, quand il veut, ſçait faire un Duc & Pair.
Ainſi de la Vertu la fortune ſe joue.
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de ſa roue,
Qu'on verroit, de couleurs bizarrement orné,
Conduire le carroſſe où l'on le voit traîné,
Si dans les droits du Roi ſa funeſte ſcience,
Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.
Je ſçai qu'un juſte effroi l'éloignant de ces lieux,
L'a fait pour quelques mois diſparoître à nos yeux ;

(a) *Ibid. vſ.* 46.

Tanquam
Mancus, & extinctæ corpus non utile dextræ.

(b) *Juvenal, Satire III. vſ.* 39.

Quales ex humili magna ad faſtigia rerum
Extollit, quoties voluit fortuna jocari.

Digitized by Google

(a) Mais en vain pour un tems une taxe l'exile,
On le verra bientôt pompeux en cette ville,
Marcher encore chargé des dépouilles d'autrui,
Et jouir du Ciel même irrité contre lui.
* Tandis que Colletet crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine,
Sçavant en ce métier si cher aux beaux Esprits,
Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.
Il est vrai que du Roi la bonté sécourable
Jette enfin sur la Muse un regard favorable,
Et répandant du sort l'aveuglement fatal,
Va tirer désormais Phébus de l'hôpital.
On doit tout espérer d'un Monarque si juste.
Mais sans un Mécénas, à quoi sert un Auguste?
Et fait comme je suis, au siécle d'aujourd'hui,
Qui voudra s'abaisser à me servir d'appui?
Et puis comment percer cette foule effroyable
De rimeurs affamés dont le nombre l'accable,
Qui, dès que sa main s'ouvre, y courent des premiers,
Et raviſſent un bien qu'on devoit aux derniers?
Comme on voit les frélons, troupe lâche & stérile,
Aller piller le miel que l'abeille distile.
Cessons donc d'aspirer à ce prix tant vanté,
Que donne la faveur à l'importunité.
(b) Saint-Amand n'eut du Ciel que sa veine en

(a) *Juvénal, Sat. I. vſ.* 47.

Damnatus inani
Judicio (quid enim salvis infamia nummis)
Exul ab octava Marius bibit, & fruitur Dis Iratis.

* On trouvera des particularités remarquables de la pauvreté de Colletet, dans le 1. tom. des Chevræana, pag. 50.

(b) *Il y a dans cette description de la pauvreté de Saint-Amand, des traits tirés de la 3. Satire de Juvénal comme celui-ci.*

Digitized by Google

partage, *
L'habit qu'il eut sur lui, fut son seul héritage :
Un lit & deux placets composoient tout son bien ;
Ou, pour mieux en parler, Saint-Amand n'avoit rien.
Mais quoi, las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la Fortune ;
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir il parut à la Cour.
Qu'arriva t'il enfin de sa Muse abusée ?
Il en revint couvert de honte & de risée ;
Et la fièvre au retour terminant son destin,
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.
Un Poëte à la Cour fut jadis à la mode :
Mais des fous aujourd'hui c'est le plus incommode ;
Et l'esprit le plus beau, l'Auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de ** l'Angéli.
Faut-il donc desormais jouer un nouveau rôle ?
Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartôle,
Et feuilletant Louet allongé par Brodeau,
D'une robe à longs plis balayer le Barreau ?
Mais à ce seul penser, je sens que je m'égare.
Moi ? que j'aille crier dans ce pais barbare,
Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
Errer dans des détours d'un Dédale de loix,
Et dans l'amas confus des chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes :
Où Patru gagne moins qu'Uot & le Mazier ;
Et dont les Cicérons se font chez Pé-Fournier.
Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
On pourra voir la Seine à la Saint Jean glacée,
Arnaud à Charenton devenir Huguenot,
Saint-Sorlin Janséniste, & Saint-Pavin bigot.

Nil habuit Codrus, quis enim negat? & tamen illud
Perdidit infelix totum nihil.

* On trouvera un Commentaire sur ce vers, dans le 1. tom. des Chevræana, p. 34.

** C'étoit un fou de Louis II. Prince de Condé.

Digitized by Google

Quittons donc pour jamais une Ville importune
Où l'honneur eſt en guerre avec la Fortune ;
Où le vice orgueilleux s'érige en Souverain,
Et va la mître en tête & la croſſe à la main :
(a) Où la ſcience triſte, affreuſe & délaiſſée,
Eſt par-tout des bons lieux comme infâme chaſſée ;
Où le ſeul art en vogue eſt l'art de bien voler :
Où tout me choque : Enfin où... Je n'oſe parler.
Et quel homme ſi froid ne ſeroit plein de bile,
A l'aſpect odieux des mœurs de cette Ville ?
Qui pourroit les ſouffrir ? & qui, pour les blâmer
Malgré Muſe & Phébus n'appendroit à rimer ?
Non, non, ſur ce ſujet pour écrire avec grace,
Il ne faut point monter au ſommet du Parnaſſe :
Et ſans aller rêver dans le double vallon,
(b) La colere ſuffit, & vaut un Apollon.
Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.
A quoi bon ces grands mots ! Doucement, je vous prie,

(a) *Regnier a dit,*

Si la Science pauvre, affreuſe & mépriſée
Sert au peuple de Fable, aux plus grands de riſée.

Il y a apparence que l'Auteur a eu en vuë ces Vers de Regnier, fameux Poëte Satirique qu'il eſtime beaucoup, comme il paroît par l'éloge qu'il en fait dans ſon Art Poëtique, *Chant. 2. vers la fin.*

(b) *Juvénal, Sat. I. vſ. 79.*

Si natura negat, facit indignatio verſum.

Puis ſouvent la colere engendre de bons vers.

C'eſt ainſi que Regnier a traduit ce vers de Juvénal. On voit combien l'expreſſion de M. D.... eſt plus libre & plus noble. La comparaiſon des endroits que ces deux Satiriques ont imité des Anciens, ne ſeroit pas déſagréable ni ſans inſtruction. Cette premiere Satire de M. D. & la troiſiéme de Regnier en fourniſſent pluſieurs autres exemples, comme les curieux pourront le voir s'ils veulent en prendre la peine.

Digitized by Google

Ou bien montez en chaire, & là, comme un Docteur,
Allez de vos sermons endormir l'auditeur,
C'est là que bien ou mal on a droit de tout dire.
Ainsi parle un esprit qu'irrite la Satire,
Qui contre ses défauts croit être en sûreté,
En raillant d'un Censeur la triste austérité :
Qui fait l'homme intrépide, & tremblant de foiblesse,
Attend pour croire en Dieu que la fiévre le presse :
Et toujours dans l'orage au Ciel levant les mains,
Dès que l'air est calmé, rit des foibles humains.
Car de penser alors qu'un Dieu tourne le monde,
Et régle les ressorts de la machine ronde,
Ou qu'il ait une vie au delà du trépas,
C'est là, tout haut du moins ce qu'il n'avouera pas.
Pour moi qu'en santé même ou autre monde étonne
Qui croit l'ame immortelle, & que c'est Dieu qui tonne,
Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce Lieu,
Je me retire donc. Adieu, Paris. Adieu.

Digitized by Google

SATIRE II.

A Monsieur DE MOLIERE.

RARE & fameux Esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine :
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
Et qui sçais à quel coin se marquent les bons vers.
Dans les combats d'esprit sçavant Maître d'escrime,
Enseigne-moi, Moliére, où tu trouve la rime.
On diroit quand tu veux, qu'elle te vient chercher:
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher;
Et sans qu'un long détour, t'arrête ou t'embrasse,
A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place:
Mais moi qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes péchés, je crois, fit devenir Rimeur;
Dans ce rude métier, où mon esprit se tue;
En vain pour la trouver je travaille, & je suë;
Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir,
Quand je veux dire *blanc*, la quinteuse dit *noir*,
Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure:
Si je pense exprimer un Auteur sans défaut,
La raison dit Virgile, & la rime Quinaut.
Enfin quoique je fasse ou que je veuille faire,
La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois ne pouvant la trouver,
Triste, las, & confus, j'y cesse d'y rêver:
Et maudissant vingt fois le Démon qui m'inspire,
Je fais mille sermens de ne jamais écrire:
Mais quand j'ai bien maudit & Muses & Phébus,
Je la vois qui paroît, quand je n'y pense plus.
Aussi-tôt, malgré moi, tout mon feu se rallume;
Je reprens sur le champ le papier & la plume,
Et de mes vains sermens perdant le souvenir,
J'attends de vers en vers qu'elle daigne venir.

Digitized by Google

Encor, si pour rimer, dans sa verve indiscrète,
Ma Muse au moins souffroit une froide épithète :
Je ferois comme un autre, & sans chercher si loin,
J'aurois toujours des mots pour les coudre au besoin.
Si je louois Philis, *En miracle féconde*,
Je trouverois bien-tôt, *A nulle autre seconde* :
Si je voulois vanter un objet *nompareil*,
Je mettrois à l'instant, *Plus beau que le Soleil.*
Enfin parlant toujours d'*Astres* & de *merveilles*,
De *Chef-d'œuvre des Cieux*, de *Beautés sans pareilles*
Avec tous ses beaux mots souvent mis au hazard,
Je pourrois aisément, sans génie & sans art,
Et transposant cent fois & le nom & le verbe,
Dans mes vers recousus mettre en piéces Malherbe.
Mais mon esprit tremblant sur le choix de ses mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne sçauroit souffrir qu'une phrase insipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide.
Ainsi recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.
Maudit soit le premier dont la verve insensée
Dans les bords d'un vers renferma sa pensée,
Et donnant à ses mots une étroite prison
Voulut avec la rime enchaîner la raison.
Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loisir couleroient sans envie :
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant ;
Et comme un gras Chanoine, à mon aise, & content,
Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,
La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire.
Mon cœur exempt de soins, libre de passion,
Sçait donner une borne à son ambition,
Et fuyant des grandeurs la présence importune,
Je ne vois point au Louvre adorer la fortune.
Et je serois heureux, si pour me consumer,
Un destin envieux ne m'avoit fait rimer.
Mais depuis le moment que cette frénésie,
De ses noirs vapeurs troubla ma fantasie,
Et qu'un démon jaloux de mon contentement,

Digitized by Google

M'inſpira le deſſein d'écrire poliment:
Tous les jours malgré moi, cloué ſur une ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin paſſant ma vie en ce triſte métier,
J'envie en écrivant le ſort de Pelletier.
Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
Peut tous les mois ſans peine enfanter un volume,
Tes écrits, il eſt vrai, ſans art & languiſſans,
Semblent être formés en dépit du bon ſens:
Mais ils trouvent pourtant, quoiqu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour les vendre, & des Sots pour les lire.
Et quand la rime enfin ſe trouve au bout des vers.
Qu'importe que le reſte y ſoit mis de travers?
Malheureux mille fois, celui dont la manie
Veut aux régles de l'art aſſervir ſon génie!
Un Sot en écrivant fait tout avec plaiſir:
Il n'a point en ſes vers l'embarras de choiſir:
Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en ſoi-même il s'admire.
Mais un eſprit ſublime en vain veut s'élever
A ce dégré parfait, qu'il tâche de trouver:
Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, & ne ſçauroit ſe plaire.
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'eſprit,
voudroit pour ſon repos n'avoir jamais écrit.
Toi donc, qui vois les maux où ma muſe s'abîme,
De grace, enſeigne-moi l'art de trouver la rime:
Ou, puiſqu'enfin tes ſoins y ſeroient ſuperflus,
Moliére, enſeigne-moi l'art de ne rimer plus.

Digitized by Google

SATIRE III.

A. QUel ſujet inconnu vous trouble & vous altére ?
D'où vous vient aujourd'hui cet air ſombre & ſévére,
Et ce viſage enfin plus pâle qu'un rentier,
A l'aſpect d'un arrêt qui retranche un quartier ?
Qu'eſt devenu ce tein, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans ſeuls, & de biſques nourrie ?
Où la joye en ſon luſtre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts.
Qui vous a pû plonger dans cette humeur chagrine ?
A-t-on par quelque Edit réformé la cuiſine ?
Ou quelque longue pluye, inondant vos vallons,
A-t'elle fait couler vos vins & vos melons ?
Répondez donc du moins, ou bien je me retire.
* P. Ah ! de grace un moment ſouffrez que je reſpire.
Je ſors de chez un Fat, qui pour m'empoiſonner,
Je penſe exprès chez lui m'a forcé de diner.
Je l'avois bien prévû. Depuis près d'une année
J'éludois tous les jours ſa pourſuite obſtinée :
Mais hier il m'aborde, & me ſerrant la main,
Ah ! Monſieur, m'a-t'il dit, je vous attends demain
N'y manquez pas au moins, J'ai quatorze Bouteilles
D'un vin vieux .... Boucingo n'en a point de pareilles :

* Horace a fait la deſcription d'un repas ridicule dans la Sat. 8 du Livre II. mais elle n'a preſque rien de commun avec celles-ci.

Et

Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Villandri priſeroit ſa ſéve, & ſa verdeur.
Moliére avec * Tartufe y doit jouer ſon rôle :
Et ** Lambert, qui plus eſt, m'a donné ſa parole.
C'eſt tout dire en un mot, & vous le connoiſſez.
Quoi Lambert ? Oui Lambert. A demain : C'eſt aſſez.
Ce matin donc, ſéduit par ſa vaine promeſſe,
J'y cours, midi ſonnant, au ſortir de la Meſſe.
A peine étois-je entré, que ravi de me voir.
Mon homme en m'embraſſant m'eſt venu recevoir ;
Et montrant à mes yeux une allégreſſe entiere,
Nous n'avons, m'a-t'il dit, ni Lambert ni Moliére,
Mais puiſque je vous vois, je me tiens trop content.
Vous êtes un brave homme : Entrez. On vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoiſſant ma faute,
Je le ſuis en tremblant dans une chambre haute,
Où, malgré les volets, le Soleil irrité
Formoit un poële ardent, au milieu de l'Eté.
Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaiſance :
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoiſſance,
Deux nobles Campagnards, grands lecteurs de Romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus, dans leurs longs complimens.
J'enrageois. Cependant on apporte un potage,
Un coq y paroiſſoit en pompeux équipage,
Qui changeant ſur ce plat & d'Etat & de nom,
Par tous les conviés s'eſt appellé chapon.
Deux aſſiétes ſuivoient, dont l'une étoit ornée

* Le Tartufe en ce tems-là avoit été défendu ; & tout le monde vouloit avoir Moliere pour le lui entendre réciter.

** Lambert le fameux Muſicien étoit un fort bon homme qui promettoit à tout le monde ; mais qui ne venoit jamais.

Digitized by Google

Et dût on m'appeller & fantaſque & bouru,
J'allois ſortir enfin : quand le rôt a paru.
Sur un liévre flanqué de ſix poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domeſtiques,
Qui dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentoient encore le chou, dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entaſſées,
Régnoit un long cordon d'alouettes preſſées,
Et ſur les bords du plat ſix pigeons étalés,
Préſentoient pour renfort leurs ſquelettes brûlés.
A côté de ce plat paroiſſoient deux ſalades,
L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades;
Dont l'huile de fort loin ſaiſiſſoit l'odorat,
Et nageoient dans des flots de vinaigre roſat.
Tous mes Sots à l'inſtant, changeant de contenance
Ont loué du feſtin la ſuperbe ordonnance :
Tandis que mon Faquin, qui ſe voyoit priſer,
Avec un ris moqueur les prioit d'excuſer,
Sur-tout certain Hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce feſtin conduit par la fumée,
Et qui s'eſt dit profès dans l'ordre des côteaux,*
A fait en bien mengeant l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir, avec ſa mine étique,
Son rabat jadis blanc, & ſa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons cauchois, en ſuperbes ramiers :

---

* *On trouve l'origine de ce nom dans le Dict. Etim. de* Ménage, *nous rapporterons ici ſes paroles.* Mr. de Lavardin, Evêque du Mans ſe plaignant de quelques Grands Seigneurs qui diſoient que ſon vin n'étoit pas bon, dit que c'étoit des délicats, qui ne vouloient du vin que d'un certain *côteau* des environs de Reims: & là deſſus on les appella les *côteaux*. Ces Meſſieurs étoient le Marquis du Bois Daufin, du nom de *Laval*; le Comte d'Olone, du nom de *la Trimouille*; l'Abbé de Villarceaux, du nom de *Mornai*; & du Brouſſin, de nom du *Brulard*.

Et pour flater notre Hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux, son geste & son langage.
Quand notre Hôte charmé m'avisant sur ce point :
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point ?
Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiéte,
Et les morceaux entiers restent sur votre assiéte.
Aimez-vous la muscade ? on en a mis par-tout.
Ah ! Monsieur ; ces poulets sont d'un merveilleux goût,
Ces pigeons sont dodus ; mangez sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche & mole.
Ma foi, tout est passable, il le faut confesser ;
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
Quand on parle de sauce il faut qu'on y rafine.
Pour moi, j'aime sur-tout que le poivre y domine.
J'en suis fourni, Dieu sçait, & j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux discours j'étois comme une pierre,
Ou comme la statue est au festin de Pierre ;
Et sans dire un seul mot, j'avalois au hazard,
Quelque aîle de poulet dont j'arrachois le lard.
Cependant mon Hableur, avec une voix haute,
Porte à mes Campagnards la santé de notre Hôte :
Qui tous deux pleins de joie, en jettant un grand cri,
Avec un rouge bord accepte son défi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté par-tout des verres à la ronde.
Où les doigts des Laquais dans la crasse tracés,
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincés.
Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,
Lamentant tristement une chanson Bacchique,
Tous mes Sots à la fois ravis de l'écouter,
Détonnans de concert, se mettent à chanter.
La Musique sans doute étoit rare & charmante :
L'un traîne en longs fredons une langue glapissante,
Et l'autre l'apuyant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui tremble sous l'archet.

Sur ce point un jambon d'assez maigre apparence,
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portoit, marchant à pas contés,
Comme un Recteur suivi des quatre Facultés.
Deux Marmitons crasseux revêtus de serviettes,
Lui servoient de Massiers, & portoient deux assiettes;
L'une de champignons, avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verds, qui se noyoient dans l'eau:
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
Chez tous les conviés la joye est redoublée,
Et la troupe à l'instant cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'est mis à raisonner.
Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a débité ses maximes frivoles,
Réglé les intérêts de chaque Potentat,
Corrigé la police & réformé l'Etat;
Puis de-là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.
Enfin laissant en paix tous les peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là, tous mes Sots enflés d'une nouvelle audace,
(a) Ont jugé des Auteurs en maîtres du Parnasse.
Mais notre Hôte sur-tout pour la justesse & l'art,
Elevoit jusqu'au Ciel Théophile & Ronsard.
Quand un des Campagnards relevant sa moustache
Et son feutre à grands poils ombragé d'un pennache,
Impose à tous silence, & d'un ton de Docteur,
Morbleu! dit-il, la Serre est un charmant Auteur;
Ses vers sont d'un beau stile, & sa prose est coulante,
La pucelle est encore un œuvre bien galante,
Et je ne sçai pourquoi je bâille en la lisant.
Le Païs sans mentir est un bouffon plaisant:

(a) *Perse, Satire I.* 30.

Ecce inter pocula quærunt
Romulidæ saturi, quid dia poëmata narrent.

Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement ſert bien dans la lecture.
A mon gré le Corneille eſt joli quelquefois.
En vérité pour moi, j'aime le beau François.
Je ne ſçais pas pourquoi l'on vante * l'Alexandre :
Ce n'eſt qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre :
Les Héros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et juſqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on la drapé dans certaine Satire,
Qu'un jeune homme... Ah ! je ſçai ce que vous voulez dire,
A répondu notre Hôte, *Un Auteur ſans défaut*,
La raiſon dit Virgile, *& la Rime Quinaut*,
Juſtement. A mon gré, la piéce eſt aſſez p'atte :
Et puis blâmer Quinant... Avez-vous vû l'Aſtrate ?
C'eſt là ce qu'on appelle un ouvrage achevé,
Sur-tout l'*Anneau Royal* me ſemble bien trouvé.
Son ſujet eſt conduit d'une belle maniere,
Et chaque acte en ſa piéce eſt une piéce entiére ;
Je ne puis plus ſouffrir ce que les autres font.
Il eſt vrai que Quinaut eſt un Eſprit profond,
A repris certain Fat, qu'à ſa mine diſcréte
Et ſon maintien jaloux j'ai reconnu Poëte,
Mais il en eſt pourtant, qui le pourroient valoir.
Ma foi, ce n'eſt pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déja tout bouillant de vin & de colére.
Peut-être, a dit l'Auteur pâliſſant de courroux ;
Mais vous, pour en parler vous y connoiſſez-vous ;
Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.
Vous ? mon Dieu, mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'Auteur ſur le champ aigrement reparti.
Je ſuis donc un Sot ? Moi ? Vous en avez menti,
Reprend le Campagnard ; & ſans plus de langage,
Lui jette pour défi, ſon aſſiette au viſage ;
L'autre eſquive le coup, & l'aſſiette volant,

* Tragédie de racine.

S'en va frapper le mur & revint en roulant.
A cet affront, l'Auteur se levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard effroyable :
Et chacun vainement se ruant entre deux,
Nos braves s'accrochans se prennent aux cheveux.
Aussi-tôt sous leurs pieds les tables renversées,
Font voir un long débris de bouteilles cassées :
En vain à lever tout les valets sont fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.
Enfin pour arrêter cette lutte barbare
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare.
Et leur premiere ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire :
Avec un bon serment, que si pour l'avenir,
En pareille cohue on peut me retenir,
Je consens de bon cœur pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie.
Qu'à Paris le Gibier manque tous les Hyvers,
Et qu'à peine au mois d'Août l'on mange de pois verds.

SATIRE IV.

A Monsieur l'Abbé LE VAYER.

D'Où vient, cher le Vayer, que l'homme le moins sage
Croit toujours seul avoir la sagesse en partage,
Et qu'il n'est point de Fou, qui par belles raisons
Ne loge son voisin aux petites maisons ?
Un Pédant enyvré de sa vaine science,
Tout hérissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un Sot,
Croit qu'un Livre fait tout, & que sans Aristote

La raiſon ne voit goute & le bon ſens radote.
D'autre part un Galant, de qui tout le métier
Eſt de courir le jour le quartier en quartier,
Et d'aller à l'abri d'une perruque blonde,
De ſes froides douceurs fatiguer le beau monde,
Condamne la ſcience, & blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance eſt un titre d'eſprit:
Que c'eſt des gens de Cour le plus beau privilége,
Et renvoye un Sçavant dans le fond d'un Collége.
Un Bigot orgueilleux qui dans ſa vanité,
Croit duper juſqu'à Dieu par ſon zèle affecté,
Couvrant tous ſes défauts d'une ſainte apparence,
Damne tous les Humains, de ſa pleine puiſſance.
Un Libertin d'ailleurs, qui ſans ame & ſans foi,
Se fait de ſon plaiſir une ſuprême loi,
Tient que ces vieux propos de Démons & de flammes,
Sont bons pour étonner des enfans & des femmes,
Que c'eſt s'embarraſſer de ſoucis ſuperflus,
Et qu'enfin tout Dévot a le cerveau perclus.
En un mot qui voudroit épuiſer ces matiéres.
Peignant de tant d'eſprits les diverſes manieres:
(a) Il conteroit plutôt combien dans un printems
Quenaud & l'antimoine ont fait mourir de gens:
Et combien la Neveu devant ſon mariage,
A de fois au public vendu ſon p***.
Mais ſans errer en vain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma penſée en deux mots:
N'en déplaiſe à ces Fous nommés Sages de Grece;
En ce monde il n'eſt point de parfaite ſageſſe.
Tous les hommes ſont fous: & malgré tous leurs ſoins,
Ne différent entr'eux que du plus ou du moins.
Comme on voit qu'en un bois, que cent routes ſéparent,

(a) *Juvénal, Sat. X.* 220.
Promptius expediam quot amaverit Hippia mœchos,
Quot Themiſon ægros autumno occiderit uno.

Les

Les Voyageurs ſans guide aſſez ſouvent s'égarent ;
L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement,
La même erreur les fait errer diverſement ;
Chacun ſuit dans le monde une route incertaine,
Selon que ſon erreur le jouë & le proméne ;
Et tel y fait l'habile, & nous traite de fous,
Qui ſous le nom de ſage eſt le plus fou de tous.
Mais quoique ſur ce point la ſatire publie,
Chacun veut en ſageſſe ériger ſa folie :
Et ſe laiſſant régler à ſon eſprit tortu,
De ſes propres défauts ſe fait une vertu.
Ainſi cela ſoit dit pour qui veut ſe connoître ;
Le plus ſage eſt celui qui ne penſe point l'être :
Qui toûjours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde ſoi-même en ſévére Cenſeur ;
Rend à tous ſes défauts une exacte juſtice,
Et fait ſans ſe flâter le procès à ſon vice.
Mais chacun pour ſoi-même eſt toûjours indulgent,
Un avare Idolâtre, & fou de ſon argent,
Rencontrant la diſette au ſein de l'abondance,
Apelle ſa folie une ſage prudence,
Et met toute ſa gloire & ſon ſouverain bien
A groſſir un tréſor qui ne lui ſert de rien.
Plus il le voit accru moins il en ſçait l'uſage,
Sans mentir l'avarice eſt une étrange rage,
Dira cet autre Fou, non moins privé de ſens,
Qui jette, furieux, ſon bien à tous venans,
Et dont l'ame inquiéte à ſoi-même importune,
Se fait un embaras de ſa bonne fortune.
Qui des deux en effet eſt le plus aveuglé ?
L'un & l'autre à mon ſens ont le cerveau troublé ;
Répondra chez Fredoc, ce Marquis & ſage & prude,
Et qui ſans ceſſe au jeu, dont il fait ſon étude,
Attendant ſon deſtin, d'un quatorze, ou d'un ſept,
Voit ſa vie, ou ſa mort ſortir de ſon cornet.
Que ſi d'un ſort fâcheux la maligne inconſtance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance :

Digitized by Google

Vous le verrez bien-tôt les cheveux hériſſez ;
Et les yeux vers le Ciel de fureur élancez,
Ainſi qu'un poſſédé que le Prêtre exorciſe,
Fêter dans ſes ſermens tous les Saints de l'Egliſe:
Qu'on le lie, ou je crains, à ſon air furieux,
Que ce nouveau Titan n'eſcalade les Cieux.
Mais laiſſons-le plutôt en proye à ſon caprice,
Sa folie auſſi bien lui tient lieu de ſuplice,
Il eſt d'autres erreurs, dont l'aimable poiſon
D'un charme bien plus doux enyvre la raiſon.
L'eſprit dans ce Nectar heureuſement s'oublie,
Chapelain veut rimer, & c'eſt-là la folie:
Mais bien que ces durs vers d'épithétes enflez,
Soient des moindres grimauds chez Ménage ſiflez:
Lui-même il s'applaudit, & d'un air tranquille,
Prend le pas au Parnaſſe au-deſſus de Virgile.
Que feroit-il, hélas! ſi quelque audacieux
Alloit pour ſon malheur lui deſſiller les yeux;
Lui faiſant voir ſes vers & ſans force, & ſans graces,
Montez ſur deux grands mots, comme ſur deux échaſſes.
Ses termes ſans raiſon l'un de l'autre écartés.
Et ſes froids ornemens à la ligne plantés?
(a) Qu'il maudiroit le jour, où ſon ame inſenſée
Perdit l'heureuſe erreur qui charmoit ſa penſée!
Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme ſenſé,
D'un mal aſſez bizarre eut le cerveau bleſſé;
S'imaginant ſans ceſſe, en ſa douce manie,
Des Eſprits bienheureux entendre l'harmonie:
Enfin un Médecin, fort expert en ſon art,
Le guérit par adreſſe, ou plutôt par hazard:
Mais voulant de ſes ſoins exiger le ſalaire,

(a) *Horace Ep. Lib. II. Epît. II.* 138.

Pol me occidiſtis? amici,
Non ſervaſtis, ait, cui ſit extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratiſſimus error.

Moi ? vous payer ? lui dit le Bigot en colere,
Vous dont l'art infernal, par des secrets maudits,
En me tirant d'erreur m'ôte du Paradis.
J'aprouve son courroux. Car puisqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la raison est le pire.
C'est elle qui, farouche au milieu des plaisirs,
D'un remords importun vient brider nos désirs.
La sâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles:
C'est un Pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
Qui toujours nous gourmande, & loin de nous toucher,
Souvent, comme Joli, perd son tems à prêcher.
En vain certains Rêveurs nous l'habillent en Reine,
Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
Et s'en formant en terre une divinité,
Pensent aller par elle à la félicité.
C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre,
Je les estime fort: mais je trouve en effet,
Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

SATIRE V.

A Monsieur le Marquis DE DANGEAU.

(a) LA Noblesse, Dangeau, n'est pas une chimére
Quand sous l'étroite loi d'une vertu sévére,
Un homme issu d'un sang fécond en demi Dieux,
Suit comme toi, la trace où marchoient ses Ayeux.
Mais je ne puis souffrir qu'un Fat, dont la molesse

(a) *Juvénal a traité la même matière, dans sa VIII. Satire.*

N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine nobleſſe,
Se pare inſolemment du mérite d'autrui,
Et me vente un honneur qui ne vient pas de lui.
Je veux que la valeur de ſes Ayeux antiques
Ait fourni de matiéres aux plus vieilles Chroniques,
Et que l'un des Capets pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs-de-Lys doré leur écuſſon.
Que ſert ce vain amas d'une inutile gloire ?
Si de tant de Héros célébre dans l'Hiſtoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins qu'ont épargné les vers.
Si tout ſorti qu'il eſt d'une ſource divine,
Son cœur dément en lui la ſuperbe origine,
Et n'ayant rien de grand qu'une ſotte fierteté,
S'endort dans une lâche & molle oiſiveté ?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance,
Venter le faux éclat de ſa haute naiſſance :
On diroit que le Ciel eſt ſoumis à ſa loi,
Et que Dieu l'a paîtri d'autre limon que moi.
Enyvré de lui-même, il croit dans ſa folie
Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.
Aujourd'hui toutefois ſans trop le ménager,
Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger.
(a) Dites-moi, grand Héros, eſprit rare & ſublime,

(a) *Juvenal Sat. VIII.* 96.
Dic mihi Teucrorum proles, animalia muta
Ruis generoſa putet, niſi fortia, nempe, volucrem
Sic laudamus Equum, facili cui plurima palma
Fervet & exultat rauco victoria circo.
Nobilis hic quocumque venit de gramine, cujus
Clara fuga ante alios, & primus in æquore pulvis.
Sed venale pecus Corythæ poſteritas, &
Hirpini, ſi rara jugo victoria ſedit,
Nil ibi majorum reſpectus, gratia nulla
Umbrarum, Dominos pretiis mutare jubentur
Exiguis, tritoque trahunt epir hedria collo,
Segni pedes dignique molam verſare Nepotis.

Digitized by Google

Entre tant d'animaux, qui ſont ceux qu'on eſtime ?
On fait cas d'un Courſier, qui fier & plein de cœur
Fait paroître en courant ſa boüillante vigueur :
Qui jamais ne ſe laſſe, & qui dans la carriére
S'eſt couvert mille fois d'une noble pouſſiere ;
Mais la poſterité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'eſt qu'une roſſe, eſt vendu ë au hazard,
Sans reſpect des Ayeux dont elle eſt deſcendu ë,
Et va porter la malle, ou tirer la charu ë :
Pourquoi donc voulez-vous, que par un ſot abus,
Chacun reſpecte en vous un honneur qui n'eſt plus ?
On ne m'ébloüit point d'une apparence vaine ;
La vertu, d'un cœur noble, eſt la marque certaine ;
Si vous êtes ſorti de ces Héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zèle pour l'honneur, cet horreur pour le vice.
Reſpectez-vous les Loix ? Fuyez-vous l'injuſtice ?
Sçavez-vous ſur un mur répouſſer les aſſauts.
Et dormir en plein champ le harnois ſur le dos ?
Je vous connois pour Noble à ces illuſtres marques :
(*a*) Alors ſoyez iſſu des plus fameux Monarques
Venez de mille Ayeux : & ſi ce n'eſt aſſez,
Feuillettez à loiſir tous les ſiécles paſſez.
Voyez de quel Guerrier il vous plait de deſcendre ;
Choiſiſſez de Céſar, d'Achille, ou d'Alexandre :
En vain un faux Cenſeur voudroit vous démentir,
Et ſi vous n'en ſortez, vous en devez ſortir.
Mais fuſſiez-vous iſſu d'Hercule en droite ligne,

(*a*) *Ibid. vſ.* 131.

Tunc licet à Pico numeres genus, altáque ſi te
Nomina delectant, omnem Titanida pugnam
Inter majores, ipſumque Promethea ponas.
De quocumque voles proavum tibi ſumito libro ;

Si vous ne faites voir qu'une baſſeſſe indigne,
Ce long amas d'Ayeux, que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
Ne ſert plus que de jour à votre ignominie.
En vain tout fier d'un ſang, que vous deshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces Noms révérez.
En vain vous vous couvrez des vertus de vos Peres:
Ce ne ſont à mes yeux que de vaines chiméres:
Je ne vois rien en vous, qu'un lâche, un impoſteur,
Un traître, un ſcélerat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont juſqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illuſtre une branche pourrie.
Je m'emporte peut-être: & ma Muſe en fureur
Verſe dans ſes diſcours trop de fiel & d'aigreur:
Il faut avec des Grands un peu de retenuë
Hé bien, je m'adoucis. Votre race eſt connuë.
Depuis quand? Répondez. Depuis mille ans entiers.
Et vous pouvez fournir deux fois ſeize quartiers.
C'eſt beaucoup. Mais enfin les preuves en ſont-claires;
Tous les livres ſont pleins des titres de vos Peres;
Leurs noms ſont échapés du naufrage des tems:
Mais qui m'aſſurera, qu'en ce long cercle d'ans.
A leurs fameux Epoux vos Ayeules fidèles,
Aux douceurs des Galans furent toûjours rebelles?
Et comment ſçavez-vous, ſi quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos Ayeux,
Et ſi leur ſang tout pur ainſi que leur nobleſſe,
Eſt paſſé juſqu'à vous de Lucréce en Lucréce?
Que maudit ſoit le jour où cette vanité
Vint ici de nos mœurs ſoüiller la pureté,
Dans le tems bienheureux du monde en ſon enfance.
Chacun mettoit ſa gloire en ſa ſeule innocence:
Chacun vivant content, & ſous d'égales loix,
Le mérite y faiſoit la Nobleſſe & les Rois;

Et sans chercher l'apui d'une naissance illustre,
Un Héros de soi-même empruntoit tout son lustre.
Mais enfin, par le tems le mérite avili
Vit l'honneur en roture, & le vice ennobli;
Et l'Orgueïl d'un faux titre appuyant sa foiblesse,
Maîtrisa les humains sous le nom de Noblesse.
De-là vinrent en foule & Marquis & Barons:
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.
Aussi-tôt maint esprit fécond en réveries,
Inventa le Blazon avec les Armoiries,
De ses termes obscurs fit un langage à part,
Composa tous ces mots de *Cimier* & d'*Ecart*,
De *Pal*, de *Contrepal*, de *Lambel* & de *Face*,
Et tout ce que Segoing dans son Mercure entasse.
Une vaine folie enyvrant la raison,
L'honneur triste & honteux ne fut plus de saison.
Alors pour soûtenir son rang & sa naissance,
Il fallut étaler le luxe & la dépense;
Il fallut habiter un superbe Palais,
Faire par les couleurs distinguer ses Valets:
Et traînant en tous lieux de pompeux équipages,
Le Duc & le Marquis se reconnut aux Pages.
Bien-tôt pour subsister, la Noblesse sans bien,
Trouva l'art d'emprunter & de ne rendre rien,
Et bravant des Sergens la timide cohorte,
Laissa le Créancier se morfondre à sa porte.
Mais pour comble, à la fin le Marquis en prison
Sous le fais des procès vit tomber sa Maison.
Alors le noble Altier pressé de l'indigence,
Humblement du Faquin rechercha l'alliance?
Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
Par un lâche contrat vend t-tous ses Ayeux.
Et corrigeant ainsi la fortune ennemie,
Rétablit son honneur à force d'infamie.
Car si l'éclat de l'or ne reléve le sang;
En vain on fait briller la splendeur de son rang.
L'amour de vos Ayeux passe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.

Digitized by Google

Mais quand un homme eſt riche, il vaut toujours
ſon prix;
Et l'eût-on vû porter la mandille à Paris,
N'eut il de ſon vrai nom ni titre ni mémoire,
D'Hozier lui trouvera cent Ayeux dans l'Hiſtoire.
Toi donc, qui de mérite & d'honneurs revêtu;
Des écueils de la Cour a ſauvé ta vertu,
Dangeau, qui dans le rang où notre Roi t'appelle,
Le vois toujours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par ſoi que par l'éclat des Lis,
Dédaigner tous ces Rois dans la pourpre amollis,
Fuir d'un honteux loiſir la douceur importune,
A ſes ſages conſeils aſſervir la Fortune;
Et de tout ſon bonheur ne devant rien qu'à ſoi,
Montrer à l'Univers ce que c'eſt qu'être Roi.
Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,
Va par mille beaux faits mériter ſon eſtime;
Sers un ſi noble Maître; & fais voir qu'aujourd'hui
Ton Prince a des Sujets qui ſont dignes de lui.

SATIRE VI.

(a) QUi frape l'air, bon Dieu! de ces lugubres
cris.
Eſt-ce donc pour veiller qu'on ſe couche à Paris?
Et quel fâcheux Démon durant les nuits entiéres,
Raſſemble ici les chats de toutes les goutiéres?
J'ai beau ſauter du lit plein de trouble & d'effroi,
Je penſe qu'avec eux tout l'enfer eſt chez moi.
L'un miaule en grondant, comme un Tygre en furie:
L'autre roule ſa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'eſt pas tout encor. Les Souris & les Rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les
Chats:

(a) *Voyez la Satire III. de Juvenal, depuis le vers* 232.
Plurimus hîc æger moritur vigilando, &c.

Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure;
Que jamais, en plein jour, ne fut l'Abbé de Pure;
Tout conspire à la fois à troubler mon repos;
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les Coqs, commençans leur ramage;
Auront des cris aigus frapé le Voisinage;
Qu'un affreux Serrurier, que le Ciel en courroux
A fait, pour mes péchez, trop voisin de chez nous,
Avec un fer maudit qu'à grand bruit il aprête;
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entends déja par-tout des charettes courir,
Les Massons travailler, les boutiques s'ouvrir,
Tandis que dans les airs mille cloches émues,
D'un funébre concert font retentir les nues;
Et se mêlant au bruit de la grêle & des vents,
Pour honorer les morts, font mourir les vivans.
Encor, je bénirois la bonté souveraine.
Si le Ciel à ces maux avoit borné ma peine:
Mais si seul en mon lit, je peste avec raison:
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.
(a) En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là d'un enterrement la funébre ordonnance,
D'un pas lugubre & lent vers l'Eglise s'avance:
Et plus loin des Laquais, l'un l'autre s'agaçans,
Font aboyer les chiens, & jurer les Passans.
Des Paveurs en ce lieu me bouchent le passage.

(a) *Ibid. vs.* 243.

nobis properantibus obstat,
Unda prior, magno populus premit agmine lumbos;
Qui sequitur, ferit hic cubito, ferit asfere duro
Alter, at hic tignum capiti incutit, ille metretam.

Digitized by Google

Là je trouve une croix de funeſte préſage ;
Et des Couvreurs grimpés au toit d'une maiſon,
En font pleuvoir l'ardoiſe, & la tuile à foiſon.
(a) Là ſur une charette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente :
Six chevaux attelés à ce fardeau peſant,
Ont peine à l'émouvoir ſur le pavé gliſſant ;
D'un caroſſe en tournant, il accroche une roüe,
Et d'un choc le renverſe en un grand tas de boüe,
Quand un autre à l'inſtant s'efforçant de paſſer,
Dans le même embarras ſe vient embarraſſer :
Vingt caroſſes bien-tôt arrivans à la file,
Y ſont en moins de rien ſuivis de plus de mille,
Et pour ſurcroît de maux, un ſort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de Bœufs.
Chacun prétend paſſer, l'un mugit, l'autre jure :
Des mulets en ſonnant augmentent le murmure ;
Auſſi-tôt cent Chevaux dans la foule apelez,
De l'embarras qui croit ferment les defilez ;
Et par-tout des paſſans enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris pouſſés confuſément,
Dieu pour s'y faire oüir tonneroit vainement.
Moi donc, qui dois ſouvent en certain lieu me rendre,
Le jour déja baiſſant, & qui ſuis las d'attendre,
Ne ſçachant plus tantôt à quel Saint me voüer,
Je me mets au hazard de me faire roüer,
Je ſaute vingt ruiſſeaux, j'eſquive, je me pouſſe.
Guenaud ſur ſon cheval en paſſant m'éclabouſſe,
Et n'oſant plus paroître en l'état où je ſuis,
Sans ſonger où je vais, je me ſauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'eſſuïe :

(a) *Ibid. vſ.* 254.

modò longa corruſcat,
Sarraco veniente abies, atque altera pinum
Plauſta vehunt nutant altæ, populóque minantur.

Souvent pour m'achever il survient une pluie.
On diroit que le Ciel qui se fond tout en eau,
Veuille innonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la rue au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage:
Le plus hardi Laquais n'y marche qu'en tremblant:
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant;
Et les nombreux torrens qui tombent des goutiéres,
Grossissans les ruisseaux, en ont fait des riviéres.
J'y passe en trébuchant, mais malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car si tôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que retiré chez lui, le paisible Marchand
Va revoir ses billets & compter son argent:
Que dans le Marché-Neuf tout est calme & tranquille:
Les voleurs à l'instant s'emparent de la Ville.
Le Bois le plus funeste & le moins fréquenté,
Est au prix de Paris un lieu de sûreté;
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue,
Bientôt quatre bandis lui serrant les côtés,
La bourse: il faut se rendre: ou bien non, résistez:
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des massacres fameux aille grossir l'Histoire.
Pour moi qu'une ombre étonne, accablé de sommeil,
Tous les jours je me couche avec le Soleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumiére,
Qu'il ne m'est pas permis de fermer la paupiére.
Des Filous effrontés d'un coup de pistolet,
Ebranlent ma fenêtre & percent mon volet.
J'entends crier par-tout, au meurtre, on m'assassine,
Ou, le feu vient de prendre à la maison voisine.
Tremblant & demi mort je me leve à ce bruit,

Digitized by Google

Et souvent sans pourpoint, je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flâme en ondes se déploye,
Fait de notre quartier une seconde Troye:
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers les charbons, va piller le Troyen.
Enfin sous mille crocs la maison abîmée,
Entraine aussi le feu qui se perd en fumée.
Je me retire donc encor pâle d'effroi:
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile:
(a) Ce n'est qu'à prix d'argent, qu'on dort en cette Ville:
Il faudroit dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre apartement.
Paris est pour un riche un païs de Cocagne:
Sans sortir de la Ville, il trouve la Campagne:
Il peut, dans son jardin, tout peuplé d'arbres verds
Receler le printems au milieu des hyvers,
Et foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.
Mais moi, grace au destin, qui n'a ni feu, ni lieu,
Je me loge où je puis, & comme il plaît à Dieu.

(a) *Ibid. vs.* 234.
Namquæ meritoria somnum
Admittunt, magnis opibus dormitur in urbe.

SATIRE VII.

MUse, changeons de stile & quittons la Satire:
C'est un méchant métier que celui de médire.
A l'Auteur qui l'embrasse il est toujours fatal.
Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.
Maint Poëte aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur trouve l'ignominie:
Et tel mot, pour avoir rejoüi le lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'Auteur.

Digitized by Google

Un éloge ennuyeux, un froid Panégyrique,
Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique ;
Ne craint point du Public les jugement divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
Mais un Auteur malin, qui rit, & qui fait rire,
Qu'on blâme en le lisant, & pourtant qu'on veut lire,
Dans ses plaisans accès qui se croit tout permis,
De ses propres rieurs se fait des ennemis.
Un discours trop sincére aisément nous outrage ;
Chacun dans ce miroir pense voir son visage ;
Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame, & vous craint & vous hait.
Muse, c'est donc en vain que la main vous demange ;
S'il faut rimer ici ; rimons quelque loüange,
Et cherchons un Héros parmi cet Univers,
Digne de notre encens, & digne de nos vers.
Mais à ce grand effort en vain je vous anime
Je ne puis, pour loüer rencontrer une rime.
Dès que j'y veux rêver, ma veine est aux abois:
J'ai beau froter mon front, j'ai beau mordre mes doigts
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
Que des vers plus forcez que ceux de la Pucelle ;
Je pense être à la géne, & pour un tel dessein,
La plume & le papier resistent à ma main.
Mais quant il faut railler, j'ai ce que je souhaite,
Alors, certes alors, je me connois Poëte ;
Phébus, dés que je parle, est prêt à m'exaucer:
Mes mots viennent sans peine, & courent se placer.
Faut-il peindre un fripon fameux dans cette Ville ?
Ma main, sans que j'y réve, écrira Raumaville.
Faut-il d'un Sot parfait montrer l'original ?
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal.
Je sens que mon esprit travaille de génie.
Faut-il d'un froid Rimeur dépeindre la manie ?

Digitized by Google

Mes vers comme un torrent, coulent sur du papier,
Je rencontre à la fois Perrin, & Pelletier,
Bonnecorse, Pradon, Colletet, Titreville,
Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Aussi-tôt je triomphe, & ma Muse en secret,
S'estime & s'applaudit du beaucoup qu'elle a fait.
C'est en vain qu'au milieu de ma fureur extrême,
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même.
En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un,
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun;
Et si-tôt qu'une fois la verve me domine,
Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine.
Le mérite pourtant m'est toujours précieux:
Mais tout fat me déplaît & me blesse les yeux;
Je le poursuis par-tout, comme un chien fait sa proye,
Et ne le sent jamais, qu'aussi-tôt je n'aboye;
Enfin sans perdre de temps en de si vains propos,
Je sçai coudre une rime au bout de quelques mots;
Souvent j'habille en vers une maligne Prose:
C'est par-là que je vaux, si je vaux quelque chose.
(a) Ainsi, soit que bientôt par une dure loi,
La mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi;
Soit que le Ciel me garde un cours long & tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la Ville,
Dût ma Muse par-là choquer tout l'Univers,
Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.
Pauvre esprit, dira-t'on, que je plains ta folie,
Modére ces bouillons de ta mélancolie,

(a) *Horace, Lib. II. Sat. I. vs.* 57.

Seu me tranquilla senectus
Expectat, seu mors atris circumvolat alis.
Dives, inops, Romæ, seu fors ita jusserit, exsul,
Quis quis erit vitæ, scribam, color.

Digitized by Google

(*a*) Et gardes qu'un de ceux que tu penſes blâmer,
N'éteigne dans ton ſang cette ardeur de rimer.
(*b*) Hé quoi? lorſqu'autrefois Horace après Lucile,
Exhaloit en bons mots les vapeurs de ſa bile.
Et vengeant la vertu par des traits éclatans,
Alloit ôter le maſque aux vices de ſon tems:
Ou bien quand Juvenal, de ſa mordante plume,
Faiſant couler des flots de fiel & d'amertume,
Gourmandoit en courroux tout le peuple Latin,
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin?
Et que craindre, après tout, d'une fureur ſi vaine;
Perſonne ne connoît ni mon nom, ni ma veine:
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreüil,
Groſſir impunément les feuillets d'un Recueïl.
A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque Ami que charme la Satire:
Qui me flate peut-être, & d'un air impoſteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, & tout bas de l'Auteur.
Enfin, c'eſt mon plaiſir, je veux me ſatisfaire:
Je ne puis bien parler, & ne ſçaurois me taire;
Et dès qu'un mot plaiſant vient luire à mon eſprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne ſoit en écrit:
Je ne réſiſte point au torrent qui l'entraîne.
Mais c'eſt aſſez parlé. Prenons un peu d'haleine.
Ma main, pour cette fois, commence à ſe laſſer.
Finiſſons. Mais demain, Muſe, à recommencer.

(*a*) *Horace, Sat. I. Lib. II. vſ.* 60.

ô puer, ut ſis
Vitalis metuo; & majorum nequis amicus
Frigore te feriat.

(*b*) *Ibid. vſ.* 62.

Quid cùm eſt Lucilius auſus.
Primus in hunc operis componere carmina morem,
Detrahere & pellem, nitidus quâ quiſque per ora
Cederet, introrſum turpis, num Lælius? aut qui
Duxit ab oppreſſa meritum Carthagine nomen,
Ingenio offenſi, &c.

SATIRE VIII.

*A Monſieur M***. Docteur de Sorbonne.*

DE tout les animaux qui s'élévent dans l'air,
Qui marchent ſur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Pérou, du Japon juſqu'a Rome,
Le plus ſot animal, à mon avis, c'eſt l'Homme.
Quoi! dira-t'on d'abord, un ver, une fourmi,
Un inſecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chévre qui broute,
Ont l'eſprit mieux tourné que n'a l'Homme? Oüi ſans doute.
Ce diſcours te ſurprend, Docteur, je l'aperçoi.
L'homme de la nature eſt le chef & le Roi,
Bois, prez, champs, animaux, tout eſt pour ſon uſage
Et lui ſeul a, dis-tu, la raiſon en partage?
Il eſt vrai de tout tems la raiſon fut ſon lot,
Mais de là je conclus que l'homme eſt le plus ſot.
Ces propos, diras-tu, ſont bons dans la Satire,
Pour égayer d'abord un Lecteur qui veut rire.
Mais il faut les prouver. En forme. J'y conſens.
Réponds-moi donc, Docteur, & mets-moi ſur les bancs.
Qu'eſt ce que la ſageſſe? Une égalité d'ame,
Que rien ne peut troubler, qu'aucun déſir n'enflâme,
Qui marche en ſes conſeils à pas plus meſurez,
Qu'un Doyen au Palais ne monte les degrez.
Or, cette égalité, dont ſe forme le Sage,
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'uſage?
La Fourmi tous les ans traverſant les guérets,
Groſſit ſes magaſins des tréſors de Cérés;
Et dès que l'Aquilon ramenant la froidure,
Vient de ſes noirs frimats attriſter la nature,

Cet

Cet animal tapi dans son obscurité,
Joüit l'hyver des biens conquis durant l'été:
Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante,
Paresseuse au Printems, en Hyver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Ou demeurer oisive au retour du Bélier.
(a) Mais l'Homme sans arrêt dans sa course insensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée,
Son cœur toûjours flottant entre mille embarras;
Ne sçait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.
Moi? j'irois épouser une femme coquette?
J'irois par ma constance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des * Saints qu'a célébrez Bussi?
Assez de sots sans moi feront parler la Ville:
Disoit, le mois passé, ce Marquis indocile,
Qui depuis quinze jours dans le piége arrêté,
Entre les bons maris pour exemple cité,
Croit que Dieu, tout exprés, d'une côte nouvelle;
A tiré pour lui seul une femme fidèle.
Voilá l'Homme en effet. Il va du blanc au noir.
Il condamne au matin des sentimens du soir.
Importun à tout autre à soi-même incommde,
Il change à tous momens d'esprit comme de mode;
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,

(a) *Horace Epist. Lib.* 1. *Epît.* 1. 97.
Quod petiit spernit, repetit quod nuper omisit,
Æstuat & vitæ disconvenit ordine toto,
Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.

* Quiconque connoit le Livre du Comte de Bussi intitulé *Histoire amoureuse des Gaules*, entend ce que c'est que ces Saints dont parle ici Mr. *Despréaux*.

Aujourd'hui dans un caſque, & demain dans un froc.
Cependant à le voir plein de vapeurs légeres,
Soi-même ſe bercer de ſes propres chiméres,
Lui ſeul de la Nature eſt la baſe & l'apui,
Et le dixiéme Ciel ne tourne que pour lui.
De tous les Animaux, il eſt, dit-il, le maître.
Qui pourroit le nier? Pourſuis-tu. Moi peut-être.
Mais ſans examiner ſi vers les antres ſourds,
L'Ours a peur du Paſſant, ou le Paſſant de l'Ours;
Et ſi, ſur un édit des Paſtres de Nubie,
Les Lions de Barca vuidérent la Lybie.
Ce Maître prétendu qui leur donne des loix.
Ce Roi des animaux, combien a-t'il de Rois?
L'ambition, l'amour, l'avarice, ou la haine,
Tiennent comme un forçat ſon eſprit à la chaîne.
Le ſommeil ſur ces yeux commence à s'épancher,
(a) Debout, dit l'avarice, il eſt tems de marcher:
Hé laiſſez-moi. Debout. Un moment. Tu repliques?
A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe, léve-toi. Pourquoi faire, après tout?
Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher juſqu'au Japon la porcelaine & l'ambre,
Raporter de Goa le poivre & le Gingembre.
Mais j'ai des biens en foule, & je puis m'en paſſer:
On n'en peut trop avoir, & pour en amaſſer,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure:
Il faut ſouffrir la faim, & coucher ſur la dure:
Eût-on plus de tréſor que n'en perdit Galet,

(a) *Perſe, Sat. V. vſ.* 132.
Mane piger ſtertis; ſurge, inquit Avaritia, eia.
Surge. Negas? inſtat: ſurge, inquit, non queo.
Surge,
Quid agam? Rogitas, Saperdam advehe Ponto,
Caſtoreum, ſtupas, ebenum, thus, lubrica Goa,
Tolle recens primus piper è ſitiente Camelo,
Verte aliquid, jura, &c.

Digitized by Google

N'avoir en ſa maiſon ni meuble ni Valet,
Parmi les tas de blé vivre de ſeigle & d'orge,
De peur de perdre un liard, ſouffrir qu'on vous égorge.
Et pourquoi cette épargne enfin ? L'ignores-tu ?
Afin qu'un héritier bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un tréſor en tes mains inutile,
De ſon train quelque jour embarraſſe la ville.
Que faire ? Il faut partir, les matelots ſont prêts.
Ou ſi pour l'entraîner, l'argent manque d'attraits,
Bien-tôt l'Ambition, & toute ſon eſcorte,
Dans le ſein du repos, vient le prendre à main forte,
L'envoye en furieux au milieu des hazards,
Se faire eſtropier ſur les pas des Céſars ;
Et cherchant ſur la bréche une mort indiſcrette,
De la folle valeur embellir la Gazette ;
Tout beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos ;
Ce vice fut toûjours la vertu des Héros.
Quoi donc à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ?
Qui, cet écervelé, qui mit l'Aſie en cendre ?
(*a*) Ce fougueux l'Angely qui de ſang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvoit trop ſerré :
L'enragé qu'il étoit, né Roi d'une Province
Qu'il pouvoit gouverner en bon & ſage Prince,
S'en alla follement, & penſant être Dieu,
Courrir comme un Bandi qui n'a ni feu ni lieu,
Et traînant avec ſoi les horreurs de la guerre,
De ſa vaſte folie emplir toute la terre.
Heureux, ſi de ſon tems, pour cent bonnes raiſons
La Macédoine eût eu des petites Maiſons ;
Et qu'un ſage Tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parens ; enfermé de bonne heure.
Mais ſans nous égarer dans ces diſgreſſions ;
Traiter, comme Sénaut, toutes les paſſions ;

(*a*) *Lucain*, *Lib. X. vſ.* 20.
Illic Pellæi proles veſana Philipp
Felix prædo jacet.

Et les distribuant par classes & par titres ;
Dogmatiser en vers, & rimer par chapitres.
Laissons-en discourir la Chambre ou Goëffeteau ;
Et voyons l'Homme enfin par l'endroit le plus beau.
Lui seul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes
Fait voir d'honnêtes mœurs, des coûtumes civiles,
Se fait des Gouverneurs, des Magistrats, des Rois,
Observe une police, obéit à des loix.
Il est vrai. Mais pourtant, sans loix & sans police ;
Sans craindre Archers, Prevôt, ni supôt de Justice,
(a) Voit-on des loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrousser les loups, courir les grands chemins ?
Jamais pour s'agrandir, vit-on dans sa manie
Un Tigre en faction partager l'Hycarnie ;
L'Ours a-t'il dans les bois la guerre avec les Ours ?
Le Vautour dans les airs fond-il sur les Vautours ;
A-t'on vû quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre République,
* *Lions contre Lions, Parens contre Parens,*
Combattre follement pour le choix des Tyrans;
L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
Dans un autre animal respecte sa figure,
De sa rage avec lui modére les accès,

(a) *Juvenal, Sat. XV. vs.* 159.
Sed jam Serpentum major concordia: parcit
Cognatis maculis similis fera. Quando Leoni
Fortior eripuit vitam Leo ; quo nemore umquam
Expiravit Aper majoris dentibus Apri ;
Indica Tigris agit rabida cum Tigride pacem
Perpetuam, sævis inter se convenit Ursis.

* C'est une Parodie d'un endroit de *Cinna*, célébre Tragédie de P. *Corneille*.

Vit ſans bruit, ſans debats, ſans noiſes, ſans procès,
Un Aigle ſur un champ prétendant droit d'aubeine,
Ne fait point apeler un Aigle à la huitième.
Jamais contre un renard chicanant un poulet
Un renard de ſon ſac n'alla charger Rolet.
Jamais la biche en rut, n'a pour fait d'impuiſſance,
Trainé du fond des bois un cerf à l'Audience;
Et jamais Juge entr'eux ordonnant le congrès,
De ce burleſque mot n'a ſali ſes arrêts.
On ne connoît chez eux ni Placets, ni Requêtes,
Ni haut, ni bas Conſeil, ni Chambre des Enquêtes.
Chacun l'un avec l'autre en toute sûreté.
Vit ſous les pures loix de la ſimple équité.
L'Homme ſeul, l'Homme ſeul en ſa fureur extrême
Met un brutal honneur à s'égorger ſoi-même:
C'étoit peu que ſa main conduite par l'enfer,
Eût paîtri le ſalpêtre, eût aiguiſé le fer;
Il falloit que ſa rage à l'Univers funeſte,
Allât encor de loix embroüiller un Digeſte;
Cherchât pour l'obſcurcir, des gloſes, des Docteurs,
Accablât l'équité ſous des monceaux d'Auteurs.
Et pour comble de maux aportât dans la France,
Des harangueurs du tems l'ennuyeuſe éloquence?
Doucement, diras-tu. Que ſert de s'emporter;
L'homme a ſes paſſions, on n'en ſçauroit douter;
Il a comme la mer ſes flots & ſes caprices;
Mais ſes moindres vertus balancent tous ſes vices.
N'eſt-ce pas l'Homme enfin, dont l'ar audacieux
Dans le tour d'un compas a meſuré les Cieux?
Dont la vaſte ſcience embraſſant toutes choſes,
A fouillé la nature, en a percé les cauſes?
Les animaux ont-ils des Univerſitez?
Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultez?
Y voit-on des Sçavans, en Droit, en Médecine,
Endoſſer l'écarlatte, & ſe fourrer d'hermine?
Non ſans doute, & jamais chez eux un Médecin
N'empoiſonna les Bois de ſon art aſſaſſin:

Digitized by Google

Jamais Docteur armé d'un argument frivole,
Ne s'enroua chez eux sur les bancs d'une Ecole.
Mais sans chercher au fond, si notre esprit déçû
Sçait rien de ce qu'il sçait, s'il a jamais rien sçû,
Toi-même, réponds-moi. Dans le siécle où nous sommes,
Est-ce au pié du sçavoir qu'on mesure les hommes?
Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir?
Dit un pere à son fils dont le poil va fleurir?
(a) Prends-moi le bon parti. Laisse-là tous les Livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils? Vingt livres.
C'est bien dit. Va, tu sçais tout ce qu'il faut sçavoir.
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir!
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences.
Prends au lieu d'un Platon le Guidon des Finances,
Sçache quelle Province enrichit les Traitans:
Combien le sel au Roi peut fournir tous les ans.
Endurci-toi le cœur. Sois Arabe, Corsaire,
Injuste, violent, sans foi, double faussaire.
Ne va point sottement faire le généreux,
Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux.
Et trompant de Colbert la prudence importune,
Va par tes cruautés mériter la fortune.
Aussi-tôt tu verras Poëtes, Orateurs,
Rhéteurs, Grammairiens, Astronomes, Docteurs,
Dégrader les Héros pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs Dédicaces,

(a) *Horace dans l'Art Poëtique, vs.* 325.
Romani pueri longis rationibus assem
Discunt in partes centum dividere; dicat
Filius Albini, si de quincunce remota est
Uncia, quid superat? Poteras dixisse triens. Eu,
Rem poteris servare tuam. Redit uncia, quid fit?
Semis. At hæc animos ærugo & cura peculi
Cùm semel imbuerit, speramus carmina fingi
Posse; &c.

Digitized by Google

Te prouver à toi-même en Grec, Hebreu, Latin,
Que tu ſçais de leur art, & le fort & le fin.
(a) Quiconque eſt riche eſt tout. Sans ſageſſe il eſt ſage.
Il a ſans rien ſçavoir la ſcience en partage.
Il a l'eſprit, le cœur, le mérite, le rang.
La vertu, la valeur, la dignité, le ſang.
Il eſt aimé des Grands, il eſt chéri des belles.
Jamais Surintendant ne trouva de cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté;
Mais tout devient affreux avec la pauvreté:
C'eſt ainſi qu'à ſon Fils un Uſurier habile
Trace vers la richeſſe une route facile:
Et ſouvent tel y vient qui ſçait pour tout ſecret,
Cinq & quatre font neuf, ôtez deux, reſte ſept.
Après cela Docteur, va pâlir ſur la Bible;
Va marquer les écueils de cette mer terrible.
Perce la ſainte horreur de ce Livre divin.
Confonds dans un Ouvrage & Luther & Calvin.
Débrouille des vieux tems les querelles célébres.
Eclaircis des Rabins les ſçavantes ténébres.
Afin qu'en ta vieilleſſe un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux Faquin,
Qui pour digne loyer de la Bible éclaircie,
Te paye en l'acceptant d'un, *Je vous remercie.*
Où, ſi ton cœur aſpire à des honneurs plus grands,
Quitte-là le bonnet, la Sorbonne & les bancs:
Et prenant déſormais un emploi ſalutaire,
Mets-toi chez un Banquier, ou bien chez un Notaire;
Laiſſe-là Saint Thomas s'accorder avec Scot;
Et conclus avec moi, qu'un Docteur n'eſt qu'un Sot.
Un Docteur, diras-tu? Parlez de vous Poëte,

(a) *Horace, Lib. I. Ep. VI.* 36.
Scilicet, uxorem cum dote, fidemque & amicos,
Et genus & formam regina pecunia donat,
Ac bene nummatum decorat Suadela, Venuſque.

C'eſt pouſſer un peu loin votre Muſe indiſcréte ;
Mais ſans perdre en diſcours le tems hors de ſaiſon ;
L'Homme venez au fait, n'a-t'il pas la Raiſon ?
N'eſt ce pas ſon flambeau, ſon pilote fidèle ?
Oüi, Mais dequoi lui ſert, que ſa voix le rapelle,
Si ſur la foi des vents, tout prêt à s'embarquer,
Il ne voit point d'écuëil, qu'il ne l'aille choquer ?
Et que ſert à Cotin la raiſon qui lui crie,
N'écris plus guéris-toi d'une vaine furie ;
Si tous ces vains conſeils, loin de la réprimer,
Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer ?
(a) Tous les jours de ſes vers, qu'à grand bruit il récite,
Il met chez lui voiſin, parens, amis en fuite.
Car lorſque ſon démon commence à l'agiter,
Tout, juſqu'à ſa ſervante, eſt prêt à déſerter.
Un âne pour le moins inſtruit par la nature,
A l'inſtinct qui le guide, obéit ſans murmure :
Ne va point follement de ſa bizarre voix,
Défier aux chanſons les oiſeaux dans les Bois.
Sans avoir la raiſon il marche ſur ſa route.
L'Homme ſeul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goute,
Réglé par ſes avis fait tout à contre-tems,
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raiſon ni ſens.
Tout lui plaît & déplaît, tout le choque & l'oblige,
Sans raiſon il eſt gai, ſans raiſon il s'afflige,
Son eſprit au hazard aime, évite, pourſuit,
Défait, refait, augmente, ôte, éléve, détruit.
Et voit-on comme lui, les Ours, ni les Panthéres,
S'effrayer ſottement de leurs propres chiméres,
Plus de douze attroupez craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air ;
Jamais l'Homme, dis-moi, vit-il la bête fole
Sacrifier à l'Homme, adorer ſon Idole,

(a) *Horace dans ſon Art Poëtique, vſ.* 474.
Indoctum doctumque fugata recitator acervus.

Ihii

Lui venir, comme aux Dieux des saisons & des vents,
Demander à genoux, la pluye, ou le beau tems ?
Non. Mais cent fois la Bête a vû l'Homme hypocondre,
Adorer le métal que lui-même il fit fondre :
(a) A vû dans un pays les timides mortels
Trembler aux pieds d'un Singe assis sur leurs autels :
Et sur les bords du Nil, les peuples imbéciles,
L'encensoir à la main, chercher les Crocodiles.
Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux ?
Que peut servir ici l'Egypte & ses faux Dieux ?
Quoi ? me prouverez vous par ce discours profane,
Que l'homme, qu'un Docteur est au-dessous d'un âne ?
Un âne le jouet de tous les animaux,
Un stupide animal, sujet à mille maux :
Dont le nom seul en soi comprend une Satire ?
Oüi d'un âne ; & qu'a-t'il qui nous excite à rire ?
Nous nous mocquons de lui, mais s'il pouvoit un jour,
Docteur, sur nos défauts s'exprimer à son tour :
Si pour nous réformer, le Ciel prudent & sage
De la parole enfin lui permettoit l'usage :
Qu'il pût dire tout haut, ce qui se dit tout bas ;
Ah ! Docteur, entre nous, que ne diroit-il pas ?
Et que peut-il penser, lorsque dans une rue,
Au milieu de Paris il promene sa vue :
Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrés ;
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrés ?
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trousse,
Courir chez un malade un assassin en housse :
Qu'il trouve de Pédans un escadron fouré :
Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré :

(a) *Juvenal commence ainsi sa XV. Satire.*
Quis nescit, Volusi Bithynice qualia demens
Ægyptus portenta colat ? Crocodilon adorat
Pars hæc : illa pavet saturam serpentibus Ibin.
Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci.

Ou qu'il voit la Juſtice en groſſe compagnie,
Mener tuer un homme avec cérémonie ?
Que penſe-t'il de nous, lorſque ſur le Midi
Un hazard au Palais le conduit un Jeudi ;
Lorſqu'il entend de loin, d'une gueule infernale
La Chicane en fureur mugir dans la Grand-Sale ?
Que dit-il quand il voit les Juges, les Huiſſiers,
Les Clercs, les Procureurs, les Sergens, les Greffiers ?
O ! que ſi l'âne alors, à bon droit miſanthrope,
Pouvoit trouver la voix qu'il eut au tems d'Eſope !
De tous côtés, Docteur, voyant les hommes foux
Qu'il diroit de bon cœur, ſans être jaloux,
Content de ſes chardons, & ſecouant la tête,
Ma foi, non plus que nous l'Homme n'eſt qu'une bête !

SATIRE IX.

C'Eſt à vous, mon Eſprit, à qui je veux parler.
Vous avez des défauts que je ne puis céler.
Aſſez & trop long-tems ma lâche complaiſance
De vos jeux criminels a nourri l'inſolence.
Mais puiſque vous pouſſez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit à vous voir dans vos libres caprices
Diſcourir en Caton des vertus & des vices,
Décider du mérite & du prix des Auteurs,
Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
Qu'étant ſeul à couvert des traits de la ſatire,
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.
Mais moi qui dans le fond ſçais bien ce que j'en crois :
Qui conte tous les jours vos défauts par mes doigts :
Je ris, quand je vous vois ſi foible & ſi ſtérile,
Prendre ſur vous le ſoin de réformer la ville,

Dans vos discours chagrins plus aigre & plus mordant
Qu'une femme en furie, ou * Gautier en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrette,
Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu Poëte ?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts ?
Qui vous a pû souffler une si folle audace ?
Phébus a-t'il pour vous applani le Parnasse ?
(a) Et ne sçavez-vous pas, que sur ce Mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas dégré,
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure ?
(b) Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer,
Sans perdre en vains discours, tout le fruit de vos veilles ;
Osez chanter du Roi les augustes merveilles.
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;
Et par l'espoir du gain votre Muse animée,
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
Tout Chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers, *la discorde étouffée*,
Peindre *Bellone en feu tonnant de toutes parts*,

---

* Fameux Avocat, & très-mordant.

(a) *Horace dans l'Art Poëtique, vs.* 372.
Mediocribus esse Poëtis
Non homines, non Di, non concessere columnæ.

(b) *Horace, Lib. II. Sat. I vs.* 10.
Aut si tantus amor scribendi te rapit, aude
Cæsaris invicti res dicere, multa laborum
Præmia laturus. Pater optime, vires
Deficiunt, &c.

Digitized by Google

*Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.**
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourroit chanter au défaut d'un Homére ;
(a) Mais pour Cotin & moi qui rimons au hazard,
Que l'amour de blâmer fit Poëte par art ;
Quoi qu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous, de garder le silence.
Un Poëme insipide & sottement flateur
Deshonore à la fois le Héros & l'Auteur ;
Enfin de tels projets passent notre foiblesse.
Ainsi parle un esprit languissant de molesse,
Qui sous l'humble dehors d'un respect affecté,
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais dussiez vous en l'air voir vos aîles fondues,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues.
Que d'aller sans raison, d'un stile peu Chrétien,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangéreux d'un Livre téméraire,
A vos propres périls enrichir le Libraire ?
Vous vous flatez peut-être en votre vanité :
D'aller comme un Horace à l'immortalité :
Et déja vous croyez dans vos rimes obscures,
Aux Saumaizes futurs préparer des tortures.
Mais combien d'écrivains d'abord si bien reçûs,
Sont de ce fol espoir honteusement déçûs ?
Combien pour quelques mois, ont vû fleurir leur Livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre ?
Vous pourrez voir un tems vos écrits estimés,
Courir de main en main par la ville semés :
Puis de-là tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'Epicier Neuf-Germain & la Serre :

---

* Cette Satire a été faite dans le tems que le Roi prit Lille en Flandres.

(a) *Juvénal, Sat. I. vs.* 79.
Si natura negat, facit indignatio versum,
Qualemcumque potest, quales ego vel Cluvienus.

Ou de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
Parer demi rongés les rebords du Pont-Neuf,
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des Laquais & des Pages,
Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart,
Servir de second tome aux airs de Savoyard! *

Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prospérer la malice,
Et qu'enfin votre livre aille au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux.
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime;
Et ne produisent rien pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du Public, & la haine des Sots?
Quel démon vous irrite, & vous porte à médire?
Un livre vous déplaît. Qui vous force à le lire?
Laissez mourir un Fat dans son obscurité.
Un Auteur ne peut-il pourrir en sûreté?
Le Jonas ** inconnu sèche dans la poussiére,
Le David imprimé n'a point vû la lumiére.
Le Moyse commence á moisir par les bords.
Quel mal cela fait-il? ceux qui sont morts, sont morts;
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre?
Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remuer leur cendre?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,
Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches?

---

* Fameux Chantre du Pont-Neuf, dont on vante encore les chansons.

** Poëme Héroïque qui n'a point réussi, non plus que le David ni le Moyse.

Ce qu'ils font vous ennuye. O le plaisant détour !
Ils ont bien ennuyé le Roi, toute la Cour,
Sans que le moindre édit, ait, pour punir leur crime,
Retranché les Auteurs, ou supprimé la rime.
Ecrive qui voudra : chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
Un Roman, sans blesser les loix ni la coutume,
Peut conduire un Héros au dixiéme volume.
Delà vient que Paris voit chez lui de tout tems,
Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans :
Et n'a point de portail, où jusques aux corniches
Tous les piliers ne soient envelopés d'Affiches.
Vous seul plus dégoûté, sans pouvoir & sans nom
Viendrez régler les droits, & l'état d'Apollon.
Mais vous qui rafinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
Il n'est rien en ce tems à couvert de vos coups ;
Mais sçavez-vous aussi, comme on parle de vous ?
(a) Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique:
On ne sçait bien souvent quelle mouche le pique :
Mais c'est un jeune Fou qui se croit tout permis.
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne point aux vers de la Pucelle,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le Barreau trouva-t'il rien de bon ?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?
Mais lui qui fait ici le Régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.

(a) *Horace, Sat. IV. Lib. I. vs.* 34.
Fœnum habet, in cornu, longè fuge. Dummodo risum
Excuriat sibi, non hic cuiquam parcet amico.
Ce que Régnier *a imité de cette manière, Sat. XII.*
Fuyez ce médisant,
Fâcheuse est son humeur, son parler est cuisant.
Quoi, Monsieur, n'est-ce pas cet homme à la Satire,
Qui perdroit son ami plutôt qu'un mot pour rire.

Digitized by Google

Avant lui Juvenal avoit dit en Latin,
Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux Sermons de Cotin.
L'un & l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime.
Et c'eſt auſſi ſur eux qu'il rejette ſon crime:
Il cherche à ſe couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lû ces Auteurs: mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médiſans l'engeance toute entiere,
Iroit la tête en bas rimer dans la riviere.
Voilà comme on vous traite: & le monde effrayé
Vous regarde déja comme un homme noyé.
En vain quelque Rieur prenant votre défenſe,
Veut faire au moins de grace adoucir la ſentence.
Rien n'apaiſe un Lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en ſoi.
Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles?
Et faudra-t'il ſans ceſſe eſſuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'Auteurs ſe plaindre & murmurer?
Juſqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Répondez, mon eſprit, ce n'eſt plus raillerie:
Dites... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?
Quoi? pour un maigre Auteur, que je gloſe en paſſant,
Eſt ce un crime après tout, & ſi noir & ſi grand?
Et qui voyant un Fat s'applaudir d'un ouvrage,
Où la droite raiſon trébuche à chaque page,
Ne s'ecrie auſſi-tôt: *L'impertinent Auteur!*
L'ennuyeux Ecrivain! le maudit Traducteur!
A quoi bon mettre au jour ces diſcours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles?
Eſt-ce donc là médire ou parler franchement?
Non, non, la médiſance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher, pour quel ſecret myſtére,
Alidor à ſes frais bâtit un monaſtére,
Alidor, dit un fourbe, *il eſt de mes amis.*
Je l'ai connu Laquais, avant qu'il fut Commis.
C'eſt un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu, ce qu'il a pris au monde,

Voilà jouer d'adreſſe, & médire avec art;
Et c'eſt avec reſpect enfoncer le poignard.
Un eſprit né ſans fard, ſans baſſe complaiſance,
Fuit ce ton radouci que prend la médiſance.
Mais de blâmer des vers durs ou languiſſans,
De choquer un Auteur qui choque le bon ſens,
De railler d'un plaiſant qui ne ſçait pas nous plaire;
C'eſt ce que tout lecteur eût toujours droit de faire.
Tous les jours à la Cour, un Sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité:
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Taſſe, à tout l'or de Virgile.
Un Clerc, pour quinze ſols, ſans craindre le hola,
Peut aller au Parterre attaquer * Attila;
Et ſi le Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Viſigoths tous les vers de Corneille.
Il n'eſt valet d'Auteur, ni copiſte à Paris,
Qui la balance en main ne peſe les écrits.
Dès que l'impreſſion fait éclore un Poëte:
Il eſt eſclave né de quiconque l'achete.
Il ſe ſoumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ſes écrits tout ſeuls doivent parler pour lui.
Un Auteur à genoux dans une humble préface,
Au Lecteur qu'il ennuye, a beau demander grace;
Il ne gagnera rien ſur ce Juge irrité,
Qui lui fait ſon procès de pleine autorité.
Et je ſerai le ſeul qui ne pourrai rien dire?
On ſera ridicule, & je n'oſerai rire?
Et qu'ont produit mes vers de ſi pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paroître;
Et ſouvent, ſans ces vers qui les ont fait connoître,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui ſçauroit ſans moi que Cotin a prêché?
La Satire ne ſert qu'à rendre un Fat illuſtre:
C'eſt un ombre au tableau qui lui donne du luſtre:
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi;

* Tragédie de P. Corneille.

Digitized by Google

Et tel, qui m'en reprend, en penſe autant que moi.
Il a tort, dira l'un, *Pourquoi faut-il qu'il nomme?*
Attaquer Chapelain! ah! c'eſt un ſi bon homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il eſt vrai s'il m'eût crû, qu'il n'eut point fait de Vers.
Il ſe tue à rimer. Que n'écrit-il en Proſe?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre choſe?
En blâmant ſes écrits, ai-je d'un ſtile affreux,
Diſtilé ſur ſa vie un venin dangereux?
Ma Muſe en l'attaquant, charitable & diſcrete,
Sçait de l'homme d'honneur diſtinguer le Poëte;
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on priſe ſa candeur & ſa civilité,
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincère,
On le veut, j'y ſouſcrits, & ſuis prêt de me taire.
Mais que pour un modéle on montre ſes écrits,
Qu'il ſoit le mieux renté de tous les beaux Eſprits:
Comme Roi des Auteurs, qu'on l'éleve à l'empire,
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire;
(*a*) Et s'il ne m'eſt permis de le dire au papier,
J'irai creuſer la terre, & comme ce Barbier,
Faire dire aux roſeaux, par un nouvel organe,
Midas, le Roi Midas a des oreilles d'âne.
Quel tort lui fais-je enfin? ai-je par un écrit
Pétrifié ſa veine, & glacé ſon eſprit?
Quand un Livre au Palais ſe vend & ſe débite,
Que chacun par ſes yeux juge de ſon mérite:
Que Bilaine l'étale au deuxiéme Pilier:
Le dégoût d'un Cenſeur peut-il le décrier?
En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue;
L'Académie en corps a beau le cenſurer,
Le Public revolté s'obſtine à l'admirer.
Mais lorſque Chapelain met un œuvre en lumiére;

(*a*) *Perſe, Sat. I. vſ.* 119.
Mens mutire nefas, nec clam, nec cum ſcrobe? Nusquã.
Hic tamen infodiam, Vidi, vidi, ipſe libelle,
Auriculus Aſini Midas rex habet.

Chaque Lecteur d'abord lui devient un Liniére. *
En vain il a reçû l'encens de mille auteurs.
Son Livre en paroiſſant dément tous ſes flateurs.
Ainſi, ſans m'accuſer, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ſes vers que Phébus déſavoue,
Qu'il s'en prenne à ſa Muſe Allemande en François,
Mais laiſſons Chapelain pour la dernière fois.
La Satire, dit-on, eſt un métier funeſte,
Qui plaît à quelques gens, & choque tout le reſte,
La ſuite en eſt à craindre, en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Régnier.
Quittez ces vains plaiſirs, dont l'apas vous abuſe;
A de plus doux emplois occupez votre Muſe:
Et laiſſez à Feüillet ** réformer l'Univers.
Et ſur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une Ode, en phraſes de malherbe,
Troubler dans ſes roſeaux le Danube ſuperbe;
Délivrer de Sion le peuple gémiſſant;
Faire trembler Memphis, ou pâlir le Croiſſant;
Et paſſant du Jourdain les ondes allarmées,
Cueillir, mal-à-propos, *les palmes Idumées*?
Viendrai-je, en une Eglogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet aſſis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des ſotiſes champêtres?
Faudra-t'il de ſang froid, & ſans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toujours bien mangeant mourir par métaphore?
Je laiſſe aux doucereux ce langage affecté,
Où s'endort un eſprit de molleſſe hébêté.
La Satire en leçons, en nouveautés fertile,
Sçait ſeule aſſaiſſonner le plaiſant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon ſens,
Détromper les eſprits des erreurs de leur tems.

* Auteur qui a écrit contre Chapelain.

** Fameux Prédicateur, fort outré dans ſes Prédications.

Digitized by Google

Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice,
Va jusques sous le dais faire pâlir le vice,
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
(a) C'est ainsi que Lucile appuyé de Lélie,
Fit justice en son tems des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace jettant le sel à pleines mains,
Se jouoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'est elle qui m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira des quinze ans la haine d'un sot livre,
Et sur ce Mont fameux où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas & m'apprit à marcher.
C'est pour elle en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de stile.
Je le déclare donc. Quinaut est un Virgile.
Pradon comme un soleil en nos ans a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.
Cotin à ses Sermons traînant toute la Terre,
Fend les flots d'Auditeurs pour aller à sa Chaire;
Saufal est le Phœnix des esprits relevez:
Perrin... Bon, mon Esprit, courage, poursuivez:
Mais ne voyez-vous pas que leur Troupe en furie,
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu sçait, aussi-tôt que d'Auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous.

(a) *Perse, pour s'excuser de ce qu'il faisoit des Satires, Sat. I. vs.* 114.

Secuit Lucilius urbem,
Te Lupe, Te Muri, & genuinum fregit in illis.
Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit,

Voyez un passage d'Horace là-dessus, cité sur la Satire VII.

Digitized by Google

Vous les verrez bien-tôt féconds en impoſtures ;
Amaſſer contre vous des Volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.
Vous aurez beau vanter le Roi dans vos Ouvrages ;
Et de ce nom ſacré ſanctifier vos pages ;
Qui mépriſe Cotin, n'eſtime point ſon Roi,
Et n'a, ſelon Cotin, ni Dieu, ni Foi, ni Loi.
Mais quoi ? répondrez-vous : Cotin nous peut-il nuire ?
Et par ſes cris enfin que ſçauroit-il produire ?
Interdire à mes Vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux penſions où je ne prétends pas?
Non, pour louer un Roi, que tout l'Univers loue ;
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue,
Et ſans eſpérer rien de mes foibles Ecrits,
L'honneur de le louer m'eſt un trop digne prix.
On me verra toujours ſage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
Et peints du nom d'Auteurs tant de Sots revêtus,
Lui marquer mon reſpect & tracer ſes vertus.
Je vous croi, mais pourtant, on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz vous, les braves du Parnaſſe.
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un Auteur en courroux,
Qui peut.... Quoi ? Je m'entends. Mais encor ? Taiſez-vous.

Digitized by Google

SATIRE X.

ENfin bornant le cours de tes galanteries,
Alcippe, il eſt donc vrai, dans peu tu te maries;
Sur l'argent, c'eſt tout dire, on eſt déja d'accord?
Ton Beaupere futur vuide ſon coffre fort:
Et déja le Notaire a, d'un ſtile énergique,
Griffonné de ton joug l'inſtrument authentique.
C'eſt bien fait. Il eſt tems de fixer tes déſirs.
Ainſi que ſes chagrins l'Hymen a ſes plaiſirs.
Quelle joye en effet, quelle douceur extrême!
De ſe voir careſſer d'une Epouſe qu'on aime:
De s'entendre appeler *petit Cœur*, ou *mon Bon*,
De voir autour de ſoi croitre dans ſa maiſon,
Sous les paiſibles voix d'une agréable Mere,
De petits Citoyens dont on croit être Pere!
Quel charme! au moindre mal qui nous vient menacer:
De la voir auſſi-tôt accourir, s'empreſſer,
S'effrayer d'un péril qui n'a point d'apparence,
Et ſouvent de douleur ſe pâmer par avance.
Car tu ne ſeras point de ces jaloux affreux,
Habiles à ſe rendre inquiets, malheureux,
Qui tandis qu'une Epouſe à leurs yeux ſe déſole,
Penſent toujours qu'un autre en ſecret la conſole.
Mais quoi, je vois déja que ce diſcours t'aigrit.
Charmé de Juvénal, * & plein de ſon eſprit
Venez-vous, diras-tu, dans une piéce outrée,
(*a*) Comme lui nous chanter; ** *Que dès le tems de Rhée*

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

* Juvenal a fait une Satire contre les Femmes, qui eſt ſon plus bel Ouvrage.

(*a*) *Juvénal Sat. VI.* 23.

Omne aliud crimen mox ferrea protulit ætas;
Viderunt primos argentea ſæcula mœchos.

** Paroles du commencement de la Satire de Juvenal.

Digitized by Google

La Chasteté déja, la rougeur sur le front.
Avoit chez les Humains reçû plus d'un affront :
Qu'on vit avec le fer naître les injustices,
L'Impiété, l'Orgueil, & tous les autres Vices,
Mais que la bonne Foi dans l'amour conjugal
N'alla point jusqu'au tems du troisiéme Métal.
Ces mots ont dans sa bouche un emphase admirable :
Mais je vous dirai, moi, sans alléguer la fable,
Que si sous Adam même & loin avant Noé,
Le vice audacieux des hommes avoué
A la triste Innocence en tous lieux fit la guerre.
Il demeura pourtant de l'honneur sur la Terre :
Qu'aux tems les plus féconds en Phrynez, en Laïs,
Plus d'une Pénélope honora son païs ;
Et que même aujourd'hui, sur ces fameux modéles,
On peut trouver encor quelques Femmes fidéles.
Sans doute ; & dans Paris, si je sçai bien compter,
Il en est jusqu'à trois, que je pourrois citer.
Ton Epouse dans peu sera la quatriéme.
Je le veux croire ainsi : Mais la Chasteté même
Sous ce beau nom d'épouse entra-t'elle chez toi ;
De retour d'un voyage, en arrivant, croi-moi,
Fais toujours du logis avertir la Maîtresse.
Tel parti tout baigné des pleurs de sa Lucréce ;
Qui faute d'avoir pris ce soin judicieux,
Trouva. Tu sçais.... Je sçai que d'un conte odieux,
Vous avez comme moi sali votre mémoire.
Mais laissons là, dis-tu, Joconde & son Histoire.
Du projet d'un Hymen déja fort avancé,
Devant vous aujourd'hui criminel dénoncé,
Et mis sur la sellette aux pieds de la Critique,
Je voi bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.
Jeune autrefois par vous dans le monde conduit
J'ai trop bien profité, pour n'être pas instruit
A quels discours malins le Mariage expose.
Je sçai, que c'est un texte où chacun fait sa glose :
Que de maris trompés, tout rit dans l'Univers ;
Epigrammes, Chansons, Rondeaux, Fable en vers ;

Digitized by Google

Satire, Comédie, & sur cette matière,
J'ai vû tout ce qu'ont fait la Fontaine & Molière,
J'ai lû tout ce qu'ont dit Villon, & Saint-Gelais,
Arioste, Marot, Bocace, Rabelais,
Et tous ces vieux Recueils de Satires naïves
Des malices du Sexe immortelles archives.
Mais, tout bien balancé, j'ai pourtant reconnu,
Que de ces contes vains le monde entretenu
N'en a pas de l'Hymen moins vû fleurir l'usage?
Que sous ce joug moqué tout à la fin s'engage;
Qu'à ce commun filet les Railleurs même pris
Ont été très-souvent de commodes Maris:
Et que pour être heureux sous ce joug salutaire
Tout dépend en un mot du bon choix qu'on sçait faire,
Enfin, il faut ici parler de bonne foi,
Je vieillis; & ne puis regarder sans effroi,
Ces Neveux affamés, dont l'importun visage
De mon bien à mes yeux fait déja le partage.
Je croi déja les voir, au moment annoncé
Qu'à la fin, sans retour, leur cher Oncle est passé,
Sur quelques pleurs forcés qu'ils auront soin qu'on voye,
Se faire consoler du sujet de leur joye.
Je me fais un plaisir, à ne vous rien céler,
De pouvoir, moi vivant, dans peu les désoler;
Et trompant un espoir pour eux si pleins de charmes;
Arracher de leurs yeux de véritables larmes.
Vous dirai-je encor plus? Soit foiblesse, ou raison,
Je suis las de me voir les soirs en ma maison
Seul avec des Valets souvent voleurs & traîtres,
Et toujours à coups sûr ennemis de leurs Maîtres.
Je ne me couche point, qu'aussi-tôt dans mon lit
Un souvenir fâcheux n'apporte à mon esprit
Ces Histoires de morts lamentables, tragiques,
Dont Paris tous les ans peut grossir ses Chroniques.
Dépouillons-nous ici d'une vaine fierté.
Nous naissons, nous vivons pour la Société,

Digitized by Google

A nous-mêmes livrés dans une ſolitude
Notre bonheur bien-tôt fait notre inquiétude ;
Et ſi, durant un jour, notre premier Ayeul,
Plus riche d'une côte avoit vêcu tout ſeul,
Je doute, en ſa demeure alors ſi fortunée,
S'il n'eût point prié Dieu d'abréger la journée.
N'allons donc point ici réformer l'Univers,
Ni par des vains diſcours, & de frivoles vers,
Etalant au public notre miſantropie,
Censurer le bien le plus doux de la vie.
Laiſſons-là, croyez-moi, le monde tel qu'il eſt,
L'Hymenée eſt un joug, & c'eſt ce qui m'en plaît.
L'Homme en ſes paſſions toûjours errant ſans guide,
A beſoin qu'on lui mette & le mors & la bride.
Son pouvoir malheureux ne ſert qu'à le gêner,
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.
C'eſt ainſi que ſouvent la main de Dieu l'aſſiſte.
Ha bon! voilà parler en docte Janſéniſte!
Alcippe ſur ce point ſi ſçavamment touché,
Deſmares, * dans Saint Roch, n'auroit pas mieux prêché.
Mais c'eſt trop t'inſulter. Quittons la raillerie,
Parlons ſans hyperbole & ſans plaiſanterie.
Tu viens de mettre ici l'Hymen en ſon beau jour.
Entends-donc: & permets que je prêche à mon tour.
L'Epouſe que tu prends, ſans tache en ſa conduite,
Aux vertus, m'a-t'on dit, dans Port-Royal inſtruite,
Aux loix de ſon devoir régle tous ſes déſirs.
Mais qui peut t'aſſurer, qu'invincible aux plaiſirs,
Chez toi dans une vie ouverte à la licence,
Elle conſervera ſa premiere innocence?
Par toi-même bien-tôt conduite à l'Opéra,
De quel air penſe-tu, que ta Sainte verra
D'un ſpectacle enchanteur la pompe harmonieuſe,
Ces dances, ces Héros à voix luxurieuſe?
Entendra ces diſcours ſur l'amour ſeul roulans,

* Le Pere Deſmares, fameux Prédicateur.

Ces

Ces doucereux Renauds, ces incensés Rolands ;
Sçaura d'eux qu'à l'Amour comme au seul Dieu suprême,
On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même :
Qu'on ne sçauroit trop-tôt se laisser enflammer :
Qu'on n'a reçû du Ciel un cœur que pour aimer ?
Et tous ces lieux communs de Morale lubrique,
Que Lully rechauffa des sons de sa musique.
Mais de quels mouvemens en son cœur excités
Sentira-t'elle alors tous ces sens agités ?
Je ne te réponds pas, qu'au retour moins timide,
Digne Ecolière enfin d'Angélique & d'Armide,
Elle n'aille à l'instant pleine de ces doux sons,
Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.
Supposons toutefois, qu'encor fidéle & pure
Sa vertu de ce choc revienne sans blessure.
Bien-tôt dans ce grand monde, où tu vas l'entraîner,
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que toûjours ferme aux bords du précipice
Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse ?
Que toujours insensible aux discours enchanteurs
D'un idolâtre amas de jeunes Séducteurs,
Sa sagesse jamais ne deviendra folie ?
D'abord tu la verras, ainsi que dans Clélie,
Recevant ses Amans sous le doux nom d'Amis,
S'en tenir avec eux aux petits soins permis ?
Puis bien-tôt en grand eau sur le fleuve de Tendre
Naviger à souhait, tout dire, tout entendre.
Et ne présume pas que Venus, ou Satan
Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman ;
Dans le crime il suffit qu'une fois on débute,
Une chûte toujours attire une autre chûte.
L'honneur est comme une Isle escarpée & sans bords.
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.
Peut-être avant deux ans ardente à te déplaire,
Epriſe d'un Cadet, yvre d'un Mousquetaire,
Nous la verrons hanter les plus honteux bitelans ;

Donner chez la Cornu rendez-vous aux Galans ;
De Phédre dédaignant la pudeur enfantine,
Suivre à front découvert Z... & Meſſalinne :
Conter pour grands exploits vingt hommes ruinés,
Bleſſés, battus pour elle, & quatre aſſaſſinés ;
Trop heureux, ſi toujours femme déſordonnée,
Sans meſure & ſans régle au vice abandonnée,
Par cent traits d'impudence aſſés à ramaſſer,
Elle t'acquiert au moins un droit pour la chaſſer.
Mais que deviendra-tu ? ſi folle en ſon caprice
N'aimant que le ſcandale & l'éclat dans le vice,
Bien moins pour ſon plaiſir, que pour t'inquiéter,
Au fond peu vicieuſe elle aime à coqueter ?
Entre nous, verras-tu, d'un eſprit bien tranquille,
Chez ta femme aborder & la Cour & la Ville ?
Tout hormis toi, chez toi, rencontre un doux accuëil ;
L'un eſt payé d'un mot, & l'autre d'un coup d'œil.
Ce n'eſt que pour toi ſeul qu'elle eſt fierre & chagrine,
Aux autres elle eſt douce, agréable & badine :
C'eſt pour eux qu'elle étale l'or & le brocard,
Que chez toi ſe prodigue & le rouge & le fard,
Et qu'une main ſçavante, avec tant d'artifice,
Bâtit de ſes cheveux le galant édifice.
Dans ſa Chambre, croi-moi, n'entre point tout le jour,
Si tu veux poſſéder ta Lucréce à ton tour ;
Attends, diſcret Mari, que la belle en cornette
Le ſoir ait étalé ſon teint ſur la toillette,
Et dans quatre mouchoirs de ſa beauté ſalis.
Envoye au Blanchiſſeur ſes roſes & ſes lys.
Alors tu peux entrer : mais ſage en ſa préſence
Ne va pas murmurer de ſa folle dépenſe.
D'abord l'argent en main paye, & vîte & comptant,
Mais non, fais mine un peu d'en être mécontent,
Pour la voir auſſi-tôt de douleur oppreſſée
Déplorer ſa vertu ſi mal récompenſée :

Digitized by Google

Un mari ne veut pas fournir à ſes beſoins ;
Jamais Femme après tout a-t'elle coûté moins ?
A cinq cens loüis d'or tout au plus chaque année,
Sa dépenſe en habits n'eſt-elle pas bornée ?
Que répondre ; Je voi, qu'à de ſi juſtes cris
Toi-même convaincu déja tu t'attendris,
Tout prêt à la laiſſer, pourvû qu'elle s'appaiſe,
Dans ton coffre à pleins ſacs puiſer tout à ſon aiſe,
A quoi bon en effet t'allarmer de ſi peu ?
Hé que ſeroit-ce donc, ſi le Démon du jeu
Verſant dans ſon eſprit ſa ruineuſe rage :
Tous les jours mis par elle à deux doigts du naufrage,
Tu voyois tous tes biens au ſort abandonnez,
Devenir le butin d'une pique ou d'un ſonnez ?
Le doux charme pour toi ! de voir chaque journée
De nobles champions ta Femme environnée,
Sur une table longue & façonnée exprès,
D'un Tournoi de baſſette ordonner les aprêts :
Ou, ſi par un Arrêt la groſſiére Police
D'un jeu ſi néceſſaire interdit l'exercice,
Ouvrir ſur cette table un champ au Lanſquenet ;
Ou promener trois dez chaſſez de ſon cornet :
Puis ſur une autre table, avec un air plus ſombre,
S'en aller méditer une vole au jeu d'hombre,
S'écrier ſur un as mal à propos jetté,
Se plaindre d'un Gâno qu'on n'a point écouté ;
Ou, querellant tous bas le Ciel qu'elle regarde,
A la Bête gémir d'un Roi venu ſans garde.
Chez elle en ces emplois, l'aube du lendemain
Souvent la trouve encore les cartes à la main.
Alors pour ſe coucher, les quittant non ſans peine,
Elle plaint le malheur de la nature humaine
Qui veut qu'en un ſommeil, où tout s'enſevelit,
Tant d'heures ſans jouer ſe conſomment au lit.
Toutefois en partant la troupe la conſole,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'eſt ainſi qu'une Femme en doux amuſemens
Sçait du tems qui s'envole employer les momens ;

C'eſt ainſi que ſouvent par une Forcenée,
Une triſte famille à l'hôpital traînée,
Voit ſes biens en décret ſur tous les murs écrits,
De ſa déroute illuſtre effrayer tout Paris.
Mais que plutôt ſon jeu mille fois te ruine,
Que ſi la famélique & honteuſe Lézine;
Venant mal à-propos la ſaiſir au collet,
Elle te réduiſoit à vivre ſans valet,
Comme ce Magiſtrat de hideuſe mémoire
Dont je veux bien ici te crayonner l'hiſtoire.
Dans la Robe on vantoit ſon illuſtre Maiſon.
Il étoit plein d'eſprit, de ſens, & de raiſon:
Seulement pour l'argent un peu trop de foibleſſe
De ces vertus en lui ravaloit la nobleſſe.
Sa table toutefois, ſans ſuperfluité,
N'avoit rien que d'honnête en ſa frugalité:
Chez lui deux bons chevaux de pareille encolûre
Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture,
Et du foin, que leur bouche au ratelier laiſſoit,
De ſurcroît une mule encor ſe nourriſſoit.
Mais cette ſoif de l'or qui le brûloit dans l'ame,
Le fit enfin ſonger à choiſir une Femme;
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers ſon triſte penchant ſon naturel guidé,
Le fit dans un avare & ſordide famille
Chercher un monſtre affreux ſous l'habit d'une fille,
Et ſans trop s'enquérir d'où la Laide venoit,
Il ſçût, ce fut aſſez, l'argent qu'on lui donnoit;
Rien ne le rebuta, ni ſa vue éraillée,
Ni ſa maſſe de chair bizarrement taillée;
Et trois cens mille francs avec elle obtenus
La firent à ſes yeux plus belle que Venus;
Il l'épouſe, & bien-tôt ſon Hôteſſe nouvelle
Le prêchant, lui fit voir, qu'il étoit au prix d'elle,
Un vrai diſſipateur, un parfait débauché.
Lui-même le ſentit, reconnut ſon péché,
Se confeſſa prodigue, & plein de repentance
Offrit ſur ſes avis de régler ſa dépenſe.

Auſſi-tôt de chez eux tout rôti diſparut :
Le pain bis renfermé d'une moitié décrut :
Les deux chevaux, la mule au marché s'envolè-
rent,
Deux grands Laquais à jeun ſur le ſoir s'en allè-
rent,
De ces coquins déja l'on ſe trouvoit laſſé,
Et pour n'en plus revoir le reſte fut chaſſé.
Deux Servantes déja largement ſoufletées
Avoient à coup de pied deſcendu les montées,
En ce voyant enfin hors de ce triſte lieu
Dans la rue en avoient rendu graces à Dieu.
Un vieux valet reſtoit, ſeul chéri de ſon Maître,
Que toujours il ſervit, & qu'il avoit vû naître,
Et qui de quelque ſomme amaſſée au bon tems
Vivoit encor chez eux partie à ſes dépens.
Sa vuë embarraſſoit ; il fallut s'en défaire :
Il fut de la maiſon chaſſé comme un Corſaire.
Voilà nos deux Epoux, ſans valets, ſans enfans ;
Tous ſeuls dans leurs logis libres & triomphans.
Alors on ne mit plus de bornes à la lézine :
On condamna la cave, on ferma la cuiſine :
Pour ne s'en point ſervir aux plus rigoureux mois ;
Dans le fond d'un grenier on ſequeſtra le bois.
L'un & l'autre dèſlors vécut à l'avanture
Des préſens, qu'à l'abri de la Magiſtrature,
Le Mari quelquefois des Plaideurs extorquoit,
Ou de ce que la Femme aux voiſins excroquoit.
Mais pour bien mettre ici leur craſſe en tout ſon
luſtre,
Il faut voir du logis ſortir ce Couple illuſtre :
Il faut voir le Mari tout poudreux, tout ſouillé :
Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé ;
Et de ſa robe, en vain de piéces rajeunie,
A pié dans les ruiſſeaux trainant l'ignominie.
Mais qui pourroit compter le nombre de haillons ;
De piéces, de lambeaux, de ſales guenillons,
De chiffons ramaſſés dans la plus noire ordure,
Dont la Femme aux bons jours compoſoit ſa parure ;

Décrirai-je ſes bas en trente endroits percés ;
Ses ſouliers grimaſſans vingt fois rapetaſſés ;
Ses coeffes, d'où pendoit au bout d'une ficelle
Un vieux maſque pelé, preſque auſſi hideux qu'Elle ?
Peindrai-je ſon jupon bigarré de Latin,
Qu'enſemble compoſoient trois Thèſes de Satin,
Préſent qu'en un procès ſur certain privilége
Firent à ſon Mari les Régens d'un Collége ;
Et qui ſur cette jupe à maint Rieur encor
Derrière elle faiſoit dire, *Argumentabor* ?
Mais peut-être j'invente une fable frivole.
Démens donc tout Paris, qui prenant la parole,
Sur ce ſujet encor de bons témoins pourvû,
Tout prêt à le prouver, te dira : Je l'ai vû.
Vingt ans j'ai vû ce Couple uni du même vice
A tous mes Habitans montrer que l'avarice
Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous réduire à pis que la mendicité.
Des voleurs qui chez eux pleins d'eſpérance entrèrent,
De cette triſte vie enfin les délivrèrent.
Digne & funeſte fruit du nœud le plus affreux
Dont l'Hymen ait jamais uni deux malheureux.
Ce récit paſſe un peu l'ordinaire meſure.
Mais un exemple enfin ſi digne de cenſure,
Peut-il dans la Satire occuper moins de mots ?
Chacun ſçait ſon métier. Suivons notre propos :
Nouveau Prédicateur aujourd'hui je l'avoue,
Ecolier, ou plutôt ſinge de Bourdaloue,
Je me plais à remplir mes ſermons de portraits.
En voilà déja trois peints d'aſſez heureux traits,
La Femme ſans honneur, la Coquette & l'Avare.
Il faut y joindre encor la revêche Bizarre,
Qui ſans ceſſe, d'un ton par la colère aigri,
Gronde, choque, dément, contrédit un mari.
Il n'eſt point de repos ni de paix avec elle,
Son mariage n'eſt qu'une longue querelle.
Laiſſe-t'elle un moment reſpirer ſon Epoux ?

Digitized by Google

Ses valets ſont d'abord l'objet de ſon courroux,
Et ſur le ton grondeur, lorſqu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue :
Ma plume ici traçant ces mots par alphabet,
Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet.
Tu crains peu d'eſſuyer cette étrange furie ;
En trop bon lieu, dis-tu, ton Epouſe nourrie,
Jamais de tels diſcours ne te rendra martyr :
Mais eût-elle ſuccé la raiſon dans Saint Cyr,
Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante,
L'Hymen n'ait jamais fait de femme extravagante ?
Combien n'a-t'on point vû de belles aux doux yeux,
Avant le mariage, Anges ſi gracieux,
Tout-à-coups ſe changeans en Bourgeoiſes ſauvages,
Vrais Démons, apporter l'Enfer dans leurs ménages,
Et découvrans l'orgueïl de leurs rudes eſprits,
Sous leur fontaine altiére aſſervir leurs Maris ?
Et puis, quelque douceur dont brille ton Epouſe
Penſe-tu ſi jamais elle devient jalouſe,
Que ſon ame livrée à ſes triſtes ſoupçons,
De la raiſon encore écoute les leçons ?
Alors Alcippe, alors, tu verras de ſes œuvres.
Réſous-toi, pauvre Epoux, à vivre de couleuvres ;
A la voir tous les jours dans ſes fougueux accès,
A ton geſte, à ton rire intenter un procès :
Souvent de ta maiſon gardant les avenues,
Les cheveux hériſſés, t'attendre au coin des rues :
Te trouver en des lieux de vingt portes fermées ;
Et par-tout où tu vas, dans ſes yeux enflammés,
T'offrir, non pas d'Iſis la tranquille Euménide,*
Mais la vraie Alecto Peinte dans l'Enéïde,
Un tiſon à la main chez le Roi Latinus,
Soufflant ſa rage au ſein d'Amate & de Turnus.
Mais quoi ? je chauſſe ici le cothurne Tragique :
Reprenons au plutôt le brodequin Comique,

* Furie dans l'Opéra d'Iſis, qui demeura preſque toujours à ne rien faire.

Digitized by Google

Et d'objets moins affreux ſongeons à te parler.
Dis-moi donc, laiſſant là cette Folle heurler,
T'accommode-tu mieux de ces douces Ménades,
Qui dans leurs vains chagrins ſans mal toujours malades,
Se font des mois entiers ſur un lit effronté
Traiter d'une viſible & parfaite ſanté,
Et douze fois par jour dans leur molle indolence,
Aux yeux de leurs Maris tombent en défaillance?
Quel ſujet dira l'un, peut donc ſi fréquemment
Mettre ainſi cette Belle aux bords du monument?
La Parque raviſſant ou ſon fils ou ſa fille,
A-t'elle moiſſonné l'eſpoir de ſa famille:
Non: il eſt queſtion de réduire un Mari
A chaſſer un Valet dans la maiſon chéri,
Et qui, parce qu'il plaît, a trop ſçû lui déplaire;
Ou de rompre un voyage utile & néceſſaire,
Mais qui la priveroit huit jours de ſes plaiſirs,
Et qui loin d'un Galant objet de ſes déſirs...
O! que pour la punir de cette Comédie,
Ne lui vois-je une vraie & triſte maladie!
Mais ne nous fâchons point. Peut-être avant deux jours,
Courtois & Denyau mandés à ſon ſecours,
Digne ouvrage de l'Art dont Hypocrate traite,
Lui ſçauront bien ôter cette ſanté d'Athléte:
Pour conſumer l'humeur qui fait ſon embonpoint,
Lui donner ſagement le mal qu'elle n'a point,
Et fuyant * de Fagon les maximes énormes,
Au tombeau mérité la mettre dans les formes.
Dieu veuille avoir ſon ame, & nous délivre d'eux:
Pour moi, grand ennemi de leur art hazardeux,
Je ne puis cette fois que je ne les excuſe.
Mais à quels vains diſcours eſt-ce que je m'amuſe?
Il faut ſur des ſujets plus grands, plus curieux,
Attacher de ce pas ton eſprit & tes yeux.

* Premier Médecin de Louis XIV.

(a) Qui s'offrira d'abord ? Bon, c'eſt cette Sçavante
Qu'eſtime Roberval, & que Sauveur fréquente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble & le teint ſi terni?
C'eſt que ſur le calcul, dit-on, de Caſſini,
Un aſtrolabe en main, elle a dans ſa goutiére
A ſuivre Jupiter paſſé la nuit entiére.
Gardons de la troubler. Sa ſcience, je croi,
Aura pour s'occuper ce jour plus d'un emploi.
D'un nouveau microſcope on doit en ſa préſence
Tantôt chez Dalancé faire l'expérience ;
Puis d'une femme morte, avec ſon embryon,
Il faut chez Du Vernay voir la diſſection.
Rien n'échape aux regards de notre Curieuſe.
Mais qui vient ſur ſes pas ? C'eſt une précieuſe,
Reſte de ces Eſprits jadis ſi renommés,
Que d'un coup de ſon art Molière a diffamés,
De tous leurs ſentimens cette noble héritiére
Maintient encor ici leur ſecte façonniére.
C'eſt chez elle toujours que les fades Auteurs
S'en vont ſe conſoler du mépris des Lecteurs.
Elle y reçoit leur plainte, & ſa docte demeure
Aux Perrins, aux Corras eſt ouverte à toute heure.
Là du faux bel eſprit ſe tiennent les bureaux :
Là tous les vers ſont bons, pourvû qu'ils ſoient nouveaux,
Au mauvais goût public la Belle y fait la guerre,
Plaint Pradon optimé des ſifflets du Parterre,
Rit des vains Amateurs du Grec & du Latin,
Dans la balance met Ariſtote & Cotin ;
Puis d'une main encor plus fine & plus habile
Peſe ſans paſſion Chapelain & Virgile ;
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvreté ;
Mais pourtant conſeſſant qu'il a quelques beautés,
Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la Satire,
Autre défaut, ſinon, qu'on ne le ſçauroit lire ;
Et pour faire goûter ſon Livre à l'Univers

(a) *Juvénal ſe moque auſſi fort agréablement des Sçavantes de ſon tems, Sat. VI. 185 & ſuiv.*

Croit qu'il faudroit en proſe y mettre tous les Vers.
(a) A quoi bon m'étaler cette bizarre Ecole,
Du mauvais ſens, dis-tu, prêché par une Fole ?
De livres & d'écrits bourgeois admirateur
Vais-je épouſer ici quelque aprentive Auteur ?
Sçavez-vous que l'Epouſe avec qui je me lie
Compte entre ſes parens des Princes d'Italie ?
Sort d'Ayeux dont les noms... Je t'entends, & je voi
D'où vient que tu t'eſt fait Sécrétaire du Roi.
Il falloit de ce titre appuyer ta naiſſance.
Cependant t'avouerai-je ici mon inſolence ?
Si quelque objet pareil chez moi, deçà les Monts,
Pour m'épouſer entroit avec tous ces grands noms,
Le ſourci rehauſſé d'orgueilleuſes chimères,
Je lui dirois bientôt : Je connois tous vos Peres ;
Je ſçai qu'ils ont brillé dans ce fameux combat ; ?
Où ſous l'un des Valois Enguien ſauva l'état :
D'Hozier n'en convient pas ; mais, quoiqu'il en puiſſe être
Je ne ſuis point ſi ſot que d'épouſer mon maître.
Ainſi donc au plutôt délogeant de ces lieux,
Allez, Princeſſe, allez avec tous vos Ayeux,
Sur le pompeux débris des lances Eſpagnoles,
Coucher, ſi vous voulez, aux champs de Cérizoles;
Ma maiſon ni mon lit ne ſont point faits pour vous.
J'admire, pourſuis-tu, votre noble courroux.
Souvenez-vous pourtant que ma famille illuſtre
De l'aſſiſtance au ſceau ne tire point ſon luſtre ;

(a) *Juvénal*, *Sat. VI.* 118.

malo,
Malo venuſinam, quàm te, Cornelia mater
Gracchorum, ſi cum magnis virtutibus affers
Grandæ ſupercilium & numeras in dote triumphos
Tolle tuum precor, Hannibalem, victumque Syphacem
In caſtris ; & cum tota Carthagine migra.

* Combat de Cérizoles, gagné par le Duc d'Enguien, en Italie.

Et que né dans Paris de Magiſtrats connus,
Je ne ſuis point ici de ces Nouveaux venus,
De ces Nobles ſans nom, que par plus d'une voye
La Province ſouvent en gueſtre nous envoye.
Mais euſſai-je comme eux des Meûniers pour parens,
Mon Epouſe vint elle encor d'Ayeux plus grands,
On ne la verroit point, vantant ſon origine,
A ſon triſte Mari reprocher la farine.
Son cœur toujours nourri dans la dévotion,
De trop bonne heure apprit l'humiliation;
Et pour vous détromper de la penſée étrange,
Que l'Hymen aujourd'hui la corrompe & la change:
Sçachez qu'en notre accord elle a, pour premier point,
Exigé qu'un époux ne la contraindroit point
A traîner après elle un pompeux équipage,
Ni ſur tout de ſouffrir, par un profane uſage,
Qu'à l'Egliſe jamais devant le Dieu jaloux
Un faſtueux carreau ſoit vû ſous ſes genoux.
Telle eſt l'humble vertu qui dans ſon ame empreinte ..
Je le voi bien. Tu va épouſer une Sainte:
Et dans tout ce grand zéle il n'eſt rien d'affecté.
Sçais-tu bien cependant ſous cette humilité
L'orgueil que quelquefois nous cache une Bigotte,
Alcippe, & connois-tu la nation dévote?
Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,
Et par ce grand portrait finit tous mes portraits.
A Paris, à la Cour on trouve, je l'avoue,
Des Femmes dont le zéle eſt digne qu'on le loue,
Qui s'occupent du bien en tout tems, en tout lieu:
J'en ſçais une chérie & du monde & de Dieu,
Humble dans les grandeurs, ſage dans la fortune,
Qui gémit, comme Eſther, de ſa gloire importune
Que le vice lui-même eſt contraint d'eſtimer,
Et que ſur ce tableau d'abord tu vas nommer.
Mais pour quelques Vertus ſi pures, ſi ſinéres,
Combien y trouve-t'on d'imprudentes Fauſſaires?

Digitized by Google

Qui ſous un vain déhors d'auſtére piété
De leurs crimes ſécrets cherchent l'impunité ;
Et couvrent de Dieu même empreint ſur leur viſage
De leurs heureux plaiſirs l'affreux libertinage ?
N'attends pas qu'à tes yeux j'aille ici l'étaler.
Il vaut mieux le ſouffrir que de le dévoiler.
De leurs galans exploits les Buſſis, les brantômes
Pourroient avec plaiſir te compiler des tômes,
Mais pour moi dont le front trop aiſément rougit,
Ma bouche a déja peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur, en monſtrueux caprices,
Une fauſſe Vertu qui s'abandonne aux vices.
De ces Femmes portant l'hypocrite noirceur
Au moins pour un Mari garde quelque douceur,
Je les aime encor mieux qu'une Bigotte altiére
Qui dans ſon fol orgueil, aveugle & ſans lumiére,
A peine ſur le ſeüil de la dévotion
Penſe atteindre au ſommet de la perfection.
Qui du ſoin qu'elle prend de me gêner ſans ceſſe
Va quatre fois par mois ſe vanter en confeſſe,
Et les yeux vers le Ciel, pour ſe le faire ouvrir,
Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait ſouffrir.
Sur cent pieux devoirs aux Saints elle eſt égale ;
Elle lit Rodriguez, fait l'oraiſon mentale,
Va pour les malheureux quêter dans les maiſons,
Hante les Hôpitaux, viſite les priſons,
Tous les jours à l'Egliſe entend juſqu'à ſix Meſſes ;
Mais de combattre en elles, & dompter ſes foi-
bleſſes,
Sur le fard, ſur le jeu vaincre ſa paſſion,
Mettre un frein à ſon luxe, à ſon ambition,
Et ſoumettre l'orgueil de ſon eſprit rebelle,
C'eſt ce qu'en vain le Ciel voudroit exiger d'elle.
Et peut-il, dira-t'elle, en effet l'exiger,
Elle a ſon directeur, c'eſt à lui d'en juger,
Il faut, ſans différer, ſçavoir ce qu'il en penſe.
Bon ! vers nous à propos je le voi qui s'avance.
Qu'il paroît bien nourri ! quel vermillon ! Quel
teint !

Le Printems dans sa fleur sur son visage est peint.
Cependant, à l'entendre, il se soutient à peine.
Il eut encore hier la fiévre & la migraine;
Et sans les prompts secours qu'on prit soin d'apporter,
Il seroit sur son lit peut-être à trembloter.
Mais de tous les Mortels, grace aux dévotes Ames;
Nul n'est si bien soigné qu'un Directeur de Femmes.
Quelque leger dégoût vient-il le travailler?
Une froide vapeur le fait-elle bâiller?
Un escadron coëffé d'abord court à son aide:
L'une chauffe un bouillon, l'autre aprête un remède.
Chez lui syrops exquis, ratafias vantés,
Confitures sur-tout volent de tous côtés:
Car de tous mets sucrés, en pâte, ou liquide,
Les estomacs dévots toujours furent avides:
Le premier masse-pain pour eux, je croi, se fit,
Et le premier citron à Rouen fut confit.
Notre Docteur bien-tôt va lever tous ses doutes,
Du Paradis pour elle il aplanit tous les routes;
Et, loin sur ses défauts de la mortifier,
Lui-même prend le soin de la justifier,
Pourquoi vous allarmer d'une vaine censure?
Du rouge qu'on vous voit on s'étonne, on murmure;
Mais a-t-on, dira-t-il, sujet de s'étonner?
Est ce qu'à faire peur on veut vous condamner?
Aux usages reçûs il faut qu'on s'accommode,
Une femme sur-tout doit tribut à la Mode,
L'orgueil brille, dit-on, sur vos pompeux habits;
L'œil à peine soutient l'éclat de vos rubis;
Dieu veut-il qu'on étale un luxe si profane?
Oui lorsqu'à l'étaler notre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu chez vous comment l'autoriser?
Le jeu fut de tout tems permis pour s'amuser.
On ne peut pas toujours travailler, prier, lire,
Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire.
Le plus grand jeu joué dans cette intention,

Peut même devenir une bonne action.
Tout est sanctifié par une ame pieuse.
Vous êtes, poursuit-on, avide, ambitieuse,
Sans cesse vous brûlez de voir tous vos parens,
Encloutir à la Cour, charges, dignités, rangs.
Votre bon naturel en cela pour eux brille.
Dieu ne vous défend point d'aimer notre famille;
D'ailleurs tous vos parens sont sages, vertueux.
Il est bon d'empêcher ces emplois fastueux
D'être donnés peut-être à des ames mondaines,
Epriſes du néant des vanités humaines.
Laissez-là, croyez-moi, gronder les Indévots,
Et sur votre salut demeurez en repos.
Sur tous ces points douteux c'est ainsi qu'il prononce.
Alors croyant d'un Ange entendre la réponse,
Sa Dévote s'incline, & calmant son esprit,
A cet ordre d'enhaut sans replique souscrit.
Ainsi pleine d'erreurs, qu'elle croit légitimes,
Sa tranquille vertu conserve tous ses crimes,
Dans un cœur tous les jours nourri du Sacrement,
Maintient la vanité, l'orgueil, l'entêtement,
Et croit que devant Dieu ses fréquens sacriléges
Sont pour entrer au Ciel d'assurés priviléges.
Voilà le digne fruit des soins de son Docteur.
Encore est-ce beaucoup, si ce Guide imposteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétisme
Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinozisme,
Il ne lui fait bien-tôt, aidé de Lucifer;
Goûter en Paradis les plaisirs de l'Enfer.
Mais dans ce doux état mole, délicieuse,
La hais-tu plus, dis-moi, que cette Billieuse,
Qui follement outrée en sa sévérité,
Baptisant son chagrin du nom de piété,
Dans sa charité fausse, où l'amour propre abonde,
Croit que c'est aimer Dieu que haïr tout le monde?
Il n'est rien où d'abord son soupçon attaché,
Ne présume du crime, & ne trouve un péché.
Pour une fille honnête & pleine d'innocence

Croit-elle en ſes valets voir quelque complaiſance ?
Réputés criminels, les voilà tous chaſſés,
Et chez elle à l'inſtant par d'autres remplacés.
Son mari qu'une affaire appelle dans la Ville,
Et qui chez lui, ſortant a tout laiſſé tranquille,
Se trouve aſſez ſurpris, rentrant dans ſa maiſon,
De voir que le Portier lui demande ſon nom,
Et que parmi ſes gens changés en ſon abſence,
Il cherche vainement quelqu'un de connoiſſance.
Fort bien : le trait eſt bon. Dans les Femmes dis-tu,
Enfin vous n'approuvez ni vice ni vertu.
Voilà le Sexe peint d'une noble maniére ;
Et que Téophraſte même aidé de la Bruyére,
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.
C'eſt aſſez. Il eſt tems de quitter le pinceau.
Vous avez déſormais épuiſé la Satire.
Epuiſé, cher Alcippe ! Ah, tu me ferois rire !
Sur ce vaſte ſujet ſi j'allois tout tracer,
Tu verrois ſous ma main des tomes s'amaſſer.
Dans le Sexe j'ai peint la piété cauſtique.
Et que ſeroit-ce dont, ſi Cenſeur plus tragique,
J'allois t'y faire voir l'athéïſme établi,
Et non moins que l'honneur, le Ciel mis en oubli ?
Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanée,
Pour ſouveraine Loi mettant la deſtinée,
Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des Barreaux ?
Mais, ſans aller chercher cette Femme infernale,
T'ai-je encor peint, dis-moi, la fantaſque inégale,
Qui m'aimant le matin, ſouvent me hait le ſoir ?
T'ai-je peint la maligne aux yeux faux, au cœur noir ?
T'ai-je encore exprimé la bruſque impertinence ?
T'ai-je tracé la Vieille en morgue dominante,
Qui veut, vingt ans encor après le Sacrement,
Exiger d'un Mari les reſpects d'un Amant ?
T'ai-je fait voir de joie une Belle animée,
Qui ſouvent d'un repas ſortant toute enfumée,

Fait même à ſes Amans trop foibles d'eſtomac,
Redouter ſes baiſers plein d'ail & de tabac ?
T'ai-je encore décrit la Dame brelandiére,
Qui des joueurs chez ſoi ſe fait Cabaretiére,
Et ſouffre des affrons que ne ſouffroit pas
L'Hôteſſe d'une Auberge à dix ſols par repas ?
Ai-je offert à tes yeux de ces triſtes Tyſiphones,
Ces monſtres pleins d'un fiel que n'ont point les Liones,
Qui prenant en dégoût les fruits nés de leurs flanc,
S'irritent ſans raiſon contre leur propre ſang,
Toûjours en ſes fureurs que les plaintes aigriſſent,
Battent dans leurs Enfans l'Epoux qu'elles haïſſent,
Et font de leur maiſon digne de Phalaris,
Un ſéjour de douleur, de larmes & de cris ?
Enfin t'ai-je dépeint la Superſtitieuſe,
La Pédante au ton fier, la Bourgeoiſe ennuyeuſe,
Celle qui de ſon chat fait ſon ſeul entretien,
Celle qui toujours parle, & ne dit jamais rien ?
Il en eſt des milliers : mais ma bouche enfin laſſe
Des trois quarts, pour le moins, veut bien te faire grace,
J'entends. C'eſt pouſſer loin la modération !
Ah ! finiſſez, dis-tu, la déclamation,
Penſez-vous qu'ébloui de vos vaines paroles,
J'ignore, qu'en effet toutes ces diſcours frivoles
Ne ſont qu'un badinage, un ſimple jeu d'eſprit
D'un Cenſeur, dans le fond, qui folâtre & qui rit,
Plein du même projet qui vous vint dans la tête,
Quand vous plaçâtes l'homme au-deſſous de la bête ;
Mais enfin vous & moi c'eſt aſſez badiner.
Il eſt tems de conclure, & pour tout terminer,
Je ne dirai qu'un mot. La Fille qui m'enchante,
Noble, ſage, modeſte, humble, honnête, touchante,
N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir.
Si par un ſort pourtant qu'on ne peut concevoir,
La Belle tout-à-coup rendue inſociable,

Digitized by Google

D'Ange, ce ſont vos mots, ſe transformoit en Diable,
Vous me verriez bien-tôt, ſans me déſeſpérer.
Lui dire : Hé bien, Madame, il faut nous ſéparer.
Nous ne ſommes pas faits, je ſe vois, l'un pour l'autre :
Mon bien ſe monte à tant : Tenez, voilà le vôtre :
Partez ; délivrons-nous d'un mutuel ſouci.
Alcippe, tu crois donc qu'on ſe ſépare ainſi ?
Pour ſortir de chez toi, ſur cette offre offenſante,
As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y conſente ?
Et crois-tu qu'aiſément elle puiſſe quitter
Le ſavoureux plaiſir, de t'y perſécuter ?
Bien-tôt ſon Procureur, pour elle uſant ſa plume,
De ſes prétentions va t'offrir un volume.
Car, grace au Droit reçû chez les Pariſiens,
Gens de douce nature, & Maris bons Chrétiens,
Dans ſes prétentions une Femme eſt ſans borne.
Alcippe, à ce diſçours je te trouve un peu morne.
Des Arbitres, dis tu, pourront nous accorder.
Des Arbitres. Tu crois l'empêcher de plaider ;
Sur ton chagrin déja contente d'elle-même,
Ce n'eſt point tous ſes droits, c'eſt le procès qu'elle aime.
Pour elle un bout d'arpent, qu'il faudra diſputer,
Vaut mieux qu'un fief entier acquis ſans conteſter.
Avec elle il n'eſt point de droit qui s'éclairciſſe,
Point de procès ſi vieux qui ne ſe rajeuniſſe ;
Et ſur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rollet mettroit pavillon bas.
Croi-moi, pour la fléchir trouve enfin quelque voie,
Ou je ne réponds pas qu'en peu on ne te voye
Sous le faix des procès abattu, conſterné,
Triſte, à pied, ſans Laquais, maigre, ſec, ruiné,
Vingt fois dans ton malheur réſolu de te prendre,
Et pour comble de maux, réduit à la reprendre.

Digitized by Google

SATIRE XI.

A Monsieur DE VALINCOUR, Conseiller du Roi en ses Conseils, Sécrétaire Général de la Marine, & des Commandemens de Monseigneur le Comte de Toulouse.

OUI, l'Honneur, VALINCOUR, est chéri dans le monde :
Chacun pour l'exalter en paroles abonde,
A s'en voir revêtu chacun met son bonheur,
Et tout crie ici bas, l'Honneur! Vive l'Honneur!
Entendons discourir sur les bancs des Galéres,
Ce Forçat abhorré, même de ses Confréres,
Il plaint, par un Arrêt injustement donné,
L'Honneur en sa personne à ramer condamné.
En un mot parcourons & la Mer & la Terre :
Interrogeons Marchands, Financiers, Gens de guerre,
Courtisans, Magistrats, chez eux si je les croi,
L'intérêt ne peut rien, l'Honneur seul fait la loi.
Cependant lorsqu'aux yeux leur portant la lanterne,
J'examine au grand jour l'esprit qui les gouverne,
Je n'apperçois par-tout que folle Ambition,
Foiblesse, Iniquité, Fourbe, Corruption,
Que ridicule Orgueil de soi-même idolâtre.
Le monde, à mon avis, est comme un grand Théatre.
Où chacun en public l'un par l'autre abusé
Souvent à ce qu'il est, joue un rôle opposé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage
Impudemment le Fou représenter le Sage,
L'Ignorant s'ériger en Sçavant fastueux,
Et le plus vil Faquin trancher du Vertueux.

Digitized by Google

Mais quelque fol espoir dont leur orgueil les berce,
Bien-tôt on les connoît & la vérité perce.
On a beau se farder aux yeux de l'Univers,
A la fin sur quelqu'un de nos vices couverts
Le public malin jette un œil inévitable,
Et bien-tôt la Censure, au regard formidable,
Sçait le crayon en main, marquer nos endroits faux;
Et nous développer avec tous nos défauts.
Du Mensonge toujours le Vrai demeure maître,
Pour paroître honnête homme en un mot il faut l'être :
Et jamais, quoiqu'il fasse, un mortel ici bas
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.
En vain ce Misanthrope aux yeux tristes & sombres,
Veut par un air riant en éclaircir les ombres,
Le Ris sur son visage est en mauvaise humeur;
L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur;
Ses mots les plus flateurs paroissent des rudesses,
Et la vanité brille en toutes ses bassesses.
(a) Le naturel toujours sort, & sçait se montrer.
Vainement on l'arrête, on le force à rentrer,
Il rompt tout, perce tout, & trouve enfin passage.
Mais loin de mon projet je sens que je m'engage.
Revenons de ce pas à mon texte égaré.
L'Honneur par-tout, disois-je, est du monde admiré.
Mais l'Honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel est-il, VALINCOUR ? pourras-tu me le dire ?
L'Ambitieux le met souvent à tout brûler,
L'Avare à voir chez lui le Pactole rouler,
Un faux Brave à vanter sa proueffe frivole,
Un vrai fourbe à jamais ne garder sa parole,
Ce Poëte à noircir d'insipides papiers,

(a) *Horat. l. 1. Ep. 10.*
Naturam expellas furcâ, tamen usque recurres.
Et mala perrumpet furtim fastidia vrix, &c.

Ce Marquis à ſçavoir frauder les Créanciers,
Un Libertin à rompre & jeûnes, & Carême,
Un Fou perdu d'honneur à braver l'honneur même,
L'un d'eux a-t'il raiſon? qui pourroit le penſer?
Qu'eſt-ce donc que l'honneur que tout doit embraſſer?
Eſt-ce de voir, dis-moi, vanter notre Eloquence,
D'excéler en courage, en adreſſe, en prudence,
De voir à notre aſpect tout trembler ſous les Cieux,
De poſſéder enfin mille dons précieux?
Mais avec tous ces dons de l'eſprit & de l'ame,
Un Roi même ſouvent peut n'être qu'un infâme,
Où donc eſt cet honneur qui ſeul doit nous charmer?
Qu'un Hérode, un Thibére effroyable à nommer,
Quoiqu'en ſes beaux diſcours Saint-Evremond nous prône.
Aujourd'hui j'en croirai Senéque avant Pétrône.
Dans le monde il n'eſt rien de beau que l'équité,
Sans elle la valeur, la force, la bonté,
Et toutes les vertus, dont s'ébloüit la Terre,
Ne ſont que faux brillans, & que morceaux de verre;
Un injuſte Guerrier terreur de l'Univers,
Qui ſans ſujet courant chez cent Peuples divers,
S'en va tout ravager juſqu'aux rives du Gange,
N'eſt qu'un plus grand voleur que Duterte & Saint Ange *
Du premier des Céſars on vante les exploits;
Mais dans quel Tribunal, jugé ſuivant les Loix,
Eût-il pû diſculper ſon injuſte manie?
Qu'on livre ſon pareil en France à la Reynie,
Dans trois jours nous verrons le Phénix des Guerriers
Laiſſer ſur l'échaffaut ſa tête & ſes Lauriers.
C'eſt d'un Roi ** que l'on tient cette maxime auguſte,
Que jamais on n'eſt grand qu'autant que l'on eſt juſte.

* Fameux voleurs de grand chemin.
** Agéſilas.

Digitized by Google

Raſſemblez à la fois Mithridate & Sylla,
Joignez-y Tamerlan, Genſéric, Attilla,
Tous ces fiers Conquérans, Rois, Princes, Capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce Bourgeois d'Athénes, *.
Qui ſçut pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la juſtice aller d'un pas égal.
Où la Juſtice en nous eſt la Vertu qui brille.
Il faut de ſes couleurs qu'ici bas tout s'habille.
Dans un Mortel chéri, tout injuſte qu'il eſt,
C'eſt quelqu'air d'équité qui ſéduit & qui plaît:
A cet unique apas l'ame eſt vraiment ſenſible:
Même aux yeux de l'Injuſte un Injuſte eſt horrible:
Et tel, qui n'admet point la probité chez lui,
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.
Diſons plus: il n'eſt point d'ame livrée au vice,
Où l'on ne trouve encore des traces de juſtice.
Chacun de l'Equité ne fait pas ſon flambeau,
Tout n'eſt pas Caumartin, Bignon, ni Dagueſſeau:
Mais juſqu'en ces Païs, où tout vit de pillage,
Chez l'Arabe & le Scythe elle eſt de quelque uſage,
Et du butin acquis en violant les loix,
C'eſt elle entr'eux qui fait le partage & le choix.
Mais allons voir le vrai juſqu'en ſa ſource même.
Un Dévot aux yeux creux & d'abſtinence blême,
S'il n'a point le cœur juſte, eſt affreux devant Dieu;
L'Evangile au Chrétien ne dit en aucun lieu,
Sois dévot: Elle dit, ſois doux, ſimple, équitable.
Car d'un dévot ſouvent au Chrétien véritable
La diſtance eſt deux fois plus longue à mon avis,
Que du Pôle Antartique au Détroit de Davis. **
Encore par ce Dévot ne croi pas que j'entende
Tartuffe, ou Molinos, & ſa myſtique bande.
J'entens un faux Chrétien, mal inſtruit, mal guidé,
Et qui de l'Evangile en vain perſuadé,

* Socrate.

** Détroit ſous le Pôle Artique près de la nouvelle Zemble.

N'en a jamais conçû l'eſprit ni la juſtice :
Un Chrétien qui s'en ſert pour diſculper le vice,
Qui toujours près des Grands qu'il prend ſoin d'abuſer,
Sur leurs foibles honteux ſçait les autoriſer,
Et croit pouvoir au Ciel, par ſes fauſſes maximes,
Avec le Sacrement faire entrer tous les crimes :
Des faux Dévots pour moi voilà le vrai Héros.
Mais pour borner enfin tout ce vague propos,
Concluons qu'ici bas le ſeul honneur ſolide,
C'eſt de prendre toujours la vérité pour guide,
De regarder en tout la raiſon & la loi,
D'être doux pour tout autre, & rigoureux pour ſoi:
D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inſpire,
Et d'être juſte enfin : Ce ſeul mot veut tout dire.
Je doute que le flot des vulgaires Humains
A ce diſcours pourtant donne aiſément les mains ;
Et pour t'en dire ici la raiſon hiſtorique,
Souffre que je l'habille en Fable allégorique.

(*a*) Sous le bon Roi Saturne ami de la douceur,
L'honneur, cher VALINCOUR, & l'équité ſa Sœur,
De leurs ſages conſeils éclairant tout le monde
Régnoient chéris du Ciel dans une paix profonde.
Tout vivoit en commun ſous ce Couple adoré ;
Aucun n'avoit d'enclos, ni de champ ſéparé ;
La vertu n'étoit point ſujet à l'Oſtraciſme,
Ni ne s'appelloit point alors un Janſéniſme.
L'honneur beau par ſoi-même, & ſans vains ornemens,
N'étaloit point aux yeux l'or ni les diamans,
Et jamais ne ſortant de ſes devoirs auſtéres,
Maintenoit de ſa Sœur les régles ſalutaires.

(*a*) *Ovid. Métam. l.* 2.
Aurea prima fata eſt ægras : quæ vindice nullo
Sponte ſua ſine lege fidem rectumque colebat.
Pœna metûſque aberant, &c.
Sine militis uſu
Mollia ſecuræ peragebant otia gentes. *Ibid.*

Mais une fois au Ciel par les Dieux appellé,
Il demeura long-tems au séjour étoilé.
Un Fourbe cependant assez haut de corsage,
Et qui lui ressembloit de geste & de visage,
Prends son tems, & par tout ce hardi Suborneur,
S'en va chez les Humains crier, qu'il est l'Honneur.
Qu'il arrive du Ciel, & que voulant lui-même,
Seul porter désormais le faix du Diadême,
De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.
A ses discours trompeurs le Monde ajoûte foi.
L'innocente Equité honteusement bannie,
Trouve à peine un désert où fuir l'ignominie.
Aussi-tôt sur un Trône éclatant de rubis
L'Imposteur monte orné de superbes habits.
La Hauteur, le Dédain, l'Audace l'environnent,
Et le Luxe & l'Orgueil de leurs mains le couronnent.
Tout fier il montre alors un front plus sourcilleux;
(*a*) Et le Mien & le Tien deux Freres pointilleux,
Par son ordre amenant les procès & la guerre.
En tous lieux de ce pas vont partager la Terre;
En tous lieux sous les noms de bon Droit & de Tort,
Vont chez elle établir le seul droit du plus Fort.
Le nouveau Roi triomphe, & sur ce droit inique,
Bâtit de vaines loix un Code fantastique;
Avant tout aux Mortels prescrit de se venger,
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger;
Et dans leur ame en vain de remords combattue,
Trace en lettre de sang ces deux mots, *Meurs*, ou *Tue*,
(*b*) Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,

(*a*) *Horat. Sat. 2. l. 2.*

Nam propriæ telluris herum natura, neque illum
Nec me, nec quemquam statuit: nos expulit ille,
Illum aut nequities, aut vafri inscitia juris;
Postremum expellet certè vivacior hæres.

(*b*) *Ovid., Ibid.*

Protinus irrupit venæ pejoris in ævum
Omne nefas, fugere pudor verumque fidesque;

Digitized by Google

Qu'on vit naître ici-bas le noir Siécle de Fer :
Le Frere au même instant s'arma contre le Frere :
Le fils trempa ses mains dans le sang de son Pere :
La soif de commander enfanta les Tyrans,
Du Tanaïs au Nil porta les Conquérans :
L'Ambition passa pour la Vertu sublime :
Le Crime heureux fut juste & cessa d'être crime.
On ne vit plus que haine & que division,
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion.
Le véritable Honneur sur la voute céleste,
Est enfin averti de ce trouble funeste.
Il part sans différer, & descendu des Cieux,
Va par-tout se montrer dans les terrestres lieux :
Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode ;
On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode,
Et lui-même traité de fourbe & d'imposteur,
Est contraint de ramper aux pieds du Séducteur.
Enfin las d'essuyer outrage sur outrage,
Il livre les Humains à leur triste esclavage,
(*a*) S'en va trouver sa Sœur, & dès ce même jour
Avec elle s'envole au céleste Séjour.
Depuis, toûjours ici riche de leur ruine,
Sur les tristes Mortels le faux Honneur domine,
Gouverne tout, fait tout dans ce bas Univers,
Et peut-être est-ce lui qui m'a dicté ces vers.
Mais en fut il l'Auteur, je conclus de sa Fable,
Que ce n'est qu'en Dieu seul qu'est l'honneur véritable.

In quorum subiere locum fraudesque dolique
Insidiæque & vis & amor scelerarus habendi, &c.
Communemque prius ceu lumina solis & auræ
Cautus humum longo signavit limite mensor.
Vivitur ex rapto, non hospes ab hospite tutus.
Nec socer à genero, fratrumquoque gratia rara est, &c.
Filius ante diem Patrios inquirit in annos.
(*a*) *Ibid.*
Vita jacet pietas, de virgo cade madentes
Ultima cælestum Terras Astræa reliquit.

DISCOURS

DISCOURS
DE L'AUTEUR,
Pour ſervir d'Apologie à la Satire ſuivante.

QUELQUE heureux ſuccès qu'ayent eu mes Ouvrages, j'avois réſolu depuis leur derniere Edition de ne plus rien donner au Public, & quoi qu'à mes heures perdues, il y a environ cinq ans, j'euſſe encore fait contre l'Equivoque une Satire que tous ceux à qui je l'ai communiquée, ne jugeoient pas inférieure à mes autres Ecrits, bien loin de la publier, je la tenois ſoigneuſement cachée, & je ne croyois pas que, moi vivant, elle dût jamais voir le jour. Ainſi donc auſſi ſoigneux déſormais de me faire oublier, que j'avois été autrefois curieux de faire parler de moi, je jouiſſois, à mes infirmités près, d'une aſſez grande tranquillité, lorſque tout-d'un-coup j'ai appris qu'on débitoit dans le monde ſous mon nom quantité de Méchans Ecrits, & entr'autres une Piéce en Vers contre les Jeſuites, également odieuſe & inſipide, & où l'on me faiſoit en mon propre nom dire à toute leur Société les injures les plus atroces & les plus groſſiéres. J'avoue que cela m'a donné un très-grand chagrin. Car bien que tous les gens ſenſés ayent connu ſans peine que la Piéce n'étoit point de moi, & qu'il n'y ait eu que de très-petits eſprits qui ayent préſumé que j'en pouvois être l'Auteur : la vérité eſt pourtant que je n'ai pas regardé comme un médiocre affront, de me voir ſoupçonné, même par des ridicules, d'avoir fait un Ouvrage ſi ridicule.

J'ai donc cherché les moyens les plus propres pour me laver de cette infamie ; & tout bien conſidéré, je n'ai point trouvé de meilleur expédient que de faire imprimer

*ma Satire contre l'*EQUIVOQUE *: parce qu'en la liſant, les moins éclairés même de ces petits eſprits ouvriroient peut-être les yeux, & verroient manifeſtement le peu de rapport qu'il y a de mon ſtile, même en l'Age où je ſuis, au ſtile bas & rampant de l'Auteur de ce pitoyable Ecrit. Ajoûtez à cela que je pouvois mettre à la tête de ma Satire, en la donnant au public, un Avertiſſement en maniere de Préface, où je me juſtifierois pleinement & tirerois tout le monde d'erreur. C'eſt ce que je fais aujourd'hui; & j'eſpere que le peu que je viens de dire, produira l'effet que je me ſuis propoſé. Il ne me reſte donc plus maintenant qu'à parler de la Satire pour laquelle eſt fait ce Diſcours.*

Je l'ai compoſée par le caprice du monde le plus biſarre, & par une eſpéce de dépit & de colére poëtique, s'il faut ainſi dire, qui me ſaiſit à l'occaſion de ce que je vais raconter. Je me promenois dans mon jardin à Auteüil, & révois en marchant à un Poëme que je voulois faire contre les mauvaiſes critiques de notre ſiécle. J'en avois même déja compoſé quelques vers, dont j'étois aſſez content. Mais voulant continuer je m'aperçûs qu'il y avoit dans ces vers une équivoque de langue; & m'étant ſur le champ mis en devoir de la corriger, je n'en pus jamais venir à bout. Cela m'irrita de telle manière, qu'au lieu de m'appliquer davantage à réformer cette Equivoque, & à pourſuivre mon Poëme contre les faux critiques, la folle penſée me vint de faire contre l'Equivoque même une Satire qui pût me venger de tous les chagrins qu'elle m'a cauſés depuis que je me mêle d'écrire. Je vis bien que je ne rencontrerois pas de médiocres difficultés à mettre en Vers un ſujet ſi ſec. Et même il s'en préſenta d'abord une qui m'arrêta tout court. Ce fut de ſçavoir du quel des deux genres, maſculin ou féminin, je ferois le mot d'Equivoque, beaucoup d'habiles Ecrivains, ainſi que le remarque Vaugelas, le faiſant maſculin. Je me déterminai pourtant aſſez vite au féminin, comme au plus uſité des deux. Et bien loin que cela empêchât l'exécution de mon projet, je crus que ce ne ſeroit pas une méchante plaiſanterie de

commencer ma Satire par cette difficulté même. C'eſt ainſi que je m'engageai dans la compoſition de cet Ouvrage. Je croyois d'abord faire tout au plus cinquante ou ſoixante Vers : mais enſuite les penſées me venant en foule, & les choſes que j'avois à reprocher à l'Equivoque, ſe multipliant à mes yeux, j'ai pouſſé ces vers juſqu'à près de trois cens cinquante.

C'eſt au public maintenant à voir ſi j'ai bien ou mal réuſſi. Et je n'employe point ici, non plus que dans les Préfaces de mes autres Ecrits, mon adreſſe & ma Rhétorique à le prévenir en ma faveur. Tout ce que je lui puis dire, c'eſt que j'ai travaillé cette piéce avec le même ſoin que toutes mes autres Poëſies. Une choſe pourtant dont il eſt bon que les Jéſuites ſoient avertis, c'eſt qu'en attaquant l'Equivoque, je n'ai pas pris ce mot dans toute l'étroite rigueur de ſa ſignification grammaticale, le mot de l'Equivoque, en ce ſens-là, ne voulant dire qu'une ambiguité de paroles ; mais que je l'ai pris, comme le prend ordinairement le commun des hommes, pour toutes ſortes d'ambiguités de ſens, de penſées, d'expreſſions, & enfin pour tous ces abus, & toutes ces mépriſes de l'eſprit humain qui font qu'il prend ſouvent une choſe pour une autre. Et c'eſt dans ce ſens que j'ai dit, que l'idolâtrie avoit pris naiſſance de l'Equivoque ; les hommes, à mon avis, ne pouvant pas s'équivoquer plus lourdement, que de prendre des pierres, de l'or & du cuivre, pour Dieu. J'ajoûterai à cela, que la providence divine, ainſi que je l'établis clairement dans ma Satire, n'ayant permis chez eux cet horrible aveuglement, qu'en punition de ce que leur premier Pere avoit prêté l'oreille aux promeſſes du Démon, j'ai pû conclure infailliblement que l'Idolâtrie eſt un fruit, ou pour mieux dire, un véritable enfant de l'Equivoque. Je ne vois donc pas qu'on me puiſſe faire ſur cela aucune bonne critique ; ſur-tout ma Satire étant un pur jeu d'eſprit, où il ſeroit ridicule d'exiger une préciſion géométrique de penſées & de paroles.

Mais il y a une autre objection plus importante &

plus considérable, qu'on me fera peut-être au sujet des Propositions de Morale relâchée, que j'attaque dans la dernière partie de mon Ouvrage. Car ces Propositions ayant été, à ce qu'on prétend, avancées par quantité de Théologiens, même célébres, la mocquerie que j'en fais peut, dira-t-on, diffamer en quelque sorte ces Théologiens, & causer ainsi une espéce de scandale dans l'Eglise. A cela je réponds premiérement, qu'il n'y a aucune des Propositions que j'attaque, qui n'ait été plus d'une fois condamnée par toute l'Eglise, & tout récemment encore par deux des plus grands Papes qui ayent depuis long-tems rempli le Saint Siége. Je dis en second lieu, qu'à l'exemple de ces célébres Vicaires de Jesus-Christ, je n'ai point nommé les Auteurs de ces Propositions, ni aucuns de ces Théologiens dont on dit que je puis causer la diffamation, & contre lesquels même j'avoue que je ne puis rien décider puisque je n'ai point lû, ni ne suis d'humeur à lire leurs Ecrits : ce qui seroit pourtant absolument nécessaire pour prononcer sur les accusations que l'on forme contr'eux, leurs accusateurs pouvant les avoir mal entendus, & s'être trompés dans l'intelligence des passages où ils prétendent que ce sont ces erreurs dont ils les accusent. Je soutiens en troisiéme lieu, qu'il est contre la droite Raison de penser que je puisse exciter quelque scandale dans l'Eglise, en traitant de ridicules des Propositions rejettées de toute l'Eglise, & plus dignes encore, par leur absurdité, d'être sifflées de tous les fidéles que réfutées sérieusement. C'est ce que je me crois obligé de dire pour me justifier. Que si après cela il se trouve encore quelques Théologiens qui se figurent qu'en décriant ces Propositions, j'ai eu en vue de les décrier eux-mêmes, je déclare que cette fausse idée qu'ils ont de moi, ne sçauroit venir que des mauvais artifices de l'Equivoque, que, pour se venger des injures que je lui dis dans ma Piéce, s'efforce d'intéresser dans sa cause ces Théologiens, en me faisant penser ce que je n'ai pas pensé, & dire ce que je n'ai point dit.

Voilà, ce me semble, bien des paroles, & peut-être

trop de paroles employées pour justifier un aussi peu considérable Ouvrage qu'est la Satire qu'on va voir. Avant néanmoins que de finir je ne crois pas me pouvoir dispenser d'apprendre aux Lecteurs, qu'en attaquant comme je fais dans ma Satire ces erreurs, je ne me suis point fié à mes seules lumiéres, mais qu'ainsi que je l'ai pratiqué, il y a environ dix ans, à l'égard de mon Epitre De l'amour de Dieu, *j'ai non-seulement consulté sur mon Ouvrage tout ce que je connois de plus habiles Docteurs, mais que je l'ai donné à examiner au Prélat de l'Eglise qui par l'étendue de ses connoissances, & par l'éminence de sa dignité est le plus capable, & le plus en droit de me prescrire ce que je dois penser sur ces matiéres. Je veux dire à M. le Cardinal de Noailles, mon Archevêque. J'ajoûterai, que ce pieux & sçavant Cardinal a eu trois semaines ma Satire entre les mains & qu'à mes instantes priéres, après l'avoir lue & relue plus d'une fois, il me l'a enfin rendue en me comblant d'éloges, & m'a assuré qu'il n'y avoit trouvé à redire qu'un seul mot, que j'ai corrigé sur le champ, & sur lequel je lui ai donné une entiére satisfaction. Je me flate donc qu'avec une approbation si autentique, si sûre, & si glorieuse, je puis marcher la téte levée, & dire hardiment des critiques qu'on pourra faire désormais contre la doctrine de mon Ouvrage, que ce ne sçauroient être que de vaines subtilités d'un tas de miserables Sophistes formés dans l'Ecole du mensonge, & aussi assidés amis de l'Equivoque qu'opiniâtres ennemis de Dieu, du Bon Sens & de la Vérité.*

Ne voudroit-il pas mieux, dans mes vers moins caustiques
Répandre de tes yeux le sel divertissant,
Que d'aller contre toi sur ce ton menaçant
Pousser jusqu'à l'excès ma critique boutade ?
Je ferois mieux, j'entends, d'imiter Benserade :
C'est par lui qu'autrefois, mise en ton plus beau jour,
Tu sçus, trompant les yeux du Peuple & de la Cour
Leur faire à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.
Mais ce n'est plus le tems. Le Public détrompé,
D'un pareil enjoûment ne se sent plus frappé,
Tes bons mots, autrefois délices des ruelles,
Approuvés chez les Grands, applaudis chez les Belles,
Hors de mode aujourd'hui, chez nos plus froids badins,
Sont des collets-montés & des vertugadins.
Le Lecteur ne sçait plus admirer, dans Voiture,
De ton froid jeu des mots l'insipide figure,
C'est à regret qu'on voit cet Auteur si charmant,
Et pour mille beaux traits vanté si justement,
Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,
Présenter au Lecteur sa pensée ambiguë,
Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté,
Faire de son discours la piquante beauté.
Mais laissons-là le tort qu'à ces brillans Ouvrages
Fit le plat agrément de tes vains badinages.
Parlons de maux sans fin, que ton sens de travers,
Source de toute erreur, sema dans l'Univers :
Et pour les contempler jusques dans leur naissance,
Dès le tems nouveau-né, quand la Toute-Puissance
D'un mot forma le Ciel, l'Air, la Terre & les Flots,
N'est-ce pas toi, voyant le Monde à peine éclos,
Qui par l'éclat trompeur d'une funeste pomme,
Et tes mots ambigus, fis croire au premier Homme

Qu'il alloit, en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout ſçavoir, à Dieu ſe rendre égal ?
Il en fit ſur le champ la folle expérience.
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle ſcience
Fut que triſte & honteux de voir ſa nudité,
Il ſçût qu'il n'étoit plus, grace à ſa vanité,
Qu'un chétif animal pêtri d'un peu de terre,
A qui la faim, la ſoif par-tout faiſoient la guerre,
Et qui courant toujours de malheur en malheur,
A la mort arrivoit enfin, par la douleur.
Oui, de tes noirs complots & de ta triſte rage,
Le Genre Humain perdu fut le premier ouvrage
Et bien que l'homme alors parut ſi rabaiſſé,
Par toi contre le Ciel un orgueil inſenſé
Armant de ſes neveux la giganteſque engeance,
Dieu réſolut enfin, terrible en ſa vengeance,
D'abîmer ſous les eaux tous ces audacieux :
Mais avant qu'il lâchât les Ecluſes des Cieux,
Par un fils de Noé fatalement ſauvée,
Tu fus, comme ſerpent, dans l'Arche conſervée,
Et d'abord pourſuivant tes projets ſuſpendus
Chez les Mortels reſtans, encor tout éperdus,
De nouveau tu ſemas tes captieux menſonges,
Et remplis leurs eſprits de fables & de ſonges.
Tes voiles offuſquant leurs yeux de toutes parts.
Dieu diſparut lui-même à leurs troubles regards :
Alors ce ne fut plus que ſtupide ignorance,
Qu'impiété ſans borne en ſon extravagance.
Puis de cent dogmes faux la ſuperſtition,
Répandant l'idolâtre & folle illuſion,
Sur la terre en tous lieux diſpoſée à les ſuivre,
L'art ſe tailla des Dieux d'or, d'argent & de cuivre,
Et l'Artiſan lui-même humblement proſterné
Aux pieds du vain métal par ſa main façonné,
Lui demanda les biens, la ſanté, la ſageſſe :
Le monde fut rempli de Dieux de toute eſpéce.
On vit le Peuple fou, qui du Nil boit les eaux,
Adorer les Serpens, les Poiſſons, les oiſeaux,
Aux Chiens, aux Chats, aux Boucs offrir des ſacrifices,
Conjurer

Conjurer l'Ail, l'Oignon, d'être à ſes vœux propices,
Et croire follement maître de ſes Deſtins
Ces Dieux nés du fumier porté dans ſes jardins.
Bien-tôt te ſignalant, par mille faux miracles.
Ce fut toi qui par-tout fit parler les Oracles;
C'eſt par ton double ſens dans leurs diſcours jetté,
Qu'ils ſçurent en mentant dire la vérité.
Et ſans crainte rendant leurs réponſes Normandes
Des Peuples & des Rois engloutir les offrandes.
Ainſi loin du vrai jour par toi toujours conduit
L'Homme ne ſortit plus de ſon épaiſſe nuit.
Pour mieux tromper ſes yeux, ton adroit artifice
Fit à chaque Vertu prendre le nom d'un Vice,
Et par toi de ſplendeur fauſſement revêtu
Chaque Vice emprunta le nom d'une Vertu.
Par toi l'humilité devint une baſſeſſe;
La Candeur ſe nomma Groſſiéreté, Rudeſſe:
Au contraire l'aveugle & folle Ambition
S'appella des grands cœurs la belle paſſion:
Du nom de Fierté noble on orna l'Impudence;
Et la Fourbe paſſa pour exquiſe Prudence:
L'Audace brilla ſeule aux yeux de l'Univers;
Et pour vraiment Héros chez les hommes pervers
On ne reconnut plus qu'Uſurpateurs iniques,
Que tyranniques Rois cenſés grands Politiques,
Qu'inſâmes Scélérats à la gloire aſpirans,
Et voleurs revêtus du nom de Conquérans.
Mais à quoi s'attacha ta ſçavante malice!
Ce fut ſur-tout à faire ignorer la Juſtice.
Dans les plus claires Loix, ton ambiguité,
Répandant ſon adroite & fine obſcurité,
Aux yeux embarraſſés des Juges les plus ſages
Tout ſens devint douteux, tout mot eut deux viſages,
Plus on crut pénétrer, moins on fut éclairci;
Le texte fut ſouvent par la gloſe obſcurci;
Et pour comble de maux à tes raiſons frivoles,
L'Eloquence prêtant l'ornement des paroles,

Tous les jours accablé sous leur commun effort.
Le Vrai passa pour faux, & le bon Droit eut tort.
Voilà comment déchu de sa grandeur premiere,
Concluons, l'Homme enfin perdit toute lumiére,
Et par ses yeux trompeurs se figurant tout voir
Ne vid, ne sçut plus rien, ne put plus rien sçavoir.
De la raison pourtant, par le vrai Dieu guidée,
Il resta quelque trace encor dans la Judée.
Chez les hommes ailleurs sous ton joug gémissans,
Vainement on chercha la Vertu, le droit sens,
Car qu'est-ce loin de Dieu, que l'humaine sagesse?
Et Socrate, l'honneur de la profane Gréce,
Qu'étoit-il en effet, de près examiné,
Qu'un mortel, par lui-même au seul mal entraîné,
Et malgré la vertu dont il faisoit parade,
Très équivoque ami du jeune Alcibiade?
Oui, j'ose hardiment l'affirmer contre toi,
Dans le monde Idolâtre asservi sous ta loi,
Par l'humaine raison de clarté dépourvue,
L'humble & vraie Equité fut à peine entrevue,
Et par un Sage altier au seul faste attaché
Le bien même accompli souvent fut un péché.
Pour tirer l'homme enfin de ce désordre extrême,
Il fallut qu'ici bas Dieu fait homme lui-même,
Vint du sein lumineux de l'éternel séjour,
De tes dogmes trompeurs dissiper le faux jour.
A l'aspect de ce Dieu les Démons disparurent,
Dans Delphes, dans Délos les Oracles se tûrent:
Tout marqua, tout sentit sa venue en ces lieux;
L'estropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.
Mais bien tôt contre lui ton audace rebelle,
Chez la Nation même à son culte fidéle,
De tous côtés arma tes nombreux Sectateurs,
Prêtres, Pharisiens, Rois, Pontifes, Docteurs:
C'est par eux que l'on vit la Vérité suprême
De mensonge & d'erreur accusée elle-même,
Au Tribunal humain le Dieu du Ciel traîné,
Et l'Auteur de la vie à mourir condamné.
Ta fureur toutefois à ce coup fut déçue,

Digitized by Google

Et pour toi ton audace eut une triſte iſſue.
Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité,
Se releva ſoudain tout brillant de clarté,
Et par-tout ſa Doctrine en peu de tems portée
Fut du Gange, du Nil & du Tage écoutée:
Des ſuperbes Autels, à la gloire dreſſés,
Tes ridicules Dieux tombérent renverſés.
On vit en mille endroits leurs honteuſes ſtatues
Pour le plus bas uſage utilement fondues,
Et gémir vainement, Mars, Jupiter, Venus,
Urnes, vaſes, trepieds, vils, meubles devenus.
Sans ſuccomber pourtant tu ſoutins cet orage,
Et ſur l'Idolâtrie enfin perdant courage,
Pour embarraſſer l'homme, en des nœuds plus ſubtils
Tu courus chez Satan brouiller de nouveaux fils.
Alors pour ſeconder ta triſte frénéſie,
Arriva de l'Enfer ta fille l'Héréſie.
Ce Monſtre dès l'enfance à ton Ecole inſtruit,
De tes leçons bientôt te fit goûter le fruit.
Par lui l'Erreur, toujours finement aprêtée,
Sortant pleine d'attraits de ſa bouche empeſtée;
De ſon mortel poiſon tout courut s'abreuver,
Et l'Egliſe elle-même eut peine à s'en ſauver;
Elle même deux fois preſque toute Arienne,
Sentit chez ſoi trembler la vérité Chrétienne,
Lorſqu'attaquant le Verbe & ſa Divinité,
D'une * ſyllabe impie un ſaint mot augmenté
Remplit tous les eſprits d'aigreurs ſi meurtriéres;
Et fit de ſang Chrétien couler tans de riviéres.
Le Fidéle au milieu de ces troubles confus,
Quelque tems égaré ne ſe reconnut plus,
Et dans plus d'un aveugle ténébreux Concile
Le menſonge parut vainqueur de l'Evangile.
Mais à quoi bon ici du profond des Enfers,

* *Il falloit dire d'une lettre, car il s'agit d'*homoïouſios, *d'une ſemblable eſſence, que les Ariens diſoient pour* homoouſios, *d'une même eſſence.*

Nouvel Hiſtorien de tant de maux ſoufferts ;
Rappeller Arius, Valentin & Pelage,
Et tous ces fiers Démons que toujours d'âge en âge;
Dieu pour faire éclaircir à fond ces vérités,
A permis qu'aux Chrétiens l'Enfer ait ſuſcités ?
Laiſſons hurler là-bas tous ces Damnés antiques,
Et bornons nos regards aux troubles fanatiques,
Que ton horrible Fille ici ſçût émouvoir;
Quand Luther & Calvin remplis de ton ſçavoir,
Et ſoi diſans choiſis pour réformer l'Egliſe,
Vinrent du Célibat affranchir la Prêtriſe,
Et des vœux les plus ſaints blâmant l'auſtérité,
Aux Moines, las du joug, rendre la liberté.
Alors n'admettant plus d'autorité viſible
Chacun fut de la Foi cenſé Juge infaillible,
Et ſans être approuvé par le Clergé Romain,
Tout Proteſtant fut Pape, une Bible à la main :
De cette erreur dans peu nâquirent plus de Sectes
Qu'en Automne on ne voit de bourdonnans inſectes
Fondre ſur les raiſins nouvellement murís ;
Ou qu'en toutes ſaiſons ſur les murs de Paris,
On ne voit affichés de Recuëils d'amourettes,
De Vers, de Contes bleus, de frivoles ſornettes,
Souvent peu recherchés du Public nonchalant,
Mais vantés à coup ſûr du Mercure Galant.
Ce ne fut plus par-tout que fous Anabatiſtes,
Qu'orgueilleux Puritains, qu'exécrables Déiſtes.
Le plus vil Artiſan eut ſes dogmes à ſoi,
Et chaque Chrétien fut de différente Loi,
La Diſcorde au milieu de ſes Sectes altiéres,
En tous lieux cependant déploya ſes banniéres,
Et ta Fille au ſecours de vains raiſonnemens
Appellant le ravage & les embraſemens,
Fit en plus d'un Pays, aux Villes déſolées,
Sous l'herbe en vain chercher les ars Egliſes brûlées.
L'Europe fut un champ de maſſacre & d'horreur,
Et l'Ortodoxe même, aveugle en ſa fureur,
De tes dogmes trompeurs nourriſſant ſon idée,

Digitized by Google

Oublia la douceur aux Chrétiens commandée,
Et crût, pour venger Dieu de ſes fiers ennemis,
Tout ce que Dieu défend, légitime & permis.
Au ſignal tout-à-coup donné pour le carnage
Dans les Villes, par-tout, Théatres de leur rage,
Cent mille faux-zélés, le fer en main courans,
Allérent attaquer leurs amis, leurs parens,
Et ſans diſtinction dans tout ſein hérétique,
Pleins de joie, enfoncer un poignard Catholique.
Car quel Lion, quel Tigre égale en cruauté
Une injuſte fureur qu'arme la piété?
Ces fureurs, juſqu'ici du vain peuple admirées,
Etoient pourtant toujours de l'Egliſe abhorrées:
Et dans ſon grand crédit pour te bien conſerver,
Il falloit que le Ciel parût les approuver.
Ce chef-d'œuvre devoit couronner ton adreſſe.
Pour y parvenir donc ton active ſoupleſſe,
Dans l'Ecole abuſans tes groſſiers Ecrivains,
Fit croire à leurs eſprits ridiculement vains,
Qu'un ſentiment impie, injuſte, abominable,
Par deux ou trois d'entr'eux réputé ſoutenable,
Prenoit chez eux un ſceau de probabilité,
Qui même contre Dieu lui donnoit ſûreté;
Et qu'un Chrétien pouvoit, rempli de confiance,
Même en le condamnant, le ſuivre en conſcience.
C'eſt ſur ce beau principe admis ſi ſollement,
Qu'auſſi tôt tu poſas l'énorme fondement
De la plus dangéreuſe & terrible Morale,
Que Lucifer aſſis dans la Chaire infernale,
Vomiſſant contre Dieu ſes monſtrueux Sermons,
Ait enſeigné jadis aux Novices Démons.
Soudain, au grand honneur de l'Ecole payenne,
On entendit prêcher dans l'Egliſe Chrétienne,
Que ſous le joug du Vice un pécheur abattu
Pouvoit, ſans aimer Dieu, ni même la Vertu,
Par la ſeule frayeur au Sacrement unie,
Admis au Ciel jouir de la gloire infinie;
Et que les Clefs en main, ſur ce ſeul paſſe-port,
Saint Pierre à tous venans devoit ouvrir d'abord.

Digitized by Google

Ainſi pour évitér l'éternelle miſére,
Le vrai zèle au Chrétien n'étant plus néceſſaire,
Tu ſçûs, dirigeant bien en eux l'intention,
De tout crime laver la coupable action.
Bien-tôt ſe parjurer ceſſa d'être un parjure;
L'argent à tout denier ſe prêta ſans uſure.
Sans Simonie on put contre un bien temporel
Hardiment échanger un bien ſpirituel;
Du ſoin d'aider le pauvre on diſpenſa l'avare;
Et même chez les Rois le ſuperflu fut rare.
C'eſt alors qu'on trouva pour ſortir d'embaras,
L'Art de mentir tout haut en diſant vrai tout bas.
C'eſt alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adreſſe.
Sans crime un Prêtre peut vendre trois fois ſa Meſſe.
Pourvû que, laiſſant-là ſon ſalut à l'écart,
Lui-même en la diſant n'y prenne aucune part.
C'eſt alors que l'on ſçût qu'on peut pour une pomme
Sans bleſſer la Juſtice, aſſaſſiner un homme:
Aſſaſſiner! Ah non, je parle improprement.
Mais que prêt à la perdre, on peut innocemment.
Sur-tout ne la pouvant ſauver d'une autre ſorte,
Maſſacrer le Voleur, qui fuit & qui l'emporte.
Enfin ce fut alors que ſans ſe corriger,
Tout pécheur... Mais où vais-je aujourd'hui m'engager?
Veux-je d'un Pape illuſtre armé contre tes crimes,
A tes yeux mettre ici toute la Bulle en rimes?
Exprimer tes détours burleſquement pieux,
Pour diſculper l'impur, le gourmand, l'envieux;
Tes ſubtils faux fuyans, pour ſauver la moleſſe,
Le larcin, le duel, le luxe, la pareſſe;
En un mot faire voir à fonds dévelopés
Tous ces dogmes affreux d'anathême frappés;
Que ſans peur débitant tes diſtinctions folles
L'erreur encore pourtant maintient dans tes Ecoles?
Mais ſur ce ſeul projet ſoudain puis-je ignorer
A quels nombreux combats il faut me préparer?
J'entends déja d'ici tes Docteurs frénétiques
Hautement me compter aux rangs des hérétiques,

Digitized by Google

M'appeller Scélérat, Traître, Fourbe Impoſteur,
Froid plaiſant, faux-Bouſon, vrai Calomniateur;
De Paſchal, de Wendrok Copiſte miſérable,
Et pour tout dire enfin, Janſéniſte exécrable.
J'aurai beau condamner, en tous ſens expliqués
Les cinq dogmes fameux par ta main fabriqués,
Blâmer de tes Docteurs la morale riſible;
C'eſt, ſelon eux, prêcher un Calviniſme horrible;
C'eſt nier qu'ici-bas par l'amour appellé,
Dieu pour tous les humains voulut être immolé.
Prévenons tout ce bruit, trop tard dans le naufrage
Confus on ſe repent d'avoir bravé l'orage.
Arte-là donc, ma plume, & toi ſors de ces lieux,
Monſtre à qui par un trait des plus capricieux
Aujourd'hui terminant ma courſe ſatirique,
J'ai prêté dans mes vers une ame allégorique.
Fui, va chercher ailleurs tes Patrons bien-aimés
Dans ce pays par toi rendus ſi renommés,
Où l'Orne épand ſes eaux, & que la Sarthe arroſe:
Ou ſi plus ſûrement tu veux gagner ta cauſe,
Portes-la dans Trévoux à ce beau Tribunal,
Où de nouveaux Midas un Senat Monachal †
Tous les Mois, appuyé de ta Sœur l'Ignorance,
Pour juger Apollon, tient, dit-on, ſa ſéance.

---

† *Les Jéſuites, Auteurs des* Mémoires pour l'Hiſtoire des Sciences & des beaux Arts, *qu'ils publient à Trévoux tous les mois depuis l'année* 1701.

Digitized by Google

EPISTRES.

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

EPISTRE PREMIERE.

AU ROY.

GRAND ROI, c'eſt vainement qu'abjurant la Satire,
Pour toi ſeul déſormais j'avois fait vœu d'écrire,
Dès que je prends la plume, Apollon éperdu,
Semble me dire : Arrête inſenſé, que fais-tu ?
Sçais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages ?
Cette mer où tu cours eſt célébre en naufrages,
Ce n'eſt pas qu'aiſément, comme un autre, *à ton char*,
Je ne puſſe attacher *Alexandre* & *Céſar*,
Qu'aiſément je ne pûs, dans quelqu'Ode inſipide,
T'exalter aux dépens & *de Mars* & *d'Alcide*.
Te livrer le *Boſphore*, & d'un vers incivil,
Propoſer au *Sultan* de te céder le *Nil*.
Mais pour te bien louer, une raiſon ſévére :
Me dit qu'il faut ſortir de la route vulgaire :
Qu'après avoir joué tant d'Auteurs différens,
Phébus même auroit peur, s'il entroit ſur les rangs ;
Que par des vers tous neufs, avoués du Parnaſſe,
Il faut de mes dégoûts juſtifier l'audace ;
Et ſi ma Muſe enfin n'eſt égale à mon Roi,

Digitized by Google

e je prête aux Cotins des armes contre moi.
ce là cet Auteur, l'effroi de la Pucelle,
devoit des bons vers nous tracer le modéle;
Censeur, diront ils, qui nous réformoit tous?
oi! ce Critique affreux n'en sçait pas plus que nous!
vons nous pas cent fois en faveur de la France,
nme lui, dans nos vers, pris *Memphis* & *Bizance*
les bords de *l'Euphrate* abbatu *le Turban*?
oupé, pour rimer, *les Cédres du Liban*?
quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées,
evêtir encore de nos phrases usées?
Que répondrois-je alors? Honteux & rebuté?
rois beau me complaire en ma propre beauté,
le mes tristes Vers admirateur unique,
ndre en les relisant l'ignorance publique,
elqu'orgueil en sécret dont s'aveugle un Auteur,
t fâcheux, GRAND ROI, de se voir sans Lecteur,
l'aller du récit de ta gloire immortelle,
oiller chez Francœur * le sucre & la canelle.
si craignant toujours un funeste accident,
iite de Conrart ** le silence prudent;
aisse aux plus hardis l'honneur de la carriére,
egarde le champ, assis sur la barriére.
lgré moi toutefois, un mouvement secret
nt flater mon esprit qui se tait à regret.
oi! dis-je tout chagrin, dans ma verve infertile;
vertus de mon Roi spectateur inutile,
dra-t-il sur ta gloire attendre à m'exercer,
e ma tremblante voix commence à se glacer;
is un si beau projet, si ma Muse rebelle,
se le suivre aux champs de Lille & de Bruxelles,
s le chercher aux bords de l'Escaut & du Rhein.

Fameux Epicier.
* Fameux Académicien qui n'a jamais rien écrit

La Paix l'offre à mes yeux plus calme & plus ſerein.
Oui, GRAND ROI, laiſſons-là les ſiéges, les batailles.
Qu'un autre aille en rimant renverſer des murailles,
Et ſouvent ſous tes pas marchant ſans ton aveu,
S'aille couvrir de ſang, de pouſſiére & de feu:
A quoi bon d'une Muſe au carnage animée,
Echauffer ta valeur déja trop allumée?
Jouiſſons à loiſir du fruit de tes bienfaits,
Et ne nous laſſons point des douceurs de la paix.
Pourquoi ces Elephans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaiſſeaux tout prêts à quitter le rivage?
Diſoit au Roi Pyrrhus un ſage Confident,
Conſeiller très-ſenſé d'un Roi très-impudent.
Je vais, lui dit ce Prince, à Rome où l'on m'apelle.
Quoi faire? L'aſſiéger. L'entrepriſe eſt fort belle,
Et digne ſeulement d'Alexandre ou de vous:
Mais Rome priſe enfin, Seigneur, où courons-nous?
Du reſte des Latins la conquête eſt facile.
Sans doute on les peut vaincre: eſt-ce tout; La Sicile
De-là nous tend les bras, & bien-tôt ſans effort,
Syracuſe reçoit nos vaiſſeaux dans ſon port.
Bornez-vous là vos pas? Dès que nous l'aurons priſe,
Il ne faut qu'un bon vent & Carthage eſt conquiſe.
Les chemins ſont ouverts? qui nous peut arrêter?
Je vous entends, Seigneur, nous allons tout dompter;
Nous allons traverſer les ſables de Lybie,
Aſſervir en paſſant l'Egypte & l'Arabie,
Courir de-là le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs,
Et ranger ſous nos loix tout ce vaſte Hémiſphére:
Mais de retour enfin, que prétendez-vous faire?
Alors, cher Cynéas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aiſe, & prendre du bon tems.

Digitized by Google

Seigneur, dès ce jour, ſans ſortir de l'Epire,
natin juſqu'au ſoir qui vous défend de rire ?
nſeil étoit ſage & facile à goûter,
tus vivoit heureux, s'il eût pû l'écouter :
à l'ambition d'oppoſer la prudence,
aux Prélats de Cour prêcher la réſidence.
'eſt pas que mon cœur du travail ennemi,
ouve un Fainéant ſur le trône endormi.
quelques vains lauriers que promette la guerre,
ieut être Héros ſans ravager la terre.
plus d'une gloire. En vain aux Conquérans
eur parmi les Rois donne les premiers rangs ?
e les grands Héros, ſont les plus vulgaires.
que ſiécle eſt fécond en heureux Téméraires,
que climat produit des Favoris de Mars :
eine a des Bourbons, le Tibre a des Céſars.
i vû mille fois des fanges Mœotides,
ir des Conquérans, Gots, Vandales, Gépides :
; un Roi vraiment Roi, qui ſage en ſes projets,
he en un calme heureux maintenir ſes Sujets ;
du bonheur public ait cimenté ſa gloire,
ut, pour le trouver, courir toute l'hiſtoire.
erre compte peu de ces Rois bienfaiſans.
Ciel à les former ſe prépare long-tems.
fut cet Empereur, * ſous qui Rome adorée,
enaître les jours de Saturne & de Rhée,
rendit de ſon joug l'Univers amoureux,
on n'alla jamais voir ſans revenir heureux,
ſoupiroit le ſoir, ſi ſa main fortunée,
voit par ſes bienfaits ſignalé la journée.
ours ne fut pas long d'un empire ſi doux.
lais où cherchai-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous ?
AND ROI, ſans recourir aux hiſtoires antiques,
t'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques,

Titus,

Quand l'ennemi vaincu deſertant ſes remparts ;
Au-devant de ton joug courroit de toutes parts ;
Toi-même te borner au fort de ta victoire,
Et chercher dans la paix une plus juſte gloire ?
Ce ſont-là les exploits que tu dois avoüer :
Et c'eſt par-là, GRAND ROI, que je te veux loüer.
Aſſez d'autres, ſans moi, d'un ſtile moins timide :
Suivront aux champs de Mars ton courage rapide,
Iront de ta valeur effrayer l'Univers,
Et camper devant Dole au milieu des hyvers.
Pour moi, loin des combats, ſur un ton moins terrible,
Je dirai les exploits de ton régne paiſible,
Je peindrai les plaiſirs en foule renaiſſans,
Les oppreſſeurs du peuple à leur tour gémiſſans,
On verra par quels ſoins ta ſage prévoyance,
Au fort de la famine entretient l'abondance.
On verra les abus par ta main reformez.
La licence & l'orgueil en tous lieux réprimez,
Du débris des Traitans ton épargne groſſie.
Des ſubſides affreux la rigueur adoucie,
Le ſoldat dans la paix ſage & laborieux,
Nos Artiſans groſſiers rendus induſtrieux ;
Et nos voiſins fruſtrez de ces tributs ſerviles,
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.
Tantôt je tracerai tes pompeux bâtimens,
Du loiſir d'un Héros nobles amuſemens.
J'entends déja frémir les deux Mers étonnées,
De voir leurs flots unis aux pieds des Pyrénées.
Déja de tous côtés la Chicane aux abois,
S'enfuit au ſeul aſpect de tes nouvelles loix.
O que ta main par-là va ſauver de pupiles !
Que de ſçavans plaideurs déſormais inutiles !
Qui ne ſent point l'effet de tes ſoins généreux ?
L'Univers ſous ton régne a-t-il des malheureux ?
Eſt-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourſe,
Ni dans ces lieux brûlez où le jour prend ſa ſource,
Dont la triſte indigence oſe encore aprocher,

Digitized by Google

Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher ?
C'eſt par toi qu'on va voir les Muſes enrichies,
De leur longue diſette à jamais affranchies.
(a) GRAND ROI, pourſuis toujours, aſſure leur repos ;
Sans elles un Héros n'eſt pas long-tems Héros.
Bien-tôt, quoi qu'il ait fait, la mort d'une ombre noire,
Envelope avec lui ſon ombre & ſon hiſtoire.
En vain pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deüil,
En vain malgré les vents aux bords de l'Heſpérie,
Enée enfin porta ſes Dieux & ſa patrie,
Sans le ſecours des vers, leurs noms tant publiés,
Seroient depuis mille ans avec eux oubliés.
Non, à quelques hauts faits que ton deſſein t'apelle,
Sans le ſecours ſoigneux d'une Muſe fidelle,
Pour t'immortaliſer tu fais de vains efforts,
Apollon te la doit, ouvre lui tes tréſors.
En Poëtes fameux rends nos climats fertiles ;
Un Auguſte aiſément peut faire des Virgiles.
Que d'illuſtres témoins de ta vaſte bonté,
Vont pour toi dépoſer à la poſtérité !
Pour moi, qui ſur ton nom déja brûlant d'écrire,
Sens au bout de ma plume expirer la Satire,
Je n'oſe de mes vers venter ici le prix.
Toutefois, ſi quelqu'un de mes foibles écrits,
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il ſon uſage,
Et comme tes exploits étonnant les Lecteurs,
Seront à peine crûs ſur la foi des Auteurs,
Si quelque Eſprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables,

(a) *Horace, Liv. IV. Od. 9. vſ 25.*
Videre fortes ante Agamemnona
Multi, ſed omnes illachrymabiles,
Urgentur ignotique longâ
Nocte carent quia vate ſacro.

Digitized by Google

Boileau, qui dans ſes vers pleins de ſincérité,
Jadis à tout ſon ſiécle a dit la vérité :
Qui mit à tout blâmer ſon étude & ſa gloire,
A pourtant de ce Roi parlé comme l'hiſtoire.

EPITRE II.

A Monſieur l'Abbé DES ROCHES.

A Quoi bon reveiller mes Muſes endormies ?
Pour tracer aux Auteurs des régles ennemies,
Penſes-tu qu'aucun d'eux veuille ſubir mes loix,
Ni ſuivre une raiſon qui parle par ma voix ?
O le plaiſant Docteur, qui ſur les pas d'Horace,
Vient prêcher, diront ils, la réforme au Parnaſſe !
Nos Ecrits ſont mauvais, les ſiens valent-ils mieux ?
(*a*) J'entends déja d'ici Liniére furieux,
Qui m'appelle au combat, ſans prendre un plus long terme
De l'encre, du papier, dit-il, qu'on nous enferme.
Voyons qui de nous deux plus aiſé dans ſes vers
Aura plutôt rempli la page & le revers ;
Moi donc qui ſuis peu fait à ce genre d'eſcrime,
Je le laiſſe tout ſeul verſer rime ſur rime,
Et ſouvent de dépit contre moi s'exerçant,
Punir de mes défauts le papier innocent.
Mais toi qui ne crains point qu'un Rimeur te noirciſſe,
Que fais-tu cependant ſeul en ton Béuéfice ?
Attends-tu qu'un Fermier payant, quoi qu'un peu tard,

(*a*) *Horace, Lib. I. Sat. IV. vſ.* 14.
Criſpinus minimo me provocat: accipe, ſi vis,
Accipe jam tabulas, detur nobis locus, hora,
Cuſtodes, videamus uter plus ſcribere poſſit.

Digitized by Google

De ton bien, pour le moins, daigne te faire part ?
Vas-tu, grand défenſeur des droits de ton Egliſe,
De tes moines mutins réprimer l'entrepriſe ?
Croi-moi, dût Auſanet t'aſſurer du ſuccès,
Abbé, n'entréprends point même un juſte procès.
N'imite point ces fous dont la ſotte avarice
Va de ſes revenus engraiſſer la Juſtice,
Qui toujours aſſignans, & toujours aſſignés,
Souvent demeurent gueux de vingt procès gagnés.
Soutenons bien nos droits : Sot eſt celui qui donne :
C'eſt ainſi devers Caën que tout Normand raiſonne,
Ce ſont-là les leçons dont un pere Manceau
Inſtruit ſon fils novice au ſortir du berceau.
Mais pour toi qui nourri bien en deça de l'Oiſe,
As ſucé la vertu Picarde & Champenoiſe,
Non, non, tu n'iras point, ardent Bénéficier,
Faire enrouer pour toi Corbin ni le Mazier.
Toutefois, ſi jamais quelque ardeur bilieuſe
Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuſe ;
Conſulte-moi d'abord ; & pour la réprimer,
Retiens bien la leçon que je te vais rimer.
Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux Voyageurs à jeun rencontrerent une huître,
Tous deux la conteſtoient, lorſque dans leur chemin
La Juſtice paſſa, la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la choſe,
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cauſe.
La juſtice peſant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre, & l'avalle à leurs yeux,
Et par ce bel arrêt terminant la bataille :
Tenez, voilà, dit-elle à chacun une écaille ;
Des ſottiſes d'autrui nous vivons au Palais :
Meſſieurs, l'huître étoit bonne. Adieu. Vivez en paix.

Digitized by Google

EPITRE III.

A Monsieur ARNAULD, Docteur de Sorbonne.

OUi sans peine, au travers de sophismes de Claude,
ARNAULD, des Novateurs tu découvre la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que sert que ta main leur dessille les yeux ?
Si toujours dans leur ame une pudeur rebelle,
Prêt d'embrasser l'Eglise, au Prêche les rappelle.
Non, ne crois pas que Claude, habile à se tromper,
Soit insensible aux traits dont tu le sçais frapper :
Mais un Démon l'arrête, & quand ta voix l'attire,
Lui dit : Si tu te rends, sçais-tu ce qu'on va dire,
Dans son heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton l'hérétique douleur,
Et balançant Dieu même en son ame flotante,
Fait mourir dans son cœur la vérité naissante.
Des superbes mortels le plus affreux lien,
(a) N'en doutons point, ARNAULD, c'est la honte du bien.
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie,
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre esclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche & timide.
Vois-tu ce Libertin en public intrépide,
Qui prêche contre un Dieu que dans son ame il croit ?

(a) *Horace, Lib. I. Ep. XVI. vs.* 24.
Stultorum incurat pudor malus ulcera celat.

Digitized by Google

Il iroit embraſſer la vérité qu'il voit,
Mais de ſes faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainſi Dieu par poltronnerie.
C'eſt-là de tous nos maux le fatal fondement;
Des jugemens d'autrui nous tremblons follement.
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos vices.
Miſérables jouets de notre vanité,
(a) A quoi bon, quand la fiévre en nos artéres brûle,
Faire de notre mal un ſecret ridicule?
Le feu ſort de vos yeux pétillans & troublés,
Votre Pouls inégal marche à pas redoublés:
Quelle fauſſe pudeur à feindre vous oblige?
Qu'avez-vous? Je n'ai rien. Mais .... Je n'ai rien vous dis je,
Répondra ce malade à ſe taire obſtiné.
Mais cependant voilà tout ſon corps gangréné,
Et la fiévre demain ſe rendant la plus forte,
Un bénitier aux pieds, va l'étendre à la porte.
Prévenons ſagement un ſi juſte malheur.
Le jour fatal eſt proche & vient comme un voleur.
Avant qu'à nos erreurs le Ciel nous abandonne,
Profitons de l'inſtant que de grace il nous donne;
Hâtons-nous, le tems fuit, & nous traîne avec ſoi.
Le moment où je parle eſt déja loin de moi.
Mais quoi toujours la honte en eſclaves nous lie.
Oui, c'eſt toi qui nous perds, ridicule folie.
C'eſt toi qui fis tomber le premier malheureux,
Le jour qui d'un faux bien ſottement amoureux,
Et n'oſant ſoupçonner ſa femme d'impoſture,
Au Démon par pudeur il vendit ſa Nature.

(a) *Ibid. vſ.* 19.
Sed vereor ne cui de te plus quàm tibi credas,
Non ſi te populus ſanum rectèque valentem
Dictitet, occultam febrem, ſub tempus edendi
Diſſimules: donec manibus tremor incidat unctis.

Hélas ! avant ce jour qui perdit ſes neveux,
Tous les plaiſirs couroient au-devant de ſes vœux.
La faim aux animaux ne faiſoit point la guerre.
(a) Le bled, pour ſe donner, ſans peine ouvrant la terre,
N'attendoit point qu'un bœuf, preſſé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible ſillon.
La vigne offroit par-tout des grapes toujours pleines,
Et des ruiſſeaux de lait ſerpentoient dans les plaines.
Mais dès ce jour Adam, déchû de ſon état,
D'un tribut de douleurs paya ſon attentat.
Il fallut qu'au travail ſon corps rendu docile
Forçât la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun hériſſa les guérets :
Le ſerpent vénimeux rempa dans les forêts :
La canicule en feu dévora les campagnes :
L'Aquilon en fureur gronda ſur les montagnes.
Alors pour ſe couvrir durant l'âpre ſaiſon,
Il fallut aux brebis dérober leur toiſon.
La peſte en même tems, la guerre & la famine
Des malheureux humains jurérent la ruine :
Mais aucun de ces maux n'égale les rigueurs,
Que la mauvaiſe honte exerça dans les cœurs.
De ce nid à l'inſtant ſortirent tous les vices,
L'Avare des premiers en proye à ſes caprices,
Dans un infâme gain mettant l'honnêteté,
Pour toute honte alors compta la pauvreté.
L'honneur & la vertu n'oſérent plus paroître.
La piété chercha les déſerts & le Cloître.
Depuis on n'a point vû de cœur ſi détaché

(a) *Virgile au I. des Géorgiques, vſ.* 127.

Ipſaque tellus
Omnia liberiùs, nullo poſcente, ferebat.
Ille malum virus ſerpentibus addidit atris,
Prædarique lupos juſſit, Pontemque moveri,
Mellaque decuſſit foliis, ignemque removit,
Et paſſis uvis currentia vina repreſſit.

Qui par quelque lien ne tint à ce péché.
Triſte & funeſte effet du premier de nos crimes !
Moi-même, ARNAULD, ici qui te prêche en ces rimes,
Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,
En vain j'arme contr'elle une foible vertu.
Ainſi toujours douteux, chancelant & volage,
A peine du limon où le vice m'engage,
J'arrache un pied timide, & ſors en m'agitant;
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'inſtant.
Car, ſi comme aujourd'hui, quelque rayon de zèle,
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geſte, d'un regard je me ſens allarmer;
Et même ſur ces Vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

EPITRE IV.

AU ROY.

EN vain, pour te louer, ma Muſe toujours prête,
Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête.
Ce pays, où cent murs n'ont pû te réſiſter,
GRAND ROI, n'eſt pas en Vers ſi facile à dompter,
Des Villes que tu prends, les noms durs & barbares
N'offrent de toutes parts que ſyllabes bizarres,
A l'oreille effrayée. Il faut depuis l'Iſſel,
Pour trouver un beau mot, courir juſqu'au Teſſel.
Oui, par-tout de ſon nom chaque place munie,
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
Et qui peut ſans frémir aborder Woerden ?
Quel vers ne tomberoit au ſeul nom de Heuſdem ?
Quelle Muſe à rimer en tous lieux diſpoſée
Oſeroit approcher des bords de Zuiderzée ?
Comment en Vers heureux aſſiéger Doesbourg ?

Digitized by Google

Zutphen, Wageninghem, Hardewik, Knotzembourg ?
Il n'eſt Fort entre ceux que tu prends par centaine,
Qui ne puiſſe arrêter un Rimeur ſix ſemaines;
Et par-tout ſur le Whal, ainſi que ſur le Leck,
Le Vers eſt en déroute, & le Poëte à ſec.
Encor, ſi tes exploits moins grands & moins rapides
Laiſſoient prendre courage à nos Muſes timides;
Peut-être avec le tems, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous ſauver:
Mais dès qu'on veut tenter cette vaſte carriére,
Pégaſe s'effarouche & recule en arriére;
Mon Apollon s'étonne: & Nimégue eſt à toi,
Que ma Muſe eſt encore au camp devant Orſoi.
Aujourd'hui toutefois mon zéle m'encourage,
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux paſſage;
Un trop juſte devoir veut que nous l'eſſayons.
Muſes, pour le tracer, cherchez tous vos crayons:
Car puiſqu'en cet exploit tout paroît incroyable,
Que la vérité pure y reſſemble à la Fable:
De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer:
Venez donc, & ſur-tout gardez bien d'ennuyer.
Vous ſçavez des grands vers les diſgraces tragiques.
Et ſouvent on ennuye en termes magnifiques.
Au pied du mont Adulle * entre mille roſeaux,
Le Rhin tranquille, & fier du progrès de ſes eaux,
Appuyé d'une main ſur ſon Urne penchante,
Dormoit au bruit flateur de ſon onde naiſſante.
Lorſqu'un cri tout-à coup ſuivi de mille cris,
Vient d'un calme ſi doux retirer ſes eſprits.
Il ſe trouble, il regarde, & par-tout ſur ſes rives
Il voit fuir à grand pas ſes Naïdes craintives,
Qui toutes accourans vers leur humide Roi,
Par un récit affreux redoublent ſon effroi.

* Montagne d'où le Rhin prend ſa ſource.

Il aprend qu'un Héros, conduit par la victoire,
A de ſes bords fameux flétri l'antique gloire.
Que Rhimberg & Weſel terraſſez en deux jours,
D'un joug déja prochain menacent tout ſon cours:
Nous l'avons vû, dit l'un, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournez contre ſa tête.
Il marche vers Tholus, & ſes flots en courroux,
Au prix de ſa fureur ſont tranquiles & doux.
Il a de Jupiter la taille & le viſage;
Et depuis ce Romain, * dont l'inſolent paſſage,
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de ſi grand n'a paru ſur tes bords.
Le Rhin tremble & fremit à ces triſtes nouvelles,
Le feu ſort à travers ſes humides prunelles.
C'eſt donc trop peu, dit-il, que l'Eſcaut en deux mois
Ait apris à couler ſous de nouvelles loix:
Et de mille remparts mon onde environnée,
De ces Fleuves ſans nom ſuivra la deſtinée?
Ah! périſſent mes eaux! ou par d'illuſtres coups,
Montrons qui doit céder des mortels ou de nous.
A ces mots eſſuyant ſa barbe limoneuſe,
Il prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuſe,
Son front cicatriſé rend ſon air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle à ſes yeux.
En ce moment il part, & couvert d'une nuë,
Du fameux fort du Skink prend la route connuë.
Là contemplant ſon cours, il voit de toutes parts,
Ses pâles défenſeurs par la frayeur épars,
Il voit cent Bataillons, qui loin de ſe défendre,
Attendent ſur des murs l'ennemi pour ſe rendre.
Confus, il les aborde, & reforçant ſa voix;
Grands Arbitres, dit-il, des querelles des Rois,
Eſt-ce ainſi que votre ame aux périls aguérie,
Soutient ſur ſes remparts l'honneur & la patrie? **

* Jules Céſar.

** Il y avoit ſur les Drapeaux des Hollandois *pro honore & patria*.

Votre ennemi ſuperbe, en cet inſtant fameux,
Du Rhin près de Tholus fend les flots écumeux.
Du moins en vous montrant ſur la rive oppoſée,
N'oſeriez-vous ſaiſir une victoire aiſée?
Allez, vils combattans, inutiles Soldats,
Laiſſez-là ces mouſquets trop peſans pour vos bras:
Et la faux à la main parmi vos marécages;
Allez couper vos joncs, & preſſer vos laitages:
Ou gardans les ſeuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.
Ce diſcours d'un Guerrier, que la colére enflâme,
Reſſuſcite l'honneur déja morte en leur ame,
Et leurs cœurs s'allumans d'un reſte de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où LOUIS en perſonne,
Déja prêt à paſſer, inſtruit, diſpoſe, ordonne.
Par ſon ordre Grammont * le premier dans les flots,
S'avance ſoutenu des regards du Héros.
Son courſier écumant ſous ſon Maître intrépide,
Nage tout orgueilleux ſous la main qui le guide.
Revel le ſuit de près: ſous ce Chef redouté,
Marche des Cuiraſſiers l'eſcadron indompté:
Mais déja devant eux une chaleur guerriére,
Emporte loin du bord le bouillant Leſdiguiére, **
Vivonne, Nantoüillet, & Coaſſin, & Salart;
Chacun d'eux au péril veut la premiere part.
Vendôme, que ſoutient l'orgueil de ſa naiſſance,
Au même inſtant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Béringhen, Nogent, Dambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans ſous un ſi noble poids.
LOUIS les animant du feu de ſon courage,
Se plaint de ſa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ſes ſoins cependant, trente legers vaiſſeaux,
D'un tranchant aviron déja coupent les eaux.

---

* Monſieur le Comte de Guiche.

** Monſieur le Comte de Saux.

Digitized by Google

Cent Guerriers s'y jettant ſignalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'inſtant ;
Et pleut de toutes parts ſur l'eſcadron flottant.
Du ſalpêtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume ;
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déja du plomb mortel plus d'un brave eſt atteint,
Sous les fougueux Courſiers l'onde écume & ſe plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuſe,
Tient un tems ſur les eaux la fortune douteuſe,
Mais LOUIS d'un regard ſçait bien-tôt la fixer.
Le Deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.
Bien-tôt avec Grammont courent Mars & Bellone ;
Le Rhin à leur aſpect d'épouvente friſſonne.
Quand pour nouvelle allarme à ſes eſprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé ſont paſſés:
Condé, dont le ſeul nom fait tomber les murailles,
Force les eſcadrons & gagne les batailles :
Enguien de ſon hymen le ſeul & digne fruit,
Par lui dès ſon enfance à la victoire inſtruit.
L'ennemi renverſé fuit & gagne la plaine.
Le Dieu lui-même céde au torrent qui l'entraîne ;
Et ſeul déſeſpéré, pleurant ſes vains efforts,
Abandonne à LOUIS la victoire & ſes bords.
Du Fleuve ainſi dompte la déroute éclatante,
A Wurts juſqu'en ſon camp va porter l'épouvante :
Wurts l'eſpoir du Pays, & l'appui de ſes murs,
Wurts... ah quel nom, GRAND ROI ! quel Hector que ce Wurts !
Sans ce terrible nom mal né pour les oreilles,
Que j'allois à tes yeux étaler de merveilles !
Bien-tôt on eut vû Skink dans mes Vers emporté,
De ſes fameux remparts démentir la fierté.
Bien-tôt... mais Wurts s'oppoſe à l'ardeur qui m'anime.
Finiſſons, il eſt tems : auſſi bien ſi la rime,
Alloit mal-à-propos m'engager dans Arnheim,
Je ne ſçai pour ſortir de porte qu'Hildesheim.

Digitized by Google

O ! que le Ciel soigneux de notre Poësie ,
GRAND ROI , ne nous fit-il plus voisins de l'Asie !
Bien-tôt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
Il n'est plaine en ces lieux si séche & si stérile,
Qui ne soit en bons mots par-tout riche & fertile.
Là plus d'un Bourg fameux par son antique nom,
Vient offrir à l'oreille un agréable son.
Quel plaisir ! de te suivre aux rives du Scamandre ;
D'y trouver d'Illion la poëtique cendre :
De juger si les Grecs qui brisérent ses tours,
Firent plus en dix ans que LOUIS en dix jours.
Mais pourquoi sans raison désespérer ma veine ?
Est-il dans l'Univers de place si lointaine,
Où ta valeur, GRAND ROI, ne te puisse porter,
Et ne m'offre bien-tôt des exploits à chanter ?
Non, non, ne faisons plus de plaintes inutiles ;
Puisqu'ainsi dans deux mois tu prends quarante Villes,
Assuré des bons vers dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans au bord de l'Hellespont.

EPITRE V.

A Monsieur DE GUILLERAGUES, Sécrétaire du Cabinet.

ESPRIT né pour la Cour, & maître en l'art de plaire,
GUILLERAGUES, qui sçait & parler & te taire,
Apprends-moi, si je dois ou me taire ou parler.
Faut-il dans la Satire encor me signaler,
Et dans ce champ fécond en plaisantes malices,
Faire encore aux Auteurs redouter mes caprices ?
Jadis, non sans tumulte, on m'y vit éclater :

Quand

Quand mon esprit plus jeune & prompt à s'irriter,
Aspiroit moins au nom de discret & de sage,
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon visage.
Maintenant que le tems a meuri mes désirs,
Que mon âge, amoureux de plus sages plaisirs,
Bien-tôt s'en va frapper à son neuviéme lustre, *
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.
Que d'une égale ardeur mille Auteurs animés,
Eguisent contre moi leurs traits envenimés :
Que tout jusqu'à Pinchêne & m'insulte & m'accable,
Aujourd'hui vieux Lion je suis doux & traitable :
Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés.
Ainsi que mes beaux jours, mes chagrins sont passés,
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile premiere,
Et laisse aux froids Rimeurs une libre carriere.
Ainsi donc Philosophe à la raison soumis,
Mes défauts désormais, sont mes seuls ennemis.
C'est l'erreur que je fuis : c'est la vertu que j'aime :
Je songe à me connoître, & me chercher en moi-même,
C'est-là l'unique étude où je veux m'attacher.
Que l'Astrolabe en main, une autre aille chercher,
Si le Soleil est fixe, ou tourne sur son axe ;
Si Saturne à nos yeux peut faire un Parallaxe,
Que Rohaut vainement sèche pour concevoir,
Comment tout étant plein, tout a pû se mouvoir :
Ou que Bernier compose & le sec & l'humide
Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide.
Pour moi sur cette mer, qu'ici-bas nous courons
Je songe à me pourvoir d'esquif & d'avirons,
A régler mes désirs, à prévenir l'orage,
Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.
C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous :
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.

* A la quarante & uniéme année.

Un Fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville ainſi qu'à la campagne,
(a) En vain monte à cheval, pour tromper ſon ennui.
Le chagrin monte en croupe & gallope avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre?
Poſſédé d'un ennui, qu'il ne ſçauroit dompter,
Il craint d'être à ſoi-même, & ſonge à s'éviter.
C'eſt-là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'Aurore,
Où le Perſe eſt brûlé de l'aſtre qu'il adore.
(b) De nos propres malheurs Auteurs infortunés,
Nous ſommes loin de nous à toute heure entraînés.
A quoi bon ravir l'or au ſein du nouveau monde?
Le bonheur tant cherché ſur la terre & ſur l'onde,
Eſt ici, comme aux lieux où meurit le coco,
Et ſe trouve à Paris, de même qu'à Cruſco.*
On ne le tire point des veines du Potoſe.**
Qui vit content de rien, poſſéde toute choſe.
Mais ſans ceſſe ignorans de nos propres beſoins,
Nous demandons au Ciel ce qu'il nous faut le moins.

(a) *Horace, Lib. III. Od. I. vſ.* 37.
Sed timor, & minæ
Scandunt eodem, quò dominus, neque
Decedit æratâ triremi, &
Poſt equitem ſedet atra cura.

(b) *Le même, Lib. I. Ep. XI. vſ.* 29.
Navibus atque
Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis, hìc eſt;
Eſt Ulubris, animus ſi te non deficit æquus.

* Capitale du Perou.

** Montagnes où ſont les mines d'argent.

(*a*) O ! que ſi cet hyver, un rhume ſalutaire,
Guériſſant de tous maux mon avare beau-pere,
Pouvoit, bien confeſſé, l'étendre en un cercueïl,
Et remplir ſa maiſon d'un agréable deüil !
Que mon ame en ce jour de joie & d'opulence,
D'un ſuperbe convoi plaindroit peu la dépenſe !
Diſoit, le mois paſſé, doux, honnête, & ſoumis,
L'héritier affamé de ce riche Commis,
Qui, pour lui préparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans ſa vie infortunée.
La mort vient de ſaiſir le vieillard catherreux,
Voilà ſon Gendre riche. En eſt-il plus heureux ?
Tout fier du faux éclat de ſa vaine richeſſe,
Déja nouveau Seigneur il vante ſa nobleſſe.
Quoique fils de Meûnier encor blanc du Moulin ;
Il eſt prêt de fournir ſes titres en vélin.
En mille vains projets à toute heure il s'égare,
Le voilà fou, ſuperbe, impertinent, bizarre,
Rêveur, ſombre, inquiet, à ſoi-même ennuyeux :
Il vivroit plus content, ſi comme ſes Ayeux,
Dans un habit conforme à ſa vraie origine,
Sur le mulet encore il chargeoit la farine.
(*b*) Mais ce diſcours n'eſt pas pour le peuple ignorant,

(*a*) *Perſ. Sat. II. vſ.* 9.

ô ſi
Ebullit patrui præclarum funus ! & ô ſi
Sub raſtro crepet argenti mihi ſeria, dextro
Hercule: pupillum væ utinam, quem proximus hæres
Impello, expungam.

(*b*) *Horace, Lib. I. Sat. I. vſ.* 61.

At bona pars hominum decepta cupidine falſo ;
Nil ſatis eſt, inquit ; quia tanti, quantum habeas ſis ;
Ut quidam memoratur Athenis
Sordidus ac dives, populi contemnere voces
Sic ſolitus : populus me ſibilat ; at mihi plaudo
Ipſe domi, ſimul ac nummos contemplor in arca.

Que le faſte éblouit d'un bonheur apparent.
L'argent, l'argent, dit-on ; ſans lui tout eſt ſtérile.
La vertu ſans l'argent n'eſt qu'un meuble inutile,
L'argent en honnête homme érige un ſcélérat :
L'argent ſeul au Palais peut faire un Magiſtrat.
Qu'importe, qu'en tous lieux on me traite d'infame,
Dit ce Fourbe ſans foi, ſans honneur, & ſans ame ;
Dans mon coffre tout plein de rares qualités,
J'ai cent mille vertus en loüis bien comptés.
Eſt-il quelque talent que l'argent ne me donne ?
C'eſt ainſi qu'en ſon cœur ce Financier raiſonne,
Mais pour moi, que l'éclat ne ſçauroit decevoir,
Qui mets au rang des biens l'eſprit & le ſçavoir,
J'eſtime autant Patru, * même dans l'indigence,
Qu'un Commis engraiſſé des malheurs de la France.
Non que je ſois du goût de ce Sage ** inſenſé,
Qui d'un argent commode eſclave embarraſſé,
Jetta tout dans la mer, pour crier, je ſuis libre,
De la droite raiſon, je ſens mieux l'équilibre :
Mais je tiens qu'ici-bas ſans faire tant d'aprêts,
La vertu ſe contente & vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets ſi vagues ?
Ce que j'avance ici, crois-moi, cher GUILLERAGUES,
Ton ami dès l'enfance ainſi l'a pratiqué.
Mon pere ſoixante ans au travail appliqué,
En mourant me laiſſa pour rouler & pour vivre ;
Un revenu leger, & ſon exemple à ſuivre.
Mais bien-tôt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frere, oncle, couſin, beau-frere de Greffier ;
Pouvant charger mon bras d'une utile liaſſe,
J'allai loin du Palais errer ſur le Parnaſſe.
La famille en pâlit, & vit en frémiſſant,
Dans la poudre du Greffe un Poëte naiſſant.

* Fameux Avocat, & le meilleur Grammairien de notre ſiécle.

** Cratès, Philoſophe Cynique.

On vit avec horreur une Muſe effrénée,
Dormir chez un Greffier la graſſe matinée.
Dèſlors à la richeſſe il fallut renoncer.
Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en paſſer;
Et ſur-tout redoutant la baſſe ſervitude,
La libre vérité fut toute mon étude.
Dans ce métier funeſte à qui veut s'enrichir,
Qui l'eût crû, que pour moi le ſort dût ſe fléchir?
Mais du plus grand des Rois la bonté ſans limite,
Toujours prête à courir au-devant du mérite,
Crut voir dans ma franchiſe un mérite inconnu,
Et d'abord de ſes dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains adverſaires,
Ne pûrent dans leur courſe, arrêter ſes bienfaits:
(a) C'en eſt trop: mon bonheur a paſſé mes ſouhaits;
Qu'à ſon gré déſormais la Fortune me joue,
On me verra dormir au branle de ſa roue.
Si quelque ſoin encore agite mon repos,
C'eſt l'ardeur de louer un ſi fameux Héros.
Ce ſoin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit, lorſque je dors, en ſurſaut me reveille;
Me dit que ces bienfaits dont j'oſe me vanter,
Par des vers immortels ont dû ſe mériter.
C'eſt-là le ſeul chagrin qui trouble encor mon ame,
Mais ſi, dans le beau feu du zéle qui m'enflame,
Par un ouvrage enfin des Critiques vainqueur,
Je puis ſur ce ſujet, ſatisfaire mon cœur;
GUILLERAGUES, plains-toi de mon humeur legére,
Si jamais entraîné d'une ardeur étrangére,
Ou d'un vil intérêt reconnoiſſant la loi,
Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.

(a) *Horace, Lib. II. Sat. VI vſ.* 1. *& ſuiv.*
Hoc erat in votis: modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, & recto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulùm ſylvæ ſuper his foret. Auctius atque
Di melius fecere, bene eſt: nihil amplius oro,

Digitized by Google

EPITRE VI.

A Monsieur DE LAMOIGNON, Avocat Général.

OUi, LAMOIGNON, je fuis les chagrins de la Ville,
Et contr'eux la campagne eſt mon unique azile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'eſt un petit Village, * ou plutôt un hameau.
Bâti ſur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voiſines.
La Seine au pied des monts que ſon flot vient laver,
Voit du ſein de ſes eaux vingt Iſles s'élever,
Qui partageans ſon cours en diverſes maniéres,
D'une riviére ſeule, y forment vingt riviéres.
Tous ſes bords ſont couverts de ſaules non plantés ;
Et de noyers ſouvent du paſſant inſultés.
Le Village au-deſſus forme un Amphithéatre.
L'Habitant ne connoît ni la chaux, ni le plâtre ;
Et dans le roc qui céde & ſe coupe aiſément,
Chacun ſçait de ſa main creuſer ſon logement.
La maiſon du Seigneur ſeule un peu plus ornée,
Se préſente au-dehors de murs environnée.
Le Soleil en naiſſant la regarde d'abord :
Et le mont la défend des outrages du Nord.
(*a*) C'eſt-là, cher LAMOIGNON, que mon eſprit tranquille,
Met à profit les jours que la parque me file.

---

* Hautile, proche la Roche-Guyon, petite Seigneurie appartenante à mon Neveu l'illuſtre M. Dongois.

(*a*) *Il y a quelques idées ſemblables dans la Satire VI. du Livre II. des Satires d'Horace.*

Digitized by Google

Ici dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achete à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt un Livre en main errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries.
Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois aux pas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide :
Ou d'un plomb qui suit l'œil, & part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air,
Une table au retour propre & non magnifique,
Nous présente un repas agréable & rustique.
Là sans s'assujettir aux dogmes du Brousfain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain.
La maison le fournit, la Fermiére l'ordonne,
Et mieux que Bergérat * l'apétit l'assaisonne.
O fortuné séjour! ô champs aimés des Cieux!
Que pour jamais foulant vos prez délicieux,
Ne puis-je ici fixer sa course vagabonde,
Et connu de vous seuls, oublier tout le monde.
Mais à peine du sein de vos vallons chéris,
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage.
Un cousin abusant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, & sans me débotter
Chez vingt Juges pour lui j'aille solliciter.
Il faut voir de ce pas les plus considérables.
L'un demeure au Marais & l'autre aux incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi.
(*a*) Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roi,
Et d'attentat horrible on traita la Satire.
Et le Roi, que dit-il? le Roi se reprit à rire.

---

* Fameux Traiteur.

(*a*) *Horace*, *Lib. II. Sat. I. vſ.* 81.
Si mala condiderit in quem quis carmina, jus est,

Contre vos derniers vers on eſt fort en courroux :
Pradon a mis au jour un livre contre vous,
Et chez le chapelier du coin de notre place,
Autour d'un Caudebec j'en ai lû la préface.
L'autre jour ſur un mot la Cour vous condamna.
Le bruit court qu'avant-hier on vous aſſaſſina.
Un écrit ſcandaleux ſous votre nom ſe donne.
D'un Paſquin qu'on a fait, au Louvre on vous ſoupçonne.
Moi ? Vous. On nous l'a dit dans le Palais Royal.
Douze ans ſont écoulés, depuis le jour fatal,
Qu'un Libraire imprimant les eſſais de ma plume,
Donna pour mon malheur un trop heureux volume.
Toujours depuis ce tems en proye aux ſots diſcours,
Contr'eux la vérité m'eſt un foible ſecours
Vient-il de la Province une ſatire ſade,
D'un Plaiſant du païs inſipide boutade ?
Pour la faire courir on dit qu'elle eſt de moi :
Et le ſot Campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à témoin & la Cour & la Ville.
Non, à d'autres, dit-il, on connoît votre ſtile,
Combien de tems ces vers vous ont-ils bien coûté ?
Ils ne ſont point de moi, Monſieur, en vérité.
Peut-on m'attribuer ces ſottiſes étranges ?
Ah ! Monſieur, vos mépris vous ſervent de louanges.
Ainſi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge ſi toujours triſte, interrompu, troublé,
LAMOIGNON, j'ai le tems de courtiſer les Muſes :
Le monde cependant ſe rit de mes excuſes,
Croit que pour m'inſpirer ſur chaque événement,
Apollon doit venir au premier mandement.
Un bruit court que le Roi va tout réduire en poudre.

Judiciumque. Eſto, ſi quis mala : ſed bona ſi quis
Judice, condiderit, laudatur Cæſare, ſi quis
Opprobriis dignum latraverit, integer ipſe ?
Solventur riſu tabulæ, tu miſſus abibis.

Et dans Valencienne eſt entré comme un foudre ;
Que Cambray des François l'épouventable écueïl,
A vû tomber enfin ſes murs & ſon orgueïl :
Que devant Saint-Omer Naſſau par ſa défaite,
De * Philippe vainqueur rend la gloire complete.
Dieu ſçait comme ſes Vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami, qui veut me cajoler,
Et dans ce tems guerrier, & fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les Vers, comme l'on prend les Villes.
Mais moi dont le génie eſt mort en ce moment,
Je ne ſçai que répondre à ce vain compliment ;
Et juſtement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux eſt le Mortel, qui du monde ignoré,
Vit content de ſoi-même en un coin retiré !
Que l'amour de ce rien qu'on nomme Renommée,
N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,
Qui de ſa liberté forme tout ſon plaiſir,
Et ne rend qu'à lui ſeul compte de ſon loiſir :
Il n'a point à ſouffrir d'affronts ni d'injuſtices,
Et du peuple inconſtant il brave les caprices.
Mais nous autres faiſeurs de livres & d'écrits,
Sur les bords du Permeſſe aux louanges nourris,
Nous ne ſçaurions briſer nos fers & nos entraves,
Du Lecteur dédaigneux honorables eſclaves,
Du rang où notre eſprit une fois s'eſt fait voir,
Sans un fâcheux éclat, nous ne ſçaurions déchoir.
Le public, enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajoûter merveilles ſur merveilles :
Au comble parvenus il veut que nous croiſſions:
Il veut en vieilliſſant que nous rajeuniſſions.
Cependant tout décroit, & moi-même à qui l'âge,
D'aucune ride encor n'a flétri le viſage,
Déja moins plein de feu, pour animer ma voix,

---

* Le Duc d'Orléans, frere unique de Louis XIV.

Digitized by Google

(a) J'ai besoin du silence & de l'ombre des bois.
Ma Muse qui se plaît dans leurs routes perdues,
Ne sçauroit plus marcher sur le pavé des rues.
Ce n'est que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus, par quel humeur sauvage,
Tout l'Eté loin de toi demeurant au village,
(b) J'y passe obstinément les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris si peu de Passion.
C'est à toi, LAMOIGNON, que le rang, la naissance,
Le mérite éclatant, & la haute éloquence,
Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des Loix.
Tu dois-là tous tes soins au bien de ta Patrie,
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie,
Que l'oppresseur ne montre un front audacieux;
Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.
Mais pour moi, de Paris Citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un Rêveur inutile,
Il me faut du repos, des prez & des forêts.
Laisse-moi donc ici sous leurs ombrages frais,
Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,
Et que Ceres contente ait fait place à Pomone:
Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits

(a) *Juvénal, Sat. VII. vs.* 53.
Sed vatem egregium, cui non sit publica vena,
Qui nihil expositum soleat deducere, nec qui
Communi feriat carnem triviale monetâ;
Hanc, qualem nequeo monstrare, & sentio tantum,
Anxietate carens animus facit, omnis acerbi
Impatiens, cupidus Sylvarum, aptusque bibendis
Fontibus Aonidum.

(b) *Horace, Lib. I. Ep. X. vs.* 15. *en parlant de sa métairie.*
ubi gratior aura
Leniat & rabiem Canis, & momenta Leonis,
Cum semel accepit solem furibundus acutum?

Digitized by Google

Le Vendageur ravi de ployer sous le faix,
Aussi-tôt ton ami redoutant moins la Ville,
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Baville,
Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,
Tu me verras souvent à te suivre empressé,
Pour monter à cheval rappellant mon audace,
Aprentif Cavalier galoper sur ta trace
Tantôt sur l'herbe assis au pied de ces côteaux,
Où Polycréne * épand ses libérales eaux,
(a) LAMOIGNON, nous irons libres d'inquiétude,
Discourir des vertus dont tu fais ton étude:
Chercher quels sont les biens véritables ou faux:
Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts:
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaste science, ou la vertu solide.
C'est ainsi que chez toi tu sçauras m'attacher.
Heureux! si les fâcheux prompts à nous y chercher,
N'y viennent point semer l'ennuyeuse tristesse.
Car dans ce grand concours d'hommes de toute espéce,
Que sans cesse à Baville attire le devoir,
Au lieu de quatre amis qu'on attendoit le soir,
Quelquefois de Fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'instant assiégent les allées.
Alors sauve qui peut, & quatre fois heureux.
Qui sçait pour s'échaper quelqu'antre ignoré d'eux.

---

* Fontaine à une demie lieuë de Baville, ainsi nommée par feu M. le Président Lamoignon.

(a) *Horace, en parlant de ses occupations à la Campagne, Liv. II. Sat. VI. vs. 72.*

quod magis ad nos
Pertinet & nescire malum est, agitamus, utrùmne
Divitiis homines, an sint virtute beati:
Quid ve ad amicitias, usus, rectùmne trahat nos
Et quæ sit natura boni, summoque quid ejus.

Digitized by Google

EPITRE VII.

A Monsieur RACINE

QUe tu sçais bien, RACINE à l'aide d'un Acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un Spectateur!
Jamais Iphigénie en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Gréce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la * Chanmeslé.
Ne croi pas toutefois, par tes sçavans ouvrages,
Entraînant tous les cœurs gagner tous les suffrages;
Si-tôt que d'Apollon un génie inspiré,
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent,
Ses Rivaux obscurcis autour de lui croassent,
(a) Et son trop de lumiére importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux,
La mort seul ici-bas en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice & l'envie,
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre obtenu par priere,
Pour jamais sous la Tombe eût enfermé Moliére;
Mille de ces beaux traits aujourd'hui si vantés,
Furent des sots Esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance & l'erreur à ses naissantes piéces,
En habits de Marquis, en robes de Comtesses,

---

* Fameuse Actrice.

(a) *Horace, Lib. II. Ep. I.* 12. *en parlant d'Hercule.*
Comperit invidiam supremo fine domari.
Urit enim fulgore suo qui prægravat artes
Infra se positas; extinctus amabitur idem.

Digitized by Google

Venoient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau,
Et ſecouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la ſcène plus exacte.
Le Vicomte indigné ſortoit au ſecond Acte.
L'un défenſeur zélé des Bigots mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots, le condamnoit au feu.
L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au Parterre.
Mais ſi-tôt, que d'un trait de ſes fatales mains,
La Parque l'eût ravi du nombre des humains;
On reconnut le prix de ſa Muſe éclipſée.
L'aimable Comédie avec lui terraſſée,
En vain d'un coup ſi rude eſpéra revenir;
Et ſur les brodequins ne put plus ſe tenir.
Tel fut chez nous le ſort du Théatre Comique.
Toi donc, qui s'élevant ſur la Scène Tragique;
Suis les pas de Sophocle, & ſeul de tant d'Eſprits,
De Corneille vieilli ſçais conſoler Paris,
Ceſſe de t'étonner, ſi l'envie animée,
Attachant à ton nom ſa rouille envenimée;
La calomnie en main quelquefois te pourſuit.
En cela, comme en tout, le Ciel qui nous conduit;
RACINE, fait briller ſa profonde ſageſſe.
Le mérite en repos s'endort dans la pareſſe:
Mais par les envieux un génie excité,
Au comble de ſon art eſt mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croît & s'élance.
Au Cid perſécuté, Cinna doit ſa naiſſance.
Et peut-être ta plume aux Cenſeurs de Pyrrhus,
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-même dont la gloire ici moins repandue
Des pâles envieux ne bleſſe point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un eſprit peu ſoumis,
De bonne heure a pourvû d'utiles Ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au foible & vain talent dont la France me loue;
Leur venin qui ſur moi brûle de s'épancher,

Digitized by Google

Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je ſonge à chaque trait que ma plume hazarde,
Que d'un œil dangéreux leur troupe me regarde.
Je ſçai ſur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-tôt que ſur un vice ils penſent me confondre,
C'eſt en m'en guériſſant que je ſçai leur répondre :
Et plus en criminel ils penſent m'ériger,
Plus croiſſant en vertu je ſonge à me venger.
Imite mon exemple : & lors qu'une cabale,
Un flot de vains Auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine, & de leurs mauvais ſens :
Ris du bruit paſſager de leurs cris impuiſſans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?
Le Parnaſſe François, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots ſçaura te maintenir,
Et ſoulever pour toi l'équitable Avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuſe
De Phédre malgré ſoi perfide, inceſtueuſe,
D'un ſi noble travail juſtement étonné,
Ne bénira d'abord le ſiécle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illuſtres veilles,
Vit naître ſous ta main ces pompeuſes merveilles !
Cependant laiſſe ici gronder quelques Cenſeurs,
Qu'aigriſſent de tes vers les charmantes douceurs,
(a) Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que * l'Auteur du Jonas s'empreſſe pour les lire ?
Qu'ils charment de Senlis le Poëte idiot,
Ou le ſec Traducteur du François d'Amyot.
Pourvû qu'avec éclat leurs rimes débitées

(a) *Horace*, *Lib. I. Sat. X. vſ.* 78.
Men moveat cimex Pantilius ?
Plotius, & Varius, Mecœnas, Virgiliuſque,
Valgius, & probet hæc Octavius optimus, atque
Fuſcus; & hæc utinam Viſcorum laudet uterque.

* Corras, dont M. Deſpreaux parle ailleurs.

Soient du Peuple, des Grands, des Provinces goûtées,
Pourvû qu'ils puiſſent plaire au plus puiſſant des Rois :
Qu'à Chantilli Condé les ſouffre quelquefois :
Qu'Enguien en ſoit touché, que Colbert & Vivonne,
Que la Rochefoucaut, Marſiac & Pompone,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer
A leurs traits délicats ſe laiſſent pénétrer.
Et plût au Ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauſier voulût leur donner ſon ſuffrage.
C'eſt à de tels Lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas groſſier de frivoles Eſprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre inſipide,
Que non loin de la place où Brioche * préſide,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni ſon,
Ils s'en aille admirer le ſçavoir de Pradon.

---

* Fameux joueur de Marionette, logé proche les Comédiens.

****

EPITRE VIII.

AU ROY.

GRAND ROI, ceſſe de vaincre, ou je ceſſe d'écrire,
Tu ſçais bien que mon ſtile eſt né pour la Satire ;
Mais mon eſprit contraint de la déſavouer,
Sous ton régne étonnant ne veut plus que louer,
Tantôt dans les ardeurs de ce zéle incommode,
Je ſonge à meſurer les ſyllabes d'une Ode,
Tantôt d'une Enéide auteur ambitieux,
Je m'en forme déja le plan audacieux.
Ainſi toujours flaté d'une douce manie

Digitized by Google

Je ſens de jour en jour dépérir mon génie :
Et mes vers en ce ſtile, ennuyeux, ſans apas,
Deshonorent ma plume & ne t'honore pas.
Encor, ſi ta valeur à tout vaincre obſtinée,
Nous laiſſoit pour le moins reſpirer une année,
Peut-être mon eſprit prompt à reſſuſciter,
Du tems qu'il a perdu ſçauroit ſe r'aquitter,
Sur ces nombreux defauts, merveilleux à décrire,
Le Siécle m'offre encor plus d'un bon mot à dire.
Mais à peine Dinan & Limbourg ſont forcés,
Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terraſſés.
Ton courage, affamé de péril & de gloire,
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire,
Souvent ce qu'un ſeul jour te voit exécuter,
Nous laiſſe pour un an d'actions à compter.
Que ſi quelquefois las de forcer des murailles,
Le ſoin de tes Sujets te rappelle à Verſailles,
Tu viens m'embarraſſer de mille autres vertus,
Te voyant de plus près je t'admire encor plus.
Dans les nobles douceurs d'un ſéjour plein de charmes,
Tu n'eſt pas moins Héros qu'au milieu des allarmes.
De ton Trône agrandi portant ſeul tout le faix,
Tu cultives les arts, tu répands les bienfaits,
Tu ſçais récompenſer juſqu'aux Muſes critiques.
Ah ! croi-moi, c'en eſt trop. Nous autres Satiriques,
Propres à relever les ſottiſes du tems,
Nous ſommes un peu nés pour être mécontens :
Notre Muſe, ſouvent pareſſeuſe & ſtérile,
A beſoin, pour marcher, de colére & de bile.
Notre ſtile languit dans un remerciement :
Mais, GRAND ROI, nous ſçavons nous plaindre élégamment.
O ! que ſi je vivois ſous les régnes ſiniſtres,
De ces Rois nés valets de leurs propres Miniſtres,
Et qui jamais en main ne prenans le timon,
Aux exploits de leurs tems ne prêtoient que leur nom :
Que ſans les fatiguer d'une louange vaine,
Aiſément

Aiſément les bons mots couleroient de ma veine.
Mais toujours ſous ton régne il faut ſe récrier.
Toujours, les yeux au Ciel, il faut remercier.
Sans ceſſe à t'admirer ma critique forcée,
N'a plus, en écrivant, de maligne penſée,
Et mes chagrins ſans fiel & preſque évanouis,
Font grace à tout le ſiécle en faveur de LOUIS.
En tous lieux cependant la Pharſale* approuvée,
Sans crainte de mes vers va la tête levée.
La licence par-tout régne dans les écrits.
Déja le mauvais ſens reprenant ſes eſprits,
Sonne à nous redonner des Poëmes Epiques,
S'empare des diſcours mêmes Académiques.
Perrin a de ſes Vers obtenu le pardon :
Et la Scéne Françoiſe eſt en proye à Pradon.
Et moi, ſur ce ſujet, loin d'exercer ma plume,
J'amaſſe de tes faits le pénible volume,
Et ma Muſe occupée à cet unique emploi,
Ne garde, n'entend, ne connoit plus que toi.
Tu le ſçais bien pourtant, cette ardeur empreſſée
N'eſt point en moi l'effet d'une ame intéreſſée.
Avant que tes bienfaits couruſſent me chercher,
Mon zéle impatient ne ſe pouvoit cacher.
Je n'admirois que toi. Le plaiſir de le dire,
Vint m'apprendre à louer au ſein de la Satire.
Et depuis que tes dons ſont venus m'accabler,
Loin de ſentir mes Vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je, un remord légitime,
Au fort de mon ardeur vient refroidir ma rime.
Il me ſemble, GRAND ROI, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens payé n'eſt plus du même prix.
J'ai peur de l'Univers, qui ſçait ma récompenſe,
N'impute mes tranſports à ma reconnoiſſance,
Et que par tes préſens mon Vers décrédité,
N'ait moins de poids pour toi dans la poſtérité.
Toutefois je ſçai vaincre un remords qui te bleſſe,

* La Pharſale de Brebœuf.

Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largeſſe,
A peindre tes exploits ne doit s'engager,
Qui d'un ſi juſte ſoin ſe pourra donc charger ?
Ah ! plutôt de nos ſons redoublons l'harmonie,
Le zéle à mon eſprit tiendra lieu de génie.
Horace, tant de fois dans mes vers imité,
De vapeurs en ſon tems, comme toi, tourmenté,
Pour amortir le feu de ſa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois ſçût égayer ſa bile.
Mais de la même main qui peignit Tullius, *
Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius, **
Il ſçut fléchir Glycére, il ſçut vanter Auguſte,
Et marquer ſur ſa lyre une cadence juſte.
Suivons les pas fameux d'un ſi noble Ecrivain.
A ces mots quelquefois prenant la lyre en main,
Au récit que pour toi je ſuis prêt d'entreprendre,
Je crois voir les rochers accourir pour m'entendre.
Et déja mon vers coule à flots précipités,
Quand j'entends le Lecteur qui me crie, Arrêtez,
Horace eût cent talens, mais la nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre.
Vous paſſez en audace & Perſe & Juvenal :
Mais ſur le ton flateur Pinchêne eſt votre égal.
A ce diſcours, GRAND ROI, que pourrois-je répondre ?
Je me ſens ſur ce point trop facile à confondre,
Et ſans trop relever des reproches ſi vrais,
Je m'arrête à l'inſtant, j'admire, & je me tais.

---

* Sénateur Romain.

** Fameux Muſicien le plus eſtimé de ſon tems, & fort chéri d'Auguſte.

EPITRE IX.

A Monſeigneur le Marquis DE SEIGNELAI, Sécrétaire d'Etat.

DAngéreux ennemi de tout mauvais Flateur, SEIGNELAI, c'eſt en vain qu'un ridicule Auteur,
Prêt à porter ton nom de l'*Ebre juſqu'au Gange*,
Croit te prendre aux filets d'une ſotte louange.
Auſſi-tôt ton eſprit prompt à ſe revolter,
S'échape, & rompt le piége où l'on veut l'arrêter.
Il n'en eſt pas ainſi de ces Eſprits frivoles,
Que tout flateur endort au ſon de ſes paroles,
Qui dans un vain ſonnet placés au rang des Dieux,
Se plaiſent à fouler l'Olympe radieux,
Et fier du haut étage où la Serre les loge,
Avallent ſans dégoût le plus groſſier éloge.
Tu ne te repais point d'encens à ſi bas prix.
(*a*) Non que tu ſois pourtant de ces rudes eſprits,
Qui regimbent toujours, quelque main qui les flate,
Tu ſouffre la louange adroite & délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les ſens.
Mais un Auteur novice à répandre l'encens,
Souvent à ſon Héros, dans un bizarre ouvrage,
Donne de l'encenſoir au travers du viſage;
Va louer * Monterey d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux Electeurs Turenne repouſſé.
Tout éloge impoſteur bleſſe une ame ſincére.
Si pour faire ſa cour à ton illuſtre Pere,

(*a*) *Horace*, *Lib. II. Sat. I.* 20.
Cui malè ſi palpere, recalcitrat undique tutus.

* Gouverneur des Païs-Bas pour le Roi d'Eſpagne, en 1672, 1673, &c.

SEIGNELAI, quelque Auteur d'un faux zéle emporté.

Au lieu de paindre en lui la noble activité,
La ſolide vertu, la vaſte intelligence,
Le zèle pour ſon Roi, l'amour, la vigilence,
La conſtante équité, l'amour pour les beaux arts:
(a) Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars,
Et, pouvant juſtement l'égaler à Mécéne,
Le comparoît au fils de Pelée ou d'Alcméne,
Ses yeux d'un tel diſcours foiblement ébloüis,
Bien-tôt dans ce tableau reconnoîtroient Loüis,
Et glaçans d'un regard la Muſe & le Poëte,
Impoſeroient ſilence à ſa verve indiſcréte.
Un cœur noble eſt content de ce qu'il trouve en lui,
Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
Que me ſert en effet, qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, je me ſens malade,
Si dans cet inſtant même un feu ſéditieux,
Fait boüillonner mon ſang, & pétiller mes yeux?
Rien n'eſt beau que le Vrai. Le Vrai ſeul eſt aimable.
Il doit régner par-tout, & même dans la fable,
De toute fiction l'adroite fauſſeté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la Vérité.
Sçais-tu pourquoi mes Vers ſont lûs dans les Provinces,
Sont recherchés du Peuple, & reçûs chez les Princes?
Ce n'eſt pas que leurs ſons agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux,
Qu'en plus d'un lieu le ſens n'y gêne la meſure,

(a) *Horace, Lib. I. Ep XVI. à Quintius, vſ. 25.*
Si quis bella tibi terrâ pugnata, marique
Dicat, & his verbis vacuas permulceat aures,
Tene magis ſalvum populus velit, an populum tu
Servet in ambiguo qui conſulit, & tibi, & urbi;
Jupiter: Auguſti laudes agnoſcere poſſis.

Et qu'un mot quelquefois n'y brave la céſure.
Mais c'eſt qu'en eux le Vrai du Menſonge vainqueur
Par-tout ſe montre aux yeux, & va ſaiſir le cœur:
Que le bien & le mal y ſont priſés au juſte,
Que jamais un Faquin n'y tient un rang auguſte,
Et que mon cœur toûjours conduiſant mon eſprit,
Ne dit rien aux Lecteurs, qu'à ſoi même il n'ait dit.
Ma penſée au grand jour par-tout s'offre & s'expoſe,
Et mon Vers, bien ou mal, dit toujours quelque choſe.
C'eſt par-là quelquefois que ma rime ſurprend.
C'eſt-là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles ſornettes,
Montre, Miroir d'amour, amitiés, amourettes,
Dont le titre ſouvent eſt l'unique ſoutien,
Et qui parlans beaucoup ne diſent jamais rien.
Mais peut-être enyvré des vapeurs de ma Muſe;
Moi-même en ma faveur, SEIGNELAI, je m'abuſe,
Ceſſons de nous flater. Il n'eſt Eſprit ſi droit,
Qui ne ſoit impoſteur, & faux par quelque endroit.
Sans ceſſe on prend le maſque, & quittant la nature,
On craint de le montrer ſous ſa propre figure.
Par-là le plus ſincére aſſez ſouvent déplaît.
Rarement un Eſprit oſe être ce qu'il eſt.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite,
Cet homme à toujours fuir qui jamais ne vous quitte?
Il n'eſt pas ſans eſprit: mais né triſte & peſant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaiſant,
Il s'eſt fait de ſa joye une loi néceſſaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La ſimpliciré plaît ſans étude & ſans art:
Tout charme en un Enfant, dont la langue ſans fard,
A peine du filet encor débarraſſée,
Sçait d'un air innocent bégayer ſa penſée.
Le faux eſt toujours fade, ennuyeux, languiſſant;
Mais la Nature eſt vraie, & d'abord on la ſent,

C'eſt elle ſeule en tout qu'on admire & qu'on aime.
Un eſprit né chagrin plaît par ſon chagrin même.
Chacun pris dans ſon air eſt agréable en ſoi.
Ce n'eſt que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Ce Marquis étoit né doux, commode, agréable,
On vantoit en tous lieux ſon ignorance aimable;
Mais depuis quelques mois devenu grand Docteur,
Il a pris un faux air, une ſotte hauteur;
Il ne veut plus parler que de rime & de Proſe
Des Auteurs décriés il prend en main la cauſe:
Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
Et va voir l'Opéra ſeulement pour les Vers.
Voulant ſe redreſſer ſoi-même on s'eſtropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un ſçavoir affecté.
Rien n'eſt beau, je reviens, que par la vérité.
C'eſt par elle qu'on plaît & qu'on peut long-tems plaire.
L'eſprit laſſe aiſément, ſi le cœur eſt cinſére.
En vain, par ſa grimace, un Bouffon odieux,
A table nous fait rire & divertir nos yeux
Ses bons mots ont beſoin de farine & de plâtre.
Prenez-le tête à tête, ôtez-lui ſon théatre,
Ce n'eſt plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux;
Son viſage eſſuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un eſprit aiſé qui ſe montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus, que plus il ſe découvre.
Mais la ſeule vertu peut ſouffrir la clarté.
Le vice toujours ſombre aime l'obſcurité.
Pour paroître au grand jour, il faut qu'il ſe déguiſe.
C'eſt lui qui de nos mœurs a banni la franchiſe.
Jadis l'homme vivoit au travail occupé,
Et ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé.
On ne connoiſſoit point la ruſe & l'impoſture.
Le Normand même alors ignoroit le parjure.
Aucun Rhéteur encore arrangeant le diſcours,
N'avoit d'un art menteur enſeigné les détours:
Mais ſi-tôt qu'aux Humains faciles à ſéduire,
L'abondance eut donné le loiſir de ſe nuire,

La Moleſſe amena la fauſſe Vanité.
Chacun chercha pour plaire un viſage emprunté:
Pour éblouir les yeux, la Fortune arrogante,
Affecta d'étaler une pompe inſolente.
L'or éclata par-tout ſur les riches habits.
On polit l'émeraude, on tailla le rubis,
Et la laine & la ſoye en cent façons nouvelles,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte Beauté monta ſur des patins.
La Coquette tendit ſes lacs tous les matins,
Et mettant la céruſe & le plâtre en uſage,
Compoſa de ſa main les fleurs de ſon viſage.
L'ardeur de s'enrichir chaſſa la bonne foi.
Le Courtiſan n'eût plus de ſentimens à ſoi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie.
On vit par-tout régner la baſſe flaterie.
Le Parnaſſe ſur-tout fécond en impoſteurs,
Diffama les papiers par ſes propos menteurs.
De-là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, Odes, Sonnets, Epîtres liminaires,
Où toujours le Héros paſſe pour ſans pareil,
Et fut-il louche & borgne, eſt reputé Soleil.
Ne crois pas toutefois, ſur ce diſcours bizarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veuille ſans raiſon fruſtrer tout l'Univers.
La louange agréable eſt celle des beaux Vers.
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle ſoit vraie;
Et que ſon tour adroit n'ait rien qui nous effraye:
Alors, comme j'ai dit, tu la ſçais écouter,
Et ſans crainte à tes yeux on pourroit t'exalter.
Mais ſans t'aller chercher des vertus dans les nues.
Il faudroit peindre en toi des vérités connues:
D'écrire ton eſprit ami de la raiſon,
Ton ardeur pour ton Roi puiſée en ta maiſon,
A ſervir ſes deſſeins ta vigilance heureuſe,
Ta probité ſincére, utile, officieuſe.
Tel qui hait à ſe voir peint en de faux portraits;

Digitized by Google

Sans chagrins voir tracer ſes véritables traits.
Condé même, Condé, ce Héros formidable,
Et non moins qu'aux Flamans aux Flateurs redoutable,
Ne s'offenſeroit pas ſi quelque adroit pinceau,
Traçoit de ſes exploits le fidéle tableau :
Et dans Seneff en feu contemplant ſa peinture,
Ne déſavoueroit pas Malherbe ni Voiture.
Mais malheur au Poëte, inſipide, odieux,
Qui viendroit le glacer d'une éloge ennuyeux.
Il auroit beau crier *Premier Prince du monde* *
Courage ſans pareil, lumiére ſans ſéconde :
Ses vers jettés d'abord ſans tourner le feüillet,
Iroient dans l'antichambre amuſer Pacolet. **

---

* Commencement du Poëme de Charmelagne.

** Fameux valet de pied de Monſeigneur le Prince.

PRÉFACES SUR LES TROIS EPITRES suivantes.

JE ne ſçai ſi les trois nouvelles Epîtres que je donne ici au Public, auront beaucoup d'Aprobateurs: mais je ſçai bien que mes Cenſeurs y trouveront abondamment de quoi exercer leur critique. Car tout eſt extrémement hazardé. Dans le premier de ces trois Ouvrages, ſous prétexte de faire le procès à mes derniers Vers, je fais moi-méme mon éloge, & n'oublie rien de ce qui peut être dit à mon avantage. Dans le ſecond je m'entretiens avec mon Jardinier de choſes très-baſſes & très-petites; & dans le troiſiéme je décide hautement du plus grand & du plus important point de la Religion, je veux dire, de l'Amour de Dieu. J'ouvre donc un beau champ à ces Cenſeurs, pour attaquer en moi, & le Poëte orgueilleux, & le Villageois groſſier, & le Théologien téméraire. Quelques ſortes pourtant que ſoient leurs attaques, je doute qu'elles ébranlent la ferme réſolution que j'ai priſe il y a long-tems, de ne rien répondre, au moins ſur le ton ſérieux, à tout ce qu'ils écriront contre moi.

A quoi bon en effet perdre inutilement du papier? Si mes Epîtres ſont mauvaiſes, tout ce que je dirai ne les fera pas trouver bonne: & ſi elles ſont bonnes, tout ce qu'ils feront ne les fera pas trouver mauvaiſes. Le Public n'eſt pas un Juge qu'on puiſſe corrompre, ni qui ſe régle par les paſſions d'autrui. Tout ce bruit, tous ces Ecrits qui ſe font ordinairement contre des Ouvrages où l'on court, ne ſervent qu'à y faire encore plus courir, & à en mieux marquer le mérite. Il eſt de l'eſſence d'un bon Livre d'avoir des Cenſures; & la plus grande diſgrace qui puiſſent arriver à un Ecrit qu'on met au jour, ce n'eſt pas que beaucoup de gens en diſent du mal, c'eſt que perſonne n'en diſe rien.

Je me garderai donc bien de trouver mauvais qu'on

attaque mes trois Epîtres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je les ai fort travaillées, & principalement celle de l'amour de Dieu, que j'ai retouchée plus d'une fois, & où j'avoue que j'ai employé tout le peu que je puis avoir d'eſprit & de lumière. J'avois deſſein d'abord de la donner toute ſeule, les deux autres me paroiſſent trop frivoles, pour être préſentées au grand jour de l'impreſſion avec un Ouvrage ſi ſérieux. Mais des Amis très-ſenſés m'ont fait comprendre que ces deux Epîtres, quoique dans le ſtile enjoué, étoient pourtant des Epîtres morales, où il n'étoit rien enſeigné que de vertueux; qu'ainſi étant liées avec l'autre, bien loin de lui nuire, elles pourroient même faire une diverſité agréable; & que d'ailleurs beaucoup d'honnêtes gens ſouhaitant de les avoir toutes trois enſemble, je ne pouvois pas avec bienſéance me diſpenſer de leur donner une ſi legére ſatisfaction. Je me ſuis rendu à ce ſentiment, & on les trouvera raſſemblées ici dans un même cahier. Cependant comme il y a des gens de piété, qui peut-être ne ſe ſoucieront guéres de lire les entretiens que je puis avoir avec mon Jardinier & avec mes Vers, il eſt bon de les avertir qu'il y a ordre de leur diſtribuer à part la derniere, ſçavoir celle qui traite de l'Amour de Dieu, & que non-ſeulement je ne trouverai pas étrange qu'ils ne liſent que celle-là; mais que je me ſens quelquefois moi-même en des diſpoſitions d'eſprit, où je voudrois de bon cœur n'avoir de ma vie compoſé que ce ſeul Ouvrage, qui vraiſemblablement ſera la derniére Piéce de Poëſie qu'on aura de moi: mon génie pour les Vers commençant à s'épuiſer, & mes Emplois hiſtoriques ne me laiſſant guéres le tems de m'appliquer à chercher & à ramaſſer des rimes. Voilà ce que j'avois à dire aux Lecteurs. Néanmoins, avant que de finir cette Préface, il ne ſera pas hors de propos, ce me ſemble, de raſſurer des perſonnes timides, qui n'ayant pas une fort grande idée de ma capacité en matiére de Théologie, douteront peut-être que tout ce que j'avance en mon Epître ſoit fort infaillible; & apréhenderont, qu'en voulant les conduire, je ne les égare. Afin donc qu'elles marchent ſûrement, je leur dirai, vanité à part, que je lû pluſieurs fois cette

Epître à un fort grand nombre de Docteurs de Sorbonne, de Peres de l'Oratoire & de Jésuites très-célébres, qui tous y ont applaudi, & en ont trouvé la doctrine très-saine & très-pure. Que beaucoup de Prélats illustres, à qui je l'ai récitée, en ont jugé comme eux. Que Monseigneur l'Evêque de Meaux, c'est-à-dire, une des plus grandes Lumiéres, qui ayent éclairé l'Eglise dans les derniers Siécles, a eu long-tems mon Ouvrage entre les mains; & qu'après les avoir lû & relû plusieurs fois, il m'a non-seulement donné son aprobation, mais trouvé bon que je publiasse à tout le monde qu'il me la donnoit. Enfin, que pour mettre le comble à ma gloire, ce saint Archevêque, dans le Diocèse duquel j'ai eu le bonheur de me trouver, ce grand Prélat, dis-je, aussi éminent en doctrine & en vertus, qu'en dignité & en naissance, que le plus grand Roi de l'Univers, par un choix visiblement inspiré du Ciel, a donné à la Ville Capitale de son Royaume, pour assurer l'innocence, & pour détruire l'erreur; Monseigneur l'Archevêque de Paris, en un mot, a bien daigné aussi examiner soigneusement mon Epître, & a eu même la bonté de me donner, sur plus d'un endroit, des conseils que j'ai suivis; & m'a enfin accordé aussi son aprobation, avec des éloges dont je suis également ravi & confus. Au reste comme il y a des Gens qui ont publié, que mon Epître n'étoit qu'une vaine déclaration, qui n'attaquoit rien de réel, ni qu'aucun homme eût jamais avancé, je veux bien, pour l'intérêt de la Vérité, mettre ici la Proposition que j'y combats, dans la Langue, & dans les termes qu'on la soutient en plus d'une Ecole. La voici: Attritio ex gehennæ metu sufficit, etiam sine ulla Dei dilectione, & sine ullo ad Deum offensum respectu; quia talis honesta & supernaturalis est.

C'est cette Proposition que j'attaque, & que je soutiens fausse, abominable, & plus contraire à la vraie Religion, que le Lutheranisme ni le Calvinisme. Cependant je ne crois pas qu'on puisse nier qu'on ne l'ait encore soutenue depuis peu, & qu'on ne l'ait même inférée dans quelques Catéchismes en des mots fort approchans des termes Latins, que je viens de rapporter.

Digitized by Google

EPITRE X.

A mes Vers.

J'Ai beau vous arrêter, ma remontrance eſt vaine,
Allez, partez mes Vers, dernier fruit de ma veine;
C'eſt trop languir chez moi dans un obſcur ſéjour.
La priſon vous déplaît, vous cherchez le grand jour;
Et déja chez Barbin, ambitieux Libelles,
Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles.
Vains & foibles enfans dans ma vieilleſſe nés,
Vous croyez ſur les pas de vos heureux Aînés,
Voir bien-tôt vos bons mots, paſſans du Peuple aux Princes,
Charmer également la Ville & les Provinces;
Et par le prompt effet d'un ſel rejouiſſant,
Devenir quelquefois Proverbes en naiſſant.
Mais perdez cette erreur, dont l'apas vous amorce.
Le tems n'eſt plus mes Vers, ou ma Muſe en la force;
Du Parnaſſe François formant les Nourriſſons,
De ſi riches couleurs habilloit ſes leçons.
Quand mon Eſprit pouſſé d'un courroux légitime,
Vint devant la Raiſon plaider contre la Rime;
A tout le Genre Humain ſçut faire le procès,
Et s'attaqua ſoi-même avec tant de ſuccès.
Alors il n'étoit point de Lecteur ſi ſauvage,
Qui ne ſe déridât en liſant mon Ouvrage;
Et qui, pour s'égayer, ſouvent dans ſes Diſcours,
D'un mot pris en mes Vers n'empruntât le ſecours.
Mais aujourd'hui qu'enfin la vieilleſſe venue.
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chenue,
A jetté ſur ma tête, avec ſes doigts peſans,
Onze luſtres complets ſurchargés de trois ans,
Ceſſez de préſumer dans vos folles penſées,

Digitized by Google

Mes Vers, de voir en foule à vos rimes glacées
Courir, l'argent en main, les Lecteurs empreſſés.
Nos beaux jours ſont finis, nos honneurs ſont paſſés;
Dans peu vous allez voir vos froides rêveries;
Exciter du Public les juſtes mocqueries;
Et leur Auteur, jadis à Régnier préféré,
A Pinchêne, à Liniére, à Perrin comparé.
Vous aurez beau crier: * *O Vieilleſſe ennemie!*
N'a-t-il donc tant vécu que pour cette infamie?
Vous n'entendez par-tout qu'injurieux brocards;
Et ſur vous & ſur lui fondre de toutes parts.
(a) Que veut-il, dira-t-on? Quelle fougue indiſcréte
Ramene ſur les rangs encor ce vain Arhléte?
Quels pitoyables Vers! Quel ſtile languiſſant!
Malheureux, laiſſe en paix ton cheval vieilliſſant;
De peur que tout-à-coup efflanqué, ſans haleine,
Il ne laiſſe, en tombant, ſon Maître ſur l'arêne.
Ainſi s'expliqueront nos Cenſeurs ſourcilleux:
Et bien-tôt vous verrez mille Auteurs pointilleux
Piéce à piéce épluchant vos ſons & vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux Hyperboles;
Traiter tout noble mot de terme hazardeux,
Et dans tous vos Diſcours, comme monſtres hideux,
Huer la Métaphore, & la Métonymie;
(Grands mots que Pradon croit des termes de Chimie)
Vous ſoutenir qu'un Lit ne peut être effronté,
Que nommer la Luxure eſt une impureté.
En vain contre ce flot d'averſion publique

---

* Vers du Cid.

(a) *Horace, Liv. I. Ep. I. vſ. 7.*
Eſt mihi purgatam crebò qui perſonet aurem;
Solve ſeneſcentem maturè ſanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus & illia ducat.

Vous tiendrez queque-tems ferme ſur la Boutique;
Vous irez à la fin honteuſement exclus,
Trouver au Magaſin Pyrame, & Régulus *
Ou couvrir chez Thierri, d'une feuille encor neuve,
Les Méditations de Buzée & d'Hayneuve,
Puis, en triſtes lambeaux ſemés dans les marchés,
Souffrir tous les affronts au Jonas ** reprochés.
Mais quoi, de ces diſcours bravant la vaine attaque,
Déja comme les Vers de Cinna, d'Andromaque,
Vous croyez à grands pas chez la Poſtérité
Courir, marquez au coin de l'immortalité:
Hé bien, contentez donc l'orgueil qui vous enyvre;
Montrez-vous, j'y conſens: mais, du moins, dans mon Livre
Commencez par vous joindre à mes premiers Ecrits.
C'eſt-là qu'à la faveur de vos Freres chéris,
Peut-être enfin ſonfferts, comme enfans de ma plume,
Vous pourrez vous ſauver, épars dans le Volume.
Que ſi mêmes un jour le Lecteur gracieux,
Amorcé par mon nom, ſur vous tourne les yeux;
Pour m'en récompenſer, mes Vers avec uſure,
De votre Auteur alors faites lui la peinture,
Et, ſur-tout prenez ſoin d'effacer bien les traits
Dont tant de Peintres faux ont flétri mes portraits.
Dépoſez hardiment: qu'au fond cet homme horrible:
Ce Cenſeur qu'ils ont peint ſi noir & ſi terrible,
Fut un Eſprit doux, ſimple, ami de l'Equité,
Qui cherchant dans ſes Vers la ſeule Vérité,
Fit ſans être malin, ſes plus grandes malices,
Et qu'enfin ſa candeur ſeule a fait tous ces vices.
Dites, que harcelé par les plus vils Rimeurs,
Jamais bleſſant leurs Vers, il n'effleura leurs mœurs:

---

* Piéces de Théatre de Mr. Pradon.

** Poëme héroïque, non vendu.

Digitized by Google

Libre dans ſes diſcours, mais pourtant toujours ſage,
Aſſez foible de corps, aſſez doux de viſage,
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.
Que ſi quelqu'un, mes Vers, alors vous importune,
Pour ſçavoir mes Parens, ma vie & ma fortune;
Contez-lui, qu'allié d'aſſez hauts Magiſtrats,
Fils d'un Pere Greffier, né d'Ayeux Avocats,
Dès le berceau perdant une fort jeune Mere,
Réduit, ſeize ans après, à pleurer mon vieux Pere;
J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
Et de mon ſeul Génie en marchant ſecondé,
Studieux, amateur & de Perſe & d'Horace,
Aſſez près de Régnier m'aſſeoir ſur le Parnaſſe.
Que par un coup du Sort au grand jour amené,
Et des bords du Permeſſe à la Cour entraîné,
Je ſçus prenant l'eſſort par des routes nouvelles,
Elever aſſez haut mes Poëtiques aîles;
Que ce Roi dont le nom fait trembler tant de Rois,
Voulut bien que ma main crayonnât ſes exploits:
Que d'un plus Grand m'aima juſques à la tendreſſe,
Que ma vue à Colbert inſpiroit l'allegreſſe:
Qu'aujourd'hui même encor de deux ſens affoibli,
Retiré de la Cour & non mis en oubli,
Plus d'un Héros épris des fruits de mon étude,
Vient quelquefois chez moi goûter la ſolitude.
Mais des heureux regards de mon Aſtre étonnant
Marquez bien cet effet encore plus ſurprenant,
Qui dans mon ſouvenir aura toujours ſa place,
Que de tant d'Ecrivains de l'Ecole d'Ignace,
Etant, comme je ſuis ami ſi déclaré,
Ce Docteur toutefois ſi révéré,
Qui contr'eux de ſa plume épuiſa l'énergie,
Arnauld, le grand Arnauld fit mon apologie. *

* M. Arnauld a fait une Diſſertation, où il me juſtifie contre mes Cenſeurs, & c'eſt ſon dernier Ouvrage.

Digitized by Google

Sur mon tombeau futur, mes Vers, pour l'énoncer;
Courez en lettres d'or de ce pas vous placer.
Allez jusqu'où l'Aurore en naissant voir l'Hydaspe,
Chercher, pour l'y graver, le plus précieux Jaspe.
Sur-tout; à mes Rivaux sçachez bien l'étaler.
Mais je vous retiens trop. C'est assez vous parler.
Déja, plein du beau feu qui pour vous le transporte,
Barbin impatient chez moi frape à la porte.
Il vient pour vous chercher. C'est lui: j'entends sa voix.
Adieu, mes Vers, adieu pour la derniere fois.

EPITRE XI.

A mon Jardinier.

LAborieux Valet du plus commode Maître,
Qui, pour te rendre heureux ici bas, pouvoit naître?
ANTOINE, Gouverneur de mon Jardin d'Auteuil,
Qui dirige chez moi l'If & le Chévre feuil.
Et sur mes Espaliers, industrieux Génie,
Sçais si bien exercer l'Art de la Quintinie;
(a) O! que de mon esprit triste & mal ordonné,
Ainsi que de ce champ par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et des défauts sans nombre arracher les racines!
Mais parle: Raisonnons. Quand du matin au soir,
Chez moi poussant la bêche, ou portant l'arrosoir,

(a) *Horace, Liv. I. Ep. XIV. vs. 4. parle ainsi à son Métayer.*
Certemus, spinas animone ego fortiùs, an tu
Evellas agro: & melior sit Horatius, an res.

Tu fais d'un sable aride une terre fertile,
Et rends tout mon Jardin à tes loix si docile:
Que dis-tu, de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,
De paroles dans l'air par élans envolées,
Effrayer les Oiseaux perchés dans mes allées?
Ne soupçonnes-tu point, qu'agité du Démon,
Ainsi que ce * Cousin des quatre Fils Aimon,
Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire,
Je rumine, en marchant, quelque endroit du Grimoire:
Mais non: tu te souviens qu'au Village on t'a dit,
Que ton Maître est nommé, pour coucher par écrit
Les faits d'un Roi plus grand en sagesse, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze Pairs de France;
Tu crois qu'il y travaille, & qu'au long de ce mur
Peut-être en ce moment il prend Mons & Namur.
Que penserois-tu donc, si l'on t'alloit aprendre,
Que ce grand Chroniqueur des gestes d'Alexandre;
Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
S'agite, se demene, & s'use le cerveau,
Pour te faire à toi-même en rimes insensées
Un bizarre portrait de ses folles pensées?
Mon Maître, diras-tu, passe pour un Docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un Prédicateur.
Sous ces arbres pourtant, de si vaines sornettes
Il n'iroit point troubler la paix de ces Fauvettes,
S'il lui falloit toujours; comme moi, s'exercer,
Labourer, couper, tondre, aplanir, palisser,
Et dans l'eau de ces puits sans relâcher tirée,
De ce sable étancher la soif démesurée.
ANTOINE, de nous deux tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans ce Jardin, c'est toi.
O! que tu changerois d'avis & de langage,
Si deux jours seulement libre du Jardinage,
Tout-à-coup devenu Poëte & bel Esprit,

* Maugu.

Tu t'allois engager à polir un Ecrit,
Qui dit ſans s'avillir, les plus petites choſes;
Fit, des plus ſecs Chardons, des Oeillets & des Roſes:
Et ſçût même au diſcours de la Ruſticité
Donner de l'élégance & de la dignité;
Un Ouvrage, en un mot, qui, juſte en tous ſes termes,
Sçût plaire à Dagueſſeau, * ſçût ſatisfaire Termes.
Sçût, dis-je contenter, en paroiſſant au jour,
Ce qu'ont d'Eſprits plus fin & la Ville & la Cour.
Bien-tôt de ce travail revenu ſec & pâle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle:
Tu dirois reprenant ta pelle & ton rêteau,
J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau;
Que d'aller follement, égaré dans les nuës,
Me laſſer à chercher des viſions cornuës,
Et pour lier des mots ſi mal s'entr'accordans,
Prendre dans ce Jardin la Lune avec les dents.
Aprens donc, & viens; qu'un Pareſſeux t'aprenne,
ANTOINE, ce que c'eſt que fatigue, & que peine.
L'Homme ici-bas toujours inquiet & gêné,
Eſt, dans le repos même, au travail condamné.
La fatigue l'y ſuit. C'eſt en vain qu'aux Poëtes
Les neuf trompeuſes Sœurs dans leurs douces retraites,
Promettant du repos ſous leurs ombrages frais:
Dans ces tranquiles Bois pour eux plantés exprès;
La Cadence auſſi-tôt, la Rime, la Céſure,
La riche expreſſion, la nombreuſe Meſure,
Sorciéres, dont l'amour ſçait d'abord les charmer,
De fatigues ſans fin viennent les conſumer.
Sans ceſſe pourſuivant ces fugitives Fées,
On voit ſous les Lauriers haleter les Orphées.
Leur Eſprit toutefois ſe plaît dans ſon tourment;
Et ſe fait de ſa peine un noble amuſement:
Mais je ne trouve point de fatigue ſi rude,

* Avocat Général.

Que l'ennuyeux loisir d'un Mortel sans étude,
Qui jamais ne sortant de sa stupidité,
Soûtient, dans les langueurs de son oisiveté
D'une lâche Indolence esclave volontaire,
Le pènible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offusqué de ses pensers épais,
Loin du trouble & du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
Tous les honteux Plaisirs, Enfans de la molesse,
Usurpans sur son Ame un absolu pouvoir,
De monstrueux desirs le viennent émouvoir,
Irritent de ses Sens la fureur endormie,
Et le font le joüet de leur triste infâmie.
Puis sur leurs pas soudain arrivent les Remords:
Et bien-tôt avec eux tous les Fléaux du corps.
La Pierre, la Colique, & les Gouttes cruelles,
Guénaud, Raissant, Brayer, * presqu'aussi tristes qu'Elles,
Chez l'indigne Mortel courent tous s'assembler,
De travaux douloureux le viennent accabler,
Sur le duvet d'un Lit, théâtre de ses gênes,
Lui font scier des Rocs, lui font fendre des Chênes,
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnois donc, ANTOINE, & conclus avec moi,
Que la Pauvreté mâle, active & vigilante,
Est, parmi les travaux, moins lasse, & plus contente,
Que la Richesse oisive au sein des Voluptés.
Je te vai sur cela prouver deux vérités.
L'une, que le travail aux Hommes nécessaire,
Fait leur félicité, plutôt que leur misére:
Et l'autre, qu'il n'est point de Coupable en repos.
C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
Sui-moi donc. Mais je voi, sur ce début de Prône,
Que ta bouche déja s'ouvre large d'une aune;
Et que les yeux fermés tu baisse le menton.
Ma foi, le plus sûr est de finir ce sermon.

* Fameux Médecins.

Digitized by Google

Auſſi bien j'aperçois ces Melons qui t'atttendent ;
Et ces Fleurs, qui là-bas entr'elles ſe demandent,
S'il eſt Fête au Village ; & pour quel Saint nouveau
On les laiſſe aujourd'hui ſi long-tems manquer d'eau.

EPITRE XII.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

A Monſieur l'Abbé RENAUDOT.

DOcte Abbé, tu dis vrai, l'Homme au crime attaché,
En vain, ſans aimer Dieu, croit ſortir du péché.
Toutefois, n'en déplaiſe aux tranſports frénétiques
Du fougueux Moine * auteur des troubles Germaniques,
Des tourmens de l'Enfer la ſalutaire Peur
N'eſt pas toujours l'effet d'une noire vapeur,
Qui de remords ſans fruit agitant le coupable,
Aux yeux de Dieu le rende encor plus haïſſable.
Cette utile frayeur, propre à nous pénétrer,
Vient ſouvent de la Grace en nous prête d'entrer,
Qui veut dans notre cœur ſe rendre la plus forte,
Et, pour ſe faire ouvrir, déja frape à la porte.
Si le Pécheur, pouſſé de ce ſaint mouvement,
Souvent Dieu tout-à-coup d'un vrai zéle l'enflame
Le Saint-Eſprit revient habiter dans ſon ame,
Y convertit enfin les ténébres en jour,
(a) Et la crainte ſervile en filial Amour,

---

* Luther.

(a) *Horace, Lib. I. Ep. XVI. vſ.* 52.
Oderunt peccare boni, virtutis amore ;
Tu nihil admittes in te, formidine pœnæ.

C'eſt ainſi que ſouvent la Sageſſe ſuprême,
Pour chaſſer le Démon, ſe ſert du Démon même.
Mais lorſqu'en ſa malice un Pécheur obſtiné,
Des horreurs de l'Enfer vainement étonné,
Loin d'aimer, humble Fils, ſon véritable Pere,
Craint & regarde Dieu comme un Tyran ſévére;
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun apas,
Et ſouhaite en ſon cœur, que ce Dieu ne ſoit pas.
En vain la peur ſur lui remportant la victoire,
Aux pieds d'un Prêtre il courut décharger ſa mémoire.
Vil eſclave toujours ſous le joug du péché,
Au Démon il rédoute il demeure attaché.
L'Amour eſſentiel à notre pénitence
Doit être l'heureux fruit de notre repentance.
Non, quoique l'ignorance enſeigne ſur ce point,
Dieu ne fait jamais grace à qui ne l'aime point.
A le chercher la peur nous diſpoſe & nous aide:
Mais il ne vient jamais, que l'Amour ne ſuccéde.
Ceſſez de m'oppoſer vos diſcours impoſteurs,
Confeſſeurs inſenſés, ignorans Séducteurs,
Qui pleins des vains propos que l'erreur vous débite,
Vous figurez qu'en vous un pouvoir ſans limite,
Juſtifie à coup ſûr tout pécheur allarmé,
Et que ſans aimer Dieu, l'on peut en être aimé;
Quoi donc, cher Renaudot, un Chrétien effroyable
Qui jamais, ſervant Dieu, n'eut d'objet que le Diable,
Pourra, marchant toujours dans des ſentiers maudits,
Par des formalités gagner le Paradis?
Et parmi les Elûs, dans la Gloire éternelle,
Pour quelques Sacremens reçûs ſans aucun zéle,
Dieu fera voir aux yeux des Saints épouvantés
Son ennemi mortel aſſis à ſes côtés?
Peut-on ſe figurer de ſi folles chimeres?
On voit pourtant, on voit des Docteurs même auſtéres,

Digitized by Google

C'eſt ainſi quelquefois qu'un indolent Myſtique,
Au milieu des péchés tranquille Fanatique,
Du plus parfait Amour penſe avoir l'heureux don,
Et croit poſſéder Dieu dans les bras du Démon.
Voulez-vous donc ſçavoir ſi la foi dans votre ame
Allume les ardeurs d'une ſincére flame ?
Conſultez-vous vous-même. A ſes régles ſoumis,
Pardonnez-vous ſans peine à tous vos Ennemis ?
Combattez-vous vos ſens ? Domptez-vous vos foibleſſes ?
Dieu dans le pauvre eſt-il l'objet de vos largeſſes ?
Enfin dans tous ſes points pratiquez-vous ſa Loi ?
Oui, dites-vous, Allez, vous l'aimez, croyez-moi,
Qui fait exactement ce que ma Loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, *l'Amour que je demande.*
Faites-le donc; & ſûr qu'il nous veut ſauver tous,
Ne vous allarmez point pour quelques vains dégoûts ?
Qu'en ſa faveur ſouvent la plus ſainte ame éprouve,
Marchez, courez à lui. Qui le cherche le trouve;
Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,
Plus par vos actions, ſongez à l'arrêter.
Mais ne ſoutenez point cet horrible blaſphême,
Qu'un Sacrement reçu, qu'un Prêtre, que Dieu même.
Quoique vos faux Docteurs oſent vous avancer,
De l'amour qu'on lui doit puiſſe vous diſpenſer.
Mais s'il faut, qu'avant tout, dans une ame Chrétienne,
Diront ces grands Docteurs, l'Amour de Dieu ſurvienne,
Puiſque ce ſeul Amour ſuffit pour nous ſauver,
De quoi le Sacrement viendra-t-il nous laver ?
Sa vertu n'eſt donc plus qu'une vertu frivole ?
O le bel argument digne de leur Ecole !
Quoi, dans l'amour divin, en nos cœurs allumé
Le vœu du Sacrement n'eſt-il pas renfermé ?
Un payen converti, qui croit un Dieu ſuprême,
Peut-il être Chrétien qu'il n'aſpire au Baptême,

Digitized by Google

Ni le Chrétien en pleurs être vraiment touché,
Qu'il ne veuille à l'Eglise avouer son péché ?
Du funeste esclavage, où le Démon nous traîne,
C'est le Sacrement seul qui peut rompre la chaîne ;
Aussi l'Amour d'abord y court avidement :
Mais lui-même, il en est l'ame & le fondement.
Lorsqu'un pécheur ému d'une humble repentance,
Par les dégrés prescrits court à la Pénitence,
S'il n'y peut parvenir, Dieu sçait les supposer.
Le seul Amour manquant ne peut point s'excuser.
C'est par lui que dans nous la grace fructifie.
C'est lui qui nous ranime, & qui nous vivifie.
Pour nous rejoindre à Dieu, lui seul est le lien,
Et sans lui, Foi, Vertus, Sacremens, tout n'est rien,
A ces Discours pressans que sçauroit-on répondre ?
Mais approchez ; Je veux encor mieux vous confondre,
Docteurs. Dites-moi donc : Quand nous sommes absous,
Le Saint-Esprit est-il, ou n'est-il pas en nous ?
S'il est en nous, peut-il, n'étant qu'Amour lui-même,
Ne nous échauffer point de son Amour suprême ?
Et s'il n'est pas en nous, Satan toujours vainqueur
Ne demeure-t-il pas maître de notre cœur ?
Avouez donc qu'il faut qu'en nous l'Amour renaisse,
Et n'allez point, pour fuïr la raison qui vous presse,
Donner le nom d'Amour au trouble inanimé
Qu'au cœur d'un Criminel la peur seule a formé.
L'ardeur qui justifie, & que Dieu nous envoye,
Quoi qu'ici-bas souvent inquiéte, & sans joye,
Est pourtant cette ardeur, ce feu d'amour,
Dont brûle un Bienheureux en l'éternel séjour.
Dans le fatal instant qui borne notre vie,
Il faut que de ce feu notre ame soit remplie ;
Et Dieu sourd à nos cris, s'il ne l'y trouve pas,
Ne l'y rallume plus après notre trépas.

Rendez-vous

Rendez-vous donc enfin à ces clairs syllogiſmes,
Et ne prétendez plus par vos confus ſophiſmes
Pouvoir encore aux yeux du Fidèle éclairé
Cacher l'Amour de Dieu dans l'Ecole égaré.
Aprenez que la Gloire, où le Ciel nous apelle,
Un jour des vrais Enfans doit couronner le zèle,
Et non les froids remords d'un Eſclave craintif,
Où crut voir Abelli * quelqu'Amour négatif
Mais quoi ? J'entends déja plus d'un fier Scholaſtique,
Qui me voyant ici ſur ce ton dogmatique,
En vers audacieux traiter ſes points ſacrez,
Curieux, me demande, où j'ai pris mes degrez:
Et ſi, pour m'éclairer ſur ces ſombres matiéres,
Deux cens Auteurs extraits m'ont prêté leurs lumiéres
Non. Mais pour décider, que l'Hôme, qu'un Chrétien
Eſt obligé d'aimer l'unique Auteur du bien,
Le Dieu qui le nourrit, le Dieu qui le fit naître,
Qui nous vint par ſa mort donner un ſecond Etre,
Faut-il avoir reçû le bonnet Doctoral ?
Avoir extrait Gamache, Iſambert, & Duval ?
Dieu : dans ſon Livre Saint, ſans chercher d'autre Ouvrage,
Ne l'a-t'il pas écrit lui même à chaque page ?
De vains Docteurs encore, ô prodige honteux !
Oſerons-nous en faire un Problême douteux !
Viendront traiter d'erreur, digne de l'anathême,
L'indiſpenſable Loi d'aimer Dieu pour lui-même ;
Et par un Dogme faux dans nos jours enfanté,
Des devoirs du Chrétien rayer la Charité !
Si j'allois conſulter chez eux le moins ſévére,
Et lui diſois. Un Fils doit-il aimer ſon Pere ?
Ah ! peut on douter, diroit-il bruſquement.
Et quand je leur demande en ce même moment:
L'Homme, ouvrage d'un Dieu ſeul bon, & ſeul aimable,

* Miſérable Défenſeur de la fauſſe Attrition.

Doit-il aimer ce Dieu son Pere véritable ?
Leur plus rigide Auteur n'ose le décider,
Et craint en l'affirmant de se trop hazarder.
Je ne m'en puis défendre ; il faut que je t'écrive
La Figure bizarre, & pourtant assez vive,
Que je sçus l'autre jour employer dans son lieu,
Et qui déconcerta ces Ennemis de Dieu.
Au sujet d'un Ecrit qu'on nous venoit de lire,
Un d'entr'eux m'insulta, sur ce que j'osai dire,
Qu'il faut, pour être absous d'un crime confessé,
Avoir pour Dieu du moins un Amour commencé.
Ce Dogme, me dit-il, est un pur Calvinisme.
O Ciel ! me voilà donc dans l'Erreur, dans le Schisme,
Et partant reprouvé. Mais, poursuivis-je alors,
Quand Dieu viendra juger les Vivans, & les Morts,
Et des humbles Agneaux, objets de ta tendresse,
Séparera des Boucs la troupe pechereſſe,
A tous il nous dira, sévére ou gracieux ;
Ce qui nous fit impurs ou justes à ses yeux.
Selon vous donc, à moi reprouvé, bouc infâme,
Va brûler, dira-t-il, en l'éternelle flâme,
Malheureux, qui soutint, que l'Homme dût m'aimer,
Et qui sur ce sujet, trop prompt à déclamer,
Prétendit, qu'il falloit, pour fléchir ma Justice,
Que le Pécheur touché de l'horreur de son vice,
De quelque ardeur pour moi sentît les mouvemens,
Et gardât le premier de mes Commandemens.
Dieu, si je vous en croi, me tiendra ce langage.
Mais à vous, tendre Agneau, son plus cher héritage,
Orthodoxe Ennemi d'un Dogme si blâmé,
Venez, vous dira-t-il, Venez, mon Bien aimé ;
Vous, qui dans les détours de vos raisons subtiles
Embarrassant les mots d'un des plus Saints Conciles
Avez délivré l'homme, O l'utile Docteur !
De l'importun fardeau d'aimer son Créateur.

Entrez au Ciel, Venez, comblé de mes louanges,
Du besoin d'aimer Dieu désabuser les Anges.
A de tels mots, si Dieu pouvoit les prononcer,
Pour moi je répondrois, je croi, sans l'offenser,
O! que pour vous mon cœur moins dur, & moins farouche,
Seigneur, n'a-t-il hélas! parlé comme ma bouche?
Ce seroit ma réponse à ce Dieu fulminant.
Mais, vous, de ses douceurs objet fort surprenant;
Je ne sçais pas comment, ferme en votre Doctrine,
Des ironiques mots de sa bouche Divine
Vous pourriez sans rougeur, & sans confusion,
Soutenir l'amertume, & la dérision.
L'audace du Docteur, par ce discours frappée;
Demeura sans replique à ma prosopopée.
Il sortit tout-à-coup & murmurant tout bas
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas;
S'en alla chez Binsfeld, ou chez Basile Ponce. *
Sur l'heure, à mes raisons, chercher une réponse.

---

* Deux Défenseurs de la fausse Attrition.

Fin des Epîtres.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

SUR L'ART POËTIQUE.

C'Eſt à M. Deſpréaux principalement que la France eſt redevable de cette juſteſſe & de cette ſolidité qui ſe font remarquer dans les Ouvrages de nos bons Ecrivains. Ce ſont ſes premiéres productions qui ont le plus contribué à bannir l'affectation & le mauvais goût. Mais c'étoit peu pour lui d'avoir corrigé les Poëtes par ſa Critique, s'il ne les avoit encore inſtruits par ſes préceptes. Dans cette vuë, il forma le deſſein de compoſer une Art Poëtique.

Le célébre M. PATRU, *à qui il communiqua ſon deſſein, ne crut pas qu'il fut poſſible de l'exécuter avec ſuccès. Il convenoit qu'on pouvoit bien expliquer les régles générales de la Poëſie, à l'exemple d'Horace; mais pour les régles particuliéres, ce détail ne lui paroiſſoit pas propre à être mis en Vers François, & il eut aſſez mauvaiſe opinion de notre Poëſie, pour la croire incapable de ſe ſoutenir dans des matiéres auſſi ſéche que le ſont de ſimples préceptes.*

Néanmoins, les difficultés que ce judicieux Critique prevoyoit, bien loin d'effrayer notre jeune Poëte, ne ſervirent qu'à l'animer, & à lui donner une plus grande idée de ſon entrepriſe. Il commença dès lors à travailler à ſon Art Poëtique, & quelque tems après il en alla réciter le commencement à ſon Ami, qui voyant la noble audace avec laquelle notre Auteur entroit en matiére, changea de ſentiment, & l'exhorta bien ſérieuſement à continuer.

Ce fut en ce même tems qu'il mit la derniére main à ſon Poëme du Lutrin qui étoit déja bien avancé; de ſorte que ces deux Ouvrages furent en état de paroître en 1674. avec les quatre premiéres Epîtres.

Digitized by Google

L'Art Poëtique passe communement pour le chef-d'œuvre de notre Auteur. Trois choses principalement le rendent considérable : la difficulté de l'entreprise, la beauté des Vers, & l'utilité de l'Ouvrage.

On peut même lui donner une autre louange, que sa modestie lui faisoit rejetter : c'est qu'il y a plus d'ordre dans sa Poëtique que dans celle d'Horace, & qu'il est entré bien plus avant que cet Ancien, dans le détail des régles de la Poësie.

Ses Ennemis l'accusérent pourtant de n'avoir fait que traduire la Poëtique d'Horace ; mais il se contenta de leur répondre, qu'il les remercioit de cette accusation : Car puisque dans mon Ouvrage, *dit il*, qui est d'onze cens Vers, il n'y en a pas plus de cinquante ou de soixante imités d'Horace, ils ne peuvent pas faire un plus bel éloge du reste, qu'en le supposant traduit de ce grand Poëte ; & je m'étonne après cela qu'ils osent combattre les régles que j'y débite.

Dans le premier Chant de ce Poëme, l'Auteur donne des régles générales pour la Poësie : mais ces régles n'appartiennent point si proprement à cet Art, qu'elles ne puissent aussi être pratiquées utilement dans les autres genres d'écrire. Une courte digression renferme l'Histoire de la Poësie Françoise, depuis VILLON *jusqu'à* MALHERBE.

Dans le second Chant & dans le troisiéme, il donne le caractére des divers genres de Poësie en particulier.

Enfin, le quatriéme Chant contient la suite des instructions nécessaires à tous les Poëtes.

Digitized by Google

L'ART POËTIQUE.

CHANT PREMIER.

C'Est en vain au Parnaſſe un téméraire Auteur
Penſe de l'Art des Vers atteindre la hauteur.
S'il ne ſent point du Ciel l'influence ſecrette.
(a) Si ſon Aſtre en naiſſant ne l'a formé Poëte,
Dans ſon génie étroit il eſt toujours captif.
Pour lui Phébus eſt ſourd, & Pégaſe eſt rétif.
O vous donc qui brûlans d'une ardeur périlleuſe
Courez du bel Eſprit la carriére épineuſe,
N'allez pas ſur des Vers ſans fruit vous conſumer,
Ni prendre pour Génie un amour de rimer.
Craignez d'un vain plaiſir les trompeuſes amorces,
Et conſultez long-tems votre eſprit & vos forces.
La nature fertile en Eſprits excellens,
Sçait entre les Auteurs partager les talens,
L'un peut tracer en Vers une amoureuſe flamme :
L'autre, d'un trait plaiſant aiguiſer l'Epigramme.
Malherbe d'un Héros peut vanter les Exploits ;
Racan chanter Philis, les Bergers & les Bois.

(a) *Horace dans l'Art Poëtique, vſ.* 383.
Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ.

Digitized by Google

Mais souvent un Esprit qui se flate, & qui s'aime,
Méconnoît son Génie, & s'ignore soi-même.
Ainsi, * Tel autrefois, qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses Vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal-à propos, d'une voix insolente,
Chanter du Peuple Hébreu la fuite triomphante,
Et poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.
Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la Rime.
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr;
La Rime est une esclave, & ne doit qu'obéir.
Lors qu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue.
Au joug de la raison sans peine elle fléchit;
Et loin de la gêner, la sert & l'enrichit.
Mais lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle;
Et pour la ratraper, le Sens court après elle.
Aimez donc la Raison. Que toujours vos Ecrits
Empruntent d'elle seule & leur lustre & leur prix.
La plupart emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit Sens, vont chercher leur pensée.
Ils croiroient s'abaisser dans leurs Vers monstrueux
S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Evitons ces excès. Laissons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au Bon Sens; mais pour y parvenir,
Le chemin est glissant & pénible à tenir.
Pour peu qu'on s'en écarte, aussi-tôt on se noye,
La Raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie.
Un Auteur quelquefois trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
S'il rencontre un Palais, il m'en dépeint la face,

---

* Saint Amand, Auteur de Moïse sauvé.

Il me promene après de terraſſe en terraſſe :
Ici s'offre un Perron ; là régne un corridor ;
Là ce balcon s'enferme en un baluſtre d'or ;
Il compte des plafonds les ronds & les ovales ;
*Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont qu'Aſtragales.**
Je ſaute vingt feuillets pour en trouver la fin ;
Et je me ſauve à peine au travers du Jardin.
Fuyez de ces Auteurs l'abondance ſtérile ;
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant :
L'eſprit ſaſſaſié le rejette à l'inſtant.
Qui ne ſçait ſe borner, ne ſçut jamais écrire.
(*a*) Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un vers étoit fort foible, & vous le rendez dur.
(*b*) J'évite d'être long, & je deviens obſcur.
L'un n'eſt point trop fardé ; mais ſa Muſe eſt trop nue.
L'autre a peur de ramper, il ſe perd dans la nue.
Voulez-vous du Public mériter les amours ?
Sans ceſſe en écrivant variez vos diſcours.
Un ſtile trop égal & toujours uniforme.
En vain brille à nos yeux ; il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces Auteurs nés pour nous ennuyer,
Qui toujours ſur un ton ſemblent Pſalmodier.
Heureux, qui dans ſes Vers ſçait, d'une voix legére,
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévére !
Son Livre aimé du Ciel & chéri des Lecteurs,
Eſt ſouvent chez Barbin, entouré d'acheteurs.

---

* Vers de Scudéri.

(*a*) *Ibid. vſ.* 31.

Invitum ducit culpæ fuga, ſi caret arte.

(*b*) *Ibid. vſ.* 25.

Brevis eſſe laboro,
Obſcurus fio ; ſectantem lævia nervi
Deficiunt animique ; profeſſus grandia, turget,
Serpit humi tutus nimium, timiduſque procellæ.

Quoique

Quoique vous écriviez, évitez la baſſeſſe.
Le ſtile moins noble a pourtant ſa nobleſſe.
Au mépris du Bon-Sens, le Burleſque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par ſa nouveauté.
On ne vid plus en Vers que pointes triviales.
Le Parnaſſe parla le langage des Hales.
La licence à rimer, alors n'eut plus de frein.
Apollon traveſti devint un Tabarin. *
Cette contagion infecta les Provinces,
Du Clerc & du Bourgeois paſſa juſqu'aux Princes;
Le plus mauvais Plaiſant eut ſes aprobateurs,
Et juſqu'à Daſſouci **, tout trouva des Lecteurs.
Mais de ce ſtile enfin la Cour deſabuſée,
Dédaigna de ces Vers l'extravagance aiſée;
Diſtingua le naïf, du plat & du bouffon;
Et laiſſa la Province admirer le Typhon ***
Que ce ſtile jamais ne ſoüille votre Ouvrage
Imitons de Marot l'élegant badinage;
Et laiſſons le Burleſque aux Plaiſans du Pont-neuf.
Mais n'allez point auſſi ſur les pas de Brébeuf,
Même en une Phraſe, entaſſer ſur les rives,
Des morts & des mourans cent montagnes plaintives ****.
Prenez mieux votre ton. Soyez ſimple avec art,
Sublime ſans orgueïl, agréable ſans fard.
N'offrez rien au Lecteur que ce qui peut lui plaire;
Ayez pour la cadance une oreille ſévére.

---

* C'eſt le nom d'un vendeur d'Orviétan, qui amuſoit le peuple par des farces remplies de méchantes plaiſanteries.

** Méchant Poëte, qui a traduit en vers burleſques les *Métamorphoſes d'Ovide*. Cette traduction n'eſt qu'un ramas des expreſſions les plus baſſes & les plus groſſiéres qu'on puiſſe imaginer.

*** Poëme burleſque, dont *Scarron* eſt l'Auteur; qui eſt intitulé la *Gigantomachie*: Typhon en eſt un des principaux perſonnages.

**** Vers de Brébeuf.

Digitized by Google

Que toujours dans nos Vers, le Sens coupant les mots,
Suſpendre l'hémiſtiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.
Il eſt un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais ſons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli, la plus noble penſée
Ne peut plaire à l'eſprit quand l'oreille eſt bleſſée.
Durant les premiers ans du Parnaſſe François,
Le caprice tout ſeul faiſoit toutes les loix.
La rime au bout des mots, aſſemblez ſans meſure,
Tenoit lieux d'ornemens, de nombre & de céſure.
Villon ſçut le premier, dans les ſiécles groſſiers,
Débroüiller l'Art confus de nos vieux Romanciers.
Marot bien-tôt aprés fit fleurir les Ballades,
Tourna des Triolets, rima des Maſcarades;
A des refrains réglez aſſervit les Rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tous nouveaux.
Ronſard qui le ſuivit, par un autre méthode,
Réglant tout broüilla tout, fit un Art à ſa mode:
Et toutefois long-tems eut un heureux deſtin.
Mais ſa Muſe, en François, parlant Grec & Latin,
Vit dans l'âge ſuivant, par un retour groteſque,
Tomber de ſes grands mots le faſte pédanteſque.
Ce Poëte orgueilleux trébuché de ſi haut,
Rendit plus retenus Deſportes & Bertaut.
Enfin Malherbe vint; & le premier en France,
Fit ſentir dans les Vers une juſte cadence:
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et réduiſit la Muſe aux régles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain, la Langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances avec graces aprirent à tomber;
Et le Vers ſur le Vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ces loix, & ce Guide fidèle
Aux Auteurs de ce tems ſert encor de modèle.
Marchez donc ſur ſes pas, aimez la pureté,
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.

Digitized by Google

Si le ſens de vos Vers tarde à ſe faire entendre,
Mon eſprit auſſi-tôt commence à ſe détendre,
Et de vos vains diſcours prompt à ſe détacher,
Ne ſuis point un Auteur, qu'il faut toujours chercher.
Il eſt certains Eſprits, dont les ſombres penſées
Sont d'un nuage épais toujours embarraſſées.
Le jour de la Raiſon ne le ſçauroit percer.
Avant donc que d'écrire, aprenez à penſer.
(*a*) Selon que notre idée eſt plus ou moins obſcure
L'expreſſion la ſuit ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,
Et les mots pour lire arrivent aiſément.
Sur-tout, qu'en vos Ecrits la Langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous ſoit toujours ſacrée.
En vain vous me frapez d'un ſon melodieux,
Si le terme eſt impropre, ou le tour vicieux,
Mon eſprit n'admet point un pompeux Barbariſme,
Ni d'un Vers empoulé l'orgueilleux Soléciſme.
Sans la Langue en un mot, l'Auteur le plus divin
Eſt toujours, quoiqu'il faſſe, un mauvais Ecrivain.
(*b*) Travaillez à loiſir, quelqu'ordre qui vous preſſe,
Et ne vous piquez point d'une folle vîteſſe.
Un ſtile ſi rapide, & qui court en rimant,
Marque moins trop d'eſprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruiſſeau, qui ſur la molle arêne,
Dans un pré plein de fleurs lentement ſe promene,
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
Roule plein de gravier, ſur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement, & ſans perdre courage,

(*a*) *Ibid. vſ.* 111.
Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.

(*b*) *Ibid. vſ.* 292.
Carmen reprehendite, quod non
Multa dies & multa litura coercuit, atque
Perfectum decies non caſtigavit ad unguem.

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
Polissez-le sans cesse, & le repolissez,
Ajoûtez quelquefois, & souvent effacez.
C'est peu qu'en un Ouvrage, où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semez de tems en tems périllent.
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
(a) Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les piéces assorties
(b) N'y forme qu'un seul tout de diverses parties:
Que jamais du sujet le discours s'écartant,
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos Vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévére Critique.
L'ignorance toûjours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer
Qu'ils soient de vos écrits les confidens sincéres,
Et de tous vos défauts les zélez adversaires,
Dépoüillez devant eux l'arrogance d'Auteur:
Mais sçachez de l'Ami discerner le Flâteur,
Tel vous semble aplaudir qui vous raille & vous joue;
Aimez qu'on vous conseille, & non pas qu'on vous loue.
(c) Un Flâteur aussi-tôt cherche à se récrier.

(a) *Ibid. vs.* 152.
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.
(b) *Ibid. vs.* 23.
Denique, Sit quodvis simplex dumtaxat & unum.
(c) *Ibid. vs.* 426.
Tu seu donaris, seu quid donare voles cui
Nolito ad versus tibi factos ducere plenum
Lætitiæ, clamabit enim: pulcrè, benè, rectè,
Pallescet super his, etiam stillabit amicis
Ex oculis rorem, saliet, tundet pede terram.
Ut, qui conducti plorant in funere, dicunt
Et faciunt prope plura dolentibus ex animo: sic
Derisor vero plus laudatore movetur.

Digitized by Google

Chaque Vers qu'il entend le fait extaſier.
Tout eſt charmant : divin ; aucun mot ne le bleſſe :
Il trépigne de joye, il pleure de tendreſſe ;
Il vous comble par-tout d'éloges faſtueux:
La Vérité n'a point cet air impétuenx.
(a) Un ſage Ami toujours rigoureux, infléxible ;
Sur vos fautes jamais ne vous laiſſe paiſible.
Il ne pardonne point les endroits négligez.
Il renvoye en leur lieu les Vers mal arrangez.
Il réprime des mots l'ambitieuſe emphraſe.
Ici le Sens le choque : & plus loin c'eſt la Phraſe.
Votre conſtruction ſemble un peu s'obſcurcir.
Ce terme eſt équivoque, il le faut éclaircir.
C'eſt ainſi que vous parle un ami véritable.
Mais ſouvent ſur ſes Vers, un Auteur intraitable
A les protéger tous ſe croit interreſſé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offenſé.
De ce Vers, direz-vous, l'expreſſion eſt baſſe.
Ah ! Monſieur, pour ce Vers je vous demande grace ;
Répondra-t'il d'abord. Ce mot me ſemble froid ;
Je retrancherois. C'eſt le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire.
Ainſi toujours conſtant à ne ſe point dédire:
Qu'un mot dans ſon Ouvrage ait paru vous bleſſer ;
C'eſt un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la Critique,
Vous avez ſur ſes Vers un pouvoir deſpotique.

(a) *Ibid. vſ.* 438.
Quinctilio ſi quid recitares, corrige, ſodes,
Hoc aiebat, & hoc, melius te poſſe negares
Bis, terque expertum fruſtra, delere juvebat
Et malè tornatos incudi reddere verſus, &c.
Vir bonus & prudens verſus, reprehendet inertes ;
Culpabit duros: incomptis allinet atrum
Tranſverſo calamo ſignum ; ambitioſa accides
Ornamenta: parum claris lucem dare coget.
Arguet ambiguè dictum, mutanda notabit.

Mais tout ce beau discours, dont il vient vous flâter
N'est rien qu'un piége adroit pour vous le reciter.,
Aussi-tôt il vous quitte, & content de sa Muse,
S'en va chercher ailleurs quelque Fat qu'il abuse.
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots Auteurs,
Notre siécle est fertile en sots Admirateurs.
Et sans ceux que fournit la Ville & la Province,
Il en est chez le Duc, il en est chez le Prince.
L'Ouvrage le plus plat a, chez les Courtisans,
De tout tems rencontré de zèlez Partisans:
Et, pour finir enfin par un trait de Satire,
Un Sot trouve toujours un plus Sot qui l'admire.

CHANT II.

TELLE qu'une Bergére, au plus beau jour de Fête,
De superbes Rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des Diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens:
Telle, aimable en son air, mais humble dans son stile,
Doit éclater sans pompe une élegante Idylle.
Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un Vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flâte, chatoüille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce stile un Rimeur aux abois
Jette là, de dépit, la Flûte & le Hautbois:
Et follement pompeux, dans sa verve indiscrette,
Au milieu d'une Eglogue entonne la Trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les Roseaux;
Et les Nymphes d'effroi se cachent sous les Eaux.
Au contraire, cet autre objet en son langage,
Fait parler ses Bergers comme on parle au Village.

Digitized by Google

Ses Vers plats & grossiers, dépoüillez d'agrément,
Toujours baisent la terre, & rempent tristement.
On diroit que Ronsard, sur les *Pipeaux rustiques*,
Vient encor fredonner ses Idylles Gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille & du son,
Lycidas en Pierrot, Phyllis en Toinon.
Entre ces deux excès la route est difficile.
Suivez pour la trouver, Théocrite & Virgile.
Que leurs tendres Ecrits, par les graces dictez,
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feüilletez
Seuls, dans leurs doctes Vers ils pourront vous aprendre,
Par quel art sans bassesse un Auteur peut descendre;
Chanter Flore, les Champs, Pomone, les Vergers;
Au combat de la flûte animer deux Bergers;
Des plaisirs de l'Amour vanter la douce amorce;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce:
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un Consul la Campagne & le Bois.*
Telle est de ce Poëme & la force & la grace.
D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace
La plaintive Elégie, en longs habits de deüil,
Sçait les cheveux épars gémir sur un cercueïl.
Elle peint des Amans la joye & la tristesse,
Flatte, menace, irrite, apaise une Maîtresse.
Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être Poëte, il faut être amoureux,
Je hais ces vains Auteurs, dont la Muse forcée,
M'entretient de ses feux, toujours froide & glacée,
Qui s'affligent par art, & sous des sens rassis,
S'érigent pour rimer, en Amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines.
Ils ne sçavent jamais, que se charger de chaînes;
Que benir leur martyre adorer leur prison,

* Virg. Egl. 4.

Et faire quereller le Sens & la Raiſon.
Ce n'étoit pas jadis ſur ce ton ridicule,
Qu'Amour dictoit les Vers, que ſoupiroit Tibule:
Ou que du tendre Ovide animant les doux ſons,
Il donnoit de ſon Art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur ſeul parle dans l'Elégie.
L'Ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie,
Elevant juſqu'au Ciel ſon vol ambitieux,
Entretient dans ſes Vers commerce avec les Dieux.
Aux Athlées dans Piſe elle ouvre la barriére,
Chante un Vainqueur poudreux au bout de la carriére;
Méne Achille ſanglant au bord du Simoïs;
Ou fait fléchir l'Eſcaut ſous le joug de Louis.
Tantôt, comme une abeille ardente à ſon ouvrage;
Elle s'en va de fleurs dépoüiller le Rivage:
Elle peint les Feſtins, les danſes, & les ris;
Vante un baiſer cuëilli ſur les lévres d'Iris:
(a) *Qui mollement reſiſte, & par un doux caprice,*
Quelquefois le refuſe afin qu'on le raviſſe.
Son ſtile impétueux ſouvent marche au hazard.
Chez elle un beau deſordre eſt un effet de l'Art.
Loin ces Rimeurs craintifs dont l'eſprit phlegmatique
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique:
Qui chantant d'un Héros, les progrès éclatans,
Maigres Hiſtoriens, ſuivront l'ordre des tems.
Ils n'oſent un moment perdre un ſujet de vûë.
Pour prendre Dole, il faut que Lille ſoit renduë,
Et que leur Vers exact, ainſi que Mezéray,
Ait fait déja tomber les remparts de Courtay.
Apollon de ſon feu leur fut toujours avare.
On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizarre,
Voulant pouſſer à bout tous les Rimeurs François,
Inventa du Sonnet les Rigoureuſes loix:

(a) *Horace, Lib. II. Ode* 12.
Facili ſævitia negat.
Quæ poſcente magis gaudeat eripi.

Voulut qu'en deux Quatrins, de meſure pareille,
La Rime avec deux ſons frapât huit fois l'oreille;
Et qu'enſuite ſix Vers artiſtemens rangez,
Fuſſent en deux Tercers par le ſens partagez:
Sur-tout de ce Poëme il banit la licence,
Lui-même en meſura le nombre & la cadence:
Défendit qu'un Vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déja mis oſât s'y remontrer.
Du reſte il l'enrichit d'une beauté ſuprême.
Un Sonnet ſans défauts vaut ſeul un long Poëme:
Mais en vain mille Auteurs y penſent arriver:
Et cet heureux Phénix eſt encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Mainard, & Malleville,
En peut on admirer deux ou trois entre mille.
De reſte, auſſi peu lû que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un ſaut chez l'Epicier.
Pour enfermer ſon ſens dans la borne preſcrite,
La meſure eſt toujours trop longue ou trop petite.
L'Epigramme plus libre, en ſon tour plus borné,
N'eſt ſouvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos Auteurs les Pointes ignorées,
Furent de l'Italie en nos Vers attirées.
Le Vulgaire ébloüi de leur faux agrément,
A ce nouvel apas courut avidement.
La faveur du Public, excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnaſſe.
Le Madrigal d'abord en fut énvelopé.
Le Sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé.
La Tragédie en fit ſes plus chéres délices.
L'Elégie en orna ſes douloureux caprices.
Un Héros ſur la Scène eût ſoin de s'en parer;
Et ſans Pointe un Amant n'oſa plus ſoûpirer.
On vit tous les Bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fidèles à la Pointe, encore plus qu'à leurs Belles,
Chaque mot eut toujours deux viſages divers.
La Proſe la reçut auſſi-bien que les Vers.
L'Avocat au Palais en hériſſa ſon ſtile,
Et le Docteur en chaire en ſema l'Evangile.

Digitized by Google

La Raiſon outragée enfin ouvrit les yeux ;
La chaſſa pour jamais des diſcours ſérieux,
Et dans tous ces Ecrits, la déclarant infâme,
Par grace, lui laiſſa l'entrée en l'Epigramme:
Pourvû que ſa fineſſe, éclatant à propos ;
Roulât ſur la penſée, & non pas ſur les mots.
Ainſi de toutes parts les déſordres ceſſérent.
Toutefois à la Cour les Turlipens reſtérent ;
Inſipides Plaiſans, Bouffons infortunez,
D'un jeu de mots groſſiers partiſans furannez.
Ce n'eſt pas quelquefois qu'une Muſe un peu fine,
Sur un mot en paſſant ne joüe & ne badine,
Et d'un ſens détourné n'abuſe avec ſuccès:
Mais fuyez ſur ce point un ridicule excès,
Et n'allez plus toujours d'une pointe frivole
Aiguiſer par la queuë une Epigramme fole.
Tout Poëme eſt brillant de ſa propre beauté.
Le Rondeau, né Gaulois, a la naïveté.
La Ballade aſſervie à ſes vieilles maximes,
Souvent doit tout ſon luſtre au caprices des rimes.
Le Madrigal plus ſimple, & plus noble en ſon tour,
Reſpire la douceur, la tendreſſe & l'amour.
L'ardeur de ſe montrer, & non pas de médire,
Arma la Vérité de Vers de la Satire.
Lucile le premier oſa la faire voir.
Aux vices des Romains préſenta le miroir:
Vengea l'humble Vertu, de la Richeſſe altiére,
Et l'honnête Homme à pied, du Faquin en litiére.
Horace à cette aigreur mêla ſon enjoûment.
On ne fut plus ni fat ni ſot impunément:
Et malheur à tout nom, qui propre à la cenſure,
Put entrer dans un Vers, ſans rompre la meſure.
Perſe en ſes Vers obſcurs, mais ſerrez & preſſans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de ſens.
Juvénal, élevé dans les cris de l'Ecole,
Pouſſa juſqu'à l'excès ſa mordante hyperbole,
Ses Ouvrages, tout pleins d'affreuſes véritez,
Etincellent pourtant de ſublimes beautez:

Digitized by Google

*Soit que ſur un Ecrit arrivé de Caprée ;
Il briſe de Séjan la Statuë adorée :
** Soit qu'il faſſe au Conſeil courir les Sénateurs,
D'un Tiran ſoupçonneux, pâles adulateurs :
Ou que pouſſant à bout la luxure Latine,
*** Aux Portefaix de Rome il vende Meſſaline.
Ses Ecrits pleins de feu par tout brillent aux yeux.
De ces Maîtres ſçavans, diſciple ingénieux,
Régnier ſeul parmi nous, formé ſur les modèles,
Dans ſon vieux ſtile encore a des graces nouvelles.
Heureux ! ſi ces diſcours, crains du chaſte Lecteur.
Ne ſe ſentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur ;
Et ſi, du ſon hardi de ſes rimes Cyniques,
Il n'allarmoit ſouvent les oreilles pudiques.
Le Latin, dans les mots, brave l'honnêteté.
Mais le Lecteur François veut être reſpecté.
Du moindre ſens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la Satire un eſprit de candeur,
Et ſuis un effronté qui prêche la pudeur.
D'un trait de ce Poëme, en bons mots ſi ferriles,
Le François né malin forma le Vaudeville,
Agréable Indiſcret, qui, conduit par le chant,
Paſſa de bouche en bouche & s'accroît en marchant,
La liberté Françoiſe en ſes Vers ſe déploye.
Cet enfant de plaiſir veut naître dans la joye.
Toutefois n'allez pas, gouguenard dangéreux,
Faire Dieu le ſujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux que l'Athéiſme éléve,
Conduiſent triſtement le Plaiſant à la Gréve.
Il faut, même en chanſon, du bon ſens & de l'art.
Mais pourtant on a vû le vin & le hazard
Inſpirer quelquefois une Muſe groſſiére,
Et fournir, ſans génie un couplet à Linière.

---

* Satire 10.
** Satire 4.
*** Satire 6.

Digitized by Google

Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer ;
Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent l'Auteur altier de quelque chansonnette,
Au même instant prend droit de se croire Poëte.
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un Sonnet.
Il met tous les matins six Impromptus au net.
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
Si bien-tôt imprimant ses sottes rêveries,
Il ne se fait graver au-devant du Recueil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteüil. *

* Fameux Graveur.

CHANT III.

IL n'est point de Serpent, ni de Monstre odieux,
Qui par l'Art imité ne puisse plaire aux yeux,
D'un pinceau délicat, l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi, pour nous charmer, la Tragédie en pleurs,
D'Oedipe tout sanglant fit parler les douleurs;
D'Oreste parricide, exprima les allarmes;
Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.
Vous donc, qui d'un beau feu pour le Théâtre épris,
Venez en Vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la Scène étaler des Ouvrages,
Où tout Paris en foule aporte ses suffrages,
Et qui toujours plus beaux, plus ils sont regardez,
Soient au bout de vingt ans encor redemandez?
Que dans tous vos discours la Passion émuë,
Aille chercher le cœur, l'échauffe, & le remuë.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur,
Souvent ne nous remplit d'une douce *Terreur*;
Ou n'excite en notre ame une *Pitié* charmante,
En vain vous étalez une Scène sçavante.
Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir

Un Spectateur, toujours paresseux d'aplaudir,
Et qui des vains efforts de votre Rhétorique
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire & de toucher.
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.
Que dès les premiers Vers l'action préparée,
Sans peine, du Sujet aplanisse l'entrée.
Je me ris d'un Auteur qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord ne sçai pas m'informer;
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il déclinât son nom,
Et dit, je suis Oreste, ou bien Agamemnon:
Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles.
Le sujet n'est jamais assez-tôt expliqué.
Que le lieu de la scène y soit fixe & marqué.
Un Rimeur sans péril, de-là les Pyrenées,
Sur la scène en un jour renferme des années.
Là souvent le Héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, & Barbon au dernier.
Mais nous, que la Raison à ses régles engage,
Nous voulons qu'avec art l'Action se ménage:
Qu'en un Lieu, qu'en un jour, un seul Fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le Théâtre rempli.
Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable.
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans apas.
L'esprit n'est point émû de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un recit nous l'exposé.
Les yeux en le voyant saisiroient mieux la chose:
Mais il est des objets, que l'Art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.
Que le tronble toujours croissant de scène en scène,
A son comble arrivé, se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement trapé
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue envelopé,
D'un secret tout-à-coup la vérité connue,

Digitized by Google

Charge tout, donne à tout une face imprévûë.
(a) La Tragédie, informe & groſſiére en naiſſant
N'étoit qu'un ſimple Chœur, où chacun en danſant,
Et du Dieu des raiſins entonnant les loüanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là le vin & la joye éveillans les eſprits,
Du plus habile Chantre un bouc étoit le prix.
Theſpis fut le premier, qui barboüillé de lie,
Promena par les Bourgs cette heureuſe folie;
Et d'Acteurs mal ornez chargeant un tombereau,
Amuſe les Paſſans d'un ſpectacle nouveau.
Eſchyle dans le cœur jetta les perſonnages;
D'un maſque plus honnête habilla les viſages;
Sur les ais d'un théâtre en public exhauſſé,
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chauſſé.
Sophocle enfin donnant l'eſſort à ſon génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Interreſſa le Chœur dans toute l'action,
Des Vers trop raboteux polit l'expreſſion;
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la foibleſſe Latine.
Chez nos dévots Ayeux, le Théâtre abhorré.
Fut long-tems dans la France un plaiſir ignoré.
Des Pélerins, dit-on, une Troupe groſſiére
En public à Paris y monta la premiere;
Et ſottement zélée en ſa ſimplicité,
Joüa les Saints, la Vierge, & Dieu par piété,

(a) *Horace, Art Poëtique vſ.* 275.
Ignotum Tragicæ genus inveniſſe Camœnæ
Dicitur, & plauſtris vexiſſe poëmata Theſpis:
Quæ canerent, agerentque peruncti facibus ora.
Ibid. vſ. 220.
Carmine qui Tragico vilem certavit ob hircum.
vers 278.
Poſt hunc perſonæ pallæque repertor honeſtæ
Æſchylus, & modicis inſtravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.

Digitized by Google

Le Sçavoir, à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chassa ses Docteurs prêchant sans mission.
On vit renaître Hector, Andromaque, Illion.
Seulement les Acteurs laissans le Masque antique,
Le violon tint lieu de Chœur & de Musique.
Bien-tôt l'amour fertile en tendres sentimens,
S'empara du Théâtre, ainsi que des Romans.
De cette passion la sensible peinture
Et pour aller au cœur la route plus sûre.
Peignez donc, j'y consens, les Héros amoureux;
Mais ne m'en formez pas des Bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Thyrsis & Philéne.
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamene:
Et que l'Amour, souvent de remords combattu,
Paroisse une foiblesse & non une vertu.
Des Héros de Roman fuyez les petitesses:
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foiblesses
(a) Achille déplairoit moins boüillant & moins prompt.
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront,
A ces petits défauts marquez dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnoît la Nature,
Qu'il soit sur ce modèle en vos Ecrits tracé.
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, interressé.
Que pour ses Dieux Enée ait un respect austére.
Conservez à chacun son propre caractére.
Des Siécles, des Païs, étudiez les mœurs.
Les climats font souvent les diverses humeurs.
Gardez donc de donner, ainsi que dans * Clelie,

(a) *Horace, Art Poëtique; vs.* 119,
Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge
Scriptor, honoratum si fortè reponis Achillem,
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer;
Jura neget sibi nata, &c

* C'est le titre d'un Roman de Mademoiselle Scudery.

L'air, ni l'eſprit François à l'antique Italie ;
Et ſous des noms Romains faiſant notre portrait,
Peindre Caton galant, & Brutus dameret.
Dans un Roman frivole aiſément tout s'excuſe.
C'eſt aſſez qu'en courant la fiction amuſe.
Trop de rigueur alors ſeroit hors de ſaiſon:
Mais la Scène demande une exacte raiſon
L'étroite bienſéance y veut être gardée.
D'un nouveau Perſonnage inventez vous l'idée ?
Qu'en tout avec ſoi même il ſe montre d'accord ;
Et qu'il ſoit juſqu'au bout tel qu'on l'a vû d'abord.
Souvent, ſans y penſer, un Ecrivain qui s'aime,
Forme tous ſes Héros ſemblables à ſoi-même.
Tout à l'humeur Gaſconne, en un Auteur Gaſcon.
* Calprenéde & Juba parlent du même ton. **
(*a*) La Nature eſt en nous plus diverſe & plus ſage.
Chaque paſſion parle un different langage.
La Colére eſt ſuperbe, & veut des mots altiers,
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.
(*b*) Que devant Troïe en flame Hécube déſolée
Ne vienne pas pouſſer une plainte empoulée,
Ni ſans raiſon d'écrire, en quels affreux païs,
Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Ténaïs, ***
Tous ces pompeux amas d'expreſſions frivoles

---

* Auteur de la Cléopatre.

** Héros de Clopatre.

(*a*) *Ibib. vſ.* 105.

Triſtia mœſtum
Vultum verba decent, iratum plena minarum:
Ludentem laſciva, &c.

(*b*) *Verſ.* 95.

Et Tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri,
Telephus & Peleus, cùm pauper & exſul uterque
Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba,
Si cor ſpectantis tetigiſſe querelâ.

*** Sénéque Tragique, Troade Sc. 1.

Sont

Sont d'un Déclamateur, amoureux des paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez.
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez;
Ces grands mots, dont alors l'Acteur emplit ſa bouche
Ne partent point d'un cœur que ſa miſére touche.
Le Théâtre, fertile en Cenſeurs pointilleux,
Chez nous pour ſe produire eſt un champ périlleux.
Un Auteur n'y fait pas de faciles conquêtes.
Il trouve à le ſifler des bouches toujours prêtes
Chacun le peut traiter de Fat & d'Ignorant.
C'eſt un droit qu'à la porte on achéte en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il ſe replie:
Que tantôt il s'éléve, & tantôt s'humilie;
Qu'en nobles ſentimens il ſoit par-tout féconde:
Qu'il ſoit aiſé, ſolide, agréable, profond:
Que de traits ſurprenans ſans ceſſe il nous réveille:
Qu'il coure dans ſes Vers de merveille en merveille:
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De ſon Ouvrage en nous laiſſe un long ſouvenir.
Ainſi, la Tragédie agit, marche, & s'explique.
D'un air plus grand encor la Poëſie Epique,
Dans ſe vaſte recit d'une longue action,
Se ſoutient par la Fable & vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout eſt mis en uſage.
Tout prend corps, une ame, un eſprit, un viſage.
Chaque Vertu devient une Divinité;
Minerve eſt la Prudence & Vénus la beauté.
Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le Tonnerre;
C'eſt Jupiter armé pour effrayer la Terre.
Un Orage terrible aux yeux des matelos,
C'eſt Neptune en courroux, qui gourmande les flots.
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe,
C'eſt une Nymphe en pleurs, qui ſe plaint de Narciſſe.
Ainſi dans cet amas de nobles fictions,

Le Poëte s'égaye en mille inventions :
Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choſes ;
Et trouve ſous ſa main des fleurs toujours écloſes.
Qu'Enée & ſes vaiſſeaux, par les vents écartez,
Soient aux bords Africains d'un orage emportez :
Ce n'eſt qu'une avanture ordinaire & commune,
Qu'un coup peu ſurprenant des traits de la Fortune ;
Mais que Junon, conſtante en ſon averſion, *
Pourſuive ſur les flots les reſtes d'Illion :
Qu'Eole, en ſa faveur les chaſſant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinez les priſons d'Eolie :
Que Neptune en courroux s'élevant ſur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivrer les vaiſſeaux, des Syrtes les arrache :
C'eſt-là ce qui ſurprend, frape, ſaiſit ; attache.
Sans tous ces ornemens le Vers tombe en langueur,
La Poëſie eſt morte, on rampe ſans vigueur ;
Le Poëte n'eſt plus qu'un Orateur timide ;
Qu'un froid Hiſtorien d'une Fable inſipide.
C'eſt donc bien vainement que nos Auteurs déçus,
Baniſſans de leurs Vers ces ornemens reçus,
Penſent faire agir Dieu, ſes Saints & ſes Prophêtes,
Comme ces Dieux éclos du cerveau des Poëtes :
Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer ;
N'offrent rien qu'Aſtaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la Foi d'un Chrétien les Myſtéres terribles
D'ornemens égayez ne ſont point ſuſceptibles.
L'Evangile à l'Eſprit n'offre de tous côtez,
Que pénitence à faire & tourmens méritez :
Et de vos fictions le mélange coupable,
Même à ſes véritez donne l'air de la Fable.
Et quel objet enfin à préſenter aux yeux,
Que le Diable toujours hurlant contre les Cieux ;
Qui de votre Héros veut rabaiſſer la gloire,
Et ſouvent avec Dieu balance la victoire ?
Le Taſſe, dira-t'on, l'a fait avec ſuccès.

* Voyez le premier Livre de l'Eneïde de Virgile.

Je ne veux point ici lui faire son Procès:
Mais quoique notre Siécle à sa gloire publie,
Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage Héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison;
Et si Renauld, Agant, Tancréde, & sa Maîtresse
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.
Ce n'est pas que j'aprouve, en un sujet Chrétien,
Un Auteur follement Idolâtre & Payen.
Mais dans une profane & riante peinture,
De n'oser de la Fable employer la figure;
De chasser les Tritons de l'Empire des eaux,
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux;
D'empêcher que Caron dans la fatale barque,
Ainsi que le Berger, ne passe le Monarque;
C'est d'un scrupule vain s'allarmer sottement,
Et vouloir aux Lecteurs plaire sans agrément.
Bien-tôt ils défendront de peindre la Prudence:
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance:
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain:
Ou le Tems qui s'enfuit une horloge à la main:
Et par-tout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leurs faux zéle, chasser l'Allégorie.
Laissons-les s'aplaudir de leur pieuse erreur.
Mais pour nous bannissons une vaine terreur.
Et fabuleux Chrétiens n'allons point dans nos songes,
Du Dieu de Vérité, faire un Dieu de mensonges.
La Fable offre à l'Esprit mille agrémens divers;
Là tous les noms heureux semblent nez pour les Vers,
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoméne,
Héléne, Ménélas, Pâris, Hector, Enée.
O! le plaisant projet d'un Poëte ignorant,
Qui de tant de Héros va choir Childeprand.
D'un seul nom quelquefois le son dur, ou bizare,
Rend un Poëme entier, ou burlesque ou barbare.
Voulez-vous long-tems plaire, & jamais ne lasser.
Faites choix d'un Héros propre à m'intéresser,

En valeur éclatant, en vertus magnifique.
Qu'en lui, juſqu'aux défauts, tout ſe montre héroïque:
Que ſes faits ſurprenans ſoient dignes d'être oüis;
Qu'il ſoit tel que Céſar, Aléxandre, ou Loüis;
Non, tel que Polynice, & ſon perfide frere.
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.
N'offrez point un Sujet d'incidens trop chargé.
Le ſeul courroux d'Achille avec art ménagé,
Remplit abondamment une Illiade entiére.
Souvent trop d'abondance apaûvrit la matiére.
Soyez vif & preſſé dans vos Narrations.
Soyez riche & pompeux dans vos Deſcriptions.
C'eſt là qu'il faut des Vers étaler l'élégance.
N'y preſentez jamais de baſſe circonſtance,
N'imitez pas ce * Fou, qui décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs Flots entr'ouverts,
L'Hébreu ſauvé du joug de ſes injuſtes Maîtres,
Met pour le voir paſſer ** les poiſſons aux fenêtres.
Peint le petit Enfant, qui *va, faute, revient,*
Et joyeux à ſa mere offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets c'eſt arrêter la vûë.
Donnez à votre ouvrage une juſte étenduë.
(*a*) Que le début ſoit ſimple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord ſur Pégaſe monté,
Crier à vos Lecteurs, d'une voix de tonnerre,

---

* Saint Amand.

** Les Poiſſons ébahis les regardent paſſer, *Moiſe ſauvé*

(*a*) *Horace, Art Poëtique, vſ.* 136.

Nec ſic incipies, ut Scriptor Cyclicus olim:
Fortunam Priami cantabo & nobile bellum.
Quid dignum tanto feret hic promiſſor hiatu?
Parturient montes: naſcetur ridiculus mus.
Quantò rectius hic, qui nil molitur inepté!
Dic mihi, Muſa, virum, captæ poſt tempora Trojæ
Qui mores hominum multorum vidit & urbes.
Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut ſpecioſa dehinc miracula promat.

Digitized by Google

Je chante le Vainqueurs des Vainqueurs de la terre. *
Que produira l'Auteur, après tous ces grands cris.
La montagne en travail enfante une souris.
O! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adresse,
Qui sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux,
Je chante les combats, & cet Homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa Muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et pour donner beaucoup, ne nous promets que peu.
Bien-tôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins, prononcer les oracles;
De Styx & d'Achéron peindre les noirs torrens,
Et déja les Césars dans l'Elysée errans.
De Figures sans nombre égarez votre ouvrage.
Que tout y fasse aux yeux une riante image.
On peut être à la fois & pompeux & plaisant;
Et je hais un Sublime ennuyeux & pesant.
J'aime mieux Aristote, & ses fables comiques,
Que ces Auteurs toujours froids & mélancoliques,
Qui dans leur sombre humeur se croiroient faire affront,
Si les Graces jamais leur déridoient le front.
On diroit que pour plaire, instruit par la Nature,
Homére ait à Vénus dérobé la ceinture.
Son livre est d'agrément un fertile trésor.
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace,
Par tout il divertit & jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses Vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même, & s'arrange & s'explique:
Tout, sans faire d'aprêts, s'y prépare aisément,
chaque Vers, chaque mot court à l'événement.

---

* Alaric, dont est Auteur M. de Scudéry.

Aimez donc ſes Ecrits, mais d'un amour ſincére.
C'eſt avoir profité que de ſçavoir s'y plaire.
Un Poëme excélent, où tout marche, & ſe ſuit,
N'eſt pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du tems, des ſoins; & ce pénible Ouvrage
Jamais d'un Ecolier ne fut l'aprentiſſage.
Mais ſouvent parmi nous un Poëte ſans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard,
Enflant d'un vain orgueïl ſon eſprit chimérique,
Fiérement prend en main la Trompette héroïque
Sa Muſe déréglée, en ſes Vers vagabonds,
Ne s'éléve jamais que par ſauts & par bonds;
Et ſon feu, dépourvû de ſens & de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais en vain le Public, prompt à le mépriſer,
De ſon mérite faux le veut déſabuſer;
Lui-même aplaudiſſant à ſon maigre génie,
Se donne par ſes mains l'encens qu'on lui dénie.
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention.
Homére n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le ſiécle ſe rebelle,
A la poſtérité d'abord il en apelle.
Mais attendant qu'ici le bon ſens de retour,
Raméne triomphans ſes ouvrages au jour,
Leur tas au magaſin cachez à la lumiére,
Combattent triſtement les Vers & la pouſſiére.
Laiſſons-les donc entr'eux s'eſcrimer en repos.
Et ſans nous égarer ſuivons notre repos.
(a) Des ſuccès fortunez du ſpectacle tragique,
Dans Athénes nâquit la Comédie antique,
Là, le Grec né mocqueur, par mille jeux plaiſans,
Diſtila le venin de ſes traits médiſans.
Aux accès inſolens d'une bouffonne joye,

(a) *ibid. vſ.* 181.
Succeſſit vetus his Comedia, non ſine multa
Laude: ſed in vitium libertas excidit & vim
Dignam lege regi; lex eſt accepta, chorusque
Turpiter obticuit.

La ſageſſe, l'eſprit, l'honneur furent en proye
On vit, par le Public un Poëte avoüé,
S'enrichir aux dépens du mérite joué:
Et Socrate par lui dans *un cœur de Nuées*, *
D'un vil amas de peuple attirer les huées,
Enfin de la licence on arrêta le cour.
Le Magiſtrat des loix emprunta le ſecours.
Et rendant par édit les Poëtes plus ſages,
Défendit de marquer les noms ni les viſages.
Le Théâtre perdit ſon antique fureur,
La Comédie aprit à rire ſans aigreur,
Sans fiel & ſans venin, ſçût inſtruire & reprendre:
Et plus innocemment dans les Vers de Ménandre,
Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaiſir, ou crut ne s'y point voir.
L'avare de premiers rit du tableau fidèle;
D'un avare ſouvent tracé ſur ſon modèle;
Et mille fois un Fat finement exprimé.
Méconnut le portrait ſur lui-même formé.
Que la nature donc ſoit votre étude unique,
Auteurs, qui prétendez aux honneurs du Comique;
Quiconque voit bien l'Homme, & d'un eſprit profond,
De tant de cœurs cachez a pénétré le fond:
Qui ſçait bien ce que c'eſt qu'un Prodigue, un Avare,
Un honnête homme, un Fat, un Jaloux, un Bizarre,
Sur une Scène heureuſe il peut les étaler
Et les faire à nos yeux vivre, agir & parler,
preſentez-en par-tout les images naïves:
Que chacun y ſoit peint des couleurs les plus vives.
La nature feconde en divers portraits,
Dans chaque ame eſt marquée par différens ttaits.
Un geſte la découvre, un rien la fait paroître:
Mais tout eſprit n'a pas des yeux pour la connoître,

* Les Nuées, Comédie d'Ariſtophane.

(*a*) Le tems qui change tout, change auſſi nos humeurs.

Chaque Age a ſes plaiſirs, ſon eſprit, & ſes mœurs.
Un jeune Homme, toujours boüillant dans ſes caprices,
Eſt prompt à recevoir l'impreſſion des vices,
Eſt vain dans ſes diſcours, volage en ſes deſirs,
Rétif à la cenſure, & fou dans les plaiſirs.
(*b*) L'Age viril plus mûr inſpire un air plus ſage;
Se pouſſe auprès des Grands, s'intrigue, ſe ménage,
Contre les coups du Sort ſonge à ſe maintenir;
Et loin dans le préſent regarde l'avenir.
La vieilleſſe chagrine inceſſamment amaſſe:
Garde, non pas pour ſoi les tréſors qu'elle entaſſe;
Marche en tous ſes deſſeins d'un pas lent & glacé,
Toujours plaint le préſent, & vante le paſſé:

(*a*) *Ibid. vſ.* 156.

Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores
Mobilibuſque decor naturis, dandus & annis.

Régnier a dit, Sat. V.

Chaque âge a ſes humeurs, ſon goût, & ſes plaiſirs.

(*b*) *Verſ.* 161.

Imberbis juvenis
Cerens in vitium flecti, monitoribus aſper,
Utilium tardus proviſor, prodigus æris,
Sublimis, cupiduſque, & amata relinquere pernix.
Converſis ſtudiis, ætas, animuſque virilis,
Quærit opes amicitias, inſervit honori;
Commiſiſſe cavet, quod mox mutare laboret.
Multa ſenem circumvenium incommoda, vel quod
Quærit & inventis, miſer abſtinet, ac timet uti;
Vel quod res omnes timidè, gelidèque miniſtrat
Dilator, ſpe longus, iners, aviduſque futuri,
Difficilis, querulus laudator temporis acti
Se puero, cenſor caſtigatorque minorum, &c.
ne ſortè ſeniles
Mandentur juveni partes, pueroque viriles.
Inhabile

Inhabile aux plaisirs, dont la Jeunesse abuse.
Blâme en eux les douceurs, que l'âge lui refuse:
Ne faites point parler vos acteurs au hazard,
Un Vieillard en jeune Homme, un jeune Homme
en Vieillard:
Etudiez la Cour, & connoissez la ville.
L'une & l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par-là que Moliére illustrant ses Ecrits,
Peut-être de son Art eut remporté le prix,
Si, moins ami du Peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable & le fin
Et sans honte à Térence allié Tabarin
Dans ce sac ridicule où * Scapin s'envelope,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Misanthrope.
Le Comique, ennemi des soupirs & des pleurs,
N'admet point en ses Vers de tragiques douleurs:
Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place,
De mots sales & bas charmer la populace.
Il faut que ses Acteurs badinent noblement:
Que son nœud bien formé se dénouë aisément:
Que l'Action, marchant où la raison la guide,
Ne se perdre jamais dans une Scéne vuide;
Que son stile humble & doux se reléve à propos:
Que ses discours par-tout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées;
Et les scènes toujours l'une à l'autre liées:
Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter.
Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un Pere dans Térence
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence;
De quel air cet Amant écoute ses leçons,
Et court chez sa Maitresse oublier ces chansons.
Ce n'est pas un portrait, une image semblable,
C'est un Amant, un fils, un Pere véritable.
J'aime sur le théâtre un agréable Auteur,

* Comédie de Moliére.

Qui, ſans ſe diffamer aux yeux du Spectateur,
Plaît par la raiſon ſeule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux Plaiſant, à groſſiére équivoque,
Qui pour me divertir, n'a que la ſaleté;
Qu'il s'en aille, s'il veut, ſur deux tréteaux monté,
Amuſant le Pont-neuf de ſes ſornettes fades,
Aux Laquais aſſemblez joüer les Maſcarades.

CHANT IV.

DAns Florence jadis vivoit un Médecin,
Sçavant hableur, dit-on, & célébre aſſaſſin.
Lui ſeul y fit long-tems la publique miſére.
Là le Fils orphelin lui redemande un Pere,
Ici le Frere pleure un Frere empoiſonné.
L'un meurt vuide de ſang, l'autre plein de ſéné
Le rhume à ſon aſpect ſe change en pleuréſie;
Et par lui la migraine eſt bien-tôt frenéſie.
Il quitte enfin la Ville, en tous lieux déteſté.
De tous ſes Amis morts un ſeul Ami reſté,
Le méne en ſa maiſon de ſuperbe ſtructure,
C'étoit un riche Abbé, fou de l'Architecture.
Le Médécin d'abord ſemble né dans cet Art.
Déja de bâtimens parle comme Manſard.
D'un ſalon, qu'on éleve, il condamne la face.
Au veſtibule obſcur il marque une autre place:
Aprouve l'eſcalier tourné d'autre façon.
Son ami le conçoit, & mande le maçon.
Le maçon vient, écoute, aprouve, & ſe corrige.
Enfin, pour abreger un ſi plaiſant prodige
Notre Aſſaſſin renonce à ſon Art inhumain,
Et déſormais la régle & l'équierre à la main,
Laiſſant de Galien la Science ſuſpecte,
De méchant Médecin dévient bon Architecte.
Son exemple eſt pour nous un précepte excelent:
Soyez plûtôt Maçon, ſi c'eſt votre talent,

Digitized by Google

Ouvrier eſtimé dans un Art néceſſaire ;
Qu'Ecrivain du commun, & Poëte vulgaire.
Il eſt dans tout autre Art des degrez différens.
On peut avec honneur remplir les ſeconds rangs:
Mais dans l'Art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'eſt point de degrez du médiocre au pire.
Qui dit froid Ecrivain, dit déteſtable Auteur.
* Boyer eſt à Pinchêne égal pour le Lecteur.
On ne lit guéres plus Rampalle & Ménardiére;
Que Magnon, Du Souhait, Corbin & la Morliére:
Un Fou du moins fait rire, & peut nous égayer:
Mais un froid Ecrivain ne fait rien qu'ennuyer.
J'aime* mieux Bergérac ** & ſa burleſque audace;
Que ces Vers où Motin ſe morfond & nous glace.
Ne vous enyvrez point des éloges flâteurs,
Qu'un amas quelquefois de vains Admirateurs
Vous donne en ces Réduits, prompts à crier, Merveille!
Tel Ecrit recité ſe ſoutient à l'oreille,
Qui dans l'impreſſion, au grand jour ſe montrant;
Ne ſoutient pas des yeux le regard pénétrant.
On ſçait de cent Auteurs l'avanture tragique:
Et Gombaud tant loué garde encore la boutique.
Ecoutez tout le monde, aſſidu conſultant.
Un Fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques Vers toutefois qu'Apollon vous inſpire,
En tous lieux auſſi-tôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce Rimeur furieux,
Qui de ces vains Ecrits lecteur harmonieux,
Aborde en recitant quiconque le ſalue;
Et pourſuit de ſes Vers les paſſans dans la rue.
Il n'eſt Temple ſi ſaint, des Anges reſpecté,
Qui ſoit contre ſa Muſe un lieu de ſureté.
Je vous l'ai déja dit, aimez qu'on vous cenſure;
Et ſouple à la raiſon, corrigez ſans murmure.

---

* Auteur médiocre.

** Cyrano Bergérac, Auteur du Voyage de la Lune.

Mais ne vous rendez pas dès qu'un ſot vous reprend.
Souvent de ſon orgueïl un ſubtil ignorant,
Par d'injuſtes dégoûts combat toute un Piéce;
Blâme des Plus beaux Vers la noble hardieſſe.
On a beau réfuter ſes vains raiſonnemens:
Son eſprit ſe complaît dans ſes faux jugemens:
Et ſa foible raiſon, de clarté dépourvûë,
Penſe que rien n'échape à ſa débile vûë.
Ses conſeils ſont à craindre; & ſi vous le croyez,
Penſant fuir un écuëil, ſouvent vous vous noyez.
Faites choix d'un Cenſeur ſolide & ſalutaire,
Que la raiſon conduiſe, & le Sçavoir éclaire,
Et dont le crayon ſûr, d'abord aille chercher
L'endroit que l'on ſent foible, & qu'on ſe veut cacher.
Lui ſeul éclaircira vos doutes ridicules:
De votre eſprit tremblant lévera les ſcrupules.
C'eſt lui qui vous dira, par quel tranſport heureux.
Quelquefois dans ſa courſe un Eſprit vigoureux
Trop reſſerré par l'Art, ſort des régles preſcrites,
Et de l'Art même aprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait Cenſeur ſe trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge ſottement,
* Tel s'eſt fait par ſes Vers diſtinguer dans la Ville.
Qui jamais de Lucain n'a diſtingué Virgile.
Auteurs, prêtez l'oreille à mes inſtructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
Qu'en ſçavantes leçons votre Muſe fertile
(a) Par-tout joigne au plaiſant le ſolide & l'utile.

---

* P. Corneille, ſi célébre par ſes excélentes Tragédies.

(a) *Ibid. vſ.* 341.
Centuriæ ſeniorum agitant expertia frugis, &c.
Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci,
Lectorem delectando pariterque monendo,

Un Lecteur ſage fuit un vain amuſement ;
Et veut mettre à profit ſon divertiſſement.
Que votre Ame, & vos Mœurs peintes dans vos Ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis eſtimer ces dangereux Auteurs,
Qui de l'Honneur en vers infâmes deſerteurs,
Trahiſſans la Vertu ſur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.
Je ne ſuis pas pourtant de ces triſtes Eſprits,
Qui banniſſans l'Amour de tous les chaſtes Ecrits,
D'un ſi riche ornement veulent priver la Scêne,
Traitent d'empoiſonneurs & Rodrigue & Chimène,
L'Amour le moins honnête, exprimé chaſtement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir, & m'étaler ſes charmes,
Je condamne ſa faute en partageant ſes larmes
Un Auteur vertueux dans ſes Vers innocens,
Ne corrompt point le cœur, en chatoüillant les ſens :
Son cœur n'allume point de criminelle flâme.
Aimez donc la Vertu, nourriſſez-en votre Ame.
En vain l'Eſprit eſt plein d'une noble vigueur ;
Le Vers ſe ſent toujours des baſſeſſes du Cœur.
Fuyez ſur-tout, fuyez ces baſſes jalouſies,
Des vulgaires Eſprits malignes freneſies.
Un ſublime Ecrivain n'en peut être infecté.
C'eſt un vice qui ſuit la médiocreté.
Du mérite éclatant cette ſombre Rivale
Contre lui, chez les Grands, inceſſamment cabale,
Et ſur les pieds enfin tâchant de ſe hauſſer,
Pour s'égaler à lui cherche à le rabaiſſer.
Ne deſcendons jamais dans ces lâches intrigues.
N'allons point à l'honneur par des honteuſes brigues.
Que les Vers ne ſoient pas votre éternel emploi.
Cultivez vos amis, ſoyez homme de foi.

Digitized by Google

C'eſt peu d'être agréable & charmant dans un Livre:
Il faut ſçavoir encore & converſer & vivre.
Travaillez pour la Gloire & qu'un ſordide gain
Ne ſoit jamais l'objet d'un illuſtre Ecrivain.
Je ſçai qu'un noble Eſprit peut, ſans honte & ſans crime,
Tirer de ſon travail un tribut légitime:
Mais je ne puis ſouffrir ces Auteurs renommez,
Qui dégoûtez de gloire, & d'argent affamez,
Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire,
Et font d'un Art divin, un métier mercenaire.
Avant que la Raiſon, s'expliquant par la voix,
Eût inſtruit les Humains, eût enſeigné des Loix,
Tous les Hommes ſuivoient la groſſiére Nature;
Diſperſez dans les bois couroient à la pâture.
La force tenoit lieu de Droit & d'Equité:
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du diſcours enfin l'harmonieuſe adreſſe
De ces ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe;
Raſſembla les Humains dans les forêts épars
Enferma les Citez de murs & de remparts;
De l'aſpect du ſuplice effraya l'Inſolence,
Et ſous l'apui des Loix mit la foible Innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers Vers.
De-là ſont nez ces bruits reçûs dans l'Univers,
(a) Qu'aux accens, dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les Tigres amollis dépoüilloient leur audace:
Qu'aux accords d'Amphion les pierres ſe mouvoient,

(a) *Ibid. vſ.* 391.
Sylveſtres homines ſacer interpreſque Deorum
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidoſque leones.
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis
Sexa movere ſono teſtudinis, prece blanda
Ducere quò vellet,

Et ſur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'Harmonie, en naiſſant, produiſit ces miracles ;
Depuis, le Ciel en Vers fit parler les Oracles ;
Du ſein d'un Prêtre, ému d'une divine horreur,
Apollon par des Vers exhala ſa fureur.
Bien-tot, reſſuſcitant les Héros des vieux âges,
Homére aux grands exploits anima les courages.
Héſiode à ſon tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop pareſſeux vint hâter les moiſſons
En mille Ecrits fameux la Sageſſe tracée,
Fut, à l'aide des Vers, aux Mortels annoncée ;
Et par-tout des eſprits ſes préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrérent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits, les Muſes révérées
Furent d'un juſte encens dans la Gréce honorées,
Et leur Art, attirant le culte des Mortels,
A ſa gloire en cent lieux vit dreſſer des Autels.
Mais enfin l'Indigence amenant la Baſſeſſe
Le Parnaſſe oublia ſa premiére nobleſſe.
Un vil amour du gain, infectant les eſprits,
De menſonges groſſiers ſoüilla tous les Ecrits,
Et par-tout enfantant mille Ouvrages frivoles,
Trafiqua du diſcours, & vendit les paroles.
Ne vous flétriſſez point par un vice ſi bas,
Si l'or ſeul a pour vous d'invincibles apas,
Fuyez ces lieux charmans qu'arroſe le Permeſſe.
Ce n'eſt point ſur les bords qu'habite la Richeſſe.
Aux plus ſçavans Auteurs, comme aux plus grands Guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.
(*a*) Mais, quoi ? dans la diſette une Muſe affamée
Ne peut, me dira-t'on, ſubſiſter de fumée.
Un Auteur, qui preſſé d'un beſoin importun,

(*a*) *Juvénal, Sat. VII. vſ.* 59.

Neque enim cantare ſub antro
Pierio, thyrſumve poteſt contingere ſana
Paupertas, atque æris inops, quo nocte dieque
Corpus eget. Satur eſt, cum clamat Horatius, Evoe !

Digitized by Google

Le ſoir entend crier ſes entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades.
Horace a bû ſon ſaoul ; quand il voit les Ménades
Et libre du ſouci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner, le ſuccès d'un Sonnet.
Il eſt vrai ; mais enfin cette affreuſe diſgrace
Rarement parmi nous afflige le Parnaſſe.
Et que craindre en ce ſiécle, où toujours les beaux Arts
D'un Aſtre favorable éprouvent les regards,
Ou d'un Prince éclairé la ſage prévoyance
Fait par-tout au mérite ignorer l'indigence ;
Muſes, dictez ſa gloire à tous vos Nourriſſons.
Son nom vaut mieux pour eux, que toutes vos leçons.
Que Corneille, pour lui, rallumant ſon audace,
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.
Que Racine enfantant des miracles nouveaux,
De ſes Héros ſur lui forment tous les tableaux.
Que de ſon nom, chanté par la bouche des Belles,
Benſerade en tous lieux amuſe les ruelles.
Que Segrais dans l'Eglogue en charme les forêts,
Que pour lui l'Epigramme éguiſe tous ſes traits.
Mais quel heureux Auteur, dans une autre Enéide,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide ?
Quelle ſçavante Lyre au bruit de ſes exploits,
Fera marcher encor les rochers & les bois :
Chantera le Batave éperdu dans l'orage,
Soi-même ſe noyant pour ſortir du naufrage :
Dira les bataillons ſous Maſtricht enterrez
Dans ces affreux aſſauts du Soleil éclairez ?
Mais tandis que je parle, une Gloire nouvelle
Vers ce Vainqueur rapide aux Alpes vous apelle.
Déja Dole & Salins ſous le joug ont ployé.
Beſançon fume encore ſur ſon Roc foudroyé.
Où ſont ces grands Guerriers, dont les fatales Ligues
Devoient à ce torrent oposer tant de digues ?

Eſt-ce encore, en fuyant, qu'ils penſent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir ſçû l'éviter ?
Que de remparts détruits ! que de Villes forcées !
Que de moiſſons de gloire en courant amaſſées !
Auteurs pour les chanter, redoublez vos tranſ-
ports.
Le ſujet ne veut pas de vulgaires efforts.
Pour moi, qui juſqu'ici nourri dans la Satire ;
N'oſe encore manier la Trompette & la Lyre :
Vous me verrez pourtant dans ce champ glorieux.
Vous animer du moins de la voix & des yeux :
Vous offrir ces leçons, que ma Muſe au Parnaſſe
Raporta, jeune encor, du commerce d'Horace :
Seconder votre ardeur, échauffer vos Eſprits,
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.
Mais auſſi pardonnez, ſi plein de ce beau zèle,
De tous vos pas fameux obſervateur fidèle,
Quelquefois du bon or je ſépare le faux ;
Et des Auteurs groſſiers j'attaque les défauts :
Cenſeur un peu fâcheux, mais ſouvent néceſſaire ;
Plus enclin à blâmer, que ſçavant à bien faire.

Fin de l'Art Poëtique.

Digitized by Google

AVIS AU LECTEUR.

IL seroit inutile maintenant de nier que le Poëme suivant a été composé à l'occasion d'un différend assez léger, qui s'émût dans une des plus célèbres Eglises de Paris, entre le Tréſorier & le Chantre. Mais c'eſt tout ce qu'il y a de vrai. Le reſte, depuis le commencement juſqu'à la fin, eſt une pure fiction : & tous les Perſonnages, ſont non-ſeulement inventez, mais j'ai eu ſoin même de les faire d'un caractère directement oposé au caractère de ceux qui deſſervent cette Egliſe, dont la plûpart, & principalement les Chanoines, ſont tous gens non-ſeulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'eſprit, & entre leſquels il y a tel à qui je demanderois auſſi volontiers ſon ſentiment ſur mes Ouvrages, qu'à beaucoup de Meſſieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner ſi perſonne n'a été offenſé de l'impreſſion de ce Poëme, puiſqu'il n'y a en effet perſonne qui y ſoit véritablement attaqué. Un Prodigue ne s'aviſe guére de s'offenſer de voir rire d'un Avare, ni un Dévot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle ſur une eſpéce de défi qui me fut fait en riant par feu Mr. le Premier Préſident de LAMOIGNON, *qui eſt celui que j'y peins ſous le nom d'*ARSITE. *Ce détail, à mon avis, n'eſt pas fort néceſſaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, ſi je laiſſois échapper cette occaſion d'aprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand Perſonnage, durant ſa vie, m'a honoré de ſon amitié. Je commençai à le connoître dans le tems que mes Satires faiſoient le plus de bruit ; & l'accès obligeant, qu'il me donna dans ſon illuſtre Maiſon, fit avantageuſement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuſer de libertinage & de mauvaiſes mœurs. C'étoit un homme d'un ſçavoir*

Digitized by Google

étonnant, & passionné admirateur de tous les bon Livres de l'Antiquité; & c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes Ouvrages, où il crut entrevoir quelque gout des Anciens. Comme sa piété étoit sincére; elle étoit aussi fort gaye, & n'avoit rien d'embarrassant; il ne s'effraya point du nom de Satiré que portoient ces Ouvrages, où il ne vit en effet que des Vers & des Auteurs attaquz. Il meloüa même plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de Poesie de la saleté, qui lui avoit été jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas desagréable. Il m'apela à tous ses plaisirs & à tous ses divertissemens, c'est à-dire, à ses Lectures & à ses promenades. Il me favorisa même quelquefois de sa plus étroite confidence, & me fit voir à fond son ame entiére. Et que n'y vis-je point! Quel tréſor suprenant de probité & de justice! quel font inépuisable de piété & de zéle! Bien que sa vertu jettât un fort grand éclat au dehors, c'étoit toute autre chose au dedans; & on voyoit bien qu'il avoit soin d'en tempérer les rayons, pour ne pas blesser les yeux d'un siécle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincérement épris de tant de qualitez admirables; & s'il eut beaucaup de bonne volonté pour moi, j'eus aussi pour lui une très forte attache. Les soins, que je lui rendis, ne furent mêlez d'aucune raison d'intérêt mercenaire; & je songeai bien plus à profiter de sa conversation que de son crédit. Il mourut dans le tems que cette amitié étoit en son plus haut point, & le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des Hommes si dignes de vivre soient si-tôt enlevez du monde, tandis que des misérables & des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse? Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si triste: car je sens que si je continuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de moüiller peut-être de larmes la Préface d'un Ouvrage de pure plaisanterie.

Digitized by Google

ARGUMENT

LE Tréſorier remplit la premiére Dignité du Chapitre, dont il eſt ici parlé, & il officie avec toutes les marques de l'Epiſcopat. Le Chantre remplit la ſeconde Dignité. Il y avoit autrefois dans le chœur, devant la place du Chantre, un énorme Pupitre ou Lutrin, qui le couvroit preſque tout entier. Il le fit ôter. Le Tréſorier voulut le faire remettre. De-là, arriva une diſpute, qui fait le ſujet de ce Poëme.

Digitized by Google

LE LUTRIN.

POEME HEROI-COMIQUE.

CHANT PREMIER.

JE chante les combats, & ce Prélat terrible,
Qui par ſes longs travaux, & ſa force invincible
Dans une illuſtre Egliſe exerçant ſon grand cœur, Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.
C'eſt en vain que le Chantre, abuſant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du Chapitre;
Ce Prélat ſur le banc de ſon Rival altier
Deux fois, le reportant, l'en couvrit tout entier.
Muſe, redis-moi donc, quelle ardeur de vengeance
De ces Hommes ſacrez rompit l'intelligence,
Et troubla ſi long-tems deux célébres Rivaux.
(a) Tant de fiel entre-t'il dans l'ame des Dévots?

(a) *Virgile, Æneïde, Liv. I.*
Tantæ ne animis cœleſtibus iræ.

Digitized by Google

Et toi, fameux Héros, dont la ſage entrepriſe
De ce Schiſme naiſſant débarraſſa l'Egliſe,
Vient d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave ſujet.
Parmi les doux plaiſirs d'une paix fraternelle,
Paris voyoit fleurir ſon antique Chapelle.
Ses Chanoines vermeils, & brillans de ſanté;
S'engraiſſoient d'une longue & ſainte oiſiveté.
Sans ſortir de leurs lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faiſoient chanter Matines;
Veilloient à bien dîner, & laiſſoient en leur lieu
A des Chantres gagez le ſoin de loüer Dieu.
Quand la Diſcorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hydeux qui fait frémir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de ſon Palais.
Là d'un œil attentif, contemplant ſon Empire,
A l'aſpect du Tumulte, Elle même s'admire.
Elle y voit par le coche & d'Evreux & du Mans,
Accourir à grands flots ſes ſiécles Normans.
Elle y voit aborder le Marquis, la Comteſſe,
Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Nobleſſe,
Et par-tout des Plaideurs les eſcadrons épars
Faire au tour de Thémis flotter ſes étendars.
Mais une Egliſe ſeule à ſes yeux immobile,
Garde au ſein du tumulte une aſſiette tranquille.
Elle ſeule la brave: elle ſeule aux procès
De ſes paiſibles murs veut défendre l'accès,
La Diſcorde, à l'aſpect d'un calme qui l'offence,
Fait ſiffler ſes ſerpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche ſe remplit d'un poiſon odieux,
Et de longs traits de feu lui ſortent par les yeux.
Quoi: dit-elle, d'un ton qui fit trembler les vîtres,
J'aurois pû juſqu'ici broüiller tous les Chapitres,
Diviſer Cordeliers, Carmes & Celeſtins:
J'aurai fait ſoutenir un Siége aux Auguſtins:
Et cette Egliſe ſeule, à mes ordres rebelle,

Digitized by Google

Nourrira dans ſon ſein une paix éternelle :
Suis-je donc la Diſcorde ? & parmi les Mortels,
Qui voudra déſormais encenſer mes Autels ?
A ces mots, d'un bonnet couvrant ſa tête énorme :
Elle prend d'un vieux Chantre & la taille & la forme,
Elle peint de bourgeons ſon viſage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le Tréſorier.
Dans le réduit obſcur d'une alcove enfoncée,
S'éléve un lit de plume à grand frais amaſſée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquile ſilence,
Régne ſur le duvet une heureuſe indolence.
C'eſt-là que le Prélat, muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger ſomme, attendoit le dîner.
La jeuneſſe en ſa fleur brille ſur ſon viſage,
Son menton ſur ſon ſein deſcend à double étage :
Et ſon corps ramaſſé dans ſa courte groſſeur,
Fait gémir les couſſins ſous ſa molle épaiſſeur.
La Déeſſe en entrant, qui voit la nape miſe,
Admire un ſi bel ordre & reconnoît l'Egliſe ;
Et marchant à grand pas vers le lieu du repos,
Au Prélat ſommeillant, elle adreſſe ces mots :
Tu dors ? Prélat, tu dors ? & là haut à ta place,
Le Chantre aux yeux du Chœur étale ſon audace,
Chante les *Oremus*, fait des Proceſſions,
Et répand à grand flots les Bénédictions.
Tu dors ? attends-tu donc que ſans Bulle & ſans titre
Il te raviſſe encor le Rochet & la Mître ?
Sors de ce lit odieux, qui te tient attaché,
Et renonce au repos ou bien à l'Evêché.
Elle dit, & du vent de ſa bouche profane,
Lui ſouffle avec ſes mots l'ardeur de la chicane.
Le Prélat ſe reveille & pleine d'émotion
Lui donne toutefois la Bénédiction.
Tel qu'on voit un Taureau, qu'une Guépe en furie

Digitized by Google

A piqué dans les flancs, aux dépens de sa vie;
Le superbe animal, agité de tourmens.
Exhale sa douleur en longs mugissemens.
Tel le fougueux Prélat, que ce songe épouvante,
Querelle en se levant & Laquais & Servante:
Et d'un juste courroux rallumant sa vigueur,
Même avant le diner, parle d'ailler au Chœur;
Le prudent Gilotin, son Aumônier fidelle,
En vain par ses conseils sagement le rapelle:
Lui montre le péril: Que midi va sonner
Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le diner.
Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dernier est prêt, vous apelle à l'Office?
De votre dignité soutenez mieux l'éclat.
Est-ce pour travailler que vous êtes Prélat?
A quoi bon ce dégout, & ce zèle inutile?
Est-il donc pour jeûner Quatre-tems, ou Vigile?
Reprenez vos esprits, & souvenez-vous bien,
Qu'un diner réchauffé ne valut jamais rien.
Ainsi dit Gilotim, & ce Ministre sage
Sur table, au même instant fait servir le potage;
Le Prélat voit la soupe, & plein d'un saint respect
Demeure quelque-tems muet à cet aspect.
Il céde, il dîne enfin: mais toujours plus farouche,
Les morceaux trop hatez se pressent dans sa bouche.
Gilotin en gémit, & sortant de fureur
Chez tous ses Partisans va semer la terreur.
On voit courir ches lui leurs troupes éperduës:
Comme l'on voit marcher les bataillons de Gruës;
Quand le Pigmée altier, redoublant ses efforts,
De l'Hébre ou du Strymon vient d'occuper les bords,
A l'aspect imprevu de leur foule agréable,
Le Prélat radouci veut se lever de table.
La couleur lui renaît sa voix change de ton.
Il fait par Gilotin rapoorter un jambon.
Lui même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur & vermeil il fait remplir sa coupe:
Il l'avale d'un trait: & chacun l'imitant,

La

La cruche au large ventre eſt vuide en un inſtant.
Si-tot que du Nectar la troupe eſt abreuvée,
On deſſert: &, ſoudain, la nape étant levée,
Le Prélat, d'une voix conforme à ſon malheur,
Leur confie en ces mots ſa trop juſte douleur.
Illuſtres Compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez ſoutenu par vos pieuſes ligues,
Et par qui, Maitre enfin d'un Chapitre inſenſé,
Seul à *Magnificat* je me vois encenſé.
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage:
Que le Chantre à vos yeux détruiſe votre ouvrage;
Uſurpe tous mes droits, & s'égalant à moi,
Donne à votre Lutrin & le ton & la loi?
Ce matin même encor, ce n'eſt point un menſonge,
Une Divinité me l'a fait voir en ſonge,
L'inſolent, s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le *Benedicat vos.*
Oüi, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.
Le Prélat à ces mots verſe un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement, pour ſuivre ſon diſcours,
Ses ſanglots redoublez en arrêtent le cours.
Le zèlé Gilotin, qui prend part à ſa gloire,
pour lui rendre la voix fait raporter à boire
Quand Sidrac, à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre un baton à la main.
Ce Vieillard dans le Chœur a déja vû quatre âges:
Il ſçait de tous les tems les différens uſages
Et ſon rare ſçavoir, de ſimple Marguillier,
L'éleva par degrez au rand de Chévecier. *
A l'aſpect du Prélat qui tombe en défaillance,
Il devine ſon mal, Il ſe ride, il s'avance,
Et d'un ton paternel réprimant ſes douleurs:
Laiſſe au Chantre, dit-il, la triſteſſe & les pleurs,
Prélat, & pour ſauver tes droits & ton empire,
Ecoute ſeulement ce que le Ciel m'inſpire.

* C'eſt celui qui a ſoin des Chapes, & de la Cire,

Vers cet endroit du Chœur, où le Chantre orgueïl-
leux
Montre assis à ta gauche, un front sourcilleux,
Sur ce rang d'ais serrez qui forment sa clôture,
Fut jadis un Lutrin d'inégale structure,
Dont les flancs élargis, de leur vaste contour
Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alen-
tour.
Derriére ce Lutrin, ainsi qu'au fonds d'un antre;
A peine sur son banc on discernoit le Chantre;
Tandis qu'à l'autre banc, le Prélat radieux,
Découvert au grand jour attiroit tous les yeux:
Mais un Démon, fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruine,
Soit qu'ainsi de tout tems l'ordonnât le Destin,
Fit tomber à nos yeux le Pupitre un matin.
J'eus beau prendre le Ciel & le Chantre à partie:
Il fallut l'emporter dans notre Sacristie,
Où depuis trente hyvers sans gloire enseveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Entens-moi donc, Prélat. Dès que l'ombre tran-
quille
Viendra d'un crêpe noir enveloper la Ville,
Il faut que trois de nous sans trouble & sans bruit,
Partant à la faveur de la naissante nuit,
Et du Lutrin rompu réünissant la masse,
Aille d'un zèle adroit le remettre en sa place.
Si le Chantre demain ose le renverser,
Alors de cent Arrêts tu le peux terrasser.
Pour soutenir tes droits, que le Ciel autorise,
Abîme tout plûtôt; c'est l'esprit de l'Eglise.
C'est par-là qu'un Prélat signale sa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un Chœur.
Ces vertus dans Aleth peuvent être en usage:
Mais dans Paris, plaidons c'est là notre partage.
Tes bénédictions dans le trouble croissant,
Tu pourras les répandre & par vingt & par cent:
Et pour braver le Chantre en son orgueïl extrême:
Les répandre à ses yeux & les benir lui-même.

Ce Discours aussi-toi frape tous les esprits ;
Et le Prélat charmé l'aprouve par des cris
Il veut que sur le champ, dans la troupe on chosisse
Les trois que Dieu destine à ce pieux office.
Mais chacun prétend part à cet illustre emploi,
Le sort, dit le Prélat, vous servira de Loi.
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
Il dit ; on obéït ; on se presse d'écrire.
Aussi-tôt trente noms, sur le papier tracez,
Sont au fonds d'un bonnet par billets entassez.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, enfant de Chœur, prête sa main novice ;
Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
Rougit en aprochant d'un honnête pudeur.
Cependant le Prélat, l'œil au Ciel, la main nuë,
Benit trois fois les noms, & trois fois les remuë.
Il tourne le Bonnet. L'enfant tire ; & Brontin
Est le premier des noirs qu'aporte le Destin.
Le Prélat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure ;
On se tait, & bien-tot on voit paroître au jour
Le nom, le fameux nom de Perruquier l'Amour.
Ce nouvel Adonis, à la blonde criniére
Est l'unique souci d'Anne sa Perruquiére.
Ils s'adorent l'un l'autre : & ce couple charmant
S'unit long-tems, dit-on, avant le Sacrement.
Mais depuis trois moissons, à leur saint assemblage
L'Official a joint le nom de mariage.
Ce Perruquier superbe est l'effroi du quartier,
Et son courage est peint sur son visage altier ;
Un des noms reste encore, & le Prélat par grace
Une derniére fois les broüille & les ressasse.
Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
Mais que ne dit-tu point, ô puissant Porte-croix,
Boirude ; Sacristain, cher apui de ton Maître,
Lorsqu'aux yeux du Prélat tu vis ton nom paroître ;
On dit que ton front jaune, & ton teint sans couleur ;
Perdit en ce moment son antique pâleur ;

Et que ton corps gouteux, plein d'une ardeur guerriére,
Pour ſauter au plancher, fit deux pas en arriére.
Chacun bénit tout haut l'Arbitre des Humains,
Qui remet leur bon droit en de ſi bonnes mains.
Auſſi-tot on ſe léve; & l'Aſſemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
Le Prélat reſté ſeul calme un peu ſon dépit,
Et juſques au ſouper ſe couche & s'aſſoupit.

CHANT II.

CEpendant cet oiſeau qui prône les merveilles;
Ce monſtre compoſé de bouches & d'oreilles,
Qui ſans ceſſe voulant de climats en climats,
Dit par-tout ce qu'il ſçait, & ce qu'il ne ſçait pas.
La Renommée enfin, cette prompte Couriére,
Va d'un mortel effroi glacer la Perruquiére,
Lui dit que ſon Epoux, d'un faux zéle conduit,
Pour placer un Lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triſte recit tremblante, deſolée,
Elle accourt l'œil en feu, la tête échévelée;
Et trop ſûre d'un mal qu'on penſe lui celer.
Oſes-tu bien encor, Traître, diſſimuler,
Dit-elle? & ni la fois que ta main m'a donnée,
Ni nos embraſſemens qu'a ſuivi l'Hyménée,
Ni ton Epouſe enfin toute prête à périr,
Ne ſçauroient donc t'ôter cette ardeur de courir?
Perfide, ſi du moins, à ton devoir fidelle,
Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle;
L'eſpoir du juſte gain conſolant ma langueur,
Pourroit de ton abſence adoucir la longueur.
Mais quel zéle indiſcret; quelle aveugle entrepriſe
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une Egliſe?
Où vas tu, cher Epoux? Eſt-ce que tu me fuis?
As-tu donc oublié tant de ſi douces nuits?

Digitized by Google

Quoi ! d'un œil ſans pitié vois-tu couler mes larmes
Au nom de nos baiſers jadis ſi pleins de charmes ,
Si mon cœur , de tout tems facile à tes deſirs ,
N'a jamais d'un moment différé tes plaiſirs ;
Si , pour te prodiguer mes plus tendres careſſes ,
Je n'ai point exigé ſerment ni promeſſes ;
Si toi ſeul en mon lit enfin eus toujours part
Différe au moins d'un jour ce funeſte départ.
En achevant ces mots , cette Amante enflâmée
Sur un placet voiſin tombe demi pâmée.
Son Epoux s'en emeut , & ſon cœur éperdu
Entre deux paſſions demeure ſuſpendu ;
Mais enfin rapelant ſon audace premiére:
Ma femme , lui dit-il , d'une voix douce & fiére ,
Je ne veux point nier les ſolides bienfaits ,
Dont ton ame prodigue a comblé mes ſouhaits:
Et le Rhin de ſes flots ira groſſir la Loire
Avant que tes faveurs ſortent de ma mémoire.
Mais ne préſume pas , qu'en te donnant ma foi ,
L'Hymen m'ait pour jamais aſſervi ſous ta loi.
Si le Ciel en mes mains eût mis ma deſtinée ,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'Hyménée:
Et ſans nous opoſer ces devoirs prétendus.
Nous goûterions encor des pleſirs défendus.
Ceſſe donc à mes yeux d'étaler un vain titre ;
Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un Pupitre ;
Et toi-même , donnant un frein à tes deſirs ,
Raffermis ma vertu qu'ébranlent tes ſoupirs.
Que te dirai-je enfin ? c'eſt le Ciel qui m'apelle:
Une Egliſe , un Prélat m'engage en ſa querelle.
Il faut partir: j'y cours. Diſſipe tes douleurs ,
Et ne me trouble plus par tes indignes pleurs.
Il la quitte à ces mots. Son Amante effarée
Demeure le teint pâle , & la vûë égarée:
La force l'abandonne , & ſa bouche trois fois
Voulant le rapeler , ne trouve plus de voix.
Elle ſuit , & de pleurs inondant ſon viſage ,
Seule pour s'enfermer vole au cinquiéme étage.
Mais d'un bouge prochain , accourant à ce bruit ,

Digitized by Google

Sa ſervante Aliſon la ratrape & la ſuit.
Les ombres cependant ſur la Ville épanduës,
Du faîte des maiſons deſcendent dans les ruës :
Le ſouper hors du Chœur chaſſe les Chapelains ;
Et de Chantres bûvant les Cabarets ſont pleins.
Le redouté Brontin, que ſon devoir éveille,
Sort à l'inſtant chargé d'une triple bouteille ;
D'un vin dont Gilotin, qui ſçavoit tout prévoir ;
Au ſortir du Conſeil eut ſoin de le pourvoir :
L'odeur d'un jus ſi doux lui rend le faix moins rude,
Il eſt bien-tôt ſuivi du Sacriſtain Boirude,
Et tous deux, de ce pas, s'en vont avec chaleur
Du trop lent Perruquier réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin. Déja le jour plus ſombre ;
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin, que je lis dans tes yeux?
Quoi ! le pardon ſonnant te retrouve en ces lieux ?
Où donc eſt ce grand cœur, dont tantôt l'allegreſſe
Sembloit du Jour trop long accuſer la pareſſe ?
Marche, & ſuis-nous du moins où l'Honneur nous attend.
Le Perruquier honteux rougit en l'écoutant.
Auſſi-tôt de longs clous il prend une poignée :
Sur ſon épaule il charge une lourde coignée :
Et derriére ſon dos, qui tremble ſous le poids ;
Il attache une ſcie en forme de carquois.
Il ſort au même inſtant ; il ſe met à leur tête.
A ſuivre ce grand Chef l'un & l'autre s'aprête.
Leur cœur ſemble allumé d'un zéle tout nouveau.
Brontin tient un maillet, & Boirude un marteau.
La Lune, qui du Ciel voit leur démarche altiére,
Retire en leur faveur ſa paiſible lumiére.
La Diſcorde en ſoûrit, & les ſuivant des yeux,
De joye, en les voyant pouſſe un cri dans les Cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible Déeſſe,
Va juſques dans Citeaux réveiller la Moleſſe,
C'eſt-là qu'en un dortoir elle fait ſon ſéjour.
Les Plaiſirs non-chalans folâtrent à l'entour.

L'un paîtrit dans un coin l'embonpoint des Chanoines ;
L'autre broye en riant le vermillon de Moines:
La Volupté la ſert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verſe des pavots.
Ce ſoir plus que jamais, en vain il les redouble.
La Molleſſe à ce bruit ſe réveille, ſe trouble,
Quand la Nuit, qui déja va tout enveloper,
D'un funeſte recit vient encor la fraper:
Lui conte du Prélat l'entrepriſe nouvelle.
Aux pieds des murs ſacrez d'une Sainte-Chapelle,
Elle a vû trois Guerriers énnemis de la paix,
Marcher à la faveur de ſes voiles épais.
La Diſcorde en ces lieux menace de s'accroître.
Demain avec l'Aurore un Lutrin va paroître,
Qui doit y ſoulever un peuple de mutins.
Ainſi le Ciel l'écrit au Livre de Deſtins.
A ce triſte Diſcours, qu'un long ſoupir achéve;
La Moleſſe, en pleurant, ſur un bras ſe relève,
Ouvre un œil languiſſant, & d'une foible voix,
Laiſſe tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois.
O Nuit, que m'as-tu dit? Quel Démon ſur la Terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre?
Hélas! qu'eſt devenu ce tems, cet heureux tems,
Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans.
S'endormoient ſur le trône, & me ſervant ſans honte,
Laiſſoient leur Sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte?
Aucun ſoin n'aprochoit de leur paiſible Cour.
On repoſoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au printems, quand Flore dans les plaines
Faiſoit taire des Vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelez, d'un pas tranquile & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux ſiécle n'eſt plus. Le Ciel impitoyable
A placé ſur leur Trône un Prince infatigable.

Digitized by Google

Il brave mes douceurs, il eſt ſourd à ma voix:
Tous les jours il m'éveille au bruit de ſes Exploits.
Rien ne peut arrêter ſa vigilante audace.
L'Eté n'a point de feux, l'Hyver n'a point de glace.
J'entends à ſon ſeul nom tous mes Sujets frémir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir;
Loin de moi ſon courage entrainé par la gloire,
Ne ſe plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois, à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyois, loin des lieux d'où ce Prince m'exile
Que l'Egliſe du moins m'aſſuroit un axile.
Mais en vain j'eſpérois y régner ſans effroi:
Moines, Abbez, Prieurs, tout s'arme contre moi;
Par mon exil honteux la Trape eſt annoblie.
J'ai vû dans ſaint Denis la réforme établie.
Le Carme, le Feüillant s'endurcit aux travaux;
Et la Régle déja ſe remet dans Clairvaux.
Citeaux dormoit encore, & la Sainte-Chapelle
Conſervoit du vieux tems l'oiſiveté fidelle;
Et voici qu'un Lutrin, prêt à tout renverſer,
D'un ſéjour ſi chéri vient encor me chaſſer,
O toi, de mon repos compagne aimable & ſombre,
A de ſi noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?
Ah! Nuit, ſi tant de fois, dans les bras de l'Amour,
Je t'admis aux plaiſirs que je cachois au jour,
Du moins ne permets pas..., La Moleſſe opreſſée
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue glacée,
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort.
Soûpire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

CHANT III.

MAis la Nuit auſſi-tot, de ſes aîles affreuſes,
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuſes,
Revôle vers Paris, & hâtant ſon retour,

Déja

Déja de Montlhéri voit la fameuſe Tour.
Ses murs, dont le ſommet ſe dérobe à la vuë,
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nuë,
Et preſentant de loin leur objets ennuyeux,
Du Paſſant qui le fuit, ſemblent ſuivre les yeux.
Mille oiſeaux effrayans, mille corbeaux funèbres,
De ces murs deſertez habitent les ténèbres.
Là depuis trente hivers un Hibou retiré,
Trouvoit contre le jour un refuge aſſuré.
Des déſaſtres fameux ce Meſſager fidelle
Sçait toujours des malheurs la premiere nouvelle;
Et tout prêt d'en ſemer le préſage odieux,
Il attendoit la Nuit dans ces ſauvages lieux.
Aux cris, qu'à ſon abord, vers le Ciel il envoye,
Il rend tous ſes Voiſins attriſtez de ſa joye.
La plaintive Progné de douleur en frémit:
Et dans les bois prochains Philomèle en gémit.
Suis-moi, lui dit la Nuit. L'Oiſeau plein d'alle-
greſſe
Reconnoit à ce ton la voix de ſa Maitreſſe.
Il la ſuit: & tous deux, d'un cours précipité,
De Paris à l'inſtant abordent la Cité.
Là s'élançans d'un vol, que le vent favoriſe:
Ils montent au ſommet de la fatale Egliſe,
La Nuit baiſſe la vûë, & du haut du clocher,
Obſerve les Guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le barbier, qui d'une main legére,
Tient un verre de vin, qui rit dans la fougére;
Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,
Célébrer en bûvant, Gilotin & Bacchus.
Ils triomphent, dit-elle, & leur ame abuſée
Se promet dans mon ombre une victoire aiſée.
Mais allons, il eſt tems qu'ils connoiſſent la
Nuit.
A ces mots regardant le Hibou qui la ſuit,
Elle perce les murs de la voute ſacrée
Juſqu'en la Sacriſtie elle s'ouvre une entrée,
Et dans le ventre creux du Pupitre fatal
Va placer de ce pas le ſiniſtre Animal.

Mais les trois Champions pleins de vin & d'audace
Du Palais cependant paſſent la grande place :
Et ſuivant de Bacchus les auſpices ſacrez,
De l'auguſte Chapelle ils montent les degrez.
Ils atteignoient déja le ſuperbe Portique,
Où Ribou le Libraire, au fond de ſa boutique,
Sous vingt fidèles clés, garde & tient en dépôt,
L'amas toûjours entier des Ecrits de Haynaut.
Quand Boirude, qui voit que le péril aproche,
Les arrête, & tirant un fuſil de ſa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frape au même inſtant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en ſortant :
Et bien-tôt au brazier d'une mêche enflamée,
Montre, à l'aide du ſouffre, une cire allumée.
Cet Aſtre tremblottant, dont le jour les conduit :
Eſt pour eux un ſoleil au milieu de la nuit.
Le Temple à ſa faveur eſt ouvert par Boirude.
Ils paſſent de la Nef la vaſte ſolitude,
Et dans la Sacriſtie entrant, non ſans terreur,
En percent juſqu'au fond la ténébreuſe horreur.
C'eſt-là que du Lutrin gît la machine énorme.
La troupe quelque tems en admire la forme.
Mais le Barbier, qui tient les momens précieux :
Ce ſpectacle n'eſt pas pour amuſer nos yeux,
Dit-il, le tems eſt cher, portons-le dans le Temple :
C'eſt-là, qu'il faut demain qu'un Prélat le contemple.
Et d'un bras à ce mot qui peut tout ébranler,
Lui-même, ſe courbant, s'aprête à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable !
Que du Pupitre ſort une voix effroyable.
Brontin en eſt ému, le Sacriſtain pâlit,
Le Perruquier commence à regretter ſon lit.
Dans ſon hardi projet toutefois il s'obſtine :
Lorſque des flancs poudreux de la vaſte machine
L'Oiſeau ſort en courroux, & d'un cri menaçant
Achéve d'étonner le Barbier frémiſſant.

Digitized by Google

De ſes aîles dans l'air ſecoüant la pouſſiére ;
Dans la main de Boirude il éteint la lumiere ;
Les Guerriers à ce coup demeurent confondus :
Ils regagnent la Nef de frayeur éperdus.
Sous leurs corps tremblottans leurs genoux s'affoiblissent :
D'une ſubite horreur leurs cheveux ſe hériſſent ;
Et bien-tôt, au travers des ombres de la nuit,
Le timide Eſcadron ſe diſſipe & s'enfuit.
Ainſi, lorſqu'en un coin, qui leur tient lieu d'azile,
D'Ecoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un Préfet au travail aſſidu,
Va tenir quelquefois un Brelan défendu :
Si du veillant Argus la figure effrayante,
Dans l'ardeur du plaiſir à leurs yeux ſe préſente,
Le jeu ceſſe à l'inſtant, l'azile eſt deſerté,
Et tout fuit à grand pas le Tiran redouté.
La Diſcorde, qui voit leur honteuſe diſgrace,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace,
Et malgré la frayeur dont leurs cœurs ſont glacez,
S'aprête à réünir ſes Soldats diſperſez,
Auſſi-tôt de Sidrac elle emprunte l'image :
Elle ride ſon front, allonge ſon viſage,
Sur un bâton noüeux laiſſe courber ſon corps,
Dont la Chicane ſemble animer les reſſorts,
Prend un cierge en ſa main, & d'une voix caſſée,
Vient ici gourmander la Troupe terraſſée.
Lâches, où fuyez-vous ? Quelle peur vous abat ?
Aux cris d'un vil Oiſeau vous cédez ſans combat ?
Où ſont ces beaux diſcours jadis ſi pleins d'audace ?
Craignez-vous d'un Hibou l'impuiſſante grimace ?
Que feriez-vous, hélas ! ſi quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi, vous traînoit au Barreau ?
S'il falloit ſans amis brigant une audience ;
D'un Magiſtrat glacé ſoutenir la préſence :
Ou d'un nouveau procès hardi Solliciteur,
Aborder ſans argent un Clerc de Raporteur ?
Croyez-moi, mes Enfans : je vous parle à bon titre ;

J'ai moi seul autrefois plaidé tout un Chapitre
Et le Barreau n'a point de monstres si hagards,
Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.
Tous les jours sans trembler j'assiégeois leurs passages,
L'Eglise étoit alors fertile en grands courages.
Le moindre d'entre nous, sans argent, sans apui,
Eût plaidé le Prélat, & le Chantre avec lui.
Le monde, de qui l'âge avance les ruïnes,
Ne peut plus enfanter de ces ames divines.
Mais que vos cœurs du moins, imitant leurs vertus,
De l'aspect d'un Hibou ne soient pas abattus.
Songez, quel deshonneur va soüiller votre gloire,
Quand le Chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez tous les jours le Chanoine insolent,
Au seul mot de Hibou, vous sourire en parlant.
Votre ame, à ce penser, de colére murmure;
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
Méritez les lauriers qui vous sont réservez,
Et ressouvenez-vous quel Prélat vous servez.
Mais déja la fureur dans vos yeux étincelle.
Marchez, courez, volez où l'honneur vous apelle;
Que le prélat, surpris d'un changement si prompt,
Aprenne la vengeance aussi-tot que l'affront.
En achevant ces mots, la Déesse guerriére
De son pié trace en l'air un sillon de lumiére;
Rend aux trois Champions leur intrépidité,
Et les laisse tous pleins de sa Divinité.
C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce Combat célébre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut, & l'Ebre,
Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussez
Furent presque à tes yeux ouverts & renversez:
Ta valeur, arrêtant les Troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives:
Répandit dans leur rang ton esprit belliqueux,
Et força la Victoire à te suivre avec eux.
La colére à l'instant succédant à la crainte,

Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.
Ils rentrent. L'Oiſeau ſort L'Eſcadron raffermi
Rit du honteux départ d'un ſi foible Ennemi.
Auſſi-tot dans le Chœur la Machine emportée,
Eſt ſur le banc du Chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi pourris, que l'âge a relâchez,
Sont à coups de maillet unis & raprochez.
Sous les coups redoublez tous les bancs retentiſſent,
Les murs en ſont émus, les voûtes en mugiſſent,
Et l'Orgue même en pouſſe un long gémiſſement.
Que fais-tu, Chantre, hélas! dans ce triſte moment?
Tu dors d'un profond ſomme, & ton cœur ſans allarmes
Ne ſçait pas qu'on bâtit l'inſtrument de tes larmes.
O! que ſi quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçoit du Lutrin le funeſte apareil!
Avant que de ſouffrir qu'on en poſât la maſſe,
Tu viendrois en Apôtre expirer dans ta place;
En Martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous & ta tête au marteau.
Mais déja ſur ton banc la machine enclavée
Eſt durant ton ſommeil à ta honte élevée.
Le Sacriſtain achéve en deux coups de rabot:
Et le Pupitre enfin tourne ſur ſon pivot.

CHANT IV.

LEs Cloches dans les airs de leurs voix argentines
Apeloient à grand bruit les Chantres à Matines;
Quand leur Chef agité d'un ſommeil effrayant,
Encor tout en ſueur ſe réveille en criant.
Aux élans redouble de ſa voix douloureuſe,
Tous ſes valets tremblant quittènt la plume oiſeuſe;

Le vigilant Girot court à lui le premier.
C'eſt d'un Maître ſi ſaint le plus digne Officier.
La Porte dans le Chœur à ſa garde eſt commiſe :
Valet ſouple au logis, fier Huiſſier à l'Egliſe.
Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre ſommeil ?
Quoi ! voulez-vous au Chœur prévenir le Soleil ?
Ah ! dormez, & laiſſéz à des Chantres vulgaires,
Le ſoin d'aller ſi-tôt mériter leurs ſalaires.
Ami, lui dit le Chantre encore pâle d'horreur,
N'inſulte point, de grace, à ma juſte terreur.
Mêle plutôt ici tes ſoupirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le ſujet de mes craintes.
Pour la ſeconde fois un ſommeil gracieux
Avoit ſous ſes pavots apeſanti mes yeux :
Quand, l'eſprit enyvré d'une douce fumée,
J'ai crû remplir au Chœur ma place accoûtumée.
Là, triomphant aux yeux des Chantres impuiſſans,
Je béniſſois le Peuple, & j'avalois l'encens :
Lorſque du fond caché de notre Sacriſtie,
Une épaiſſe nuée à longs flots eſt ſortie,
Qui s'ouvrant à mes yeux, dans ſon bleuâtre éclat,
M'a fait voir un ſerpent conduit par le Prélat.
Du corps de ce Dragon plein de ſouffre & de nitre,
Une tête ſortoit en forme de Pupitre,
Dont le triangle affreux, tout hériſſé de crins,
Surpaſſoit en groſſeur nos plus épaix Lutrins.
Animé par ſon guide, en ſiflant il s'avance :
Contre moi ſur un banc je le voi qui s'élance.
J'ai crié, mais en vain : & fuyant ſa fureur,
Je me ſuis reveillé plein de trouble & d'horreur.
Le Chantre s'arrêtant à cet endroit funeſte,
A ſes yeux effrayez laiſſe dire le reſte.
Girot en vain l'aſſure, & riant de ſa peur,
Nomme ſa viſion, l'effet d'une vapeur.
Le deſolé Vieillard, qui hait la raillerie,
Lui défend de parler, ſort du lit en furie,
On aporte à l'inſtant ſes ſomptueux habits ;
Où ſur l'oüate mole éclate le tabis.

Digitized by Google

D'une longue soutane il endosse la moire ;
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,
Et saisit, en pleurant, ce rochet, qu'autrefois
Le Prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.
Aussi-tôt d'un bonnet ornant sa tête grise,
Déja l'aumusse en main il marche vers l'Eglise ;
Et hâtant de ses ans l'importune langueur,
Court, vole, & le premier arrive dans le Chœur.
O toi, qui, sur ces bords qu'une eau dormante moüille, *
Vis combattre autrefois le Rat & la Grenoüille :
Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Sceau : **
Muse, prête à ma bouche une voix plus sauvage ;
Pour chanter le dépit, la colére, la rage,
Que le Chantre sentit allumer dans son sang,
A l'aspect du Pupitre élevé sur son banc,
D'abord pâle & muet de colére, immobile,
A force de douleur, il demeura tranquile :
Mais sa voix s'échapant au travers des sanglots ;
Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots.
La voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable,
Que m'a fait voir un songe, hélas ! trop véritable.
Je le vois ce Dragon tout prêt à m'égorger,
Ce Pupitre fatal qui me doit ombrager.
Prélat, que t'ai-je fait ? quelle rage envieuse
Rend pour me tourmenter ton ame ingénieuse ?
Quoi ? même dans ton lit, Cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne se repose pas ?
O Ciel ! quoi sur mon banc une honteuse masse
Desormais me va faire un cachot de ma place ?
Inconnu dans l'Eglise, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus être vû que de Dieu !
Ah ! plutôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse,

* Homére a fait la guerre des Rats & des Grenoüilles.

** *La Secchia rapita, Poëme Italien.*

Renonçons à l'Autel, abandonnons l'Office ;
Et ſans laſſer le Ciel par des chants ſuperflus,
Ne voyons plus un Chœur où l'on ne vous voit plus,
Sortons. Mais cependant mon ennemi tranquile
Joüira ſur ſon banc de ma rage inutile ;
Et verra dans le Chœur le Pupitre exhauſſé
Tourner ſur le pivot, où ſa main l'a placé
Non, s'il n'eſt abatu, je ne ſçaurois plus vivre.
A moi, Girot ; je veux que mon bras m'en délivre.
Périſſons ; s'il le faut : mais de ſes ais briſez
Entraînons, en mourant, les reſtes diviſez.
A ces mots d'une main par la rage affermie,
Il ſaiſiſſoit déja la Machine ennemie,
Lorſqu'en ce ſacré lieu, par un heureux hazard,
Entre Jean le Choriſte, & le Sonneur Girard,
Deux Manceaux renommez, en qui l'expérience
Pour les procès eſt jointe à la vaſte ſcience.
L'un & l'autre auſſi-tot prend part à ſon affront.
Toutefois condamnans un mouvement trop prompt,
Du Lutrin, diſent-ils, abattons la Machine:
Mais ne nous chargeons pas tous ſeuls de ſa ruine ;
Et que tantot, aux yeux du Chapitre aſſemblé
Il ſoit ſous trente mains en plein jour accablé.
Ces mots des mains du Chantre arrachent le Pupitre.
J'y conſens, leur dit-il, aſſemblons le Chapitre.
Allez donc de ce pas, par de ſaints hurlemens,
Vous-mêmes apeler les Chanoines dormans.
Partez. Mais ce diſcours les ſurprend & les glace.
Nous ? qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,
Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager ?
De notre complaiſance oſez-vous l'exiger ?
Hé, Seigneur ! Quand nos cris pourroient ; du fond des ruës,
De leurs apartemens percer les avenuës,
Réveiller ces Valets autour d'eux étendus,

De leur sacré repos ministres assidus ;
Et pénétrer des lits au bruit inaccessibles ;
Pensez-vous, au moment que les ombres paisibles
A ces lits enchanteurs ont sçu les attacher,
Que la voix d'un Mortel les puisse arracher ?
Deux Chantres, feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans six cloches n'on pu faire ?
Ah ! je vois bien où tend tout ce discours trompeur,
Reprend le chaud Vieillard : le Prelat vous fait peur ;
Je vous ai vu cent fois sous sa main benissante
Courber servilement une épaule tremblante.
Hé bien, allez, sous lui fléchissez les genoux ?
Je sçaurai réveiller les Chanoines sans vous.
Viens, Girot, seul ami qui me reste fidelle :
Prenons du saint Jeudi la bruyante Cresselle. *
Suis-moi. Qu'à son lever le Soleil aujourd'hui
Trouve tout le Chapitre éveillé devant lui.
Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrée
Par les mains de Girot la Cresselle est tirée.
Ils sortent à l'instant, & par d'heureux efforts
Du lugubre instrument font crier les ressorts :
Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale
Monte dans le Palais, entre dans la grand'Sale,
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait sortir le Démon du tumulte & du bruit.
Le quartier allarmé n'a plus d'yeux qui sommeillent :
Déja de toutes parts les Chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toîts,
Et que l'Eglise ** brule un seconde fois.
L'autre encore agité de vapeurs plus funèbres,
Pense être au Jeudi-Saint, croit que l'on dit Ténèbres,

---

* Instrument dont on se sert le Jeudi-Saint au lieu des Cloches.

** Le toît de la Sainte-Chapelle fut brûlé en 1630.

Digitized by Google

Et déjà tout confus tenant midi sonné ;
En soi-même frémit de n'avoir point diné.
Ainsi, lorsque tout prêt à briser cent murailles ;
Loüis, la foudre en main, abandonnant Versailles,
Au retour du Soleil & des Zéphirs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déployer ses drapeaux ;
Au seul bruit répandu de sa marche étonante,
Le Danube s'émeut : le Tage s'épouvante,
Bruxelles attend le coup qui la doit foudroyer ;
Et le Batave encor est prêt à se noyer.
Mais en vain dans leurs lits un juste effroi les presse ;
Aucun ne laisse encor la plume enchantéresse.
Pour les en arracher Girot s'inquiétant,
Va crier qu'au Chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance.
Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence ;
Ils courent au Chapitre, & chacun se pressant
Flâte d'un doux espoir son apétit naissant.
Mais, ô d'un déjeuner vaine & frivole attente !
A peine ils sont assis, que d'une voix dolente,
Le Chantre désolé, lamentant son malheur,
Fait mourir l'apétit, & naître la douleur.
Le seul Chanoine Evrard d'abstinence incapable ;
Ose encor proposer qu'on aporte la table.
Mais il a beau presser aucun ne lui répond.
Quand le premier rompant ce silence profond,
Alain tousse, & se léve, Alain ce sçavant homme,
Qui de Bauni vingt fois a lû toute la Somme,
Qui possède Abéli, qui sçait tout Raconis,
Et même entend, dit-on, le Latin d'A-Kempis.
N'en doutez point, leur dit ce sçavant Canoniste,
Ce coup part, j'en suis sûr, d'une main Janséniste.
Mes yeux en sont témoins : j'ai vû moi-même hier
Entrer chez le Prélat le Chapelain Garnier.
Arnaud, cet Hérétique ardent à nous détruire ;
Par ce Ministre adroit tente de le séduire.

Digitized by Google

Sans doute il aura lû dans ſon Saint Auguſtin,
Qu'autrefois Saint Loüis érigea ce Lutrin.
Il va nous inonder des torrens de ſa plume;
Il faut, pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume.
Conſultons ſur ce point quelque Auteur ſignalé,
Voyons ſi des Lutrins Bauni n'a point parlé.
Etudions enfin, il en eſt tems encore;
Et pour ce grand projet, tantôt dès que l'Aurore
Rallumera le jour dans l'onde enféveli,
Que chacun prenne en main le moüelleux Abèli. *
Ce conſeil imprévû de nouveau les étonne:
Sur-tout le gras Evrard d'épouvente en friſſonne.
Moi? dit-il, qu'à mon âge, Ecolier tout nouveau,
J'aille pour un Lutrin me troubler le cerveau?
O le plaiſant conſeil! Non, non, ſongeons à vivre:
Va maigrir, ſi tu veux, & ſecher ſur un Livre.
Pour moi je lis la Bible, autant que l'Alcoran:
Je ſçai ce qu'un Fermier nous doit rendre par an:
Sur quelle vigne à Rheins nous avons hypothéque:
Vingt muids rangez chez moi ſont ma Bibliothéque.
En plaçant un Pupitre on croit nous rabaiſſer;
Mon bras ſeul ſans Latin ſçaura le renverſer,
Que m'importe qu'Arnaud me condamne ou m'approuve?
J'abats ce qui me nuit par-tout où je le trouve,
C'eſt-là mon ſentiment. A quoi bon tant d'aprêts?
Du reſte déjeunons, Meſſieurs, & bûvons frais.
Ce diſcours, que ſoutient l'embonpoint du viſage,
Rétablit l'apétit, réchauffe le courage:
Mais le Chantre ſur-tout en paroît raſſûré.
Oüi, dit-il, le Pupitre a déja trop duré.
Allons ſur ſa ruïne aſſurer ma vengeance.

* Fameux Auteur qui a fait la Moüelle Théologique. *Medulla Theologica.*

Donnons à ce grand œuvre une heure d'abſtinence,
Et qu'au retour tantôt un ample déjeuner
Long-tems nous tienne à table, & s'uniſſe au dîner.
Auſſi-tot il ſe léve, & la Troupe fidèle
Par ces mots attirans ſent redoubler ſon zèle.
Ils marchent droit au Chœur d'un pas audacieux:
Et bien-tot le Lutrin ſe fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne conſulte;
Sur l'Ennemi commun ils fondent en tumulte.
Ils ſapent le pivot, qui ſe défent en vain;
Chacun ſur lui d'un coup veut honorer ſa main.
Enfin ſous tant d'efforts la Machine ſuccombe,
Et ſon corps entr'ouvert chancelle, éclate, & tombe.
Tels ſur les monts glacez des farouches Gélons
Tombe un chêne battu des voiſins Aquilons.
Ou tel, abandonné de ſes poutres uſées,
Fond enfin un vieux toît ſous ſes tuiles briſées,
La Maſſe eſt emportée, & ſes ais arrachez
Sont aux yeux des Mortels chez le Chantre cachez.

CHANT V.

L'AURORE cependant, d'un juſte effroi troublée,
Des Chanoines levez voit la troupe aſſemblée;
Et contemple long-tems, avec des yeux confus,
Ces viſages fleuris qu'elle n'a jamais vûs.
Chez Sidrac auſſi-tot Brontin d'un pied fidelle
Du Pupitre abattu va porter la nouvelle.
Le Vieillard de ſes ſoins donne l'heureux ſuccès;
Et ſur un bois détruit, bâtit mille procès;
L'eſpoir d'un doux tumulte échauffant ſon courage,
Il ne ſent plus le poids ni les glaces de l'âge;

Et chez le Tréſorier de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au recit imprévû de l'horrible inſolence,
Le Prélat hors du lit impétueux s'élance.
Vainement d'un breuvage, à deux mains aporté,
Gilotin avant tout le veut voir humecté.
Il veut partir à jeun, il ſe peigne, il s'aprête.
L'yvoire trop hâté deux fois rompt ſur ſa tête,
Et deux fois de ſa main le boüis tombe en morceaux.
Tel Hercule filant rompoit tous les fuſeaux.
Il ſort demi paré. Mais déja ſur ſa porte
Il voit de ſaints Guerriers un ardente cohorte,
Qui tout remplis pour lui d'une égale vigueur
Sont prêts, pour le ſervir, à deſerter le Chœur.
Mais le vieillard condamne un projet inutile.
Nos Deſtins ſont, dit-il, écrits chez la Sybille;
Son Antre n'eſt pas loin. Allons la conſulter,
Et ſubiſſons la loi qu'Elle nous va dicter.
Il dit: à ce conſeil, oú la Raiſon domine,
Sur ſes pas au Barreau la Troupe s'achemine;
Et bien-tot dans le Temple, entend, non ſans frémir,
De l'Antre redouté les ſoupireaux gémir.
Entre ces vieux apuis, dont l'affreuſe Grand'Sale
Soutient l'énorme poids de ſa voûte infernale,
Eſt un Pilier fameux des Plaideurs reſpecté,
Et toujours de Normans à midi fréquenté,
Là ſur des tas poudreux de ſacs & de pratique,
Heurle tous les matins une Sybille étique:
On l'apelle Chicane: & ce Monſtre odieux
Jamais pour l'Equité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Diſette au teint bleme, & la triſte Famine,
Les Chagrins devorans, l'infâme Ruïne.
Enfans infortunez de ſes raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémiſſemens;
Sans ceſſe feüilletant les Loix & la Coûtume,
Pour conſumer autrui, le Monſtre ſe conſume;
Et devorant Maiſons, Palais, Châteaux entiers,

Digitized by Google

Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence
Themis a vû cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour :
Comme un Hibou, souvent il se dérobe au jour.
Tantôt les yeux en feu, c'est un Lion superbe,
Tantôt, humble Serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter le plus juste des Rois
Fit régler le cahos des ténébreuses Loix.
Ses griffes vainement par Pussort accourcies, *
Se rallongent déja, toujours d'ancres noircies ;
Et ses ruses perçans & digues & remparts,
Par cent bréches déja rentrent de toutes parts.
Le Vieillard humblement l'aborde & le saluë ;
Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vûë ;
Reine des longs procès, dit-il, dont le sçavoir
Rend la force inutile, & les Loix sans pouvoir,
Toi pour qui dans le Mans le Laboureur moissonne,
Pour qui naissent à Caën tous les fruits de l'Automne,
Si dès mes premiers ans, heurtant tous les Mortels,
L'encre a toûjours pour moi coulé sur tes Autels,
Daigne encore me connoître en ma saison derniére :
D'un Prélat, qui t'implore, exauce la priére.
Un Rival orgueilleux, de ma gloire offensé,
A détruit le Lutrin par nos mains redressé.
Epuise en sa faveur ta Science fatale :
Du Digeste & du Code ouvre-nous le Dédale ;
Et montre-nous cet art, connu de tes Amis,
Qui dans ses propres Loix embarasse Thémis.
La Sybille, à ces mots déja hors d'elle-même,
Fait lire sa fureur sur son visage blême :
Et pleine du Demon qui la vient opresser ;

* Mr Pussort, Conseiller d'Etat, est celui qui a le plus contribué à faire le Code.

Par ces mots étonnans tâche à le repousser :
Chantres, ne craignez plus une audace insensée
Je vois, je vois au Chœur la masse replacée.
Mais il faut des combats. Tel est l'Arrêt du Sort :
Et sur-tout évitez un dangereux accord.
Là bornant son Discours, encor tout écumante ;
Elle souffle aux Guerriers l'esprit qui la tourmente ;
Et dans leurs cœurs, brûlant de la soif de plaider,
Verse l'amour de nuire, & la peur de céder.
Pour tracer à loisir une longue requête,
A retourner chez soi leur brigade s'aprête.
Sous leurs pas diligens le chemin disparoît,
Et le Pilier loin d'eux déja baisse & décroit.
Loin du bruit cependant les Chanoines à table ;
Immolent trente mets à leur faim indomptable.
Leur apétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.
Par le sel irritant la soif est allumée ;
Lorsque d'un pied leger la prompte Renommée ;
Semant par-tout l'effroi, vient au Chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se léve, enflâmé de muscat & de bile,
Et prétend à son tour consulter la Sibyle.
Evrard a beau gémir du repas déserté,
Lui-même est au Barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barriére oblique,
Ils gagnent les degrez, le Perron antique,
Où sans cesse étalans bons & méchans Ecrits,
Barbin vend aux Passans des Auteurs à tout prix.
Là le Chantre à grand bruit arrive & se fait place,
Dans le fatal instant que d'une égale audace
Le Prélat & sa troupe, à pas tumultueux,
Descendoient du Palais l'escalier tortueux.
L'un & l'autre Rival, s'arrêtant au passage ;
Se mesure des yeux, s'observe, s'enviſage.
Une égale fureur anime leurs esprits.
Tels deux fougueux Taureaux, de jalousie épris ;
Auprès d'une Geniſſe au front large & superbe,
Oublions tous les jours le pâturage & l'herbe,

Digitized by Google

A l'aſpect l'un de l'autre embraſez, furieux ;
Déja, le front baiſſé, ſe ménace des yeux.
Mais Evrard, en paſſant, coudoyé par Boirude,
Ne ſçait point contenir ſon aigre inquiétude.
Il entre chez Barbin, & d'un bras irrité,
Saiſiſſant du Cyrus un Volume écarté,
Il lance au Sacriſtain un Tome épouventable.
Boirude fuit le coup : le Volume effroyable
Lui raſe le viſage, & droit dans l'eſtomac
Va frapper en ſifflant l'infortuné Sidrac.
Le Vieillard, accablé de l'horrible Artaméne,
Tombe aux piés du Prélat, ſans pouls & ſans haleine.
Sa Troupe le croit mort, & chacun empreſſé,
Se croit frappé du coup dont il le voit bleſſé.
Auſſi-tôt contre Evrard vingt Champions s'élancent,
Pour ſoutenir leur choc, les Chanoines s'avancent.
La Diſcorde triomphe, & du combat fatal,
Par un cri, donne en l'air l'effroyable ſignal.
Chez le Libraire abſent, tout entre, tout ſe mêle.
Les Livres ſur Evrard fondent comme la grêle,
Qui dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abat l'honneur naiſſant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hazard du Livre qu'il rencontre.
L'un tient l'Edit d'Amour, l'autre en ſaiſit la Montre,
L'un prend le ſeul Jonas qu'on ait vû rélié,
L'autre un Taſſe François, en naiſſant oublié.
L'Eleve de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opoſer à leur fureur Gothique.
Les Volumes ſans choix, à la tête jettez,
Sur le Perron poudreux volent de tous côtez.
Là, près d'un Guarini, Terence tombe à terre.
Là, Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre.
O que d'Ecrits obſcurs, des Livres ignorez,
Furent en ce grand jour de la poudre tirez !
Vous en fûtes tirez, Almerinde & Simandre,
Et toi, rebut du Peuple, inconnu Caloandre,

Dans

Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la premiere fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure.
Déja plus d'un Guerrier se plaint d'une blessure.
D'un le Vayer épais, Giraut est renversé.
Marineau, d'un Brébeuf à l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amére,
Et maudit la Pharsale aux Provinces si chére.
D'un Pinchéne *in-quarto* Dodillon étourdi
A long-tems le teint pâle, & le cœur affadi.
Au plus fort du combat le Chapelain Garaigne,
Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des Vers de ce Poëme effet prodigieux!)
Tout prêt à s'endormir, bâaille & ferme les yeux.
A plus d'un Combattant la Clélie est fatale.
Girou dix fois par elle éclate & se signale.
Mais tout céde aux efforts du Chanoine Fabri.
Ce Guerrier dans l'Egliſe aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage,
Et de l'eau dans son vin n'a jamais sçû l'usage.
Il terrasse lui seul & Guibert & Grasset,
Et Gorilion la basse, & Grandin le fausset,
Et Gerbais l'agréable, & Guérin l'insipide.
Des Chantres désormais la brigade timide
S'écarte, & du Palais regagne les chemins.
Telle, à l'aspect d'un Loup, terreur des champs voisins,
Fait d'Agneaux effrayez une troupe bélante:
Ou tels devant Achille, aux campagnes du *Xante*,
Les Troïens se sauvoient à l'abri de leurs tours.
Quand Broutin à Boirude adresse ce discours.
Illustre Porte-croix, par qui notre banniére,
N'a jamais en marchant fait un pas en arriére,
Un Chanoine lui seul triomphant d'un Prélat,
Du Rochet à nos yeux ternira-t'il l'éclat?
Non, non, pour te couvrir de sa main redoutable,
Accépte de mon corps l'épaisseur favorable.
Vien, & sous ce rempart à ce Guerrier hautain

Fait voler ce Quinaut, qui me reſte à la main.
A ces mots il lui tend le doux & tendre Ouvrage ;
Le Sacriſtain, boüillant de zèle & de courage,
Le prend, ſe cache, aproche, & droit entre les yeux.
Frape du noble ecrit l'Athléte audácieux.
Mais c'eſt pour l'ébranler une foible tempête.
Le Livre ſans vigueur molit contre ſa tête.
Le Chanoine les voit, de colére embraſé.
Attendez, leur dit-il, Couple lâche & ruſé ;
Et jugez ſi ma main, aux grands exploits novice,
Lance à mes ennemis un Livre qui moliſſe.
A ces mots, il ſaiſit un viel *Infortiat*,
Groſſit des viſions d'Accurſe & d'Alciat,
Inutile ramas de Gothique écriture,
Dont quatre ais mal-unis formoient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reſte de fermoir.
Sur l'air qui le ſoutient auprès d'un avicenne,
Deux des plus forts Mortels l'ébranlent à peine ;
Le Chanoine pourtant l'enléve ſans effort,
Et ſur le Couple pâle, & déja demi mort,
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
Les Guerriers de ce coup vont meſurer la terre,
Et du bois & des clous meurtris & déchirez,
Long-tems, loin du Perron, roulent ſur les degrez.
Au ſpectácle étonnant de leur chute imprévûe.
Le Prélat pouſſe un cri qui pénétre la nuë.
Il maudit dans ſon cœur le Démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule ſix pas.
Mais bien-tôt, rapelant ſon antique proüeſſe,
Il retire du manteau ſa dextre vengereſſe ;
Il part, & de ſes doigts, ſaintement allongez,
Benit tous les Paſſans, en deux files rangez.
Il fait que l'Ennemi, que ce coup va ſurprendre,
Deſormais ſur ces pieds ne l'oſeroit attendre,
Et déja voit pour lui tout le peuple en courroux,
Crier aux Combattans : Profanes, à genoux.

Le Chantre, qui de loin voit aprocher l'orage,
Dans ſon cœur éperdu cherche en vain du courage;
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il céde, il fuit.
Le long des ſacrez murs ſa brigade le ſuit.
Tout s'écarte à l'inſtant mais aucun n'en réchape.
Par-tout le doigt vainqueur les ſuit & les ratrape.
Evrard ſeul, en un coin prudemment retiré,
Se croyoit à couvert de l'inſulte ſacré:
Mais le Prélat vers lui fait une marche adroite;
Il l'obſerve de l'œil, & tirant vers la droite,
Tout-d'un-coup tourne à gauche, & d'un bras fortuné;
Benit ſubitement le Guerrier conſterné.
Le Chanoine, ſurpris de la foudre mortelle,
Se dreſſe, & léve en vain une tête rebelle:
Sur ſes genoux tremblans il tombe à cet aſpect;
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au reſpect.
Dans le Temple auſſi-tôt le Prélat plein de gloire,
Va goûter les doux fruits de la ſainte victoire:
Et de leur vain projet les Chanoines punis,
S'en retournent chez eux éperdus & benis.

CHANT VI.

TAndis que tout conſpire à la guerre ſacrée;
La piété ſincére aux * Alpes retirée,
Du fond de ſon deſert entend les triſtes cris
De ſes Sujets cachez dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'inſtant ſa retraite divine.
La Foi d'un pas certain devant elle chemine;
L'Eſpérance au front gai l'apuye & la conduit:
Et la bourſe à la main; la Charité la ſuit.
Vers Paris elle vole, & d'une audace ſainte,
Vient aux pieds de Thémis proférer cette plainte.

* La grande Chartreuſe eſt dans les Alpes.

Vierge, effroi des méchans, apui de mes Autels,
Qui, la balance en main, régle tous les Mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras ſalutaires,
Que pouſſer des ſoupirs & pleurer mes miſéres?
Ce n'eſt donc pas aſſez qu'au mépris de tes Loix,
L'Hypocriſie ait pris & mon nom & ma voix:
Que ſous ce nom ſacré par tout ſes mains avares
Cherchent à me ravir Croſſes, Mitres, Tiares?
Faudra-t'il voir encore cent monſtre furieux
Ravager mes Etats uſurpez à tes yeux?
Dans les tems orageux de mon naiſſant Empire,
Au ſortir du Baptême on couroit au martyre.
Chacun plein de mon nom ne reſpiroit que moi.
Le Fidèle, attentif aux régles de ſa Loi,
Fuyant des vanitez la dangereuſe amorce,
Aux honneurs apelé, n'y montoit que par force.
Ces cœurs, que les Bourreaux ne faiſoient point frémir,
A l'offre d'une mitre étoient prêts à gémir,
Et ſans peur des travaux, ſur mes traces divines,
Couroient chercher le Ciel au travers des épines.
Mais depuis que l'Egliſe eut aux yeux des mortels,
De ſon ſang en tous lieux cimentés ſes Autels,
Le calme dangereux ſuccédant aux orages,
Une lâche tiédeur s'empara des courages:
De leur zèle brûlant l'ardeur ſe ralentit:
Sous le joug des péchez leur foi s'apéſantit;
Le Moine ſecoüa le cilice & la haire:
Le Chanoine indolent aprit à ne rien faire:
Le Prélat par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne ſçût plus qu'abuſer d'un ample revenu;
Et pour toutes vertus fit au dos d'un caroſſe,
A côté d'une mitre armorier ſa croſſe.
L'Ambition par tout chaſſa l'Humilité;
Dans la craſſe du froc logea la Vanité.
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes Cloîtres ſacrez la Diſcorde introduite,
Y bâtit de mon bien ſes plus ſûrs Arſénaux,
Traîna tous mes ſujets aux pieds des Tribunaux,

En vain à ſes fureurs j'opoſai mes priéres ;
L'inſolence à mes yeux marcha ſur mes Banniéres.
Pour comble de miſére, un tas de faux Docteurs
Vint flâter les péchez de diſcours impoſteurs :
Infectant les Eſprits d'exécrables maximes,
Voulut faire à Dieu même aprouver tous les crimes.
Une ſervile Peur tint lieu de Charité :
Le beſoin d'aimer Dieu paſſa pour nouveauté ;
Et chacun à mes piés conſervant ſa malice,
N'aporta de vertu que l'aveu de ſon vice.
Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
J'allai chercher le calme au ſéjour des frimats :
Sur ces monts entourez d'une éternelle glace,
Où jamais au Printems les Hyvers n'ont fait place.
Mais juſques dans la nuit de mes ſacrez Deſerts
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'hui même encore, une voix trop fidelle
M'a d'un triſte déſaſtre aporté la nouvelle.
J'aprens que dans ce Temple où le plus ſaint des Rois *
Conſacra tout le fruit de ſes pieux exploits,
Et ſignala pour moi ſa pompeuſe largeſſe :
L'implacable Diſcorde, & l'infâme Moleſſe,
Foulant aux piés les loix, l'honneur & le devoir,
Uſurpant en mon nom le ſouverain pouvoir.
Souffriras-tu, ma Sœur, une action ſi noire ?
Quoi ! ce Temple, à ta porte élevé pour ma gloire,
Où jadis des Humains j'attirois tous les vœux,
Sera de leurs combats le théatre honteux,
Non, non, il faut enfin que ma vengeance éclate,
Aſſez & trop long-tems l'impunité les flâte.
Prens ton glaive, & fondant ſur ſes Audacieux,
Vien aux yeux des Mortels juſtifier les Cieux.
Ainſi parle à ſa Sœur cette Vierge enflamée ;
La Grace eſt dans ſes yeux d'un feu pur allumée ;
Thémis ſans différer lui promet ſon ſecours,

* Saint Loüis, Fondateur de la Sainte-Chapelle.

La flate, la rassure, & lui tient ce discours.
Chére & divine Sœur, dont les mains sécourables
Ont tant de fois séché les pleurs des Misérables;
Pourquoi toi-même en proye à tes vives douleurs,
Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs?
En vain de tes Sujets l'ardeur est ralentie:
D'un ciment éternel ton Eglise est bâtie;
Et jamais de l'Enfer les noirs frémissemens
N'en sçauroient ébranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
Ton nom encor chéri vit au sein des Fidelles.
Croi-moi, dans ce Lieu même, où l'un veut l'opprimer,
Le trouble, qui t'étonne, est facile à calmer:
Et pour y rapeler la paix tant desirée,
Je vai touvrir, ma Sœur, une route assûrée.
Prête-moi donc l'oreille, & retiens tes soûpirs;
Vers ce Temple fameux, si cher à tes desirs,
Où le Ciel fut pour toi si prodigue en miracles;
Non loin de ce Palais où je rends mes oracles,
Est un vaste séjour des Mortels révéré,
Et des Cliens soûmis à toute heure entouré.
Là, sous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
Veille au soin de ma gloire un Homme incomparable;
Ariste, dont le Ciel & Loüis ont fait choix,
Pour régler ma balance, & dispenser mes Loix,
Par lui dans le Barreau sur mon Trône affermie
Je vois heurler en vain la Chicane ennemie.
Par lui la Vérité ne craint plus l'Imposteur,
Et l'Orphélin n'est plus dévoré du Tuteur.
Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image?
Tu le connois assez, Ariste est ton Ouvrage.
C'est Toi qui le formas dès ses plus jeunes ans:
Son mérite sans tache est un de tes présens.
Tes divines leçons, avec le lait succées,

Allumérent l'ardeur de ſes nobles penſées.
Auſſi ſon cœur pour toi, brûlant d'un ſi beau feu,
N'en fit point dans le monde un lâche deſaveu :
Et ſon zèle hardi, toûjours prêt à paroître,
N'alla point ſe cacher dans les ombres d'un Cloître.
Va le trouver, ma Sœur : à ton auguſte nom,
Tout s'ouvrira d'abord en ſa ſainte Maiſon :
Ton viſage eſt connu de ſa noble famille :
Tout y garde tes loix, Enfans, Sœurs, Femme, Fille :
Tes yeux d'un ſeul regard ſçauront le pénétrer ;
Et pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer.
Là s'arrête Thémis. La Piété charmée
Sent renaître la joye, en ſon ame calmée.
Elle court chez Ariſte, & s'offrant à ſes yeux :
Que me ſert, lui dit-elle, Ariſte, qu'en tous lieux
Tu ſignale pour moi ton zèle & ton courage,
Si la Diſcorde impie à ta porte m'outrage ?
Deux puiſſans Ennemis, par elle envenimez,
Dans ces murs ; autrefois ſi ſaints, ſi renommez,
A mes ſacrez Autels font un profane inſulte,
Rempliſſe tout d'effroi, de trouble, & de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va-t'en peindre l'horreur.
Sauve-moi, ſauve-les de leur propre fureur.
Elle ſort à ces mots. Le Héros en priére
Demeure tout couvert de feu & de lumiére.
De la céleſte Fille il reconnoît l'éclat,
Et mande au même inſtant le Chantre & le Prélat.
Muſe, c'eſt à ce coup, que mon Eſprit timide
Dans ſa courſe élevée a beſoin qu'on le guide,
Pour chanter par quels ſoins, par quels nobles travaux,
Un Mortel ſçût fléchir ces ſuperbes Rivaux.
Mais plutôt, Toi qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariſte, c'eſt à toi d'en inſtruire notre âge.

Digitized by Google

Seul tu peux révéler, par quel art tout-puiſſant
Tu rendis tout-à-coup le Chantre obéïſſant.
Tu ſçais par quel conſeil raſſemblant le Chapitre,
Lui-même, de ſa main, raporta le Pupitre,
Et comment le Prélat, de ſes reſpects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'inſtant.
Parle donc : c'eſt à toi d'éclaircir ces merveilles.
Il me ſuffit pour moi d'avoir ſçû par mes veilles,
Juſqu'au ſixiéme Chant pouſſer ma fixion,
Et fait d'un vain Pupitre un ſecond Illion.
Finiſſons. Auſſi-bien quelque ardeur qui m'inſpire ;
Quand je ſonge au Héros qui me reſte à décrire,
Qu'il faut parler de Toi, mon Eſprit éperdu
Demeure ſans parole, interdit, confondu.
Ariſte, c'eſt ainſi qu'en ce Sénat illuſtre,
Où Thémis par tes ſoins, reprend ſon premier luſtre,
Quand la premiere fois un Athléte nouveau
Vient combattre en champ clos aux joûtes du Barreau,
Souvent ſans y penſer, ton auguſte preſence,
Troublant par trop d'éclat ſa timide éloquence,
Le nouveau Cicéron tremblant, décoloré,
Cherche en vain ſon diſcours ſur ſa langue égaré :
En vain, pour gagner tems, dans ſes tranſes affreuſes,
Traîne d'un dernier mot les ſyllabes honteuſes :
Il héſite, il bégaye, & le triſte Orateur
Demeure enfin muet aux yeux du Spectateur.

Fin du Lutrin.

DISCOURS

DISCOURS SUR L'ODE.

L'ODE ſuivante a été compoſée à l'occaſion de ces étranges Dialogues, qui ont paru depuis quelque-tems, où tous les plus grands Ecrivains de l'Antiquité ſont traitez d'Eſprits médiocres, de gens a être mis en parallèle avec les Chapelains & avec les Cotins, & où voulant faire honneur à nôtre ſiécle, on l'a en quelque ſorte diffamé, en faiſant voir qu'il s'y trouve des Hommes capables d'écrire des choſes ſi peu cenſées. Pindare eſt des plus maltraitez. Comme les beautez de ce Poëte ſont extrêmement renfermées dans ſa Langue, l'Auteur de ces Dialogues, qui vraiſemblablement ne ſçait point de Grec, & qui n'a lû Pindare que dans des Traductions Latines aſſez défectueuſes, a pris pour galimathias tout ce que la foibleſſe de ſes lumiéres ne lui permettoit pas de comprendre. Il a ſur-tout traité de ridicules ces endroits merveilleux, où le Poëte pour marquer un eſprit entiérement hors de ſoi, rompt quelquefois de deſſein formé la ſuite de ſon diſcours; & afin de mieux entrer dans la Raiſon, ſort, s'il faut ainſi parler, de la Raiſon même, évitant avec grand ſoin cet ordre méthodique & ces exactes liaiſons de ſens, qui ôteroient l'ame à la Poëſie Lyrique. Le Cenſeur, dont je parle, n'a pas pris garde qu'en attaquant ces nobles hardieſſes de Pindare, il donnoit lieu de croire qu'il n'a jamais connu le ſublime des Pſeaumes de David, où s'il eſt permis de parler de ces ſaints Cantiques à propos de choſes ſi profanes, il y a beaucoup de ces ſentimens rompus, qui ſervent même quelquefois à en faire ſentir la Divinité. Ce Critique, ſelon toutes les aparences n'eſt pas fort convaincu du précepte que j'ai avancé dans mon Art Poëtique, à propos de l'Ode:

Son ſtile impétueux ſouvent marche au hazard:
Chez elle un beau déſordre eſt un effet de l'Art.

Ce précepte effectivement, qui donne pour régle de ne point garder quelquefois de régles, eſt un myſtère de l'Art, qu'il n'eſt pas aiſé de faire entendre à un Homme ſans aucun goût, qui croit que la Clélie & nos Opéra ſont les modèles du Genre ſublime; qui trouve Térence fade, Virgile froid, Homére de mauvais ſens; & qu'une eſpece de bizarreté d'eſprit rend inſenſible à tout ce qui frape ordinairement les Hommes. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de lui montrer ſes erreurs. On le fera peut-être plus à propos un de ces jours dans quelqu'autre Ouvrage.

Pour revenir à Pindare, il ne ſeroit pas difficile d'en faire ſentir les beautez à des gens, qui ſe feroient un peu familiariſé le Grec. Mais comme cette Langue eſt aujourd'hui aſſez ignorée de la plûpart des Hommes, & qu'il n'eſt pas poſſible de leur faire voir Pindare dans Pindare même, j'ai cru que je ne pouvois mieux juſtifier ce grand Poëte, qu'en tâchant de faire une Ode en François à ſa maniére, c'eſt-à-dire, pleine de mouvemens & de tranſports, où l'eſprit parût plutôt entraîné du Démon de la Poëſie, que guidé par la Raiſon. C'eſt le but que je me ſuis propoſé dans l'Ode qu'on va voir. J'ai pris pour ſujet la priſe de Namur, comme la plus grande action de guerre qui ſe ſoit faite de nos jours, & comme la matiére la plus propre à échauffer l'imagination d'un Poëte. J'y ai jetté, autant que j'ai pû, la magnificence des mots; & à l'exemple des anciens Poëtes Dithyrambiques; j'y ai employé les figures les plus audacieuſes, juſqu'à y faire un Aſtre de la Plume blanche que le Roi porte ordinairement à ſon chapeau, & qui eſt en effet comme une eſpéce de Cométe fatale à nos Ennemis, qui ſe jugent perdus dès qu'ils l'aperçoivent. Voilà le deſſein de cet Ouvrage. Je ne réponds pas d'y avoir réuſſi, & je ne ſçai ſi le Public, accoûtumé aux ſages emportemens de Malherbe, s'accommodera de ces ſaillies & de ces excès Pindariques. Mais, je ſuppoſe que j'y aye échoüé, je m'en conſolerai du moins par le commencement de cette fameuſe Ode Latine d'Horace, Pindarum quiſquis ſtudet æmulari, &c. *Où Horace donne aſſez à entendre, que s'il eût voulu*

Digitized by Google

lui-même s'élever à la hauteur de Pindare, il se seroit crû en grand hazard de tomber.

A la suite de cette Ode, on trouvera encore une autre petite Ode de ma façon, que je n'avois point jusqu'ici insérée dans mes Ecrits; je suis bien aise, pour ne me point broüiller avec les Anglois d'aujourd'hui, de faire ici ressouvenir le Lecteur, que les Anglois que j'attaque dans ce petit Poëme, qui est un Ouvrage de ma première jeunesse, ce sont les Anglois du tems de Cromwel.

J'ai joint aussi à ces Epigrammes un Arrêt Burlesque donné au Parnasse, que j'ai composé autrefois, afin de de prévenir un Arrêt très-sérieux, que l'Université songeoit à obtenir du Parlement, contre ceux qui enseigneroient dans les Ecoles de Philosophie, d'autres principes que ceux d'Aristote. La plaisanterie y descend un peu bas, & est toute dans les termes de la Pratique. Mais il falloit qu'elle fût ainsi pour faire son effet, qui fut très-heureux, & obligea, pour ainsi dire, l'Université à supprimer la Requête qu'elle alloit présenter.

Radiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerumque secat res.

ODE
SUR LA PRISE DE NAMUR.

QUELLE docte & ſainte yvreſſe
Aujourd'hui me fait la Loi ?
Chaſtes Nymphes du Permeſſe,
N'eſt-ce pas vous que je vois ?
Accourez, Troupe ſçavante,
Des ſons que ma Lyre enfante,
Ces arbres ſont réjoüis.
Marquez-en bien la cadence ;
Et vous, Vents, faites ſilence :
Je vais parler de LOUIS.

*

Dans ſes chanſons immorteles,
Comme un Aigle audacieux,
Pindare étendant ſes aîles,
Fuit loin des vulgaires yeux.
Mais, ô ma fidèle Lyre,
Si, dans l'ardeur qui m'inſpire,
Tu peux ſuivre mes tranſports ;
Les chênes des Monts de Thrace
N'ont rien oüi que n'efface
La douceur de tes accords.

Digitized by Google

✻

Eſt-ce Apollon, & Neptune,
Qui ſur ſes Rocs ſourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux?
De leur enceinte fameuſe
La Sambre, unie à la Meuſe,
Défend le fatal abord:
Et par cent bouches horribles,
L'airain ſur ces mõts terribles
Vômit le fer & la mort.

✻

Dix mille vaillans Alcides,
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs, au loin homicides,
Font pétiller leurs remparts:
Et dans ſon ſein infidèle
Par tout la terre y recèle,
Un feu près à s'élancer,
Qui ſoudain perçant ſon gouffre
Ouvre un ſépulcre de ſouffre
A quiconque oſe avancer.

✻

Namur, devant tes murailles,
Jadis la Gréce eût vingt ans
Sans fruit vû les funérailles
De ſes plus fiers Combattans.
Quelle effroyable Puiſſance
Aujourd'hui pourtant s'avance,
Prête à foudroyer tes monts!
Quel bruit, quel feu l'environne?
C'eſt Jupiter en perſonne,
Ou c'eſt le Vainqueur de Mons.

✻

N'en doute point, c'eſt lui-même.
Tout brille en lui, tout eſt Roi.
Dans Bruxelles Naſſau blême
Commence à trembler pour toi.
En vain il voit le Batâve,

Désormais docile esclavage,
Rangé sous ses étendars :
En vain au Lion Belgique
Il voit l'Aigle Germanique
Uni sous les Léopards.

*

Plein de la frayeur nouvelle
Dont ses sens sont agitez,
A son secours il apelle
Les Peuples les plus ventez.
Ceux-là viennent du rivage,
Où s'enorgueïllit le Tage
De l'or qui roule en ses eaux :
Ceux-ci des champs où la nége,
Des marais de la Norvége
Neuf mois couvre les roseaux.

*

Mais qui fait enfler la Sambre,
Sous les Jumaux effrayez,
Des froids torrens de Décembre
Les champs par tout sont noyez.
Cérès s'enfuit éplorée
De voir en proye à Borée
Ses guéretes d'épics chargez ;
Et sous les urnes fangeuses
Des Hyades orageuses
Tous ses trèsors submergez.

*

Déployez toutes vos rages,
Princes, Vents, Peuples, Frimats.
Ramassez tous vos nuages,
Rassemblez tous vos soldats ;
Malgré vous Namur en poudre
S'en va tomber sous la foudre,
Qui dompta Lille, Courtrai,
Gand la superbe Espagnole,
Saint Omer, Besançon, Dole,
Ypres, Mastricht, & Cambrai.

Digitized by Google

Mes préſages s'accompliſſent ;
Il commence à chanceler.
Sur les coups qui retentiſſent
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars, en feu qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruïne ;
Et les Bombes dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant ſur la Terre
Vouloir s'ouvrir les Enfers.

Accourez, Naſſau, Baviére ;
De ces murs l'unique eſpoir ;
A couvert d'une riviére
Venez, vous pouvez tout voir.
Conſidérez ces aproches :
Voyez grimper ſur ces Roches
Ces Athlétes belliqueux ;
Et dans les eaux, dans la flâme ;
LOUIS à tout donnant l'ame,
Marcher, courir avec eux.

Contemplez dans la tempête
Qui ſort de ces Boulevarts,
La Plume qui ſur ſa tête
Attire tous les regards.
A cet Aſtre redoutable
Toujours un ſort favorable
S'attache dans les combats :
Et toujours avec la Gloire
Mars amenant la Victoire,
Vole, & le ſuit à grands pas.

Grands Défenſeurs de l'Eſpagne,
Montrez-vous, il en eſt tems.
Courage, vers la Méhagne
Voilà vos drapeaux flottans.
Jamais ſes ondes craintives

Digitized by Google

N'ont vû sur leurs foibles rives
Tant de Guerriers s'amasser.
Courez donc. Qui vous retarde ?
Tout l'Univers vous regarde.
N'osez-vous le traverser ?

*

Loin de fermer le passage
A vos nombreux bataillons ;
Luxembourg a du rivage
Reculé ses pavillons.
Quoi ! leur seul aspect vous glace ?
Où sont ces Chefs pleins d'audace,
Jadis si prompts à marcher,
Qui devoit la Tamise,
Et de la Drâve soumise,
Jusqu'à Paris nous chercher ?

*

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur.
Son Gouverneur, qui se trouble,
S'enfuit sur son dernier mur.
Déja jusques à ses Portes
Je vois monter nos cohortes,
La flâme & le fer en main ;
Et sur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

*

C'en est fait. Je viens d'entendre ;
Sur ces rochers éperdus,
Battre un signal pour se rendre :
Le feu cesse. Ils sont rendus.
Dépoüillez votre arrogance,
Fiers Ennemis de la France ;
Et désormais gracieux,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Digitized by Google

Pour moi, que Phébus anime
De ſes tranſports les plus doux ;
Rempli de ce Dieu ſublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que ſur le Parnaſſe,
Des bois fréquentez d'Horace ;
Ma Muſe dans ſon déclin
Sçait encor les avenuës,
Et des ſources inconnuës
A l'Auteur du Saint Paulin. **

Poëme Héroïque du Sr Perrault.

ODE *

Contre les Anglois.

QUOI ? ce Peuple aveugle en ſon crime,
Qui prenant ſon Roi pour victime
Fit du Trône un Théâtre affreux,
Penſe-t'il que le Ciel, complice
D'un ſi funeſte ſacrifice,
N'a pour lui ni foudre ni feux ?

Déja ſa Flotte à pleines voiles,
Malgré les vents & les étoiles,
Veut maîtriſer tout l'Univers :
Et croit que l'Europe étonnée,
A ſon audace forcenée
Va céder l'Empire des Mers.

---

* Je n'avois que dix-huit ans quand je fis cette Ode ; mais je l'ai raccommodée.

Digitized by Google

✻

Arme-toi, France; prend la Foudre.
C'eſt à toi de réduire en poudre
Ces ſanglans Ennemis des Loix,
Sui la Victoire qui t'apelle.
Et va ſur ce Peuple rebelle
Venger la querelle des Rois.

✻

Jadis ont vit ces Parricides,
Aidez de nos Soldats perfides,
Chez nous au comble de l'orgueil,
Briſer tes plus fortes murailles;
Et par le gain de vingt batailles
Mettre tous les Peuples en deüil.

✻

Mais bientôt le Ciel en colére,
Par la main d'une humble Bergére
Renverſant tous leurs Bataillons,
Borna leurs ſuccès & nos peines:
Et leurs corps pourris dans nos plaines
N'ont fait qu'engraiſſer nos ſillons.

Digitized by Google

STANCES.

A Monsieur MOLIERE, sur la Comédie de l'Ecole des Femmes que plusieurs gens frondoient.

EN vain mille jaloux Esprits,
Moliére, osent avec mépris
Censurer ton plus bel Ouvrage :
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la Postérité.

Que tu ris agréablement !
Que tu badines sçavamment !
Celui qui sçut vaincre Numance,
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis sous le nom de Térence
Sçut-il mieux badiner que toi ?

Ta Muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité.
Chacun profite à ton Ecole :
Tout en est beau, tout en est bon ;
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes envieux :
Ils ont beau crier en tous lieux,
Qu'en vain tu charmes le Vulgaire ;
Que tes Vers n'ont rien de plaisant.
Si tu sçavois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.

Digitized by Google

SONNET.

Sur la mort d'une Parente.

Parmi les doux transports d'une amitié fidelle ;
Je voyois près d'Iris couler mes heureux jours
Iris que j'aime encore, & que j'aimai toujours.
Brûloit des mêmes feux dont je brûlois pour elle.

Quand par l'ordre du Ciel une fiévre cruelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours ;
Et de tous mes plaisirs interrompant le cours ;
Me laissa de regrets une suite éternelle.

Ah ! qu'un si rude coup étonna mes esprits !
Que je versai de pleurs ! que je poussai de cris !
De combien de douleurs ma douleur fut suivie !

Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi.
Et, bien qu'un triste sort t'ait fait perdre la vie ;
Hélas ! en te perdant, j'ai plus perdu que toi.

AUTRE SONNET

Sur une de mes Parentes que mourut toute jeune entre les mains d'un Charlatant.

NOurri dès le berceau près de la jeune Orante,
Et non moins par le cœur que par le sang lié,
A ses jeux innocens Enfant associé,
Je goûtois les douceurs d'une amitié charmante;

Quand un faux Esculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal vainement pallié,
Rompant de ses beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable Parente.

O! qu'un si rude coup me fit verser de pleurs!
Bien-tôt, la plume en main signalant mes douleurs,
Je demandai raison d'un acte si perfide.

Oüi, j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'Univers;
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide,
Fut le premier Démon qui m'inspira des Vers.

Digitized by Google

EPIGRAMMES.

I.

A un Médecin.

OUI, j'ai dit dans mes Vers, qu'un célébre Assassin.
Laissant de Galien la Science infertile,
D'ignorant Médecin devint Maçon habile :
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein ;
Perrault, ma Muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avouë, ignorant Médecin,
Mais non pas habile Architecte.

II.

A Monsieur Racine.

RACINE, plains ma destinée.
C'est demain la triste journée,
Où le Prophête Des-Marais,
Armé de cette même foudre
Qui mit le Port-Royal en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en est fait, mon heure est venuë.
Non, que ma Muse, soutenuë
De tes judicieux avis,
N'ait assez de quoi le confondre :
Mais, cher ami, pour lui répondre,
Hélas ! il faut lire Clovis. *

* Poëme de Desmarais, ennuyeux à la mort.

Digitized by Google

III.

Contre Saint-Sorlin.

DAns le Palais hier Bilain
Vouloit gagner contre Ménage ;
Qu'il étoit faux que Saint-Sorlain
Contre Arnauld eût fait un Ouvrage.
Il en a fait, j'en ſçai le tems,
Dit un des plus fameux Libraires.
Attendez..... C'eſt depuis vingt ans.
On en tira cent Exemplaires.
C'eſt beaucoup, dis-je en m'aprochant,
La piéce n'eſt pas ſi publique.
Il faut compter, dit le Marchand,
Tout eſt encore dans ma Boutique.

IV.

A Meſſieurs Pradon, & Bonnecorſe qui firent en même-tems paroître contre moi un volume d'injures.

VEnez, Pradon & Bonecorſe,
Grands Ecrivains de même force ;
De vos Vers recevoir le prix :
Venez prendre dans mes Ecrits
La place que vos noms demandent.
Liniére & Perrin vous attendent.

Digitized by Google

V.

Sur une Satire très-mauvaise que l'Abbé Cotin avoit faite, & qu'il faisoit courir sous mon nom.

EN vain par mille & mille outrages
Mes Ennemis, dans leurs Ouvrages,
Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'Univers;
Cotin, pour décrier mon stile,
A pris un chemin plus facile:
C'est de m'attribuer ses Vers.

VI.

Contre le même

A Quoi bon tant d'efforts, de larmes, & de cris,
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes Ouvrages?
Si tu veux du Public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres Ecrits.

VII

Contre un Athée.

ALidor assis dans sa chaise,
Médisant du Ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi.
Je ris de ses discours frivoles:
On sçait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de Foi.

Digitized by Google

VIII.

Vers en ſtile de Chapelain.

Maudit ſoit l'Auteur dur, dont l'âpre & rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve ;
Et, de ſon lourd marteau martelant le Bon-Sens,
A fait de méchans Vers douze fois douze cens.

IX.

Epitaphe.

Ci git juſtement regrété
Un ſçavant Homme ſans ſcience ;
Un Gentilhomme ſans naiſſance,
Un très-bon homme ſans bonté.

X.

A Climéne.

Tout me fait peine,
Et depuis un jour
Je crois, Climéne,
Que j'ai de l'amour.
Cette nouvelle
Vous met en courroux ;
Tout beau, cruelle,
Ce n'eſt pas pour vous.

Digitized by Google

XI. *

Imitation de Martial.

PAUL ce grand Médecin, l'effroi de ſon quartier,
Qui cauſa plus de maux que la Peſte & la Guerre,
Eſt Curé maintenant, & met les gens en terre.
Il n'a point changé de métier.

* Cette Epigramme n'eſt pas de Mr Deſpréaux ; mais on n'a pas voulu la retrancher, parce qu'on la trouvée dans le derniere Edition de ſes Oeuvres faite à Paris.

XII. †

Sur une Harangue d'un Magiſtrat, dans laquelle les Procureurs étoient fort maltraitez.

LOrſque dans ce Sénat, à qui tout rend hommage,
Vous haranguez en vieux langage :
Paul, jaime à vous voir en fureur
Gronder maint & maint Procureur :
Car leurs chicanes ſans pareilles
Méritent bien ce traitement.
Mais que vous ont fait nos oreilles,
Pour les traiter ſi rudement ?

† Cette Epigramme n'eſt pas de Mr. Deſpréaux, quoiqu'on l'ait ajoûtée à Paris dans la derniére Edition de ſes Oeuvres.

Digitized by Google

XIII.

Sur la premiere représentation de l'Agésila. de Monsieur de Corneille que j'avois vûë.

J'Ai vû l'Agésilas,
Hélas!

XIV.

Sur la premiére representation d'Attila.

Après l'Agésilas,
Hélas;
Mais après l'Attila,
Hola.

XV.

Sur la maniére de réciter du Poëte Senteüil.

QUand j'aperçois sous ce Portique
Ce Moine au regard fanatique,
Lisant ses Vers audacieux,
Faits pour les habitans des Cieux *,
Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, se tordre les mains,
Il me semble en lui voir le Diable,
Que Dieu force à loüer les Saints.

* Il a fait des Hymnes Latines à la loüange des Saints.

XVI.

Sur la Fontaine de Bourbon, où l'Auteur étoit allé prendre les eaux; & où il trouva un Poëte médiocre, qui lui montra des Vers de sa façon.

Il s'adresse à la Fontaine.

QUi, vous pouvez chasser l'humeur apoplectique
Rendre le mouvement au corps paralitique,
Et guérir tous les maux les plus invétérez.
Mais quand je lis ces Vers par votre onde inspirez,
Il me paroît; admirable Fontaine,
Que vous n'eûtes jamais la vertu d'Hypocrène.

XVII.

L'Amateur d'Horloges.

SAns cesse autour de six pendules,
De deux Montres, de trois Cadrans,
Lubin, depuis trente & quatre ans,
Occupe ses soins ridicules.
Mais à ce Métier, s'il vous plaît,
A-t'il acquis quelque Science?
Sans doute, & c'est l'Homme de France
Qui sçait le mieux l'heure qu'il est.

Digitized by Google

XVIII.

Sur ce qu'on avoit lû à l'Academie des Vers contre Homére & contre Virgile.

CLIO vint l'autre jour se plaindre au Dieu des Vers,
Qu'en certain lieu de l'Univers.
On traitoit d'Auteurs froids, de Poëtes stériles
Les Homéres & les Virgiles.
Cela ne sçauroit être; on s'est moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux:
Où peut-on avoir dit une telle infâmie?
Est-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux?
C'est à Paris. C'est donc dans l'Hôpital des Foux?
Non, c'est au Louvre, en pleine Académie

XIX.

Sur le même Sujet.

J'Ai traité de Topinamboux
Tous ces beaux Censeurs, je l'avoue;
Qui de l'Antiquité si follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on louë:
Et l'Académie entre nous
Souffrant chez soi de si grands Foux,
Me semble un peu Topinamboux.

Digitized by Google

XX.

Sur le même Sujet.

NE blâmez pas Perrault de condamner Homére ;
Virgile, Ariſtote, Platon.
Il a pour lui Monſieur ſon Frere ;
G....N.... Lavau, Caligula, Néron,
Et le gros Charpentier, dit-on.

XXI.

A Monſieur Perrault, ſur le même ſujet.

POur quelque vain diſcours, ſottement avancé
Contre Homére, Platon, Cicéron, ou Virgile,
Caligula par-tout fut traité d'inſenſé,
Néron de furieux, Hadrien d'imbécile.
Vous donc, qui dans la même erreur
Avec plus d'ignorance, & non moins de fureur ;
Attaquez ces Héros de la Gréce & de Rome,
Perrault, fuſſiez-vous Empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme ?

XXII.

Sur le même Sujet.

D'Où vient que Ciceron, Platon, Virgile,
Homére,
Et tous ces grands Auteurs, que l'Univers révére,
Traduits dans vos écrits nous paroiſſent ſi ſots ?
Perrault, c'eſt qu'en prêtant à ces Eſprits ſublimes
Vos façons de parler, vos baſſeſſes, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.

Digitized by Google

XXIII.

Au même.

TOn Oncle, dis-tu, l'Aſſaſſin
M'a guéri d'une Maladie.
La preuve qu'il ne fut jamais mon Médecin ;
C'eſt que je ſuis encore en vie.

XXIV.

Au même.

LE bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter,
Mars,
Apollon le Dieu des beaux Arts,
Les Ris mêmes, les Jeux, les Graces & leur Mere,
Et tous les Dieux enfans d'Homére,
Réſolus de venger leur Pere,
Jettent déja ſur vous de dangereux regards ;
Perrault, craignez enfin quelque triſte avanture.
Comment ſoûtiendrez-vous un choc ſi violent,
Il eſt vrai, Viſé * vous aſſure
Que vous avez pour vous Mercure ;
Mais c'eſt le Mercure Galant.

* *Auteur du Mercure Galant.*

XXV.

Parodie Burleſque de la premiére Ode de Pindare, à la loüange de Mr. Perrault.

MAlgré ſon fatras obſur, *
Souvent Brébeuf étincelle
Un Vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle.
Mais, ô ma Lire, fidèle,
Si du parfait Ennuyeux
Tu veux trouver le modéle,
Ne cherche point dans les Cieux
D'Aſtre au Soleil préférable :
Ni dans la foule innombrable
De tant d'Ecrivains divers,
Chez Coignard rongez des vers
Un Poëte comparable
A l'Auteur inimitable †
De Peau-d'Ane mis en Vers.

* *J'avois réſolu de parodier l'Ode ; mais dans ce tems-là nous nous racommodâmes Monſieur Perrault & moi. Ainſi il n'y eut que ce Couplet de fait.*

† *Monſieur Perrault dans ce tems-là avoit rimé le Conte de Peau-d'Ane.*

XXVI.

Digitized by Google

XXVI.

Sur la réconciliation de l'Auteur & de Mr Perrault.

TOut le trouble Poëtique
A Paris s'en va ceſſer.
Perrault l'anti-Pindarique,
Et Deſpréaux l'Homérique,
Conſentent de s'embraſſer.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand, malgré l'emportement,
Comme eux l'un l'autre on s'eſtime,
L'accord ſe fait aiſément.
Mon embarras eſt comment
On pourra finir la guerre
De Pradon & du Parterre.

XXVII.

Aux RR. PP. Jeſuites, Auteur du Journal de Trévoux.

MEs Révérends Peres en Dieu,
Et mes Confréres en Satire,
Dans vos Ecrits en plus d'un lieu,
Je vois qu'a mes dépens vous affectez de rire.
Mais ne craignez-vous point que pour rire de vous,
Reliſant Juvénal, refeüilletant Horace,
Je ne ranime encor ma Satirique audace?
Grands Ariſtarques de Trévoux
N'allez point de nouveau faire courir aux armes
Un athléte tout prêt à prendre ſon congé;
Qui par vos traits malins au combat rengagé,
Peut encor aux Rieurs faire verſer des larmes.
Aprenez un mot de Régnier,
Notre célébre Devancier;
Corſaires attaquant Corſaires,
Ne font pas, dit-il, *leurs affaires.*

XXVIII.

Aux mêmes : Sur son Epître l'Amour de Dieu.

NOn, pour montrer que Dieu doit être aimé de nous,
Je n'ai rien emprunté de Perse ni d'Horace,
Et je n'ai point suivi Juvénal à la trace.
Car bien qu'en leurs Ecrits ces Auteurs mieux que vous,
Attaquent les erreurs dont nos ames sont yvres,
La nécessité d'aimer Dieu
Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,
Mes Peres, non plus qu'en vos livres.

XXIX.

Réponse aux deux Epigrames ci dessus, adressées aux RR. PP. Jesuites, Auteurs du Journal de Trévoux.

LEs Journalistes de Trévoux,
Illustres Héros du Parnasse,
N'ont point cru vous mettre en courroux;
Ni ranimer en vous la satirique audace
Dont par le grand Arnauld vous vous croyez absous.
Ils vous blâment si peu d'avoir suivi la trace
De ces grands hommes qu'avec grace
Vous traduisez en plus d'un lieu;
Que pour l'amour de vous, ils voudroient bien qu'Horace
Eût traité de l'Amour de Dieu.

Digitized by Google

XXX.

Sur le Livre des Flagellans, aux mêmes.

NOn, le Livre de Flagellans
N'a jamais condamné, liſez-le bien mes Peres;
Ces rigiditez ſalutaires,
Que pour ravir le Ciel, ſaintement violens,
Exercent ſur leurs corps tant de Chrétiens auſtéres;
Il blâme ſeulement cet abus odieux,
D'étaller & d'offrir aux yeux
Ce que leur doit toujours cacher la bienſéance;
Et combat vivement la fauſſe Piété,
Qui ſous couleur d'éteindre en nous la volupté,
Par l'auſtérité même & par la Pénitence,
Sçait allumer le feu de la lubricité.

XXXI.

Fable d'Eſope, le Bucheron & la Mort.

LE dos chargé de bois, & le corps tout en eau;
Un pauvre Bucheron, dans l'extrême vieilleſſe,
Marchoit en haletant de peine & de détreſſe.
Enfin las de ſouffrir, jettant-là ſon fardeau,
Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il ſouhaite la Mort, & cens fois il l'apelle.
La Mort vint à la fin. Que veux-tu, s'écria-t-elle?
Qui, moi? dit-il alors, prompt à ſe corriger,
Que tu m'aides à me charger.

Digitized by Google

XXXII.

Le Débiteur reconnoissant.

JE l'assistai dans l'indigence,
Il ne me rendit jamais rien.
Mais quoi qu'il me dût tout son bien,
Sans peine il souffroit ma presence.
O la rare reconnoissance !

XXXIII.

Enigme.

DU repos des Humains implacable ennemie,
J'ai rendu mille Amans envieux de mon sort.
* Je me repais de sang, & je trouve ma vie
Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

* La Puce.

XXXIV.

Vers pour mettre au-devant d'un Roman allégorique, où l'on explique toute la Morale des Stoïciens.

LAches Partisans d'Epicure,
Qui brûlans d'une flâme impure,
Du Portique fameux fuyez l'austérité :
Souffrez qu'enfin la raison vous éclaire.
Ce Roman plein de vérité,
Dans la vertu la plus sévere
Vous peut faire aujourd'hui trouver la Volupté.

Digitized by Google

XXXV.

Sur un Portrait de Rocinante, Cheval de Dom Quichotte.

TEl fut ce Roi des bons chevaux ;
Rocinante, la fleur des Courſiers d'Ibérie,
Qui trottant jour & nuit, & par monts & par vaux,
Galopa, dit l'Hiſtoire, une fois en ſa vie.

XXXVI.

Vers à mettre en chant.

VOici les lieux charmans, où mon ame ravie
Paſſoit à contempler Silvie,
Ces tranquilles momens ſi doucement perdus.
Que je l'aimois alors ! Que je la trouvois belle !
Mon cœur, vous ſoupirez au nom de l'Infidéle ;
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

C'eſt ici que ſouvent errant dans les prairies,
Ma main, des fleurs les plus chéries,
Lui faiſoit des preſens ſi tendrement reçûs.
Que je l'aimois alors ! Que je la trouvois belle !
Mon cœur, vous ſoupirez au nom de l'Infidéle,
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

XXXVII.

Chanson à boire, que je fis au sortir de mon cours de Philosophie, à l'âge de dix-sept ans.

PHilosophes rêveurs, qui pensez tout sçavoir,
Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir:
Vos esprits s'en font trop accroire.
Allez, vieux Foux, allez aprendre à boire.
On est sçavant quant on boit bien.
Qui ne sçait boire ne sçait rien.

S'il faut rire ou chanter au milieu d'un festin:
Un Docteur est alors au bout de son Latin:
Un Goinfre en a toute la gloire.
Allez, vieux Foux, &c.

XXXVIII.

Chanson à boire, faite à Bâville, où étoit le Pere Bourdaloüe.

QUe Bâville me semble aimable!
Quand des Magistrats le plus grand
Permet que Bacchus à sa table
Soit notre Premier Président.

Trois Muses, en habits de ville,
Y président à ses côtez:
Et ses Arrêts par Arbouville *
Sont à plein verre exécutez.

* Gentilhomme, parent de Monsieur le Prémier Président.

Digitized by Google

Si Bourdaloüe un peu sévére
Nous dit : Craignez la Volupté :
Escobar, lui dit-on, mon Pere,
Nous la permet pour la santé.

Contre ce Docteur autentique,
Si du jeûne il prend l'intérêt :
Bacchus le déclare hérétique,
Et Janséniste, qui pis est,

XXXIX.

Sur Homére.

QUand la derniére fois, dans le sacré Vallon,
La Troupe des neuf Sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Lût l'Iliade & l'Odyssée ;
Chacune à les loüer se montrant empressée :
Aprenez un secret qu'ignore l'Univers,
Leur dit alors le Dieu des Vers :
Jadis avec Homére, aux rives du Permesse,
Dans ce bois de Lauriers, où seul il me suivoit,
Je les fis toutes deux, plein d'une douce yvresse
Je chantois ; Homére écrivoit.

XL.

Vers pour mettre sous le Buste du Roi, fait par Mr Girardon, l'année que les Allemans prirent Belgrade.

C'Est ce Roi si fameux dans la paix, dans la guerre,
Qui fait seul à son gré le destin de la Terre ;

Digitized by Google

Tout reconnoît ſes Loix, ou brigue ſon apui.
De ces nombreux combats le Rhin frémit encore;
Et l'Europe en cent lieux a vû fuir devant lui
Tous ces Héros ſi fiers, que l'on voit aujourd'hui
Faire fuir l'Othoman au-delà du Boſphore.

XLI.

Vers pour mettre au bas d'un Portrait de Monſeigneur le Duc du MAINE.

QUel eſt cet Apollon nouveau,
Qui preſqu'au ſortir du berceau
Vient régner ſur notre Parnaſſe ?
Qu'il eſt brillant ! qu'il a de grace !
Du plus grand des Héros je reconnois le Fils.
Il eſt déja tout plein de l'eſprit de ſon Pere;
Et le feu des yeux de ſa Mere
A paſſé juſqu'en ſes Ecrits.

XLII.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Mademoiſelle de Lamoignon.

AUx ſublimes vertus nourrie en ſa Famille,
Cette admirable & ſainte Fille,
En tous lieux ſignala ſon humble piété,
Juſqu'aux climats * où naît & finit la clarté
Fit reſſentir l'effet de ſes ſoins ſecourables,

* Mademoiſelle de Lamoignon faiſoit tenir de l'argent à beaucoup de Miſſionnaires; juſques dans les Indes Orientales & Occidentales.

Et, jour & nuit, pour Dieu pleine d'activité,
Conſuma ſon repos, ſes biens & ſa ſanté,
A ſoulager les maux de tous les Miſérables.

XLIII.

A Madame la Préſidente de Lamoignon, ſur le Portrait du Pere Bourdaloüe, qu'elle m'avoit envoyé.

DU plus grand Orateur dont la Chaire ſe vante,
M'envoyer le Portrait, illuſtre Préſidente,
C'eſt me faire un preſent qui vaut mille preſens.
J'ai connu Bourdaloüe; & dès mes jeunes ans,
Je fis de ſes Sermons mes plus chéres délices.
Mais lui de ſon côté, liſant mes vains caprices,
Des cenſeurs de Trévoux n'eut point pour moi les yeux.
Ma franchiſe ſur-tout gagna ſa bienveillance.
Enfin, aprés Arnauld, ce fut l'illuſtre en France,
Que j'admirai le plus, & qui m'aima le mieux.

XLIV.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Tavernier, célébre Voyageur.

DE Paris á Delli, du Couchant à l'Aurore,
Ce fameux Voyageur courut plus d'une fois:
De l'Inde & de l'Hydaſpe il fréquanta les Rois;
Et ſur les bords du Gange on le révére encore.
En tous lieux ſa vertu fut ſon plus ſûr apui,
Et bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui,

Digitized by Google

En foule à nos yeux il préſente
Les plus rares tréſors que le Soleil enfante ; *
Il n'a rien raporté de ſi rare que lui.

* Il eſt revenu des Indes avec près de trois millions en pierreries.

XLV.

Vers pour mettre au bas du Portrait de mon Pere, Greffier de la Grand'Chambre du Parlement de Paris.

CE Greffier doux & pacifique,
De ſes enfans au ſang critique
N'eut point le talent redouté ;
Mais fameux par ſa probité,
Reſte de l'or du Siécle antique,
Sa conduite dans le Palais
Par-tout pour exemple citée,
Mieux que leur plume ſi vantée,
Fit la Satire des Rolets.

XLVI.

Epitaphe de la Mere de l'Auteur.

* EPouſe d'un Mari doux, ſimple, officieux,
Par la même douceur je ſçus plaire à ſes yeux ;
Nous ne ſçûmes jamais ni railler, ni médire.
Paſſant ne t'enquiers point, ſi de cette bonté
Tous mes enfans ont hérité :
Lis ſeulement ces Vers, & garde-toi d'écrire.

* C'eſt elle qui parle.

XLVII.

Sur un Frere aîné que j'avois, & avec qui j'étois broüillé.

DE mon Frere, il eſt vrai, les Ecrits ſont venerez ;
Il a cent belles qualitez ;
Mais il n'a point pour moi d'affection ſincére.
En lui je trouve un excellent Auteur ;
Un Poëte agréable, un très-bon Orateur.
Mais je n'y trouve point de Frere.

XLVIII.

Vers pour mettre ſous le Portrait de Monſieur de la Bruyére, au-devant de ſon Livre des Caractéres de ce ſiécle.

* TOut eſprit orgueïlleux, qui s'aime ;
Par mes leçons ſe voir guéri ;
Et dans mon Livre ſi cheri
Aprend à ſe haïr ſoi-même.

* *C'eſt lui qui parle.*

XLIX.

Epitaphe de Monſieur Arnauld, Docteur de Sorbonne.

AU pied de cét Autel de ſtructure groſſiére,
Git ſans pompe enfermé dans une vile biére
Le plus ſçavant Mortel qui jamais ait écrit,
ARNAULD, qui ſur la Grace inſtruit par JESUS-CHRIST,
Combattant pour l'Egliſe, a dans l'Egliſe même,
Souffert plus d'un outrage & plus d'un anathême,
Plein du feu qu'en ſon cœur ſouffla l'Eſprit divin,
Il terraſſa Pélage, il foudroya Calvin,
De tous les faux Docteurs confondit la Morale.
Pour tout fruit de ſon zèle on l'a vû rebuté
En cent lieux oprimé par leur noire cabale,
Il fut errant, banni, trahi, perſécuté;
Et même par ſa mort leur fureur mal éteinte,
N'auroit jamais laiſſé ſes cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici de ſon oüaille ſainte,
A ces loups dévorans n'avoit caché les os.

L.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Monſieur Hamon.

TOut brillant de ſçavoir, d'eſprit & d'éloquence,
Il courut au Deſert chercher l'obſcurité;
Aux Pauvres conſacra ſes biens & ſa ſcience,
Et trente ans dans le jeûne & dans l'auſtérité,
Fit ſon unique volupté
Des travaux de la Pénitence.

Digitized by Google

LI.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Monſieur Racine.

DU Théâtre François l'honneur & la merveille,
Il ſçut reſſuſciter Sophocle en ſes Ecrits;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les eſprits,
Surpaſſer Euripide, & balancer Corneille.

LII.

Vers pour mettre au bas de mon Portrait.

AU joug de la Raiſon aſſerviſſant la Rime,
Et même en imitant, toujours original,
J'ai ſçu dans mes Ecrits, docte, enjoüé, ſublime,
Raſſembler en moi Perſe, Horace, Juvénal.

LIII.

Réponſe aux Vers du Portrait.

OUi, le Verrier, c'eſt là mon fidèle Portrait;
Et le Graveur, en chaque trait,
A ſçu très finement tracer ſur mon viſage,
De tout faux Bel-Eſprit l'ennemi redouté.
Mais dans les Vers pompeux, qu'au bas de cet Ouvrage
D'un Ami de la Vérité
Qui peut reconnoitre l'Image?

LIV.

Pour un autre Portrait du même.

NE cherchez point comment s'apelle
L'Ecrivain peint dans ce Tableau ;
A l'air dont il regarde & montre la Pucelle,
Qui ne reconnoîtroit Boileau.

LV.

Vers pour mettre au bas d'une méchante gravûre qu'on a fait de moi.

DU célébre Boileau tu voisici l'image.
Quoi ! c'eſt-là, diras-tu, ce Critique achevé ?
D'où vient ce noir chagrin qu'on lit ſur ſon viſage ?
C'eſt de ſe voir ſi mal gravé.

LVI.

Sur mon Buſte de marbre, fait par Mr Girardon premier Sculpteur du Roi.

GRace au Phidias de notre âge,
Me voilà ſûr de vivre autant que l'Univers:
Et ne connût-on plus ni mon nom, ni mes Vers:
Dans ce Marbre fameux, taillé ſur mon Viſage,
De Girardon toujours on vantera l'Ouvrage.

Digitized by Google

SONNET A MONSIEUR DESPREAUX.

Sur ſa Satire contre l'Equivoque.

IL eſt vrai, tu l'as dit, le Démon qui t'inſpire ;
A ta bile cauſtique ajoûtant ſes noirceurs,
T'a dicté cette indigne & derniére Satire,
L'oprobre de ſon Pere, & l'horreur de ſes Sœurs.

Peut-on ſans ſommeiller achever de la lire,
Et t'y voir aux dépens de trop benins Lecteurs ;
Promener d'âge en âge, & d'Empire en Empire
L'Equivoque ſemant ſes maux & ſes erreurs ?

On nous dit toutefois, que ſur les rives ſombres
Arnauld ſe fait plaiſir d'en régaler les Ombres,
Et que Chapelain même en vante la beauté.

Mais ; éloges ſuſpects ! Arnauld la trouve belle
Par ſes traits qu'elle lance à la Société ;
Et Chapelain, par l'air qu'elle a de la Pucelle.

Par Monſieur de Nântes, Avocat de Vienne en Dauphiné.

Digitized by Google

AUTRE SONNET,

Contenant l'Eloge de Monſieur Deſpréaux, par Monſieur de Nantes.

L'Illuſtre Deſpréaux a vû ſon jour fatal !
Il n'eſt plus au Tombeau qu'une cendre ſterile ;
Cet Homme qui mêlant l'agréable à l'utile,
Etoit des Anciens l'Eléve & le Rival.

Il atteignit Horace, il paſſa Juvenal :
Il ſçut, en s'égayant, s'égaler à Virgile :
Que n'attendoit-on pas d'un art comme le ſien ?

Quel Roi ? quel Ecrivain ? quel ſujet pour l'Hiſtoire ?
Ce Chef-d'Oeuvre ébauché manque encore à ſa gloire :
Mais non, elle eſt parfaite : il eſt mort en Chrétien.

VERS

VERS.

Sur le Sonnet ci dessus, page 279. *& sur celui de la* page 280. *contre l'Equivoque.*

J'Abjure mon double Sonnet :
Tant celui qui crie, ô merveille !
Que l'autre où le Lecteur sommeille ;
Et je conviens que j'ai mal fait.
Le plus sûr seroit de se taire.
Le moyen de ne pas mal faire,
Et de contenter tant de gens
Par ma Critique, ou mon encens ?
Quand du Poëte Satirique,
J'ai fait un Saint de Paradis,
Je m'y suis sans doute mal pris :
Je n'avois pas vû l'Oeuvre inique
Où des gens par nous respectez
Sont cruellement maltraitez,
Ces gens du Ciel gardent la porte :
Loin d'y placer en dépit d'eux
L'Auteur de cet Ouvrage affreux,
J'aurois dit, le Diable l'emporte.
Abbé, disons-le donc tous deux :
Et je crois que la Compagnie,
Sans faire de cérémonie,
Ni demander d'autre-examen,
Répondra de bon cœur : Amen.

Fin des Epigrammes & des Sonnets.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LA Parodie qu'on a mise dans l'Edition precedente des Oeuvres de Monsieur Despréaux, ayant été bien reçuë, on la remettra dans celle-ci. On a déja dit que cette Parodie fut faite pour divertir Mr. le Prémier Président de Lamoignon, comme on nous l'aprend dans la seconde Edition du * Menagiana. *On verra dans cette Edition une autre Piéce de Monsieur Despréaux, qui n'est pas moins curieuse en son genre. C'est un Arrêt contre la Philosophie de Descartes, où Mr Despréaux faisant semblant de defendre la Philosophie d'Aristote, en montre ingénueusement les défauts. C'est une irronie perpétuelle, & une critique également agréable & instructive. On nous apprend dans le* ** Menagiana, *d'où nous avons aussi tiré cette Piéce, qu'on songeoit tout de bon à donner un Arrêt contre la Philosophie de Descartes, lorsque Monsieur Despréaux fit paroître le sien; & l'on ajoûte, que cela, plus qu'aucune autre chose, empêcha peut-être le Parlement d'en rendre un véritable. Tant il est vrai qu'une plaisanterie délicate est souvent plus propre à terminer des grandes affaires, que les raisons les plus graves & les plus solides.*

ridiculum acri
Fortiùs & meliùs magnas plerumque secat res.

---

* Tome I. p. 47. de l'Ed. d'Hollande.

** Tome II. p. 9.

PARODIE
DE QUELQUES ENDROITS
DU CID,
SUR CHAPELAIN, CASSAIGNE, ET LA SERRE.

SCENE I.

LA SERRE, CHAPELAIN.

LA SERRE.

ENFIN, vous l'emportés, & la faveur du Roi
Vous accable des dons qui n'étoient dûs qu'à moi,
On voit rouler chez vous tout l'or de Castille.

CHAPELAIN.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
Témoignent mon mérite & font connoître assez
Qu'on ne hait pas mes Vers pour être un peu forcez.

Digitized by Google

LA SERRE.

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous sommes,
Ils se trompent en Vers comme les autres hommes;
Et ce choix sert de preuve à tous les Courtisans,
Qu'à de méchans Auteurs, ils font de beaux presens.

CHAPELAIN.

Ne parlons point du choix dont votre esprit s'irrite:
La Cabale l'a fait plutôt que le mérite.
Vous choisissant peut-être on eût pu mieux choisir;
Mais le Roi m'a trouvé plus propre à son desir.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre.
Unissons desormais ma Cabale à la vôtre.
J'ai mes Prôneurs aussi, quoi qu'un peu moins fréquens,
Depuis que mes Sonnets ont détrompé les gens:
Si vous me célébrez, je dirai que la Serre,
Volume sur volume incessamment desserre,
Je parlerai de vous avec Monsieur Colbert;
Et vous éprouverez si mon amitié sert: (dre;
Ma Niéce même en vous peut rencontrer un Gen-

LA SERRE.

A de plus hauts partis Phlipote doit prétendre,
Et le nouvel éclat de cette pension
Lui doit bien mettre au cœur une autre ambition.
Exerce nos Rimeurs, & vante notre Prince,
Va te faire admirer chez les gens de Province.
Fais marcher en tous lieux les Rimeurs sous ta loi;
Sois des Flâteurs l'amour, & des Railleurs l'effroi.
Joins à ces qualités celle d'une ame vaine,
Montre-leur comme il faut endurcir une veine;
Au métier de Phébus bander tous les ressorts,
Endosser jour & nuit un rouge just-au-corps,
Pour avoir de l'encens donner un bataille,
Ne laisser de sa bourse échaper une maille,
Sur-tout sers-leur d'exemple; & ressouviens-toi bien
De leur former un stile aussi dur que le tien.

CHAPELAIN.

Pour s'inſtruire d'exemple en dépit de Liniére
Ils liront ſeulement ma Jeanne toute entiére :
Là dans un long tiſſu d'amples narrations
Duper d'un grave ton Gens de robe & d'armée ;
Et ſur l'erreur des ſots bâtir ſa renommée.

LA SERRE.

L'exemple de la Serre a bien plus de pouvoir ;
Un Auteur dans ton Livre aprend mieux ſon devoir :
Et qu'a fait après tout ce grand nombre de pages ;
Que ne puiſſe égaler un de mes cent Ouvrages ?
Si tu fus grand flâteur, je le ſuis aujourd'hui ?
Et ce bras de la Preſſe eſt le plus ferme apui.
Bilaine & de Sercy ſans moi ſeroient des drilles ;
Mon nom ſeul au Palais nourrit trente familles,
Les Marchands fermeroient leurs boutiques ſans moi ;
Et s'ils ne m'avoient plus, ils n'auroient plus d'emploi.
Chaque heure, chaque inſtant fait ſortir de ma plume
Cahiers deſſus cahiers, volume ſur volume.
Mon valet écrivant ce que j'aurois dicté
Feroit un Livre entier marchant à mon côté ;
Et loin de ces durs vers qu'à mon ſtile on préfére :
Il deviendroit Auteur en me regardant faire.

CHAPELAIN.

Tu me parles en vain de ce que je connoi ;
Je t'ai vû rimailler & traduire ſous moi ;
Si j'ai traduit Guſman ; ſi j'ai fait ſa Préface ;
Ton galimatias a bien rempli ma place.
Enfin pour épargner ces diſcours ſuperflus ;
Si je ſuis grand flâteur, tu l'es & tu le fus ;
Tu vois bien cependant qu'en cette concurrence
Un Monarque entre nous met de la différence.

LA SERRE.

Ce que je méritois tu me l'as emporté.

CHAPELAIN.

Qui l'a gagné sur toi l'avoit mieux mérité.

LA SERRE.

Qui sçait mieux composer en est bien le plus digne.

CHAPELAIN.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LA SERRE.

Tu l'as gagné par brigue étant vieux courtisan.

CHAPELAIN.

L'éclat de mes grands vers fut mon seul partisan.

LA SERRE.

Parlons-en mieux : le Roi fait honneur à ton âge.

CHAPELAIN.

Le Roi, quand il en fait, le mesure à l'Ouvrage.

LA SERRE.

Et par-là je devois emporter ces ducats.

CHAPELAIN.

Qui ne les obtient point ne les mérite pas.

LA SERRE.

Ne les mérite pas, moi ?

CHAPELAIN.

Toi.

LA SERRE.

Ton insolence ;
Téméraire vieillard, aura sa récompense.

Il lui arrache sa Perruque.

CHAPELAIN.

Achéve & prend ma tête après un tel affront ;
Le premier dont ma Muse a vû rougir son front.

LA SERRE.

Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse ?

CHAPELAIN.

O Dieu ! mon Apollon en ce besoin me laisse.]

LA SERRE.

Ta Perruque est à moi ; mais tu serois trop vain,
Si ce sale trophée avoit souillé ma main.
Adieu ; fais lire au peuple, en dépit de Liniére,
De tes fameux travaux l'histoire toute entiére ;

Digitized by Google

D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

CHAPELAIN.

Rends-moi donc ma Perruque.

LA SERRE.

Elle est trop malhonnête,
De tes lauriers sacrez va te couvrir la tête.

CHAPELAIN.

Rend la calotte au moins.

LA SERRE.

Va-va, tes cheveux d'ours
Ne pourroient sur ta tête encore durer trois jours.

SCENE II.

CHAPELAIN *seul*

ORage ! ô desespoir ! Perruque ma mie !
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie !
N'as-tu trompé l'espoir de tant de Perruquiers,
Que vous voir en un jour flétrir tant de lauriers !
Nouvelle pension fatale à ma calotte !
Précipice élevé qui te jette en la crotte !
Cruel resouvenir de tes honneurs passez !
Services de vingt ans en un jour effacez !
Faut-il de vieux poil voir triompher la Serre,
Et te mettre crotté ou te laisser à terre ?
La Serre, sois d'un Roi maintenant égalé :
Ce haut rang n'admet point un Poëte pelé,
Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
Malgré le choix d'un Roi, m'en a sçû rendre indigne.
Et toi de mes travaux glorieux instrument,
Mais d'un esprit de glace inutile ornement,
Plume jadis vantée, & qui dans cette offense
M'as servi de parade & non pas de défense.

Digitized by Google

Vas, quitte desormais le dernier des humains
Passe, pour me venger, en de meilleures mains.
Si Cassaigne a du cœur, & s'il est mon ouvrage;
Voici l'occasion de montrer son courage;
Son esprit est le mien, & le mortel affront,
Qui tombe sur mon chef, rejaillit sur son front.

SCENE III.

CHAPELAIN, CASSAIGNE.

CHAPELAIN.

CAssaigne, as-tu du cœur?

CASSAIGNE.

Tout autre que mon Maître
L'éprouveroit sur l'heure.

CHAPELAIN.

Ah! c'est comme il faut être.
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnois ma verve à ce noble courroux.
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Mon disciple, mon fils, viens réparer ma honte;
Viens me venger.

CASSAIGNE.

De quoi?

CHAPELAIN.

D'un affront si cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel;
D'une insulte ... Le traître eût payé la perruque
Un quart d'écu du moins sans mon âge caduque.
Ma plume que mes doigts ne peuvent soutenir.
Je la remets aux tiens pour écrire & punir.
Va contre un insolent faire un bon gros Ouvrage,
C'est dedans l'encre seul qu'on lave un tel outrage:
Rime, ou créve. Au surplus, pour ne te point flâter,

Je

Je te donne à combattre un homme à redouter,
Je l'ai vû fort poudreux au milieu des Libraires
Se faire un beau rempart de deux mille exemplaires.

CASSAIGNE.

Son nom ? C'eſt perdre tems en diſcours ſuperflus.

CHAPELAIN.

Donc pour te dire encor quelque choſe de plus;
Plus enflé que Boyer, plus bruyant qu'un tonnerre,
C'eſt....

CASSAIGNE,

De grace achevez.

CHAPELAIN.

Le terrible la Serre.

CASSAIGNE.

Le.....

CHAPELAIN.

Ne replique point, je connois ton fatras:
Combats ſur ma parole, & tu l'emporteras,
Donnant pour des cheveux ma Pucelle en échange,
J'en vais chercher, barboüille, écris, rime, & nous venge.

SCENE IV.

CASSAIGNE *ſeul.*

PErcé juſques au fond du cœur
D'une inſulte imprévûë auſſi-bien que mortelle,
Miſérable vengeur d'une ſotte querelle,
D'un avare Ecrivain chétif imitateur,
Je demeure ſtérile, & ma veine abattuë
Inutilement ſuë
Si près de voir couronner mon ardeur,
O la peine cruelle !

En cet affront la Serre eſt le tondeur ?
Et le tondu, pere de la Pucelle.

Que je ſens de rudes combats !
Comme ma Penſion, mon bonheur me tourmente
Il faut faire un Poëme, ou bien perdre une rente,
L'un échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras,
Réduit au triſte choix ou de trahir mon Maître,
Ou d'aller à Bicêtre,
Des deux côtez mon mal eſt infini.
O la peine cruelle !
Faut-il laiſſer un la Serre impuni ?
Faut-il venger l'Auteur de la Pucelle ?

Auteur, Perruque, honneur, argent,
Impitoyable loi, cruelle tyrannie,
Je vois gloire perduë, ou penſion finie.
D'un côté je ſuis lâche, & de l'autre indigent ;
Cher & chétif eſpoir d'une veine flateuſe,
Et tout enſemble gueuſe,
Noir inſtrument, unique gagne pain,
Et ma ſeule reſſource,
M'eſt-tu donné pour venger Chapelain,
M'eſt-tu donné pour me couper la bourſe ?

Il vaut mieux courir chez Conrard,
Il peut conſerver ma gloire & ma finance ;
Mettant ces deux Rivaux en bonne intelligence ;
On ſçait comme en Traitez excelle ce Vieillard ;
S'il n'en vient pas à bout que Sapho la Pucelle.
Vuide notre querelle.
Si pas un d'eux ne me veut ſecourir
Et ſi l'on me balotte,
Cherchons la Serre, & ſans tant diſcourir
Traitons du moins, & payons la Calotte.

Traiter ſans tirer ma raiſon !
Rechercher un marché ſi funeſte à ma gloire,
Souffrir que Chapelain impute à ma mémoire

Digitized by Google

D'avoir mal soûtenu l'honneur de sa toison !
Respecter un vieux poil, dont mon ame égarée
Voit la perte assurée !
N'écoutons plus ce dessein négligent,
Qui passeroit pour crime.
Allons, ma main du moins sauvons l'argent :
Puis qu'aussi-bien il faut perdre l'estime.

Oüi mon esprit s'étoit déçû.
Autant que mon honneur, mon intérêt me presse ;
Que je meure en rimant, ou meure de détresse,
J'aurai mon stile dur comme je l'ai reçû.
Je m'accuse déja de trop de négligence.
Courons à la vengeance.
Et tout honteux d'avoir tant de froideur ;
Rimons à tire d'aîle,
Puisqu'aujourd'hui la Serre est le tondeur,
Et le tondu Pere de la Pucelle.

SCENE V.

CASSAIGNE, LA SERRE.

CASSAIGNE.

A Moi, la Serre, un mot.

LA SERRE

Parle.

CASSAIGNE.

Ote-moi d'un doute,
Connois-tu Chapelain ?

LA SERRE.

Oüi.

CASSAIGNE.

Parlons bas, écoute.
Sçais-tu que ce Vieillard fut la même vertu,
Et l'effroi des Lecteurs de son tems ? le sçais-tu ?

LA SERRE.

Peut-être.

CASSAIGNE.

La froideur qu'en mon ſtile je porte,
Sçais-tu que je la tiens de lui ſeul ?

LA SERRE.

Que m'importe ?

CASSAIGNE.

A quatre vers d'ici je te le fais ſçavoir.

LA SERRE.

Jeune préſomptueux !

CASSAIGNE.

Parle ſans t'émouvoir :
Je ſuis jeune, il eſt vrai : mais aux ames bien nées
La rime n'attend pas le nombre des années.

LA SERRE.

Mais t'attaquer à moi : qui t'a rendu ſi vain,
Toi qu'on ne vid jamais une plume à la main ?

CASSAIGNE.

Mes pareils avec toi ſont dignes de combattre,
Et pour des coups d'eſſai veulent des Henri quatre *

LA SERRE.

Sçais-tu bien qui je ſuis ?

CASSAIGNE.

Oüi tout autre que moi
En comptant tes Ecrits pourroient trembler d'effroi.
Mille & mille papiers, dont ta table eſt couverte,
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte.
J'attaque en téméraire un giganteſque Auteur ;
Mais j'aurai trop de force ayant aſſez de cœur.
Je veux vanger mon Maître : & ta plume indomptable
Pour ne ſe point laſſer n'eſt point infatigable.

LA SERRE.

Ce Phébus qui paroît au diſcours que tu tiens
Souvent par tes écrits ſe découvrit aux miens ;
Et te voyant encor tout frais ſorti de Claſſe,

* Caſſaigne a fait un Poëme intitulé, *Henry le Grand.*

Je disois, Chapelain lui laissera la place.
Je sçai ta pension, & suis ravi de voir
Que ces bons mouvemens excite son devoir,
Qu'ils te font sans raison mettre rime sur rime,
Etayer d'un Pédant l'agonisante estime,
Et que voulant pour Singe un Ecolier parfait,
Il ne se trompoit point au choix qu'il avoit fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'interesse;
J'admire ton audace & je pleins ta jeunesse:
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
Dispense un vieux routier d'un combat inégal.
Trop peu de gain pour moi suivroit cette victoire;
A moins d'un gros volume, on compose sans gloire;
Et j'aurois le regret de voir que tout Paris
Te croiroit accabié du poid de mes Ecrits.

CASSAIGNE.

D'une indigne pitié ton orgueil s'accompagne:
Qui péle Chapelain craint de tondre Cassaigne.

LA SERRE.

Retire-toi d'ici.

CASSAIGNE.

Hâtons-nous de rimer.

LA SERRE.

Es-tu si prêt d'écrire?

CASSAIGNE.

Es-tu l'as d'imprimer?

LA SERRE.

Viens, tu fais ton devoir. L'Ecolier est un traître.
Qui souffre sans cheveux la tête de son Maître.

LA METAMORPHOSE DE LA PERRUQUE DE CHAPELAIN EN COMETE.

LA plaiſanterie que l'on va voir, eſt une ſuite de la Parodie précédente. Elle fut imaginée par les mêmes Auteurs, à l'occaſion de la Comète qui parut à la fin de l'année 1664. Ils étoient à table chez Mr HESSEIN, frere de l'illuſtre Madame de la SABLIERE.

On feignoit que Chapelain ayant été décoiffé par la Serre, avoit laiſſé ſa Perruque à calotte dans le Ruiſſeau où la Serre l'avoit jettée.

Dans un Ruiſſeau bourbeux la Calotte enfoncée,
Parmi de vieux chiffons alloit être entaſsée,
Quand Phébus l'aperçut & du plus haut des airs,
Jettant ſur les Railleurs un regard de travers,
Quoi, dit-il je verrai cette antique Calotte,
D'un ſale Chifonnier remplir l'indigne hotte!

Ici devoit être la deſcription de cette fameuſe Perruque,

Qui de tous ſes travaux la compagne fidelle,
A vû naître Guſman, & mourir la Pucelle:
Et qui de front en front paſſant à ſes neveux,
Devoit avoir plus d'ans qu'elle n'eut de cheveux.

Enfin Apollon changeoit cette Perruque en Comète.

Digitized by Google

Je veux, disoit ce Dieu, *que ceux qui naîtront sous ce nouvel Astre soient Poëtes.*

Et qu'ils fassent des Vers, même en dépit de moi.

Furetiére, l'un des Auteurs de la Piéce : remarque pourtant, que cette Métamorphose manquoit de justesse en un point. *C'est*, dit-il, *que les Cométes ont des cheveux, & que la Perruque de Chapelain est si usée qu'elle n'en a plus.* Cette badinerie n'a jamais été achevée. Chapelain souffrit, dit-on, avec beaucoup de patience, les Satires que l'on fit contre sa Perruque. On lui a attribuë l'Epigramme suivante, qui n'est pas de lui.

Railleuss, en vain vous m'insultez,
Et la piéce vous emportez,
En vain vous découvrez ma nuque,
J'aime mieux la condition,
D'être défroqué de Perruque,
Que défroqué de Pension.

L'OMBRE DE DESPREAUX.

ODE.

VIf & modeſte ſatirique,
Ami de la ſincérité,
Qui croyez tout panégirique
Un outrage à la vérité :
Peut-être que de cette ſtrophe
La reſpectueuſe apoſtrophe
Vient de te cauſer quelque effroi,
Deſpréaux, du Royaume ſombre
Il me ſemble entendre ton ombre
Murmurer déja contre moi.

Mais c'eſt en vain qu'elle s'irrite,
Ne crains point un éloge faux,
Ni qu'en célébrant ton mérite
J'encenſe juſqu'à tes défauts ;
Que j'aprouve dans tes ouvrages
Ces noms conſacrez aux outrages
Par un zèle outré du bon goût :
Oüi j'oſe en atteſter tes manes ;
Toi-même aujourd'hui tu condamnes
Ce que notre malice abſout.

Heureux, que de ſages ſcrupules
Retranchans ces traits ſéducteurs,
Ton vers n'eût rendu ridicules
Que les fautes, non les auteurs ;
Qu'un nom quelquefois reſpectable
D'un hémiſtiche irrévocable
N'eût pas fait l'injuſte ornement :
Rival de Tacite & d'Horace,
Craignois-tu de manquer de grace
Sans ce dangereux agrément.

Digitized by Google

C'en enfait, ton ombre ſévére
Ne peut plus m'en deſavoüer;
Je ſens qu'après ce trait ſincére
Il m'eſt permis de te loüer.
C'eſt à ton cœur irréprochable,
A ton amitié ſecourable,
Que ſont dûs les premiers honneurs;
Et dans la balance des ſages
Le prix des plus rares ouvrages
Ne s'eſtime qu'au poid des mœurs.

Du ſel piquant de l'ironie
Egayant tes inſtructions,
A quoi t'a ſervi ton génie
Qu'à décrier les paſſions;
Qu'à peindre notre ame flottante:
Et telle que dans la tourmente
Un vaiſſeau par les vents battu;
Mais nous peignant tels que nous ſommes;
Tu ne ris du vice des hommes
Que pour les rendre à la vertu.

Qu'à jamais les futures races
Attentives à tes diſcours,
Profitent des riantes graces
Du Démocrite de nos jours.
Le ſiécle que ta plume honore,
En toi va leur tranſmettre encore
Horace, Perſe & Juvénal;
Plus vif dans leurs propres ſaillies
Et de leurs graces embellies,
Imitateur original.

Loin des baſſeſſes plagiaires,
Ton goût prudement généreux:
Ne choiſit les même matiéres
Qu'afin de mieux lutter contre eux;
Mais ton poëtique courage

Obtenoit en vain l'avantage,
Tu n'osois encor t'en flâter ;
Et méconnoissant ta victoire
Tu leurs rendois toute la gloire
Que tu venois de remporter.

Qui du droit sens de l'élégance
Porta des jugemens plus sûrs ;
Vous trembliez à sa presence
Ouvrages languissans ou durs :
Sublime faux & puérile,
De grands mots richesse stérile,
Froids ornemens hors de saison :
Idille orgueilleux ou rustique,
Tragique enflé, fade comique,
Que n'enfantoit pas la raison.

Mais censeur aux autres si rude ;
Pour toi quelle sevérité !
C'est de ta propre exactitude
Que naissoit ton autorité.
D'une veine toujours égale
Ton courroux éloquent s'exhale
Contre les écrits inégaux,
Où le génie & la paresse
Tour à tour nous charme & nous blesse
Par les beautez & les défauts.

Dans la carriére glorieuse
Où de l'art nous cherchons le prix ;
Qu'une lenteur laborieuse
Polisse ainsi tous nos écrits.
En vain le fol orgueïl nous presse,
Effaçons, corrigeons sans cesse,
Après le bien cherchons le mieux.
C'est au prix de toutes nos veilles
Qu'il faut acheter ces merveilles
Qui doivent plaire à tous les yeux.

Digitized by Google

LE TOMBEAU DE DESPREAUX.

SATIRE.

QUelle ſombre triſteſſe attaque tes eſprits ?
Le chagrin ſur ton front eſt gravé par replis.
Qu'as-tu fais de ce teint où la jeuneſſe brille ?
Je te vois plus rêveur qu'un enfant de famille,
Qui court, mais vainement, chercher depuis un mois
Quelqu'honnête uſurier qui prête au denier trois :
Ou qu'un auteur tremblant, qui voit lever les luſtres
Pour éclairer bien-tôt ſes ſottiſes illuſtres ;
Quand le Parterre en main tenant le ſifflet prêt ;
Va ſans aucuns apel prononcet ſon arrêt.
Ma douleur, cher ami, paroît avec juſtice ;
Et n'eſt point en ce jour un effet du caprice ;
Le pompeux attirail d'un funeſte Convois
Vient de ſaiſir mon cœur de douleur & d'effroi.
Mes yeux ont vû paſſer dans la place prochaine
Des Meneins de la mort une bande inhumaine.
De pédans mal peignez un bataillon crotté
Deſcendoient à pas lents de l'Univerſité ;
Leurs longs manteaux de deüil traînoient juſques à terre,
A leurs crêpes flottans les vents faiſoient la guerre ;
Et chacun à la main avoit pris pour flambeau
Un laurier jadis verd pour orner un tombeau
J'ai vû parmi les rangs malgré la foule extrême
De maint auteurs dolens la face ſéche & blême.
Deux Grecs & deux Latins eſcortoient le cercueïl ;
Et le mouchoir en main Barbin menoit le deüil.

Digitized by Google

Pour qui crois-tu que marche une telle ordonnance ;
Ce lugubre apareil, cette noire affluence ?
D'un Poëte défunt plaint le funeſte ſort,
L'Univerſité pleure, & Deſpréaux eſt mort.
Il eſt mort, c'en eſt fait. Sa Satire nouvelle,
Enfant infortuné d'une plume infidelle,
Dont la Ville & la Cour ont fait ſi peu de cas,
L'avoit déja conduit aux portes du trépas,
Quand le cruel effet d'une jalouſe rage,
Pour hâter ſon deſtin s'eſt joint à cet ouvrage.
Il croyoit qu'Hipocrène & ſon plus dur criſtal
Ne devoit que pour lui couler à plein canal ;
Mais aprenaat qu'un autre animé par la gloire,
Avoit heureuſement dans ſa ſoutce oſé boire,
Il frémit, & percé du plus cruel dépit,
Par l'ordre d'Apollon il va ſe mettre au lit.
Tu ris de tous les maux déchaînez ſur la terre
Pour livrer aux auteurs une cruelle guerre ;
Sçais tu bien que l'envie eſt le plus dangereux :
Ils n'ont point d'antidote à ce poiſon affreux.
Un Poëte aiſément, aidé par la nature,
Souffre la faim, la ſoif, le ſoleil, la froidure ;
Porte ſans murmurer dix ans le même habit,
N'a que les quatre murs l'hyver pour tour de lit :
D'un grand qui le nourrit, il ſouffre ſes ſaccades :
Son dos même endurci ſe fait aux baſtonnades ;
Mais voit-il ſur les rangs quelqu'un ſe preſenter,
Et cueïllir des lauriers qu'il croit ſeul mériter,
Au bon goût à venir ſoudain il en apelle :
Au ſiécle perverti ſa Muſe fait querelle ;
A chaque coin de ruë, il crie, ô tems, ô mœurs !
Le poiſon cependant augmente ſes ardeurs ;
Et les dépits cruels, les noires jalouſies,
Sont à la fin l'effet de vingt apopléxies,
Ainſi finit ſes jours le claſſique héros,
Dont un triſte cercueïl garde à preſent les os :
Mais ſe ſentant voiſin de l'infernale rive,
Et tout prêt d'exhaler ſon ame fugitive,
Il demande par grace, & d'une triſte voix

D'embrasser ses enfans pour la derniére fois.
Deux valets aussi-tôt, ses dignes secrétaires,
Aportent près de lui des milliers d'exemplaires;
Le lit par trop chargé gémit sous les paquets,
Et l'Auteur moribond dit ces mots par hoquets;
O vous mes tristes Vers, noble objet de l'envie,
Vous, donc j'attens l'honneur d'une seconde vie,
Puissiez-vous échaper au naufrage des ans,
Et braver à jamais l'ignorance & le tems,
Je ne vous verrai plus: déja la mort hideuse
Au tour de mon chevet étend une aile affreuse
Mais je meurs sans regret dans un tems dépravé,
Où le mauvais goût régne, & va le front levé,
Où le public ingrat, infidèle, perfide,
Trouve ma veine usée, & mon stile insipide:
Moi qui me crus jadis à Regnier préféré:
Que diront nos neveux, Regnard m'est comparé;
Lui qui pendant dix ans, du couchant à l'aurore,
Erra chez le Lapon, ou rama chez le Maure;
Lui qui ne sçut jamais ni le Grec ni l'Hébreu,
Qui joüa jour & nuit, fit grand chére & bon feu:
Est-ce ainsi qu'autrefois dans ma noire soupante,
A la sombre lueur d'une lampe puante,
Feüilletant les replis de cent bouquins divers,
J'apris, pour mes péchez, l'art de forger des Vers:
N'est-ce donc qu'en bûvant que l'on imite Horace?
Par des sentiers de fleurs monte-t'on au Parnasse?
Et Regnard cependant voit éclater ses traits,
Quand mes derniers écrits sont en proye aux laquais.
O rage, ô desespoir, ô vieillesse ennemie!
Après tant de travaux, sur la fin de ma vie,
Par un nouvel Athlète on me verra vaincu,
Et je vis? non je meurs, j'ai déja trop vécu.
A ces mots bégayez que la fureur inspire,
Boileau ferme les yeux, panche la tête, expire:
Le bruit de cette mort dans le païs Latin
Se répand aussi-tot & vole chez Barbin:
Là, dans l'enfoncement d'une arriére boutique,
Sa femme étale en vain un embonpoint antique;

Et faisant le débit de cent livres mauvais,
Amuse un cercle entier des oisifs du Palais.
Là le vieux Nouvelliste a toujours ses séances;
Là le jeune Avocat vient prendre ses licences;
Et le blond Sénateur en quittant le Barreau
Vient peigner sa perruque & prend son chapeau,
C'est-là que le Chanoine, au sortir du Service,
Vient en aumusse encore achever son office:
Et qu'on voit à midi maint Auteur demi nud,
Sur le projet d'un livre emprunter un écu.
Dans ce licée étroit cette mort imprévûë,
Fut par les assistans diversement reçuë:
Acaste en soupira, le Libraire en frémit,
Crispe eu eut l'œil humide & Perrault en sourit:
Pendant qu'on doute encor de la triste nouvelle,
Arriste arrive en pleurs, & sur une escabelle,
Au milieu du Perron se plaçant tristement,
Lit au cercle, en ces mots, l'extrait du testament.
En l'honneur d'Apollon à jamais je souhaite
Aux yeux de l'Univers vivre & mourir Poëte,
J'en eus toute ma vie & l'air & le maintient
Mais desirant mourir en Poëte chrétien,
Je déclare en public que je veux que l'on rende
Ce qu'à bon droit sur moi Juvénal redemande;
Quand mon livre en seroit réduit à dix feüillets,
Je veux restituer les larcins que j'ai faits.
Si de ces vols honteux l'audace étoit punie,
Une rame à la main j'aurois fini ma vie,
Las d'être un simple auteur enté sur du Latin,
Pour imposer aux sots je traduisis Longin,
Mais, j'avouë en mourant que je l'ai mis en masque,
Et que j'entens le Grec aussi peu que le Basque.
Sur-tout de noirs remords mon esprit agité,
Fait amende honorable au beau sexe irrité.
Au milieu des pédans nourri toute ma vie,
J'ignorois le beau monde & la galanterie,
Et le cœur d'une Iris pleine de mille attraits,
Est une terre australe où je n'allai jamais.
Je laisse à mon valet dequoi lever boutique.

Des reſtes mépriſez d'un Ode pindarique ;
Qu'on vit dans ſa naiſſance expirer dans Paris.
Ou le verroit bien-tôt rouler en chevaux gris,
Si le langage obſcur, employé dans cette Ode ;
Pouvoit un jour enfin devenir à la mode.
Item, mais à ces mots, chez l'horloger Leroux
La pendule ſe meut, ſonne & frape dix coups.
Alidor auſſi-tôt rempli d'impatience,
D'un délai criminel accuſe l'aſſiſtance ;
Fait voir que le tems preſſe, & qu'il faut en grand deüil,
Dans une heure au plus tard eſcorter le cercueïl.
Il dit, & dans l'inſtant on vit la compagnie
Se lever bruſquement pour la cérémonie :
L'un court chez un ami, l'autre chez un fripier
Endoſſer l'attirail d'un nouvel héritier.
Perrin d'un vieux bahut où pend une ſerrure,
Tira ſon juſt-au-corps fait au deüil de Voitures ;
Dont le coude entr'ouvert reçut plus d'un échec ;
Et d'un crêpe reteint orna ſon Caudebec,
Pradons, le ſeul Pradon eut aſſez de courage
D'entrer chez un Drapier, & d'un humble langage ;
Pour quatre aunes de drap eſtimés vingt écus.
Propoſer un billet, ſigné, Germanicus.
Enfin midi ſonnant, cette lugubre eſcorte
S'eſt ſaiſie aujourd'hui de Défunt ſur la porte ;
Et promenant ſes os de quartier en quartier,
Le conduit au Parnaſſe, à ſon gîte dernier,
C'eſt-là qu'on va porter ſes funébres reliques ;
Dans la cave marquée aux Auteurs ſatiriques.
Là ſur un marbre offert aux yeux de l'Univers
En caractéres d'or on gravéra ces Vers.

Cy gît Maître Baileau qui vécut de médire ;
Et qui mourut auſſi par un trait de Satire :
Ce coup dont il frape lui fut enfin rendu.
Si par malheur un jour ſon livre étoit perdu,
A le chercher bien loin ; paſſant, ne t'embarraſſe :
Tu le retrouveras tout entier dans Horace,

Digitized by Google

REQUESTE
EN FAVEUR
D'ARISTOTE,
A NOS SEIGNEURS du Mont Parnaſſe.

SUplient humblement les Maîtres ès Arts, Profeſſeurs, Régens de l'Univerſité de Paris; Diſans, qu'il eſt de notoriété publique, que c'eſt le ſublime & incomparable Ariſtote, qui eſt ſans conteſte le premier fondateur des quatre Elémens, le Feu, l'Air, l'Eau & la Terre: Qu'il leur a accordé par grace ſpéciale la ſimplicité qui ne leur apartenoit pas de droit naturel: qu'il a donné aux uns la peſanteur, & aux autres la légéreté, afin de ſe pouvoir maintenir dans les lieux & places qu'il leur avoit aſſignées pour y être en repos: qu'il a ajouté à la nature de chaque corps en particulier, une horreur ſi conſidérable de leur ennemi commun le Vuide, qu'il n'y en a pas un qui ne ſouffre plus volontiers ſa propre deſtruction, que de permettre qu'il occupe la moindre place dans le monde, étans tous fort bien inſtruits par ce qu'il en a écrit, que ſi cet affreux vuide ſe pouvoit inſinuer en quelque part, il empêcheroit les influences des Aſtres d'y deſcendre, & cauſeroit par ce moyen la deſtruction de toute la Nature. Qu'il a de plus réglé par des loix non-véritables tous les mouvemens des Cieux & des Aſtres: & de peur qu'ils ne ſe perdiſſent & égaraſſent dans les routes ſi contraires

traires, qu'ils ſont obligez, pour ſuivre ſes ordres, de tenir en même-tems, il leur a, par une prévoyance admirable, deſtiné autant de créatures ſpirituelles, c'eſt-à-dire, autant d'Anges qui les guident, & les conduiſent avec tant de juſteſſe, qu'ils ne tournent jamais ni plus vîte, ni plus lentement. Qu'il a enfin établi une ſi belle ſubordination entre toutes les choſes naturelles, qu'il a mérité tout ſeul d'être reconnu pour le génie de la nature, le Prince des Philoſophes, & l'oracle de l'Univerſité. Et quoique pendant pluſieurs ſiécles il ait été maintenu d'un commun conſentement dans une paiſible poſſeſſion de tous ces droits, & qu'il ait lieu de preſcription contre tous les prétendans au contraire : néanmoins depuis quelques années en ça, deux particuliers nommez la Raiſon & l'Expérience ſe ſont liguez enſemble pour lui diſputer le rang qui lui apartient avec tant de juſtice, & ont tâché de s'ériger un trône ſur les ruines de ſon autorité ; & pour parvenir plus adroitement à leurs fins, ont excité certains eſprits factieux, qui ſous les noms de Cartiſtes & Gaſſendiſtes ont commencé de ſecouer le joug du Seigneur Ariſtote, & mépriſant ſon autorité avec une témérité ſans exemple, lui ont voulu diſputer le droit qu'il s'étoit acquis de pouvoir faire paſſer la vérité pour fauſſe, & la fauſſeté pour véritable : & pour donner quelque couleur à leur rebellion, ils ont fait courrir pluſieurs Libelles diffamatoires, & entr'autres un Manifeſte ſous le titre ſpécieux de Journal des Sçavans, lequel contient pluſieurs nouvelles découvertes formellement contraires à la doctrine d'Ariſtote, & dont le détail ne ſera pas ici raporté, tant parce que la choſe n'eſt preſentement que trop publique, que parce que l'autorité d'Ariſtote s'eſt acquiſe un droit de preſcription contre ladite Raiſon & Expérience, qu'il n'y a point de meilleur moyen pour les combattre, que de ne les point entendre :

& les envoyer aux fins de non-recevoir; & pour à qui parvenir, les Suplians ont été conseillez de vous donner la presente Requête pour leur être sur ce pourvû. CE CONSIDERE'; NOS-SEIGNEURS, il vous plaise ordonner qu'on délivrera au plutôt Saturne du Cerveau où Mr. Huygens le tient très-injustement empriſonné depuis plusieurs années, son écrou rayé & biffé, & condamner ledit sieur à cinq cens livres de dommages & intérêts.

Que Jupiter congédiera ses quatres gardes, si ce n'est qu'il en veüille réserver un comme Saturne.

Que le Soleil se débarboüillera bien le visage, & ne paroîtra plus en public avec ses vilaines tachez, qui sont des signes de corruption, & qui vont à la destruction de la quinteſſence céleſte d'Ariſtote.

Que Vénus n'aura jamais plus l'impudence de rompre les Cieux pour monter au-dessus du Soleil

Que la Lune laiſſera la Terre en poſſeſſion des Montagnes, des Ombres & des Vallées, des Mers & des Forêrs; & renoncera pour jamais au tître de véritable Terre ou d'autre Monde.

Que les Mathématiciens rompront toutes leurs Lunettes, comme fauſſes & trompeuſes inventions; & que le sieur Picard avoüera de bonne foi qu'il se trompe lourdement, quand il croit voir, au grand deshonneur du Soleil, les Etoiles en plein midi, & qu'on obſervera au plutôt l'Obſervatoire Royal du Fauxbourg saint Jacques comme une Forteresse à Lunettes très-préjuciciable à l'état des Cieux ſolides d'Ariſtote.

Que Mr Denis ſera tenu & obligé de faire réparer inceſſamment à ſes frais & dépens toutes les bréches & crevaſſes qu'il a fait à la voûte des Cieux, pour y donner paſſage aux derniéres Cométes qui parurent en 1664. & 1665. & que les sieurs Petit, Auzout & Caſſini, qui les vîrent alors de leurs guérites se promener nuitamment

au-dessus de la Lune & du Soleil sans y former opposition quelconque, seront déclarez comme complices de l'attentat qui a été fait en ce cas à l'autorité du vénérable Aristote, qui les avoit placées au-dessus de la Lune, avec très-expresses défenses de passer outre.

Que le Feu élémentaire ne sera plus imaginaire & qu'il sera honorablement rétabli en son lieu & placé dans le concave de la Lune.

Que l'Air sera reconun de nouveau plus leger qu'une plume, & qu'on rompra tous les tuyaux de verre de Messieurs Pascal, Roberval & autres qui le rendent pesant, & qui attentent aux intérêts du Plein, partie adverse du Vuide.

Qu'aucuns Pilotes ou autres Navigateurs ne tourneront plus à l'entour de la Terre, sur peine de devenir Antipodes, d'être précipitez au Ciel.

Que la Terre se reposera, que le Soleil tournera pour elle, sur peine d'excommunication.

Que Mr Thevenot sera tenu & réputé pour espion & perturbatur public des Abeilles, s'il ne rompt au plutôt ces maisons de verre, où il les tient malicieusement enfermées, ne se fiant pas à ce qu'en a dit Aristote.

Que très-humbles supplications seront faites au Seigneur Aristote, de vouloir souffrir que le monde ne soit plus éternel : ordonner de plus que la matiére premiére ne sera toûjours qu'un quoi ni qu'est-ce.

Que les accidens seront de nouveau reconnus, non pas en qualité d'Etres absolus & impérieux, mais pour jolies petites Entitez.

Qu'on rapellera au plutôt tous les Etres de raison qui s'étoient refugiez en Hibernie, & qu'ils seront rétablis dans tous leurs biens dans notre bonne Université de Paris.

Que le cerveau déguerpira la qualité qu'il a mal-à propos usurpée de principe de nerfs, & qu'elle sera renduë & restituée au cœur, nonobstant tou-

tes les opoſitions de Madame Autopſie, faites ou à faire, & à ce contraiees, Que les ſieurs Kerkerin & Stenon jetteront dans la riviére tous leurs inſtrumens anatomiques, & ſeront tenus & réputez pour innovateurs & perturbateurs du corps humain, & ſeront obligez de biffer de leurs écrits le triolet injurieux dit aux oreilles des femmes : *Vous faites des œufs, vous êtes des Poules, nous ſommes des coqs.* Que le ſang ne circulera plus, & que le cœur ne lui ouvrira plus la porte pour entrer au poumon. Que le foye ſera réintégré dans ſon premier office de faire le ſang, ſans que le cœur lui oſe plus diſputer ledit office, & que le chyle l'ira trouver tout droit par la vaine porte, ſans s'amuſer à aller monter vers le Jugulaire, nonobſtant auſſi les opoſitions expérimentales de Mr Pecquet, auquel il ſera nouvellement fait inhibitions & défenſes de plus à l'avenir faire ouverture des chiens vivans pour prouver le contraire. Qu'on tirera deſormais de l'argent de ſa bourſe, quoiqu'il n'y en ait point, comme on tire les formes ſubſtantielles & accidentelles de la matiéres où elles ne ſont pint.

Que Gaſſendi, Deſcartes, Rohault, Denis Cordemoy, de Launoi & leurs adhérans ſeront conduits à Athènes, & condamnez d'y faire amende honorable devant toute la Gréce, pour avoir compoſé des livres diffamatoires & injurieux à la mémoire du défunt Seigneur Ariſtote, jadis précepteur d'Alexandre le Grand, Roi de Macédoine. & en mille livres d'amende, aplicable, moitié au Receveur, & l'autre moitié aux réparations des Colléges ruinez de notre Univerſité.

Que Gaſſendi ſera lui ſeul condamné en pareille ſomme de dix mille livres, pour avoir oſé afficher ces placards ſéditieux ; :

Quod immeritò Ariſtotelei libertatem Philoſophandi ſibi ademerint.

Quod rationes nullæ sint quibus Secta Aristotelis videatur præferenda.
Quod maxima sit incertitudo Librorum doctrinæque Aristotelis.
Quod apud Aristotelem innumera deficiant.
Quod apud Aristotelem innumera superfluant,
Quod apud Aristotelem innumera fallant.
Quod apud Aristotelem innumera contradicant.

qu'on a voulu ci-devant faire ignoremment paſſer pour de grands & longs chapitres, très-doctes & très-judicieux. Cette amende aplicable auſdits Profeſſeurs Régens de ladite Univerſité pour la moitié, & l'autre aux Répétiteurs Hibernois, pour tenir la main à l'exécution des preſentes.

Enfin, pour ôter tout ſujet de conteſtation entre les Parties, qu'il ſoit ordonné qu'on continuëra toujours de raiſonner aveuglément en matiére Philoſophique. Que la ſeule autorité d'Ariſtote fondée ſur un titre de preſcription, qu'il s'eſt acquis depuis tant d'années, prévaudra à la Raiſon & à l'Expérience, & qu'à l'avenir on ne prétendra plus ſottement & impertinemment, comme l'on fait, ſauf la révérence de la Cour, à de nouvelles découvertes qui ne ſoient pas dans Ariſtote, à peine de punition exemplaire, de mille livres d'amende, & tous dépens, dommages & intérêts; & ferez bien. Ladite Requête ſignée CROUTE, Procureur de ladite Univerſité,

Digitized by Google

ARREST

RENDU

SUR LA PRECEDENTE

REQUESTE

EXTRAIT DES REGISTRES DE LA COUR Souveraine du Mont Parnasse.

VU par la Cour la Requête presentée par les Maîtres ès Ars, Régens, Professeurs de l'Université de Paris, tant en leurs noms, que comme tuteurs & défenseurs de la Doctrine de très-haut; très-admiré, & très-peu entendu Philosophe Messire Aristote, ci-devant Professeur Royal en Langue Grecque à Athénes, & Précepteur du feu Roi, de triomphante mémoire, Alexandre le Grand, acquéreur de l'Asie, Europe & autres lieux. Contenant que depuis quelques années en ça, une Inconnuë, nommée la RAISON, auroit entrepris d'entrer par force dans les Ecoles de Philosophie de ladite Université; & pour cet effet, à l'aide de certains Quidans factieux prenans les surnoms de Cartisses & Gassendistes, gens sans aveu; se seroit mise en état d'en expulser ledit Aristote, ancien & paisible possesseur desdites Ecoles, contre lequel, Elle & ses Consorts, avoient déja publié plusieurs Livres & raisonnemens diffamatoires, voulant assujettir ledit Aris-

Digitized by Google

tote à ſubir devant elle l'examen de ſa doctrine : ce qui eſt directement opoſé aux Loix, Us, Coûtumes & Statuts de ladite Univerſité, où ledit Ariſtote a toûjours été reconnu pour Juge ſans apel, & non comptable de ſes Argumens : Que même ſans l'aveu d'icelui Ariſtote, elle auroit changé, mué & innové pluſieurs choſes au-dehors & au-dedans de la Nature. ayant ôté au Cœur la prérogative d'être le principe des Nerfs, que ce Philoſophe lui avoit accordé libéralément & de ſon bon gré, pour la donner au Cerveau. Et enſuite par une procédure nulle de toute nullité, auroit attribué audit Cœur la charge de recevoir le Chyle, qui appartenoit ci-devant au Foye, comme auſſi de faire voiturer & circuler le ſang par-tout le corps, n'ayant autre droit ni titre pour faire leſdites innovations, que l'Expérience, dont le témoignage n'a jamais été reçû dans leſdites Ecoles. Et non contente de ce, auroit entrepris de bannir deſdites Ecoles les Formalitez, Matérialitez, Entitez, Identitez : Virtualitez, Velléitez ; Pétréitez ; Encéitez ; Policarpéitez, & autres enfans ayant cauſe de défunt Mr. Jean Scot leur pere & premier Auteur, ce qui porteroit un préjudice notable, & cauſeroit la totale ruïne & ſubverſion de ladite Philoſophie Scolaſtique, qui tire d'elle toute ſa ſubſiſtance. Auroit auſſi attenté par une entrepriſe inoüie d'ôter le feu de la plus haute région de l'air, nonobſtant les viſites & deſcentes faites ſur les lieux. Vû auſſi les Libelles intitulés Phiſique de Rohault, Logique de Port-Royal, même l'*Adverſus Ariſtoteleos* de Gaſſendi, & autres piéces attachées à ladite Requête, ſigné Crotté, Procureur de ladite Univerſité. Oüi le raport de Meſſire Jacques de la Poterie, Conſeiller en ladite Cour, & tout conſidéré ; La Cour ayant égard à ladite Requête ; a maintenu & gardé, garde & maintient ledit Ariſtote en la pleine & paiſible poſſeſſion & joüiſſance deſdites Ecoles : fait dé-

fenles à ladite Raiſon de l'y troubler, ni l'inquiéter, à paine d'être déclarée hérétique & perturbatrice des diſputes publiques. Ordonne que ledit Ariſtote ſera toujours ſuivi & enſeigné par leſdits Profeſſeurs & Régens de ladite Univerſité, ſans que pour ce, ils ſoient obligés de le lire, ni ſçavoir ſon ſentiment; & ſur le fond de ſa doctrine, les renvoye à leurs cahiers. Enjoint au Cœur de continuer à être le principe des Nerfs, & à toutes perſonnes de quelque condition, ou profeſſion qu'elles ſoient, de le croire tel, nonobſtant & malgré toutes expériences à ce contraires. Ordonne pareillement au Chyle d'aller droit au Foye, ſans plus paſſer par le Cœur, & au Foye de le recevoir. Fait très-expreſſes inhibitions & défenſes au Sang d'être plus vagabon, errer ni circuler dans le Corps, ſur peine d'être entiérement abandonné à la Faculté de Médecine de Paris, pour être tiré ſans meſure; & à cette fin ſeront les Chirurgiens tenus de lier le bras au-deſſous de l'endroit où ils voudront faire l'ouverture de la veine ſans qu'ils s'en puiſſent excuſer ſur la crainte de piquer l'artére. Remet les Entitez, Identitez, Petréitez, Policarpéitez, & autres Formules Scotiſtes en leur bonne fâme & renommée. A réintégré le feu dans la plus haute région de l'air, ſuivant & conformément aux Deſcentes. A relégué les Cométes au concave de la Lune, avec défenſes d'en jamais ſortir pour aller eſpionner ce qui ſe fait dans les Cieux. Défend à tous Libraires & Colporteurs de vendre & debiter à l'avenir le Journal des Sçavans & autres Libelles concernant de nouvelles découvertes, à moins qu'elles ne ſervent pour faire entendre la matiére premiére, la forme ſubſtantielle; & autre pareilles définitions d'Ariſtote, qu'il n'a pas entenduës lui même. Enjoint à tous Profeſſeurs, Régens, de tenir la main à l'exécution du preſent Arrêt, & de ſe ſervir pour ce de tel raiſonnemens qu'ils aviſeront bon être, & aux Répé-

rteurs.

titeurs Hibernois & autre Supôts de l'Université de Paris, de leur prêter main-forte, & courir sur aux contrevenans Bannit à perpétuité la Maison des Ecoles de ladite Université, la condamne en tous dépens dommages & intérêts envers les Suplians. Et sera le present Arrêt lû & publié aux Mathurins, en la premiére Assemblée qui se fera pour la Procession du Recteur, & affiché aux portes de tous les Colléges de ladite Ville de Paris. Signé par collation, BONSENS.

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

Digitized by Google

du Lignon, & qui assez accommodez des biens de la fortune, ne laissoient pas néanmoins par un simple amusement, & pour leur simple plaisir, de mener paître eux-mêmes leur Troupeaux. Tous ces Bergers & toutes ces Bergères, étoient d'un fort grand loisir; l'Amour, comme on le peut penser, & comme il raconte lui-même, ne tarda guéres à les y venir troubler, & produisit quantité d'événemens considérable. D'Hurfé y fit arriver toutes ses avantures parmi lesquelles il en méla beaucoup d'autres, & en chassa les Vers dont j'ai parlé, qui, tous méchans qu'ils étoient, ne laissérent pas d'être soufferts, & de passer à la faveur de l'art avec lequel il les mit en œuvre. Car il soutint tout cela d'une narration également vive & fleurie, de fiction très-ingénieuse, & de caractéres aussi finement imaginez qu'agréablement variez & bien suivis. Il composa ainsi un Roman, qui lui acquit beaucoup de réputation, & qui fut fort estimé, même des gens du goût le plus exquis, bien que la Morale en fut fort vicieuse, ne prêchant que l'Amour & la Molesse, & allant quelquefois jusqu'à blesser un peu la pudeur. Il en fit quatre Volumes qu'il intitula ASTRE'E, du nom de la plus belle de ses Bergeres: & sur ces entrefaites étant mort, BARO son ami, & selon quelques-uns, son domestique, en composa sur ses Mémoires, un cinquiéme Tome, qui en formoit la conclusion, & qui ne fut guéres moins bien reçu que les quatre autres Volumes. Le grand succè de ce Roman échauffa si bien les beaux esprits d'alors, qu'ils en firent à son imitation, quantité de semblables, dont il y en avoit même de dix & douze Volumes, & ce fut quelque-tems comme une espéce de débordement sur le Parnasse. On vantoit surtout ceux de Gomberville, de la Calprenède, de Desmarêts de Scudéri. Mais ces imitateurs s'efforçant mal à propos d'enchérir sur leur Original, & prétendant annoblir ses caractéres, tombérent, à mon avis, dans une très-grande puérilité. Car au lieu de prendre comme lui pour leurs Heros, des Bergers occupez du seul soin de gagner le cœur de leurs Maîtresses, ils prirent pour leur donner cette étran-

ge occupation, non seulement des Princes & des Rois, mais les plus fameux Capitaines de l'Antiquité, qu'ils peignirent, pleins du même esprit que ces Bergers; ayant à leur exemple, fait comme une espéce de vœu de ne parler jamais, & de n'entendre jamais parler que d'Amour. De sorte qu'au lieu que d'Hurfé, dans son Astrée, de Bergers très-frivoles avoit fait des Héros de Roman considérables; ces Auteurs au contraire, des Héros les plus considérables de l'Histoire, firent des Bergers très-frivoles, & quelquefois même des Bourgeois encore plus frivoles que ces Bergers. Leurs Ouvrages néanmoins ne laisserent pas de trouver un nombre infini d'admirateurs, & eurent long-tems une fort grande vogue. Mais ceux qui s'attirérent le plus d'aplaudissement, ce furent Cyrus & la Clélie de Mademoiselle de Scudéri, sœur de l'Auteur du même nom. Cependant, non-seulement elle tomba dans la même puérilité, mais elle la poussa encore à un plus grand excès. Si bien qu'au lieu de representer, comme elle devoit, dans la personne de Cyrus, un Roy promis par les Prophétes, tel qu'il est exprimé dans la Bible, ou comme le peint Hérodote, le plus grand Conquérant que l'on eût encore vû; ou enfin tel qu'il est figuré dans Xénophon, qui a fait aussi-bien qu'elle, un Roman de la vie de ce Prince; au lieu, dis-je, d'en faire un modéle de toute perfection, elle en composa un Artamène plus fou que tous les Celadons & tous les Sylvandres, qui n'est occupé, que du seul soin de sa Madame, qui ne fait du matin au soir que lamenter, gémir & filer le parfait Amour. Elle a encore fait pis dans son autre Roman, intitulé Clélie, *où elle représente tous les Héros de la République Romaine naissante, les Horatius Coclés, les Mutius Scevola, les Clélies, les Lucréces, les Brutus, encore plus amoureux qu'Artamène; ne s'occupant qu'à tracer des Cartes Géographiques d'amour, qu'à se proposer les uns aux autres des Questions & des Enigmes galantes; en un mot, qu'à faire tout ce qui paroit le plus opposé au carac-*

tére & à la gravité Héroïque de ces premiers Romains. Comme j'étois fort jeune dans le tems que tous ces Romans, tant ceux de Mademoiſelle de Scuderi, que ceux de la Calprenéde & de tous les autres, faiſoient le plus d'éclat, je les lûs, ainſi que les liſoit tout le monde avec beaucoup d'admiration, & je les regardai comme des chef-d'œuvres de notre Langue. Mais enfin mes années étant accruës, & la raiſon m'ayant ouvert les yeux, je reconnus la puérilité de ces Ouvrages. Si bien que l'eſprit ſatirique commençant à dominer en moi, je ne me donnai point de repos, que je n'euſſe fait contre ces Romans un Dialogue à la maniére du Lucien, où j'attaquois non-ſeulement leur peu de ſolidité, mais leur affecterie precieuſe de langage, leurs converſations vagues & frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ de perſonne de très-médiocre beauté, & quelquefois même laides par excès, & tout ce long verbiage d'Amour qui n'a point de fin. Cependant comme Mademoiſelle de Scudéri étoit alors vivante, je me contentai de compoſer ce Dialogue dans ma tête; & bien loin de le faire imprimer, je gagnai même ſur moi de ne le point écrire, de ne le point laiſſer voir ſur le papier, ne voulant point donner ce chagrin à une Fille, qui après tout avoit beaucoup de mérite, & que s'il en faut croire tous ceux qui l'ont connuë, nonobſtant la mauvaiſe morale enſeignée dans ſes Romans, avoit encore plus de probité & d'honneur, que d'eſprit. Mais aujourd'hui qu'enfin la Mort l'a rayé du nombre des Humains, *Elle & tous les autres Compoſiteurs de Romans, je croi qu'on ne trouvera pas mauvais que je donne au Public mon Dialogue, tel que je l'ai retrouvé dans ma mémoire. Cela me paroît d'autant plus néceſſaire, qu'en ma jeuneſſe l'ayant recité pluſieurs fois dans des Compagnies où il ſe trouvoit des gens qui avoient beaucoup de mémoire, ces perſonnes en ont rétenu pluſieurs lambeaux, dont elles ont enſuite compoſé un Ouvrage, qu'on a diſtribué ſous le nom de* Dialogue de M. Deſpreaux, *& qui a été imprimé pluſieurs*

fois dans les Païs Etrangers. Mais enfin le voici donné de ma main. Je ne ſçai s'il s'attirera les mêmes aplaudiſſemens qu'il s'attiroit autrefois dans les fréquents récits que j'etois obligé d'en faire. Car outre qu'en les récitant, je donnois à tous les perſonnages que j'y introduiſois, le ton qui leur convenoit; ces Romans étant alors lûs de tout le monde, on concevoit aiſément la fineſſe des railleries qui y ſont. Maintenant que les voilà tombez dans l'oubli, qu'on ne les lit preſque plus, je doute que mon Dialogue faſſe le même effet. Ce que je ſçai pourtant à n'en point douter, c'eſt que tous les gens d'eſprit & de véritable vertu me rendront juſtice, & reconnoîtront ſans peine que ſous le voile d'une fixion en aparence extrémement badine, folle, outrée, où il n'arrive rien qui ſoit dans la vraiſemblance: je leur donne peut-être ici le moins frivole Ouvrage qui ſoit encore ſorti de ma plume.

Digitized by Google

LES HEROS DE ROMAN.

Dialogue à la maniére de Lucien.

MINOS

Sortant du lieu où il rend la Juſtice, proche le Palais de Pluton.

MAudit ſoit l'impertinent harangueur qui m'a tenu toute la matinée ! Il s'agiſſoit d'un méchant drap qu'on a dérobé, à un Savetier en paſſant le fleuve, & jamais je n'ai tant oüi parler d'Ariſtote. Il n'y a point de Loi qu'il ne m'ait citée.

Pluton.

Je voilà bien en colére, Minos

Minos.

Ah ! c'eſt vous Roi des Enfers. Qui vous améne ?

Pluton

Je viens ici pour vous en inſtruire. Mais auparavant peut-on ſçavoir quel eſt cet Avocat qui

vous a si doctement ennuyé ce matin ? Est-ce que Huot & Martinet sont morts ?

Minos.

Non, graces au Ciel : mais c'est un jeune mort, qui a été sans doute à leur Ecole. Bien qu'il n'ait dit que des sottises, il n'en a pas avancé une qu'il n'ait apuyée de l'autorité de tous les anciens ; & quoi qu'il les fit parler de la plus mauvaise grace du monde, il leur a donné à tous, en les citant, de la galanterie, de la gentillesse, & de la bonne grace. *Platon dit galamment dans son Timée. Seneque est joli dans son Traité des Bienfaits. Esope a bonne grace dans un de ses Apologues.*

Pluton.

Vous me peignez là un Maître impertinent. Mais pourquoi le laissiez-vous parler si long-tems ? Que ne lui imposiez-vous silence ?

Minos.

Silence, lui ? C'est bien un homme qu'on puisse faire taire quand il a commencé à parler. J'ai eu beau faire semblant vingt fois de me vouloir lever de mon siége ; j'ai eu beau lui crier, Avocat. concluez, de grace : concluez Avocat. Il a été jusqu'au bout, & a tenu à lui seul toute l'Audience. Pour moi je ne vis jamais une telle fureur pour parler ; & si ce desordre là continuë, je crois que je serai obligé de quitter la Charge.

Pluton.

Il est vrai que les Morts n'ont jamais été si sots qu'aujourd'hui. Il n'est pas venu ici depuis long-tems une Ombre qui eût le sens commun ; & sans parler de gens de Palais, je ne vois rien de si impertinent que ceux qu'ils nomment Gens du monde. Ils parlent tous un certain langage, qu'ils apellent galanterie : & quand nous leur témoignons, proserpine & moi, que cela nous choque, ils nous traitent de Bourgeois, & disent que nous ne sommes pas galans. On m'a assuré même, que cette pestilente galantérie avoit infecté tous les païs infer-

Digitized by Google

naux, & même les Champs Elysées; de sorte que les Héros; & sur-tout les Héroines qui les habitent, sont aujourd'hui les plus sottes gens du monde, graces à certains Auteurs, qui leur ont apris, dit-on, ce beau langage, & qui en ont fait des amoureux transis. A vous dire le vrai, j'ai bien de la peine à le croire. J'ai bien de la peine, dis-je, à m'imaginer que les Cyrus & les Alexandres soient devenus tout-à coup, comme on me le veut faire entendre, des Tyrsis & des Céladons. Pour m'en éclaircir donc moi-même par mes propres yeux, j'ai donné ordre qu'on fit venir ici aujourd'hui des Champs Elysées, & de toutes les autres régions de l'Enfer, les plus célébres d'entre ces Héros; & j'ai fait préparer pour les recevoir ce grand Sallon, où vous voyez que sont postez mes Gardes. Mais où est Rhadamanthe.

Minos.

Qui? Rhadamanthe? Il est allé dans le Tartare pour y voir entrer un Lieutenant Criminel nouvellement arrivé de l'autre monde, où il a, dit-on, été tant qu'il a vécu aussi célebre par sa grande capacité dans les affaires de Judicature, que diffame par son excessive avarice

Pluton.

N'est-ce pas celui qui pensa se faire tuer une seconde fois, pour une Obole qu'il ne voulut pas payer à Caron en passant le fleuve?

Minos.

C'est celui-là même. Avez vous vû sa femme. C'étoit une chose à peindre que l'entrée qu'elle fit ici. Elle étoit couverte d'un linceul de satin.

PLUTON.

Comment? de satin? Voilà une grande magnificence.

MINOS.

Au contraire, c'est une épargne. Car tout cet accoûtrement n'étoit autre chose que trois Théses consuës ensemble, dont on avoit fait présent à son Mari en l'autre monde. O la vilaine Ombre! Je

crains qu'elle n'empeſte tout l'Enfer. J'ai tous les jours les oreilles rebattuës de ces larcins. Elle vola avant hier la quenoüille de Cloton, & c'eſt elle qui avoit dérobé ce Drap dont on m'a tant étourdi ce matin, à un Savetier qu'elle attendoit au paſſage. De quoi vous êtes-vous aviſé, de charger le Enfers d'une ſi dangereuſe créature ?

Pluton.

Il falloit bien qu'elle ſuivit ſon Mari. Il n'auroit pas été bien damné ſans elle. Mais à propos de Rhadamanthe, le voici lui-même, ſi je ne me trompe, qui vient à nous. Qu'a-t'il. Il paroit tout effrayé.

Rhadamanthe.

Puiſſant Roi des Enfers, je viens vous avertir qu'il faut ſonger tout de bon à vous défendre, vous & votre Royaume. Il y a un grand parti formé contre vous dans le Tartare. Tous les criminels, réſolus de ne vous plus obéïr, ont pris les armes. J'ai rencontré là-bas Prométhée avec ſon Vautour ſur le poing. Tantale eſt yvre comme une ſoupe : Ixion a violé une Furie : & Siſipe, aſſis ſur ſon rocher, exhorte tous ſes voiſins à ſecoüer le joug de votre domination.

Minos.

Oües ſcélérats ! Il y a long-tems que je prévoyois ce malheur.

Pluton.

Ne craignez rien Minos. Je ſçai bien le moyen de les réduire. Mais ne perdons point de tems. Qu'on fortifie les avenuës. Qu'on redouble la garde de mes Furies. Qu'on arme toutes les milices de l'Enfer. Qu'on lâche Cerbére. Vous, Rhadamanthe, allez-vous-en dire à Mercure qu'il nous faſſe venir l'Artillerie de mon frere Jupiter. Cependant vous, Minos, demeurez avec moi. Voyons nos Héros, s'ils ſont en état de nous aider. J'ai été bien inſpiré de les mander aujourd'hui. Mais quel eſt ce bon homme qui vient à nous, avec ſon baton & ſa beſace ? Ah ! c'eſt ce ſou de Diogène. Que viens-tu chercher ici ?

Digitized by Google

Diogène.

J'ai apris la néceſſité de vos affaires : & comme votre fidéle ſujet, je viens vous offrir mon bâton.

Pluton.

Nous voilá bien forts avec ton bâton.

Diogene.

Ne penſez pas vous mocquer. Je ne ſerai peut-être pas le plus inutile de tous ceux que vous avez envoyé chercher.

Pluton.

Hé, quoi ? nos Héros ne viennent-ils pas ?

Diogéne.

Oüi, je viens de rencontrer une troupe de fous là-bas. Je croi que ce ſont eux. Eſt-ce que vous avez envie de donner le bal ?

Pluton.

Pourquoi le bal ?

Diogéne.

C'eſt qu'ils ſont en fort bon équipage pour danſer. Ils ſont jolis ma foi ; je n'ai jamais rien vû de ſi dameret ni de ſi galant.

Pluton.

Tout beau, Diogène. Tu te mêle toujours de railler. Je n'aime point les ſatiriques. Et puis ce ſont des Héros, pour leſquels on doit avoir du reſpect.

Diogéne.

Vous en allez juger vous-même tout à l'heure. Car je les vois déja qui paroiſſent. Aprochez fameux Héros ; & vous auſſi Héroïnes encore plus fameuſes, autrefois l'admiration de toute la Terre. Voici une belle occaſion de vous ſignaler. Venez ici tous en foule.

Pluton.

Tais-toi. Je veux que chacun vienne l'un après l'autre, accompagné tout au plus de quelqu'un de ſes confidens. Mais avant tout, Minos, paſſons vous & moi dans ce Sallon, que j'ai fait, comme je vous ai dit, préparer pour les recevoir, & où j'ai ordonné qu'on mît nos ſiéges, avec une baluſtrade

qui nous sépare du reste de l'assemblée. Entrons. Bon. Voilà tout disposé ainsi que je le souhaitois. Suis-nous, Diogéne. J'ai besoin de toi pour nous dire le nom des Héros qui vont arriver. Car de la maniére dont je vois que tu as fait connoissance avec eux, personne ne me peut mieux rendre ce service que toi.

Diogéne.

Je ferai de mon mieux.

Tiens-toi donc ici près de moi. Vous, Gardes, au moment que j'aurai interrogé ceux qui seront entrez, que l'on les fasse passer dans les longues & ténébreuses Galeries qui sont adossées à ce Sallon, & qu'on leur dise d'y aller attendre mes ordres. Asseïons-nous. Qui est celui qui vient le premier de tous, nonchalament apuyé sur son Ecuyer ?

Diogéne.

C'est le grand Cyrus.

Pluton.

Quoi ce grand Roi qui transfera l'Empire des Médes aux Perses ; qui a tant gagné de batailles ? De son tems les hommes venoient ici tous les jours par trente & quarante mille. Jamais personne n'y en a tant envoyé.

Diogéne.

Au moins ne l'allez pas apeler Cyrus.

Pluton

Pourquoi ?

Diogéne.

Ce n'est plus son nom. Il s'apelle maintenant Artaméne.

Pluton.

Artaméne ! Et où a-t-il péché ce nom-là? Je ne me souviens point de l'avoir jamais lû.

Diogéne.

Je vois bien que vous ne sçavez pas son histoire.

Pluton.

Qui, moi ? je sçais aussi bien mon Hérodote qu'un autre.

Diogéne.

Oüi Mais avec tout cela, diriez vous bien pourquoi Cyrus a tant conquis de Provinces, traverſé l'Aſie, la Médie, l'Hyrcanie, la Perſe, & ravagé enfin plus de la moitié du monde ?

Pluton.

Belle demande ! C'eſt que c'étoit un Prince ambitieux, qui vouloit que toute la Terre lui fut ſoumiſe.

Diogéne.

Point du tout. C'eſt qu'il vouloit déliyrer ſa Princeſſe, qui avoit été enlevée.

Pluton.

Quelle Princeſſe ?

Diogéne.

Mandane.

Pluton.

Mandane. ?

Diogéne.

Oüi. Et ſçavez-vous combien elle a été enlevée de fois ?

Pluton.

Où veux-tu que je l'aille chercher ?

Diogéne.

Huit fois.

Minos.

Voilà une beauté qui a paſſé par bien des mains.

Diogéne.

Cela eſt vrai ; Mais tous ſes raviſſeurs étoient les ſcélérats du Monde les plus vertueux. Aſſurément ils n'ont pas oſé lui toucher.

Pluton.

J'en doute. Mais laiſſons là ce fou de Diogène. Il faut parler à Cyrus lui-même. Hé bien, Cyrus, Il faut combattre. Je vous ai envoyé chercher pour vous donner le commandement de mes troupes. Il ne répond rien. Qu'a-t'il ? Vous diriez qu'il ne ſçait où il eſt.

Digitized by Google

Cyrus

Eh, divine Princeſſe !

Pluton.

Quoi ?

Cyrus.

Ah ! injuſte Mandane.

Pluton.

Plaît-il ?

Cyrus.

Tu me flâtes, trop complaiſant Feraulas. Es-tu ſi peu ſage que de penſer que Mandane, l'illuſtre Mandane, puiſſe jamais tourner les yeux ſur l'infortuné Artaméne ? Aimons-la toutefois. Mais aimerons-nous une cruelle ? Servirons-nous une inſenſible ? Adorerons-nous une inexorable ? Oüi, Cyrus, il faut aimer une cruelle. Oüi, Artaméne, faut ſervir une inſenſible. Oüi, fils de Cambyſe, il faut adorer l'inexorable fille de Cyaxare.

Pluton.

Il eſt fou. Je croi que Diogène a dit vrai.

Diogéne

Vous voyez bien que vous ne ſçaviez pas ſon hiſtoire Mais faites aprocher ſon Ecuyer Feraulas, il ne demande pas mieux que de vous la conter. Il ſçait par cœur tout ce qui s'eſt paſſé dans l'eſprit de ſon maître, & a tenu un regiſtre exact de toutes les paroles que ſon maître a dites en lui-même depuis qu'il eſt au monde, avec un rouleau de ſes Lettres qu'il a toujours dans ſa poche. A la vérité vous êtes en danger de bâailler un peu : car ſes narration ne ſont pas fort courtes,

Pluton.

Oh, j'ai bien le tems de cela.

Cyrus.

Mais trop engageante perſonne.....

Pluton.

Quel langage ? A-t'on jamais parlé de la ſorte ? Mais dites moi vous, trop pleurant Artaméne, eſt-ce que vous n'avez pas envie de combattre ?

Cyrus.

Et de grace, généreux Pluton, souffrez que j'aille entendre l'histoire d'Aglatidas & d'Amestris, qu'on va me conter. Rendons ce devoir à deux illustres malheureux. Cependant voici le fidèle Féraulas que je vous laisse, qui vous instruira positivement de l'histoire de ma vie, & de l'impossibilité de mon bonheur.

Pluton.

Je ne veux point être instruit moi. Qu'on me chasse ce grand pleureux.

Cyrus.

Eh de grace!

Pluton.

Si tu ne sors....

Cyrus.

En effet....

Pluton.

Si tu ne t'en vas....

Cyrus.

En mon particulier....

Pluton.

Si tu ne te retire.... A la fin le voilà dehors. A-t'on jamais vû tant pleurer.

Diogène.

Vraiment il n'est pas à bout, puisqu'il n'en est qu'à l'histoire d'Aglatidas & d'Amestris. Il a encore neuf gros tomes à faire ce joli métier.

Pluton.

Hé bien, qu'il remplisse, s'il veut, cent volumes de ses folies. J'ai d'autres affaires presentement qu'à l'entendre, Mais quelle est cette femme que je vois qui arrive?

Diogène.

Ne reconnoissez-vous pas Tomyris?

Pluton.

Quoi? cette Reine sauvage des Messagétes qui fit plonger la tête de Cyrus dans un vaisseau de sang humain. Celle ci ne pleurera pas, j'en réponds. Qu'est-ce qu'elle cherche?

Tomyris.

Que l'on cherche par tout mes Tablettes perduës; mais que ſans les ouvrir elles me ſoient renduës.

Diogéne.

Des Tablettes! Je ne les ai pas au moins. Ce n'eſt pas un meuble pour moi que des tablettes; & l'on prend aſſez de ſoin de retenir mes bons mots, ſans que j'aye beſoin de les recuëillir moi-même dans des tablettes.

Pluton.

Je penſe qu'elle ne fera que chercher. Elle a tantôt viſité tous les coins & recoins de cette ſalle. Qu'y avoit il donc de ſi precieux dans vos tablettes, grande Reine?

Tomyris.

Un Madrigal, que j'ai fait ce matin pour le charmant ennemi que j'aime.

Minos.

Mélas! qu'elle eſt doucereuſe!

Diogéne.

Je ſuis fâché que ſes tablettes ſoient perduës. Je ſerois curieux de voir un Madrigal Meſſagete.

Pluton.

Mais qui eſt donc ce charmant ennemi qu'elle aime?

Diogéne.

C'eſt ce même Cyrus qui vient de ſortir tout à l'heure.

Pluton.

Bon! auroit-elle fait égorger l'objet de ſa paſſion?

Diogéne.

Egorgé! c'eſt une erreur dont on a été abuſé ſeulement durant vingt & cinq ſiécles, & cela par la faute du Gazetier de Scythie, qui répendit mal à propos la nouvelle de ſa mort ſur un faux bruit. On en eſt détrompé depuis quatore ou quinze ans.

Pluton.

Vraiment je le croi encore. Cependent, ſoit que le

le Gazetier de Scythie se soit trompé ou non, qu'elle s'en aille dans ces Galleries chercher, si elle veut, son charmant ennemi ; & qu'elle ne s'opiniâtre pas d'avantage à retrouver des tablettes, que vraisemblablement elle a perduës par sa négligence, & que sûrement aucun de nous n'a volées. Mais quelle est cette voix robuste que j'entens là-bas qui fredonne un air ?

Diogéne.

C'est un grand borgne d'Horatius Coclès, qui chante ici proche, comme m'a dit un de vos Gardes, à un écho, qu'il y a trouvé, une chanson qu'il a fait pour Clélie.

Pluton.

Qu'a donc ce fou de Minos, qu'il crévre de rire !

Minos.

Et qui ne riroit ? Horatius Coclès chantant à l'écho !

Pluton.

Il est vrai que la chose est assez nouvelle. Cela est à voir. Qu'on le fasse entrer, & qu'il n'interrompe point pour cela sa chanson, que Minos vraisemblablement sera bien aise d'entendre de plus près.

Minos.

Assurément.

HORATIUS COCLES, chantant la reprise de la chanson qu'il chante dans Clélie.

Et Phéniſſe méme publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie

Diogéne.

Je pense reconnoître l'air. C'est sur le chant de * *Thoinon la belle Jardiniére.*

Ce n'étoit pas de l'eau de roſe,
Mais de l'eau de quelqu'autre choſe.

---

* *Thoinon la belle Jardiniére.* Chanson du Savoyard alors à la mode ; En voici les paroles.

Thoinon la belle Jardiniére
N'arroſe jamais ſon Jardin

Horatius Coclés.

Et Phéniſſe même publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

Pluton.

Quelle eſt donc cette Phéniſſe ?

Diogéne.

C'eſt une Dame des plus galantes & des plus ſpirituelles de la Ville de Capouë, mais qui a une trop grande opinion de ſa beauté, & qu'Horatius Coclès raille dans cet impromptu de ſa façon, dont il a compoſé auſſi le chant, en lui faiſant avoüer a elle-même, que tout céde en beauté à Clélie.

Minos.

Je n'euſſe jamais crû que cet illuſtre Romain fût ſi excélent Muſicien, & ſi habile faiſeur d'impromptus. Cependant je vois bien par celui-ci qu'il y eſt maître paſſé.

Pluton.

Et moi je vois bien que pour s'amuſer à de ſemblables petiteſſes, il faut qu'il ait entièrement perdu le ſens. Hé, Horatius Coclès, vous qui étiez autrefois ſi déterminé ſoldat, & qui avez défendu vous ſeul un pont contre une Armée, dequoi vous êtes-vous aviſé de vous faire Berger après votre mort ? & qui eſt le fou, ou la folle, qui vous ont apris à chanter ?

De cette belle eau coutumiére
Dont on arroſe le Jaſmin :
Non pas même de l'eau de roſe,
Mais de l'eau de quelqu'autre choſe.

Enfin elle n'en fut Maîtreſſe,
Et a fait ſon Jardin ſi beau,
Tous les neuf mois par ſon adreſſe
Il y venoit du fruit nouveau,
Ce n'étoit pas de l'eau de roſe,
Mais de l'eau de quelqu'autre choſe.

Digitized by Google

Horatius Coclès.

Et Phéniſſe même publie
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

Minos.

Il ſe ravit dans ſon chant.

Pluton,

Oh, qu'il s'en aille dans mes Galeries chercher, s'il veut, un nouvel Echo Qu'on l'emméne.

HORATIUS COCLE'S, s'en allant & toûjours chantant.

Et Phéniſſe même publie
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

Pluton.

Le fou ! le fou ! Ne viandra t'il point à la fin une perſonne raiſonnable !

Diogéne.

Vous en allez avoir bien de la ſatisfaction. Car je vois entrer la plus illuſtre de toutes les Dames Romaines, cette Clèlie qui paſſa le Tibre à la nage, pour ſe dérober du Champ de Porſanna, & dont Horatius Coclès, comme vous venez de le voir, eſt amoureux.

Pluton.

J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite-Live. Mais je meurs de peur que Tite-Live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu, Diogène ?

Diogéne.

Ecoutez ce qu'elle vous va dire.

Clelie.

Eſt-il vrai, ſage Roi des Enfers, qu'une troupe de mutins ait oſé ſe ſoulever contre Pluton, le vertueux pluton ?

Pluton.

Ah ! à la fin nous avons trouvé une perſonne raiſonnable. Oüi, ma fille, il eſt vrai que les Criminels dans le Tartare ont pris les armes, & que nous avons envoyé chercher les Héros dans les Champs Elyſées & ailleurs, pour nous ſecourir.

Clélie.

Mais de grace, Seigneur, les rebelles ne songent-ils point à exciter quelque trouble dans le Royaume de Tendre ? car je serois au desespoir s'ils étoient seulement postés dans le Village de petits-soins. N'ont-ils point pris Billets doux, ou Billets galans ?

Pluton.

De quel pais parle-t'elle-là ? Je ne me souviens point de l'avoir vû dans la Carte.

Diogene.

Il est vrai que Ptolomée n'en a point parlé. Mais on a fait depuis peu de nouvelles découvertes. Et puis ne voyez vous pas que c'est du païs de Galanterie qu'elle vous parle ?

Pluton.

C'est un païs que je ne connois point.

En effet, l'illustre Diogène raisonne tout-à-fait juste. Car il y a trois sortes de Tendres ; Tendre sur Estime, Tendre sur Inclination, & Tendre sur Reconnoissance. Lorsque l'on veut arriver à Tendre sur Estime il faut aller d'abord au Village de Petits-Soins, &....

Diogéne.

Je vois bien, la belle Fille, que vous sçavez parfaitement la Géographie du Royaume de Tendre, & qu'à un homme qui vous aimera, vous lui ferez voir bien du païs dans ce Royaume. Mais pour moi, qui ne le connois point, & qui ne le veux point connoître, je vous dirai franchement que je ne sçai si ces trois Villages & ces trois Fleuves ménent à Tendre, mais il me paroit que c'est le grand chemin des Petites-Maisons.

Minos.

Ce ne seroit pas trop mal fait, non, d'ajoûter ce Village-là dans la Carte de Tendre. Je croi que ce sont ces Terres inconnuës dont on y veut parler.

Pluton.

Mais vous, tendre Mignogne, vous êtes donc aussi amoureuse, à ce que je voi ?

Digitized by Google

Clélie.

Oüi, Seigneur, je vous concéde que j'ai pour Aronce une amitié qui tient de l'amour vérttable : Auſſi faut-il avoüer que cet admirable fils du Roi de Cluſium a en toute ſa perſonne je ne ſçai quoi de ſi extraordinaire, & de ſi peu imaginable, qu'à moins que d'avoir une dureté de cœur inconcevable, on ne peut pas s'empêcher d'avoir pour lui une paſſion tout-à-fait raiſonnable. Car enfin....

Pluton.

Car enfin, car enfin.... je vous dis-moi, que j'ai pour toutes les folles une averſion inexplicable : & que quand le fils du Roi de Cluſium auroit un charme imaginable, avec votre langue inconcevable, vous me feriez un plaiſir de vous en aller vous & votre Galant, au Diable. A la fin la voilà partie. Quoi, toujours des amoureux ? Perſonne ne s'en ſauvera ; & un de ces jours nous verrons Lucréce galante.

Diogéne.

Vous en allez avoir le plaiſir tout-à-l'heure. Car voici Lucréce en perſonne.

Pluton.

Ce que j'en diſois n'eſt que pour rire. A Dieu ne plaiſe que j'aye une ſi baſſe penſée de la plus vertueuſe du monde.

Diogéne

Ne vous y fiez pas, Je lui trouve l'air bien coquet. Elle a ma foi les yeux fripons.

Pluton.

Je voi bien Diogéne, que tu ne connois pas Lucréce : Je voudrois que tu l'euſſes vûë la premiére fois qu'elle entra ici toute ſanglante & toute echevelée. Elle tenoit un poignard à la main Elle avoit le regard farouche, & la colére étoit encore peinte ſur ſon viſage, malgré les pâleurs de la Mort. Jamais perſonne n'a porté la chaſteté plus loin qu'elle. Mais pour t'en convaincre, il ne faut que lui demander à elle même ce qu'elle penſe de l'Amour.

Tu verras. Dites-nous donc, Lucrèce ; mais expliquez-vous clairement, croyez-vous qu'on doive aimer ?

LUCRECE, tenant des Tablettes à la main.

Faut-il absolument sur cela vous rendre une réponse exacte & décisive ?

Diogène.

Oüi.

Lucrèce.

Tenez, la voilà clairement énoncée dans ces Tablettes. PLUTON lisant

Toujours. l'on si. Mais. aimoit d'éternelles hélas. amours. d'aimer tou . il. point seroit n'est. Qu'il.

Que veut-dire tout ce galimathias ?

Lucrèce.

Je vous assûre, Pluton, que je n'ai jamais rien dit de mieux, ni de plus clair.

Pluton.

Je vois bien que vous avez accoutumé de parler fort clairement. Peste soit de la folle ! Où a-t'on jamais parlé comme cela ? *Point. mais. si. éternelles.* Et où veut-elle que j'aille chercher une Oedipe pour m'expliquer cette Enigme.

Diogène.

Il ne faut pas aller fort loin. En voici un qui entre, & qui est fort propre à vous rendre cet office.

Pluton.

Qui est-il ?

Diogène.

C'est Brutus, celui qui délivra Rome de la tyrannie des Tarquins.

Pluton.

Quoi ! cet austére Romain, qui fit mourir ses enfans pour avoir conspiré contre leur Patrie ? Lui, expliquer des Enigmes ? Tu est bien fou, Diogène.

Diogène.

Je ne suis point fou. Mais Brutus n'est pas non plus cet austére personnage que vous vous imaginez. C'est un esprit naturellement tendre & pas-

Digitized by Google

sionné, qui fait de fort jolis Vers, & les Billets du monde les plus galans.

Minos.

Il faudroit donc que les paroles de l'Enigme fussent écrites pour les lui montrer.

Diogéne.

Que cela ne vous embarrasse point Il y a long-tems que ces paroles sont écrites sur les Tablettes de Brutus. Des Héros comme lui sont toujours fournis de Tablettes.

Pluton.

Hé bien, Brutus, nous donnerez-vous l'explication des paroles qui sont sur vos Tablettes ?

Brutus.

Volontiers. Regardez-bien. Ne les sont-ce pas?

Toujours. l'on. si, Mais, &c.

Pluton.

Ce les sont-là elles mêmes.

Brutus.

Continuez donc de lire. Les paroles suivantes non-seulement vous feront voir que j'ai d'abord conçú la finesse des paroles embroüillées de Lucrèce : mais elles contiennent la réponse précise que j'y ai faite. *Moi. nos. verrez. vous. de. permettez. d'éternelles. jours. qu'on. merveille. peut. amours. d'aimer. voir.*

Pluton.

Je ne sçai si ces paroles se répondent juste les unes aux autres. Mais je sçai bien que ni les unes ni les autres ne s'entendent, & que je ne suis pas d'humeur à faire le moindre effort d'esprit pour les concevoir.

Diogéne.

Je vois bien que c'est à moi de vous expliquer tout ce mystére. Le mystére est que ce sont des paroles transposées. Lucréce, qui est amoureuse & aimée de Brutus, lui dit en mots transposez :

Qu'il seroit doux d'aimer ; si l'on aimoit toujours !
Mais hélas ! il n'est point d'éternelles Amours.

Et Brutus pour la rassurer, lui dit en dautres termes transposez.

Permettez moi daimer. Merveille de nos jours :
Vous verrez qu'on peut voir d'èternelles amours.

Pluton.

Voilà un grosse finesse, Il s'ensuit de-là que tout ce qui se peut dire de beau est dans les Dictionnaires. Il n'y a que les paroles qui y sont transposées; mais est-il possible que des personnes du mérite de Brutus & de Lucréce en soient venus à cet excez d'extravagance, de composer de semblables bagatelles ?

Diogéne.

C'est pourtant par ces bagatelles, qu'ils ont fait connoître l'un & l'autre qu'ils avoient infiniment d'esprit.

Pluton.

Et c'est par ces bagatelles moi, que je reconnois qu'ils ont infiniment de folie. Qu'on les chasse. Pour moi, je ne sçai tantôt plus où j'en suis. Lucréce amoureuse ! Lucréce coquette ! Et Brutus son galant ! Je ne desespére pas un de ces jours de voir Diogène lui même galant.

Diogéne.

Pourquoi non ? Pithagore l'étoit bien.

Pluton.

Pithagore étoit galant ?

Diogéne.

Oüi, & ce fut de Théano sa fille, formée par lui à la galanterie, ainsi que le raconte le généreux Herminius dans l'histoire de la vie de Brutus ; ce fut, dis-je, de Théano que cet illustre Romain aprit ce beau Symbole, qu'on a oublié d'ajoûter aux autres Symboles de Pithagore : *Que c'est à pousser les beaux sentimens pour une Maitresse, & à faire l'amour ; que se perfectionne le grand Philosophe.*

Pluton.

J'entens. Ce fut de Théano qu'il sçût que c'est

la folie qui fait la perfection de la sageſſe. O l'admirable précepte ! Mais laiſſons là Théano. Quelle eſt cette précieuſe renfoncée que je voi qui vient à nous ?

Diogéne.

C'eſt Sapho, cette fameuſe Lesbienne, qui a inventé les Vers Saphiques.

Pluton.

On me l'avoit dépeinte ſi belle. Je la trouve bien laide.

Diogéne.

Il eſt vrai qu'elle n'a pas le teint fort uni, ni les traits du monde les plus réguliers. Mais prenez garde qu'il y a une grande oppoſition du blanc & du noir de ſes yeux, comme elle le dit elle-même dans l'hiſtoire de ſa vie.

Pluton.

Elle ſe donne là un bizarre agrément ; & Cerbére, ſelon elle, doit donc paſſer auſſi pour beau, puiſqu'il a dans les yeux la même oppoſition.

Diogéne.

Je voi qu'elle vient à vous. Elle a ſûrement quelque queſtion à vous faire.

Sapho.

Je vous ſuplie, ſage Pluton, de m'expliquer fort au long ce que vous pensez de l'Amitié, & ſi vous croyez qu'elle ſoit capable de tendreſſe auſſi-bien que l'Amour. Car ce fut le ſujet d'une généreuſe converſation que nous eûmes l'autre jour avec le ſage Démocéde & l'agréable Phaon. De grace, oubliez donc pour quelque tems le ſoin de votre perſonne & de votre Etat, & au lieu de cela, ſongez à me bien définir ce que c'eſt que cœur tendre, tendreſſe d'Amitié, tendreſſe d'Amour, tendreſſe d'Inclination, & tendreſſe de Paſſion.

Minos.

Oh celle-ci eſt la plus folle de toutes ! Elle a la mine d'avoir gâté toutes les autres.

Pluton.

Mais regardez cette Impertinente. C'eſt bien le tems de réſoudre des queſtions d'amour, que le jour d'une révolte.

Diogéne.

Vous avez pourtant autorité pour faire, & tous les jours, les Héros que vous venez de voir, ſur le point de donner une bataille, où il s'agit du tout pour eux, au lieu d'employer le tems à encourager les ſoldats, & à renger leurs armées, s'occupent à entendre l'hiſtoire de Timarète ou de Bréliſe, dont la plus haute avanture eſt quelquefois un billet perdu, ou un braſſelet égaré.

Pluton.

Ho bien, s'ils ſont fous je ne veux pas leur reſſembler, & principalemenn à cette Précieuſe ridicule.

Sapho.

Eh de grace, Seigneur, défaites-vous de cet air groſſier & Provincial de l'Enfer, & ſongez à prendre l'air de la belle galanterie de Carthage & de Capouë. A vous dire le vrai, pour décider un point auſſi importent que celui que je vous propoſe, je ſouhaiterois fort que toutes nos généreuſes amies & nos illuſtres amis fuſſent ici. Mais en leur abſence, le ſage Minos repreſentera le diſcret Phaon, & l'enjoüé Diogène, le galant Eſope.

Pluton.

Attend, attend, je m'en vai te faire venir ici une perſonne, avec qui lier converſation. Qu'on m'apelle Tiſiphone.

Sapho.

Qui? Tiſiphone? Je la reconnois, & vous ne ſerez peut-être pas fâché que je vous en faſſe voir, le Portrait que j'ai déja compoſé par précaution, dans le deſſein où je ſuis de l'inſérer dans quelqu'une des hiſtoires que nous autres faiſeurs & faiſeuſes de Romans, ſommes obligez de raconter à chaque livre de notre Roman.

Digitized by Google

Pluton.

Le Portrait d'une Furie ! Voilà un étrange Projet.

Diogène.

Il n'eſt pas ſi étrange que vous penſez. en effet, cette même Sapho, que vous voyez, a peint dans ſes Ouvrages beaucoup de ſes généreuſes Amies, qui ne ſe ſurpaſſent guéres en beauté Tiſiphone, & qui néanmoins à la faveur des mots galans, & des façons de parler élégantes & precieuſes, qu'elle jette dans leurs peintures, ne laiſſent pas de paſſer pour de dignes Héroines de Roman.

Minos.

Je ne ſçai ſi c'eſt curioſité ou follie. Mais je vous avouë que je meurs d'envie de voir un ſi bizarre Portrait.

Pluton.

Hé bien donc qu'elle vous le montre; j'y conſens. Il faut bien vous contenter. Nous allons voir comment elle s'y prendra pour rendre la plus effroïable des Euménides, agréable & gracieuſe.

Diogene

Ce n'eſt pas une affaire pour elle, & elle a déja fait un pareil chef-d'œvre, en peignant la vertueuſe Arricidie. Ecoutons-donc. Car je la vois qui tire le portrait de ſa poche.

Sapho. liſant.

L'illuſtre fille, donc j'ai à vous entretenir, a en toute ſa perſonne je ne ſçai quoi de ſi furieuſement extraordinaire, & de ſi terriblement merveilleux, que je ne ſuis pas médiocrement embaraſſée, quand je ſonge à vous entracer le Portrait.

Sapho continuë de lire.

Minos.

Voilà les adverbes *furieuſement* & *terriblement* qui ſont, à mon avis, bien placez, & tout-à-fait en leur lieu.

Tiſiphonne a naturellement la taille fort haute, & paſſant de beaucoup la meſure des perſonnes de ſon

Digitized by Google

ſexe ; mais pourtant ſi dégagée, ſi libre & ſi bien proportiennée en toutes ſes parties, que ſon énormité même lui ſied admirablement bien. Elle a les yeux petits, mais pleins de feu, vifs, perçans, & bordez d'un certain vermillon qui en reléve prodigieuſement l'éclat. Ses cheveux ſont naturellement bouclez & annellez : & l'on peut dire que ce ſont autant de ſerpens qui s'entortillent les uns dans les autres, & ſe joüent nonchalamment autour de ſon viſage. Son teint n'a point cette couleur fade & blanchâtre des femmes de Scythie ; mais il tient beaucoup de ce brun mâle & noble, que donne le Soleil aux Africaines, qu'il favoriſe le plus près de ſes regards. Son ſein eſt compoſé de deux demi globes, brûlez par le bout, comme ceux des Amazones, & qui s'éloignant de plus qu'ils peuvent de ſa gorge, ſe vont négligeamment & languiſſamment perdre ſous ſes deux bras. Tout le reſte de ſon corps eſt preſque compoſé de la même ſorte. Sa démarche eſt extrêmement noble & fiére. Quand il faut ſe hâter, elle vole plûtôt qu'elle ne marche, & je doute qu'Atalante la pût dévancer à la courſe. Au reſte, cette vertueuſe fille eſt naturellement ennemie du vice, ſur-tout, de grands crimes, qu'elle pourſuit par-tout, le flambeau à la main, & qu'elle ne laiſſe jamais en répos ; ſecondée en cela par ſes deux illuſtres ſœurs, Alecto & Mégére ; qui n'en ſont pas moins ennemies qu'elle : & l'on peut dire de toutes ſes trois ſœurs, que c'eſt une Morale vivante.

Diogéne.

Hé bien, n'eſt-ce pas là un Portrait merveilleux ?

Pluton.

Sans doute, & la laideur y eſt peinte dans toute ſa perfection ; pour ne pas dire dans toute ſa beauté. Mais c'eſt aſſez écouter cette extravagante. Continuons la revuë de nos Héros ; & ſans plus nous donner la peine, comme nous avons fait juſqu'ici, de les interroger l'un après l'autre, puiſque les voilà

tous reconnus véritablement incenſez : continuons-nous de les voir paſſer devant cette baluſtrade, & de les conduire exactement de l'œil dans mes Galeries, afin que je ſois ſûr qu'ils y ſont. Car je défends d'en laiſſer ſortir aucun, que j'aye préciſément déterminé ce que je veux qu'on en faſſe. Qu'on les laiſſe donc entrer ; & qu'ils viennent maintenant tous en foule. En voilà bien, Diogène. Tous ces Héros ſont-ils connus dans l'hiſtoire ?

Diogène.

Non ; il y en a beaucoup de chimériques, mêlez parmi eux.

Pluton.

Des Héros chimériques ! Et ſont-ce des Héros ?

Diogène.

Comment, ſi ce ſont des Héros ? ce ſont ceux qui ont toujours le haut gout dans les livres, & qui battent infailliblement les autres.

Pluton.

Nomme-m'en par plaiſir quelques-uns.

Diogène.

Volontiers, Orondate, Spitridate, Alcaméne, Mélinte, Britomare, Mérindor, Artaxandre, &c.

Pluton.

Et tous ces Héros-là ont ils fait vœu comme les autres de ne jamais s'entretenir que d'amour ?

Diogène.

Cela ſeroit beau qu'ils ne l'euſſent pas fait. Et de quel droit ſe diroient-ils Héros, s'ils n'étoient point amoureux ? N'eſt-ce pas l'amour qui fait aujourd'hui la vertu héroïque ?

Pluton.

Qu'eſt ce grand innocent, qui s'en va des derniers, & qui a la moleſſe peinte ſur le viſage ? Comment t'apelles-tu ?

Aſtrate.

Je m'apelle Aſtrate.

Pluton.

Que viens-tu chercher ici ?

Aſtrate.

Je veux voir la Reine.

Pluton.

Mais admirez cet impertinent. Ne diriez-vous pas que j'ai une Reine que je garde ici dans une boëte, & que je montre à tous ceux qui la veulent voir ? Qu'eſt-tu, toi ? As-tu jamais été ?

Aſtrate.

Oüi-dà, j'ai été, & il y a un Hiſtorien Latin qui dit de moi en propres termes, *Aſtratus vixit*, Aſtrate a vécu.

Pluton.

Eſt-ce là tout ce qu'on trouve de toi dans l'hiſtoire ?

Aſtrate.

Oüi, & c'eſt ſur ce bel argument, qu'on a compoſé une Tragédie intitulée du nom d'ASTRATE ; où les paſſions tragiques ſont maniées ſi adroitement, que les ſpectateurs y rient à gorge deployée depuis le commencement juſqu'à la fin, tandis que moi, j'y pleure toujours, ne pouvant obtenir que l'on m'y montre une Reine, dont je ſuis paſſionnement épris.

Pluton.

Ho bien, va-t'en dans ces Galeries voir ſi cette Reine y eſt. Mais quel eſt ce grand mal bâti de Romain, qui vient après ce chaud amoureux ? Peut-on ſçavoir ſon nom ?

Oſtorius.

Mon nom eſt Oſtorius.

Pluton.

Je ne me ſouviens point d'avoir jamais nulle part lû ce nom-là dans l'Hiſtoire.

Oſtorius.

Il y eſt pourtant. L'Abbé de Pure aſſure qu'il l'y a lû.

Pluton.

Voilà un merveilleux garant ! Mais, dis-moi, apuyé de l'Abbé de Pure, comme tu es, as-tu fait

quelque figure dans le monde ? T'y a-t'on jamais vû?

Oſtorius.

Oüi-dà ; & à la faveur d'une Piéce de Théâtre, que cet Abbé a faite de moi, on m'a vû à l'Hôtel de Bourgogne.

Pluton.

Combien de fois ?

Oſtorius.

Eh, une fois.

Pluton.

Retourne-t'y en.

Oſtorius.

Les Comédiens ne veulent plus de moi.

Pluton.

Crois-tu que je m'accommode mieux de toi qu'eux ? allons, déloge d'ici au plus vîte, & va te confiner dans mes Galéries. Voici encore une Héroïne, qui ne ſe hâte pas trop, ce me ſemble, de s'en aller. Mais je lui pardonne. Car elle me paroît ſi lourde de ſa perſonne, & ſi peſament armée, que je vois bien que c'eſt la difficulté de marcher, plûtôt que la répugnance à m'obéir, qui l'empêche d'aller plus vîte. Qui eſt-elle ?

Diogène.

Pouvez-vous ne pas reconnoître la Pucelle d'Orléans ?

Pluton.

C'eſt donc là cette vaillante fille, qui délivra la France du joug des Anglois ?

Diogène.

C'eſt elle-même.

Pluton.

Je lui trouve la phiſionomie bien plate, & bien peu digne de tout ce qu'on dit d'elle.

Diogène.

Elle touſſe, & s'aproche de la baluſtrade. Ecoutons. C'eſt aſſurément une harangue qu'elle vous vient faire, & une harangue en Vers. Car elle ne parle plus qu'en Vers.

Digitized by Google

Pluton.

A-t'elle en effet du talent pour la Poëſie ?

Diogéne.

Vous l'allez voir.

La Pucelle.

O grand Prince, que grand dès cette heure j'apelle,
Il eſt vrai, le reſpect ſert de bride à mon zelle ;
Mais ton illuſtre aſpect me redouble le cœur,
Et me le redoublant me redouble la peur :
A ton illuſtre aſpect mon cœur ſe ſollicite ;
Et grimpant contre mont la dure Terre quitte.
O que n'ai-je le ton déſormais aſſez fort,
Pour aſpirer à toi ſans te faire de tort !
Pour toi puiſſai-je avoir une mortelle pointe,
Vers où l'épaule gauche à la gorge eſt conjointe ;
Que le coup briſât l'os, & fit pleuvoir le ſang
De la temple, du dos, de l'épaule & du flanc.

Pluton.

Quelle langue vient-elle de parler ?

Diogene.

Belle demande ! François.

Pluton.

Quoi ! c'eſt du François qu'elle a dit ? Je croyois que ce fut du Bas-Breton, ou de l'Allemand. Qui lui a apris cet étrange François-là ?

Diogéne.

C'eſt un Poëte, chez qui elle a été an penſion quarante ans durant.

Pluton.

Voilà un Poëte, qui l'a bien mal élevée.

Diogéne.

Ce n'eſt pas manque d'avoir été bien payé, & d'avoir exactement touché ſes penſions.

Pluton.

Voilà de l'argent bien mal employé. H Pucelle d'Orléans, pourquoi vous êtes-vous chargé la mémoire de ces grands vilains mots, vous qui ne ſongiez autrefois qu'à délivrer votre patrie, & qui n'aviez d'autre objet que la gloire.

Digitized by Google

La Pucelle.

La gloire ?

Un seul endroit y méne ; & de ce seul endroit
Droit & roide . . . .

Pluton.

Ah ! elle m'écorche les oreilles.

La Pucelle.

Droit & roide est la côte, & le sentier étroit.

Pluton.

Quels Vers, juste Ciel ! Je n'en puis pas entendre prononcer un, que ma tête ne soit prête à se fendre.

La Pucelle.

De fléches toutefois aucune ne l'atteint ;
Ou pourtant l'atteignant, de son sang ne se teint.

Pluton.

Encore j'avouë que de toutes les Héroïnes qui ont paru en ce lieu, celle-ci me paroit beaucoup la plus insuportable. Vraiment elle ne prêche pas la tendresse. Tout en elle n'est que dureté & que sécheresse ; & elle me paroît plus propre à glacer l'ame qu'à inspirer l'amour.

Diogéne.

Elle en a pourtant inspiré au vaillant Dunois.

Pluton.

Elle ? inspirer de l'amour au cœur de Dunois.

Diogéne.

Oüi, assurément.

Au grand cœur de Dunois le plus grand de la Terre ;
Grand cœur, qui dans lui seul deux grands Amours enserre.

Mais il faut sçavoir quel Amour. Dunois s'en explique ainsi lui-même en un endroit du Poëme fait par cette merveilleuse fille.

Pour ces célestes yeux, pour ce front magnanime,
Je n'ai que du respéct, je n'ai que de l'estime ;
Je n'en souhaite rien : & si j'en suis Amant,
D'un Amour sans désir je l'aime seulement.

Digitized by Google

Et ſoit. Conſumons-nous d'une flamme ſi belle.
Brûlons en holocauſte aux yeux de la Pucelle.

Ne voilà-t'il pas une paſſion bien exprimée, & le mot d'holocauſte n'eſt-il pas tout-à-fait bien placé dans la bouche d'un guerrier comme Dunois?

Pluton.

Sans doute, & cette vertueuſe guerriére peut innocemment, avec de tels Vers, aller tout de ce pas, ſi elle veut, inſpirer un pareil amour à tous les Héros qui ſont dans ces Galeries. Je ne crains pas que cela leur amoliſſe l'ame. Mais du reſte qu'elle s'en aille. Car je tremble qu'elle ne me veüille encore reciter quelques-uns de ſes Vers, & je ne ſuis pas réſolu de les entendre. La voilà enfin partie. Je ne vois plus ici aucun Héros, ce me ſemble. Mais non, je me trompe. En voici encore un qui demeure immobile derriére cette porte. Vraiſemblablement il n'a pas entendu que je voulois que tout le monde ſortit. Le connois-tu, Diogène?

Diogéne.

C'eſt Pharamond, le premier Roi des François.

Pluton.

Que dit-il? il parle en lui-même.

Pharamond.

Vous le ſçavez bien, divine Reſemonde, que pour vous aimer je n'attendis pas que j'euſſe le bonheur de vous connoître; & que c'eſt ſur le ſeul recit de vos charmes, fait par un de mes rivaux, que je devins ſi ardemment épris de vous.

Pluton.

Il me ſemble que celui-ci ſoit devenu amoureux avant que de voir ſa maitreſſe.

Diogéne.

Aſſurément, il ne l'avoit point vûë.

Pluton.

Quoi? il eſt devenu amoureux d'elle ſur ſon portrait?

Digitized by Google

Diogéne.

Il n'avoit pas même vû ſon Portrait.

Pluton.

Si ce n'eſt-là une vraïe folie, je ne ſçai pas ce qui peut l'être. Maïs dites-moi, vous, amoureux Pharamond, n'êtes-vous pas content d'avoir fondé le plus floriſſant Royaume de l'Europe, & de pouvoir compter au rang de vos ſucceſſeurs le Roi qui y régne aujourd'hui, Pourquoi vous êtes-vous allé mal-à-propos embarraſſé l'eſprit de la Princeſſe Roſemonde ?

Pharamond.

Il eſt vrai, Seigneur. Mais l'Amour ...

Pluton.

Ho ! l'Amour ! l'Amour ! Va exagérer, ſi tu veux, les injuſtices de l'Amour dans mes Galéries. Mais pour moi, le premier qui m'en viendra encore parler, je lui donnerai de mon Sceptre au travers du viſage. En voilà un qui entre. Il faut que je lui caſſe la tête.

Minos.

Prenez garde à ce que vous allez faire. Ne voyez-vous pas que c'eſt Mercure ?

Pluton.

Ah ! Mercure. Je vous demande pardon. Mais ne venez-vous point auſſi me parler d'amour ?

Mercure.

Vous ſçavez bien que je n'ai jamais fait l'amour pour moi-même. La vérité eſt que je l'ai fait quelquefois pour mon Pere Jupiter, & qu'en ſa faveur autrefois j'endormis ſi bien le bon Argus, qu'il ne s'eſt jamais reveillé. Mais je viens vous aporter une bonne nouvelle. C'eſt qu'à peine l'artillerie que je vous amène a paru, que vos ennemis ſe ſont rengez dans le devoir. Vous n'avez jamais été Roi plus paiſible de l'Enfer que vous l'êtes.

Pluton.

Divin Meſſager de Jupiter, vous m'avez rendu la vie. Mais au nom de notre proche parenté, dites-

moi, vous qui êtes le Dieu de l'éloquence ; comment vous avez souffert qu'il se soit glissé dans l'un & dans l'autre Monde une si impertinente maniére de parler que celle qui régne aujourd'hui, sur-tout en ces Livres qu'on apelle Romans ; & comment vous avez permis que les plus grands Héros de l'antiquité parlassent ce langage?

Mercure.

Hélas ! Apollon & moi, nous sommes des Dieux qu'on n'invoque presque plus, & la plûpart des Ecrivains d'aujourd'hui ne connoissent pour leur véritable Patron qu'un certain Phébus, qui est bien le plus impertinent personnage qu'on puisse voir. Du reste, je viens vous avertir qu'on vous a joüé une piéce.

Pluton.

Une piéce à moi ! Comment ?

Mercure.

Vous croyez que les vrais Héros sont venus ici?

Pluton.

Assurément je le crois, & j'en ai de bonnes preuves ; puisque je les tiens encore renfermez dans les Galeries de mon Palais.

Mercure.

Vous sortirez d'erreur, quand je vous dirai que c'est une troupe de faquins ; ou plûtôt de fantômes chimériques, qui n'étant que des fades copies de beaucoup de personnages modernes, ont eu pourtant l'audace de prendre le nom des plus grands Héros de l'antiquité, mais dont la vie a été fort courte ; & qui errent maintenant sur les bords du Cocyte & du Stix. Je m'étonne que vous y ayez été trompé. Ne voyez-vous pas que ces gens-là n'ont nul caractére de Héros ? tout ce qui les soûtient aux yeux des hommes, c'est un certain oripeau, & un faux clinquant de paroles, dont les ont habillez ceux qui ont écrit leur vie, & qu'il n'y a qu'à leur ôter pour les faire paroître tels qu'ils sont. J'ai même amené des champs Elysées, en

venant ici, un François pour les reconnoître quand ils seront dépoüillez. Car je me persuade que vous consentirez sans peine qu'ils le soient.

Pluton.

J'y consens si bien, que je veux que sur le champ la chose ici soit éxécutée. Et pour ne point perdre de tems: Gardes, qu'on les fasse de ce pas sortir tous de mes Galéries par les portes dérobées, & qu'on les améne tous dans la grande Place. Pour nous, allons nous mettre sur le balcon de cette fênêtre basse, d'où nous pourrons les contempler, & leur parler tout à notre aise. Qu'on y porte nos siéges. Mercure, mettez-vous á ma droite, & vous Minos, à ma gauche: & que Diogéne se tienne derriere nous.

Minos.

Les voilà qui arrivent en foule.

Pluton.

Y sont-ils tous?

Un Garde.

On n'en a laissé aucun dans les Galéries.

Pluton.

Accourez donc, vous tous, fidéles exécuteurs de mes volontés. Spectres, Larves, Démons, Furies, Milices Infernales que j'ai fait assembler. Qu'on m'entoure tous ces prétendus Héros, & qu'on me les dépoüille.

Cyrus.

Quoi! vous ferez dépoüiller un Conquérant comme moi?

Pluton.

Hé de grace, généreux Cyrus, il faut que vous passiez le pas.

Horatius Coclés.

Quoi! un Romain comme moi, qui a défendu lui seul un pont contre toutes les forces de Porsena, vous ne le considerez pas plus qu'un coupeur de bourse?

Digitized by Google

Pluton.

Je m'en vais te faire chanter.

Aſtrate.

Quoi ! un galant auſſi tendre & auſſi paſſionné que moi, vous le ferez maltraiter ?

Pluton.

Je m'en vais te faire voir la Reine. Ah ! les voilà dépoüillez.

Mercure.

Où eſt le François que j'ai amené ?

Le François.

Me voilà, Seigneur Que ſouhaitez-vous ?

Mercure.

Tiens, regarde bien tous ces gens-là; les connois-tu?

Le François.

Si je les connois ? & ce ſont tous la plûpart des Bourgeois de mon quartier. Bon jour, Madame Lucréce. Bon jour, Monſieur Brutus. Bon jour, Mademoiſelle Clélie. Bon jour, Monſieur Horatius Coclés.

Pluton.

Tu vas voir accommoder tes Bourgeois de toutes piéces. Allons qu'on ne les épargne point, & qu'après qu'ils auront été abondamment fuſtigez, on me les conduiſe tous ſans différer droit aux bords du Fleuve de Léthé. Puis lorſqu'ils y ſeront arrivez; qu'on me les jette tous la tête la premiére dans l'endroit du Fleuve le plus profond, eux, leurs Billets doux, leurs Lettres galantes, leurs Vers paſſionnez, avec tous les nombreux volumes, ou pour mieux dire les monceaux de ridicule papier, où ſont écrites leurs hiſtoires. Marchez donc, faquins, autrefois ſi grands Héros. Vous voilà arrivez à votre fin, ou pour mieux dire, au dernier Acte de la Comédie que vous avez joüée ſi peu de tems.

Chœur de Heros, s'en allant chargé décourgées.

Ah ! la Calprenéde ! Ah ! Scudéri !

Pluton.

Hé que ne le tiens-je ! Que ne les tiens-je ! Ce n'eſt pas tout, Minos. Il faut que vous vous en alliez tout de ce pas donner ordre que la même Juſtice ſe faſſe ſur tous leurs pareils dans les autres Provinces de mon Royaume.

Minos.

Je me charge avec plaiſir de cette commiſſion.

Mercure.

Mais voici les véritables Héros qui arrivent & qui demandent à vous entretenir. Ne voulez-vous pas qu'on les introduiſe ?

Pluton.

Je ſerai ravi de les voir. Mais je ſuis ſi fatigué des ſottiſes que m'ont dites tous ces impertinens uſurpateurs de leurs noms, que vous trouverez bon qu'avant tout j'aille faire un ſomme.

Fin des Héros de Roman.

POËSIES
DU PERE
SANLECQUE,

Chanoine Régulier de l'Ordre de Sainte Génévieve.

Nouvelle Edition, augmentée de pluſieurs Piéces qui n'ont point encore paru.

AVIS

Digitized by Google

AVIS AU LECTEUR.

L'Ateur de cet Ouvrage a toujours pris un grand ſoin de le cacher au Publie : & quelque bonne opinion qu'il en dût avoir, ſa modeſtie n'a jamais pû conſentir à publier ſon commerce avec les Muſes. Cependant quelques-unes de ces Piéces échapées malgré lui, ayant paſſé en Hollande, elles y ont été imprimées ; ou pour mieux dire, défigurées, ſelon la deſtinée ordinaire des copies faites de mémoires. L'imperfection de ce recuëil venu des Païs Etrangers, a reveillé un Curieux plus exact, qui non content de s'être enrichi de ce tréſor, a voulu généreuſement le partager avec le Public. Il n'y manqueroit rien ſi l'on avoit pû

y ajoûter quelques Satires du même Auteur, & sur tout celle qu'il fit encore, tout jeune, contre la fausse Direction. Quoique tous les Vers de cette Piéce n'allassent qu'à réformer de grands abus, la conscience délicate du Poëte n'a jamais voulu exposer aux interprétations malignes; c'est ce qui est cause que nous n'avons pû jusqu'ici en découvrir une véritable Copie. Il eût été à désirer que l'Auteur fût entré dans la confidence de cette Edition, & que lui-même eût voulu y mettre la derniere main; quelque excellentes que soient ses Poësies, quelle beauté ne leur auroit-il point donné?

EPITRE AU ROY.

Elle fut presentée à SA MAJESTE' en l'année 1686.

ROY, digne d'être élû le seul Roi des Mortels ;
Que du tems des Césars on t'eût dressé d'Autels !
Qu'on eût même en toi seul trouvé des Dieux ensemble !
Tu deviens Jupiter, quand tu veux que tout tremble.
On voit revivre en toi le courage de Mars ;
Tu sçais, comme Apollon, protéger les beaux Arts ;
Tu peux sur l'Océan commander en Neptue ;
Tu n'es pas moins puissant que l'étoit la Fortune ;
Rome eût crû que Minerve eût parlé dans tes Loix,
Et qu'Ercule eût été jaloux de tes Exploits.
Ton esprit fait revoir la justice d'Astrée,
Et ton cœur la bonté de Saturne & de Rhée.
Et c'est cette justice, & c'est cette bonté,
Qui soutiennent, GRAND ROI, ta rare probité.
Je dis rare, en effet ; peu de Rois, comme Tite ;

Font de la probité leur vertu favorite :
Et plus d'un Prince a cru qu'il ne lui manquoit rien,
Quand il ne lui manquoit que d'être homme de bien.
Sur-tout ; ceux que Bellone aime a combler de gloire,
Accordent rarement Thémis & la Victoire.
Achille n'eut pour droit que celui de son bras ;
Et la loi de César fut de n'en avoir pas.
Mais toi, dont l'équité tempére la vaillance,
Qui tient en même-tems le foudre & la balance,
Tu régle tes exploits sur ce qui t'est permis ;
Tu deviens dans ton camp Ministre de Thémis ;
Tu veux qu'à ta raison ta valeur obéïsse,
Et ton char de triomphe est un lit de Justice.
Tu fais plus. Ta bonté t'empéche quelquefois
D'écouter ta justice, & d'user de tes droits.
Oüi ; quelquefois, GRAND ROI, ta bonté t'a fait rendre,
Des Villes que tes droits t'avoient forcé de prendre.
Je sçai que devant Dole avec toi tes guerriers
Ont parmi les glaçons moissonné des lauriers ;
Et qu'aujourd'hui le Rhin écume encore de rage
De n'avoir pû former d'obstacle à ton passage.
Je sçais que ta valeur a bordé de ses Lis
Et la Sambre, & la Meuse, & l'Escaut, & la Lis ;
Que ton foudre est tombé sur des Villes ingrates,
Et qu'il a fait d'Alger un bucher de Pyrates.
Mais sans cette bonté qui regnoit dans ton cœur,
Et qui vainquoit LOUIS dès qu'il étoit vainqueur ;
La fiereté du Lion aussi vaine que grande
Eût bien-tôt expiré sur les remparts d'Ostende ;
L'orgueilleux Amsterdam, qu'eût foudroyé ton bras,
Fût bien-tôt devenu le tombeau des Etats ;
Valencienne eût souffert tous les malheurs de Troye,

Elle étoit ta conquête, elle eût été ta proye.
Un Doge auroit en vain, aux yeux de tes Sujets,
Désavoüé son peuple & mandié la paix;
Ta justice à son crime eût égalé sa peine,
Et ta toute puissance eût anéanti Gêne.
Oüi, si tu n'étois bon, l'on eût vû ta valeur
Voler jusqu'au Danube & le glacer de peur
Ebranler plus d'un Trône au seul bruit de tes armes;
Et faire un nouveau Fleuve & de sang & de larmes.
Vous donc, Héros cruels, qui même vous vantez
De verser tout le sang de ceux que vous domptez;
Princes, dont la fureur a fatigué les Parques,
Suivez dans sa bonté le plus grand des Monarques.
Vous ne pourrez l'atteindre, encore moins le passer;
Mais le suivre de loin c'est beaucoup s'avancer.
Et vous, Rois bienfaisans, bons Princes, mais timides,
Vous, qui dans vos conseils n'osez marcher sans guides,
Songez que mon Héros est lui seul son conseil;
Il brille par lui-même autant que le Soleil;
Il sçait même ébloüir quiconque le regarde,
L'Aigle ne peut souffrir les rayons qu'il lui darde.
Lui seul quand il lui plaît, élévé dans les airs
De moi former le foudre & punir l'Univers.
Lui seul peut dissiper le plus épais nuage,
Car il est le maître du calme & de l'orage.
Mais je m'égare ici, moi qui n'ai médité;
GRAND ROI, que quelques Vers sur ta seule bonté.
C'est d'elle que tu sçais ce que sçavoit Auguste;
Que souvent la vengeance est basse, & même injuste;
Qu'un Roi n'est plus un Roi dès qu'il est en courroux,
Et que le plus beau Régne est toujours le plus doux.
Aussi le crime est-il l'objet seul de ta haine.

Tu reprens sans aigreur tu punis avec peine ;
Nous ne te voyons point ferme avec dureté,
Prompt par impatience, & fier par vanité.
Ton air est obligeant même quand on refuse,
Tu n'accuse jamais qu'aussi tôt tu n'excuse.
Quiconque enfin te voit, passe cent fois le jour
De l'amour au Respect & du Respect à l'amour.
Et quand on te verroit sans Sceptre & sans Couronne,
On trouveroit toujours un Roi dans ta personne.

EPITRE AU ROY,

après la destruction de l'Hérésie.

Elle fut presentée à Sa Majesté en l'année 1686.

ROY, qui fait tout céder au plaisir d'être juste ;
Qui passoit dès vingt ans l'âge avancé d'Auguste,
Il est vrai que l'Europe adore ta Grandeur,
Que ton génie est vaste & digne de ton cœur ;
Qu'il n'est point de Héros qui ne fut téméraire,
S'il tentoit la moitié de ce qu'on t'a vû faire,
Et que même entre nous, nous parlons mieux de toi,
Qu'aucun Auteur vénal ne parle de son Roi.
Mais que regardons-nous avec plus de surprise ?
Les Lauriers qu'aujourd'hui tu cueille pour l'Eglise.
Devons nous cependant nous étonner GRAND ROI,
De ce que l'Hérétique abjure enfin sa foi ?
Non. Son esprit charmé voit tous les jours ton zâle
Redonner à l'Eglise une beauté nouvelle.
Il voit que tu punis le * courageux brutal,

* Le [illegible]

Qui croit laver l'honneur dans le sang d'un rival.
Il voit que tout pouvoir est devenu suprême,
Jusqu'à fermer la bouche au Démon qui blasphéme,
Il voit que dans ton Camp, (a) où tout est plein d'ardeur,
La licence jamais n'allarme la pudeur.
Il voit que tes Edits font distiguer deux Romes,
L'un, où Dieu régle tout, l'autre où regnent des hommes.
Il voit que par tes soins le Cloître (b) dans ses mœurs
Semble ressusciter ses plus saints Fondateurs:
Et qu'enfin c'est par toi que tout Prélat en France
Peut sans honte aux Curéz prêcher (c) la Residence.
L'Eglise a même encor d'autres traits de beauté,
Dont le cœur Huguenot n'est pas moins enchanté.
Des Ecoles de guerre (d) instruisent la jeunesse
A joindre à la vertu la science & l'adresse.
Un Cloitre (e) militaire enferme les Guerriers
Qui ne te peuvent plus amasser des Lauriers;
Et Saint-Cir, enrichi de tes mains libérales,
Presente à la Pudeur un Temple & des Vestales.
Comment donc l'Hérétique étant ainsi charmé,
Ne se plairoit-il pas de se voir désarmé;
Comment, s'étant senti tant de fois l'ame épriſe
Des beautez dont tes soins ont rajeuni l'Eglise,
Ne soumettroit-il pas son orgueil à la Foi,
Lui, qui de cet orgueil faisoit toute sa Loi;
Oüi, ce fier Huguenot devient humble & fidèle,
Cet Enfant dégoûté revient à la mamelle:
Ce peuple que l'Enfer avoit tant aveuglé,
Voit que par sa reforme il s'étoit déréglé.

(a) Camp de Maintenon.
(b) Reforme de plusieuss Ordres Monastiques.
(c) Résidence des Evêques rétablie par le Roi.
(d) Les Cadets.
(e) Les Invalides.

Digitized by Google

Sa raiſon n'oſe plus s'ériger en Conſile.
Il n'empoiſonne plus la Loi de l'Evangile.
Enfin cet incenſé devient ſage ſous toi,
Et ſouffre ſur ſes yeux le bandeau de la Foi.
Ainſi par mille ſoins, ainſi par mille charmes,
Tu fais plus que cinq Rois n'avoient fait par les armes.
Après un tel ſuccès, que peux-tu deſirer ?
Eſt-il rien où ton cœur doive encore aſpirer ?
Tu te plaignois de voir que les plus fortes Villes
Ne te coûtoient ſouvent que des aſſauts faciles ;
Chaque palme tomboit dès que tu la touchois,
Et tu n'en voulois plus que ſi tu l'arrachois :
Le Ciel t'en a montré dont tu n'as pû te plaindre,
Puiſqu'on deſeſperoit de t'y voir même atteindre.
Il t'a fait attaquer des eſprits qu'autrefois
On voyoit devenir les Tirans de nos Rois.
Il t'a fait aſſiéger des cœurs inacceſſibles ;
Où ton zèle a vaincu tant d'erreurs invincibles,
La Grace enfin, GRAND ROI, t'a fait exécuter
Tout ce qu'à peine un ſiécle auroit pû projetter.

SATIRE

SATIRE PREMIERE.

On ne ſçait pas préciſement quelle année elle fut faite.

QUI doute qu'aujourd'hui l'on n'ait mille raiſons
D'apeler l'Univers des Petites-Maiſons ?
L'Hôpital de nos fous eſt l'image du monde.
Que dans cet Hôpital j'aille faire la ronde ;
L'un me dit ; *Je ſuis Dieu* : l'autre, avec un ſouris ;
Me dit : *Et je ſuis moi Monſeigneur de Paris :*
Je ſuis docte, éloquent, j'ai les belles manières.
Qu'au ſortir de ſon trou j'aille à d'autres taniéres,
Autre fou qui paroît, me dit : *Je ſuis Louvois,*
Le digne ſerviteur du plus ſage des Rois,
Je ſuis fidèle, actif, diſcret, infatigable.
Ainſi là, bien de fous pleins d'une erreur ſemblable,
Penſent qu'en certain point rien n'eſt au-deſſus d'eux
Qu'on voit dans l'Univers de ces fous orgueilleux !
On y devient ſi vain, que, ce qu'on veut paroître,
A force d'y penſer, on s'imagine l'être.
Moi, qui voudrois qu'on crût que tous mes Vers ſont beaux,
Selon moi ſeul, qui ſuis-je ? un ſecond Deſpréaux.
Chapelain, ce Rimeur fade autant que ſtérile,
Réva juſqu'à la mort qu'il étoit Virgile.
Quand Brébeuf eut produit ſon ſublime Gaſcon,
Il croyoit avoir bû toute l'au d'Hélicon.
Pour ce jeune Marquis, dont l'eſprit inſipide,
Ne peut trouver un rang qu'au-deſſus du ſtupide,
Tant de vapeurs d'orgueil le font extaſier,

Qu'il vous dira bien-tôt : *Moi, je suis Montausier.*
Hé bien, pauvre mortel, qui te croyois si sage,
Tu le vois, la sagesse est si peu ton partage,
Que le plus fou souvent est ton original.
Mais on parle d'un fou, qui se croyant cheval,
Vient crier du matin : *Du foin, & qu'on m'étrille,*
Cette nuit j'ai cessé d'être un chef de famille ;
Dieu m'a fait devenir le cheval d'un Courier.
Ma femme, tu n'as plus qu'à te remarier.
Qui pourroit l'égaler dans la folie extrême ?
Qui ? Nous tous quelquefois, nous le surpassons même.
Je vois dans la folie un trait de jugement,
Il se croit une brute, il vit brutalement ;
Mais nous, c'est encore pis : orgueilleux que nous sommes.
Toi donc, qui dans tes mœurs indignes de ton rang,
Examine si peu ton devoir & ton sang ;
Vicomte à qui l'orgueil, le luxe & la molesse,
Ont paru jusqu'ici trois titres de noblesse ;
Juge, qui sur tes yeux n'as pû même un seul jour,
Souffrir d'autre bandeau que celui de l'amour :
Moine, qui dans l'ardeur d'allier des familles.
Va pour les soupirans à la quête des filles,
Et qui sçais l'opéra pour l'aprendre aux parloirs :
Chanoine efféminé, qui sourîs aux miroirs ;
Toi qui, bien que pourvû de grosses Abbayes,
Ne nous parois Abbé que dans tes armoiries ;
Toi qui dans tes Sermons peint de faux ornemens,
Fais dire au Saint Esprit des phrases de Romans ;
Curé, dont tout le zéle est un humeur bourruë ;
Abbesse, que Satan fait loger sur la ruë :
Prélat, bien moins Prélat que Bourgeois de Paris ;
Directeur, si jaloux même des vieux maris ;
Enfin toi qui demens tout ce que tu crois être,
Veux-tu connoître un fou ? tu n'as que te connoître.
Mais je vous entends tous me batiser fort mal,

Me traiter d'imupdent, m'apeler Juvénal.
En quoi l'ai-je imité ? Je n'ai point dans mes rimes
Découvert comme lui la nudité des crimes ;
Et si ses moindres mots pinçoient pour éveiller,
Les plus hardis des miens n'ont fait que chatoüiller.
Ah ! S'il venoit ici vous prêcher, fous insignes,
Mortels, qui du nom d'hommes êtes si fort indignes :
Oüi ; si vous pouviez voir ce Censeur bilieux
Sur vos égaremens jetter un peu les yeux,
Vous le verriez outré comme Feüillet en Chaire ;
Vous livrer au Démon avec toute la terre,
N'éclairer jamais rien sans y mettre le feu,
Et faire toujours trop ce que je fais trop peu.
Mais, je ne raille ici qu'un seul de tous les Moines,
Mais il les peindroit tous comme des faux Antoines.
Ces Moines, diroit-il, *ont d'étranges défauts.*
Ceux qui ne sont qu'oisifs sont les bons de Clervaux ;
Dès qu'un Célestin tousse il lui faut de la viande,
La jambe du Feüillant sent la pâte d'amande.
Le Capucin voyage un mois pour un sermon.
Le Fontevraut s'occupe à tripler son menton.
Le Carme est devenu Marchand de Scapulaire.
Parmi les Jacobins point de foi qu'au Rosaire.
La guerre au Récolet donne un air Cavalier.
Le Cordelier enfin est toujours Cordélier.
Juvénal prêche ici, je ne suis qu'un copiste ;
Car voit-on que jamais j'aille à la Calviniste,
Traiter de faux Reclus tous ces hommes divins,
Et décanoniser tant de miliers de Saints ?
Un Prélat de Bellay fut de cette manie,
Mais m'a-t'il en mourant résigné son génie ?
Quoi ! dès qu'un seul chartreux s'érige en gazétier,
Tout son Ordre céleste est en même métier ?
Et je déclarerois tout un Couvent faussaire,
Pour des titres qu'un Moine auroit sçû contrefaire ;
Un d'entr'eux a changé sa Bible en Alcoran,
Donc, tout Coqueluchon est devenu Turban ?

Qui ſçait tout, excepté l'art de le rendre ſain :
Quand un fils de Maçon prend des armes ſi belles,
Qu'un Peintre y va la nuit ajoûter deux truelles :
Quand mille fous pareils font rire l'Univers,
Ne bâtiſſent ils pas leurs loges dans mes Vers?
Mais ne dois je donc pas, m'en faire une à moi-même,
Qui crois pouvoir guérir avec mon ſeul poëme
Des fous que je verrai les lire avec horreur
Et changer contre moi, leur folie en fureur ;
Qu'ils ſongent toutefois qu'en ne nommant perſonne,
J'adreſſe au ſeul public les avis que je donne ;
Et que, ſi je m'échape à nommer deux Rimeurs,
C'eſt qu'ils ſont morts. De plus, ce n'eſt point pour les mœurs.
Depuis le jour fatal que l'Abbé du Cotagne,
Malgré moi, dans mes Vers s'eſt crû nommé perſagne,
Moi qui ſuis ſcrupuleux, je crains plus que l'Enfer
D'uſer dans mes écrits, même des noms en l'air.
Tel qui rime à ces mots croit toujours qu'on le pique
Et peuple auſſi le croit. Un Auteur ſatirique
Dépeignit l'autre jour un fou plein de fierté,
Lui donnant certain nom qu'il avoit inventé :
Ce nom imaginaire eſt l'Abbé d'Ignarole.
Chacun dit auſſi-tôt, *Hé, c'eſt l'Abbé Barolle.*
Barolle en fit du bruit, s'en plaignit tout de bon ;
Et fit qu'Ignarolle eſt devenu ſon nom.
Peut-être que ceci paſſe encore pour ſatire :
Parlons donc d'un Mortel dont on ne peut médire.
C'en eſt fait, Tous mes fous ſe ſont évanoüis,
Et mon plaiſir unique eſt d'admirer LOUIS.
Ah! quel bonheur, GRAND ROI! je trouve en toi ſans peine,
Ce que j'ai tant cherché dans la nature humaine,
Et ce que dans ton ame a puiſé ton DAUPHIN,
Grandeur, bonté, ſageſſe, honneur, un homme enfin.

SATIRE II.

On ne ſçait pas préciſément quelle année elle fut faite.

CHRYSOSTOME François, Cenſeur Evangelique,
Auſſi profond Docteur qu'Orateur pathétique,
Bourdaloüe, il eſt vrai qu'on voit dans tes diſcours
Des beautez que l'art même ignora toujours :
Il eſt vrai que toi ſeul tu ſçais te faire un ſtile,
Que l'on trouve à la Cour auſſi beau qu'à la Ville.
Mais tu n'es pas moins grand, lorſque quelque pecheur
Te découvre en ſecret la lépre de ſon cœur.
C'eſt là que faiſant taire & l'art & la nature,
Ta bouche fait parler la grace la plus pure :
Et que ta charité, pieux Samaritain,
Verſe ſans intérêt de l'huile & du vin.
Ah ! que des Directeurs ſçavent peu ces pratiques !
Que l'Egliſe eſt fertile en dévots empyriques !
Que de ſaints charlatans, au lieu de nous guérir,
Prenent de notre argent pour nous faire mourir.
Pénitens endurcis que rien ne vous afflige ;
L'or ſçaura diriger celui qui vous dirige.
Dès qu'on fait briller l'or, le Prêtre eſt careſſant ;
Et le plus criminel lui paroît innocent.
Si vous volez fléchir ce Juge de vos vices,
Comme aux Juges du ſiécle il lui faut des épices.
Lorſque le Confeſſeur reçoit de certains droits,
Tout pardon eſt ſcellé du grand ſceau de la croix.
On gagne un Directeur comme on gagne une Belle ;
Sans la Bourſe il eſt dur, autant qu'elle eſt crueelle.
En un mot, le bon Pere eſt doux comme un agneau

Digitized by Google

Lorſque ſon Tribunal vaut autant qu'un Bureau.
Criminelle douceur ! charité mercenaire !
Mais de quoi vivra donc ce Prêtre, ce bon Pere ?
Tout Prêtre, dit ſaint Paul, doit vivre de l'Autel.
Oüi, vivre, c'eſt bien dit, c'eſt le droit naturel ?
Mais vivre, eſt-ce voler tant de riches bigottes ?
Et plus que l'héritier, héritier des plus ſottes ?
Eſt-ce monopoler ſur tous les cas véreux,
Et vendre au poids de l'or le droit d'être amoureux ?
Eſt-ce adoucir ſa voix au ſon des groſſes piéces ?
Eſt-ce des legs pieux dotrer toutes ſes niéces ?
Eſt-ce garder pour ſoi l'argent des Hôpitaux ?
Eſt-ce enfin retenir ou nier les dépôts ?
Non, non, ce n'eſt pas là ce qu'on apelle vivre ;
C'eſt ſurpaſſer Tartuffe, ou du moins c'eſt le ſuivre,
C'eſt des Bourgeois d'Alger imiter le trafic,
C'eſt au pied des Autels voler le bien public.
En un mot c'eſt piller avec plus d'inſolence,
Que le plus ſcélerat qui court à la potence.
Tout doux, me dira-t'on, vos Vers ſont trop mordans.
Hé bien ! les Directeurs ſont tous d'honnêtes gens ;
Ils ſont tous Archi-ſaints, j'en connois un entr'autres ;
Mais un qui vaut lui ſeul, plus que les douze Apôtres ;
C'eſt un viellard zélé juſqu'à ſe trouver mal,
S'il ne tient une Dame au Confeſſinal.
Quand donc il n'en tient plus, il court toute l'Egliſe,
Et dès qu'il en verra quelqu'une aſſez bien miſe,
Il s'aprochera d'elle, & d'abord lui dira,
Si vous voulez, Madame, on vous confeſſera.
Qu'on eſt édifié lorſqu'on voit une Belle,
Aſſiſe près d'un Moine au fond d'une Chapelle :
Bon Dieu ! qu'il ſe fait là d'ouvertures de cœur !
Mais Sathan & la chair ne leur font-ils point peur ?
Ah non ! leur chair eſt morte, & Sathan eſt trop bête

Pour faire son profit d'un si saint tête-à-tête?
Si l'on en croit pourtant ce qu'en dit un dévot,
Leur chair se ressuscite, & Satan n'est pas sot.
Quand certain Directeur parle à sa Sunamite,
Je voudrois bien sçavoir pourquoi son cœur palpite.
Palpiter est-ce un mal? il vient de charité.
Oüi, mais le cœur de Paul a-t'il tant palpité?
Non: car en ce tems-là la charité grossiére
N'aimoit pas le prochain de la belle maniére.
Je n'aurois jamais fait s'il falloit spécifier
Tous les saints Confesseurs de mon Calendrier:
Il en est de tout âge, il en est de tout ordre,
Sur qui cent Despréaux ne pourroient jamais mordre,
L'un recherche si peu la gloire & l'intérêt,
Qu'une jeune Grisette est tout ce qui lui plaît.
La charité de l'autre est pour les Demoiselles,
Dont il prend tant de soin qu'il est toujours chez elles.
L'autre les jours de jeûne invente avec esprit,
L'art de manger le soir un peu de poisson frit:
L'autre enfin, pour sonder le cœur de ses dévotes,
Vient à l'Opéra même examiner leurs fautes:
Et derriére un treillis, pour n'être point connu.
Le vieillard scrupuleux voit tout & n'est point vû.
Parmi les Directeurs certains jeunes novices,
N'aiment point le détail de la plûpart des vices;
Mais comme ils n'ont d'ardeur que pour la chasteté,
Qu'une Dame ait lâché le mot d'impureté,
Ils ont pour l'éplucher cent jolis tours d'adresse;
Ils lui font tout conter, soupirs, baisers, caresses,
Postures, pâmoisons, & tout ce qui s'ensuit.
La Dame après cela le fait rêver la nuit.
Si ces furets d'amour font pourtant trop d'enquêtes,
Faites-vous confesser par ces vieillards honnêtes,
Par ces Docteurs benins, qui pour toute leçon,

Digitized by Google

A chaque gros péché vous disent toujours bon.
Mais à propos de bon, l'on m'a dit qu'un bon
Prêtre,
Dont le visage doux l'avoit rendu le maître
De cent cœurs féminins, qui l'aimoient plus que
Dieu:
L'on m'a donc dit qu'un jour sortant de certain lieu,
Ce lieu, c'est le logis d'une dévote,
Il huma du serain, mais ce fut par sa faute;
Car que n'abregoit-il tous ces pieux discours,
Lui qui venoit prêcher la belle tous les jours;
Le voilà donc fort mal, ce gros rhume l'assomme,
Tout le quartier le sçait; chacun dit, le pauvre
homme!
Et trente postillons, le lendemain matin,
Arrivent dans sa chambre une écuelle à la main.
Ce sont trente laquais d'autant de pénitentes,
Portans tous des boüillons de viandes succulentes.
Mais lequel prendra-t-il de ces trente boüillons,
Tous également grands, tous également bons?
D'ailleurs, qu'il en prenne un, voilà vingt-neuf
jalouses:
Car toutes pour lui seul ont vrai cœur d'épouses.
Sa servante, qui voit que le péril est grand,
Prend plein une cuiller de chaque restaurant;
Et sans tant de façon, sans tant de simagrées,
Fait un maître boüillon de trente cuillerées.
Le Saint rempli de joye & d'admiration,
Donne à ce consommé sa bénédiction;
Et par un doux transport de charité divine,
Que je t'aime dit-il, ma pauvre Cathérine!
Le boüillon pris, ensuite il prononce ces mots:
Ah! boüillon des boüillons, remédes à tous mes
maux.
Les Dames cependant, dont l'ame est chagrinée,
De ces trente boüillons reçûs la matinée,
Viennent sçavoir quel est le boüillon favori:
Mais cet homme de Dieu qui n'a jamais menti,

Les prend l'une après l'autre, & leur dit à l'oreille :
Que votre consommé, ma fille, a fait merveille !
Mais ne raille-je point par un esprit d'aigreur ?
Non, c'est par charité que je fais le railleur ;
Car tous ces mots plaisans qui font valoir mes rimes,
Sont des voiles chrétiens qui couvrent bien des crimes.
Oüi, si comme Agnés, je parlois simplement,
Et si je ne couvrois le vice d'enjoüment,
Sa nudité sans doute offenseroit la vûë,
La vertu seule a droit de plaire toute nuë.
Dirai-je ingénuëment : Un tel Prêtre fait mal,
De ne se point servir de Confessional.
Nez à nez, jouë à jouë, il confesse les Dames,
Il tient toujours long-tems toutes les belles Femmes.
Il veut toujours sçavoir comme font les Maris,
Il est tellement fou de sa dévote Iris,
Qu'il est même jaloux de quiconque la louë.
Quand il part pour les champs, il lui dit à la jouë ;
Adieu, ma chere fille, adieu mon tendre cœur ;
Aimez bien votre Pere, aimez bien le Seigneur.
Soyez toute à tous deux : plus d'amans en campagne ;
Sur-tout ne souffrez point l'Abbé de la Persagne.
Il fait le scrupuleux, il ne l'est point du tout,
Il pousseroit bien-tôt une Lucrèce à bout.
D'ailleurs pour galant son bien est assez mince,
Il est gueux à Paris autant qu'à la Province.
Il n'a jamais chez lui vû que des déjeûnez.
Et de quoi vit-il donc ? Il vit ou des dînez,
Qu'il va toujours quêter de famille en famille,
Ou des collations qu'il attrape à la grille :
Car il va souvent là s'offrir pour des sermons,
Qu'on dit être farcis de cent termes gascons.
Ceci, ma chére fille, est dit sans médisance,
Ce n'est que pour le bien de votre conscience.
Hé bien ! si vous voulez de la simplicité,

En voilà ; mais pourrois-je avoir la cruauté ;
De faire ici paſſer chaque ſot en revûë,
Pour les percer des traits d'une langue ingénuë ?
Non, ce ſeroit médire, au lieu de cenſurer.
Je dois mordre, il eſt vrai, mais non pas déchirer,
Ne découvrons donc point toutes les amourettes
De ceux qui vont tenter juſqu'à des ſœurs Collettes,
Et qui lâchans la bride à d'infâmes deſirs ;
Dans un long ſacrilége épuiſent leurs plaiſirs ;
Laiſſons là ce cher pere & cette chere fille,
Que l'autre jour Deſgrais logea dans la Baſtille ;
Et qui niant toujours les crimes découverts,
N'ont fait depuis qu'un ſaut de la Gréve aux Enfers.
Que celui qui mena ſa pénitente à Londre ;
Afin qu'en ſûreté la poulette y put pondre.
Que ces deux, qu'une vieille a vû dans un endroit ;
Régler à coups de poing qui la dirigeroit :
Que celui qui jamais ne prit aucun clyſtére,
Que lorſque ſa dévote a fait l'Apoticaire ;
Que celui qui trouvant Philis malade au lit,
Tâte par-tout pour voir ſi ſon accès finit ;
Que ce Prêtre zélé, qui pour les moindres fautes,
La diſcipline en main fuſtigeoit ſes devotes ;
Que celui qui voulant mortifier leur chair,
Lui même leur mettoit des cintures de fer :
Que mille autres encor, dont nous n'oſons rien dire
Ne ſoient jamais pour nous des ſujets de ſatire :
Car ſi nous prétendons que leurs cœurs ſoient touchez,
Laiſſons là les pecheurs, & n'allons qu'aux pechez :
Et ſur ces pechez même uſons de retenuë,
Ne montrons que le buſte, & cachons la ſtatuë ;
Ou pour avoir un ſtile encore plus chrétien,
Ne faiſons voir le mal qu'en faiſant voir le bien.
On peut par la bonté, diſtinguer la malice,

Digitized by Google

Et la vertu suffit pour détourner le vice?
Paroissez donc ici vertueux Directeurs,
Venez purifier mes rimes par vos mœurs:
Je n'ai que trop long-tems infecté ma satire,
De l'air contagieux que le crime respire.
Pardon, censeur chrétien, pardon, pieux lecteur,
Si quelqu'un de mes Vers t'a fait bondir le cœur;
J'ai cru ne rien cacher de tout ce qui t'effraye,
Pour guérir les blessez, il faut sonder la playe;
Mais vous, fiers libertins, goguenards impudens,
Vous aussi, faux zélez, Calvinistes mordans,
N'allez pas vous servir des traits de ma colére,
Contre les Directeurs que l'Eglise révére.
Nous blâmons comme vous les cœurs des Pharisiens,
Comme nous donc aussi, loüez les cœurs Chrétiens,
Le bien doit toujours plaire. Entre tous les Apôtres,
Vous en detestez un, detestez-vous les autres?
He quoi? si dans la fange un Impie est tombé,
Un Saint au méme endroit doit-il être embourbé,
Non, loüez donc tous ceux, qui comme Bourdaloüe,
Débourbent les pécheurs, sans être dans la boüe,
Et qui par l'onction d'un air mortifié,
Embaument les Chrétiens qu'ils ont purifié;
Ils ne consentent point à ces folles tendresses,
Qui les rendroient pécheurs auprès des pécheresses:
Ils ont le cœur d'un pere, & non pas d'un amant,
Le Prêtre seul dans eux agit incessamment:
On les voit sans scandale aimer des Madeleines,
Ne parler que d'eau vive à des Samaritaines,
Sous l'habit du pasteur ne point cacher de loups,
Sans bassesse d'esprit se faire tout à tous,
Instruire également la Soubrette & la Dame,
S'interesser pour l'homme autant que pour la femme,

Digitized by Google

Courir tout l'Univers pour ſauver les pécheurs,
Et devenir enfin des ſconds Rédempteurs.
Vous ne verrez jamais de ſaints Juges ſe plaire,
A trop interroger une femme adultére;
Quand elle aura promis de ne pécher jamais,
Ils ne ſongeront plus qu'à l'envoyer en paix.
Vous ne les verrez point par politique humaine,
Sécher dans l'embarras d'une affaire mondaine;
Tout Médecin du Ciel ne doit s'inquiéter
Que d'un Lazare mort qu'il faut reſſuſciter.
S'ils exhortent Marie à devenir fervente,
La bienſéance veut que Marthe ſoit préſente.
Ils n'oſent d'un hymen conduire le ſecret,
Ni même ſe trouver au feſtin qu'on y fait;
Car ce n'eſt plus le tems de faire des miracles:
Enfin toutes leurs mœurs, comme des ſaints oracles:
T'aprennent, Directeur, que pour devenir grand,
Tu dois rendre comme eux l'Evangile vivant;
Et que tu ſoutiens mal ta dignité ſuprême,
Si le Seigneur dans toi, n'eſt bien plus que toi-même.

SATIRE III.

CONTRE UNE MERE COQUETTE, qui donnoit mauvais exemple à ſa Fille, qui n'avoit encore que ſix ans.

Elle fut faite en l'année 1687.

MERE, crains pour ta Fille. Elle examine en toi
L'eſprit, l'air, tout enfin juſqu'au *je ne ſçai quoi.*
Le pis pour cet enfant, dont tu fais les délices;
C'eſt qu'elle aime bien moins tes vertus que tes vices.

Ne t'imagine plus que ſa ſimplicité
Puiſſe contre tes mœurs la mettre en ſûreté.
Quoi qu'ailleurs quelquefois ſon enfance ſommeille,
Elle eſt auprès de toi tout œil & toute oreille.
Quand donc elle t'a vû t'occuper ſi long-tems
A planter ſur ta tête un Jardin *de rubans:
Quand ſon œil curieux admire à ta toillette
L'étalage galant d'un bufet de coquette :
Quand elle y voit ſur-tout la drogue & le pinceau,
Qui ſervent les matins à te repeindre en beau :
Quand un mouchoir mal mis, mais non pas par mégarde,
Te découvre à l'endroit que tu veux qu'on regarde:
Quand dans ton cabinet elle te voit les ſoirs
Tenir avant le bal un conſeil de miroirs,
Changer en faux Printems ta véritable Automne;
Et ne montrer en toi rien moins que ta perſonne;
Enfin quand elle a vû qu'on ne te fait la cour
Qu'après que tu t'es fait ton viſage de jour;
Crois-tu qu'elle ait jamais cette ſainte ſageſſe
Que l'on puiſe à Saint-Cir dès la tendre jeuneſſe;
Non : car tu dois un jour la voir avec effroi,
Courrir dans ta carriére encore plus loin que toi,
Et ne ſe plus borner à la ſeule manie
De mettre comme toi des fous à l'agonie.
Mais l'Epoux qu'elle aura ſe mettroit en courroux!
Eſt-ce qu'une Coquette à peur de ſon Epoux ?
Dès qu'une femme adore un fou qui la rend folle,
Dès qu'elle eſt d'un galant l'idolâtre & l'idole,
Auſſi-tot ſon Epoux n'eſt vû qu'avec dédain.
Auſſi qu'eſt-il chez lui ? Rien. Un *George dandin.*
S'il devenoit pourtant commode & pacifique,
Madame le feroit ſon premier domeſtique.

---

* Les femmes mettoient ſur leur tête une grande quantité de rubans, qu'elles apeloient le chou, la paliſſade, &c.

Digitized by Google

Ta fille aura, dis-tu, *quelqu'un de ces Maris*
Qui prônent qu'une femme en faisant un soûris
Péche formellement contre le Décalogue.
Mere, qu'on le plaindra ton gendre pédagogue!
Qui, dès qu'il aura vû ses plus grandes leçons
Près du premier blondin devenir des chansons,
Ira dans le Palais, suivi de sa famille,
Se confesser tout haut des péchez de ta fille;
Y joindre aussi les tiens, & ceux du suborneur;
Et souffrir mille affronts pour sauver son honneur.
Ainsi ta fille alors condamnée en Justice,
Ira dans un Convent perpétuer son vice,
Quand même elle dévroit se blotir dans une tour
Pour passer du côté que sera son amour.
Blâme lui cette Iris qui, pour cacher son âge,
De faux jour en faux jour fait passer son visage,
Et qui poudre si fort ses cheveux blanchissans,
Qu'on croit qu'ils sont tout noirs quand on les voit tout blancs.
Une vieille coquette a beau se cottrefaire,
Dans son œil qui s'enfonce on lit son Baptistére.
Par-lá, tout son visage est si déconcerté,
Qu'en dépit de luî-même il dit la vérité.
Qu'il coûte à cinquante ans de soins pour être belle!
Plus que d'efforts à vingt pour faire la cruelle.
Sur-tout, malheur au teint qui n'est beau que par art.
En effet parois-tu sans un masque de fard?
Je n'ai plus que pitié de ta couleur usée?
As-tu remis ton fard? Tu me sers de risée.
Oüi, tandis qu'un vieux fou qui ne t'a jamais plû,
Chez toi, faute de mieux, vient se prendre a ta glu,
Nous nous abandonnons au plaisir de médire,
Lorsque nous avons vû ton plâtre nous sourire.
Que ta fille jamais n'aille: dans un saint lieu,
Quêter des cœurs pour elle & des deniers pour Dieu
Dis-lui que le Théâtre est le plus sûr azile

Où Satan vient en paix prêcher son Evangile :
Là, pour vanter le crime il lui donne un beau nom
L'adultére eſt Vénus & l'inceſte eſt Junon.
Que ta fille au plutôt ſçachant ces artifices,
N'aille donc voir jamais défier les vices.
Toutefois quand Eſther inſtruit ſes ſpectateurs
A fixer leurs plaiſirs dans les plus ſaintes mœurs,
Quand elle étale aux yeux ſes innocens ſpectacles,
Accours avec ta fille entendre ſes oracles.

SATIRE IV.

A M. BONTEMS, GOUVERNEUR de Verſailles.

Elle fut faite en l'année 1689. *l'Auteur étant Curé de Garnay.*

PRODIGE de la Cour, ami tendre & ſincére,
BONTEMS, fais-moi l'honneur de plaindre ma miſére.
La maiſon que j'habite eſt un taudis plein d'eau,
Où l'air eſt empeſté comme dans un tombeau.
Tout eſt dans mon deſert ou marais, ou montagne,
Un ſeul chemin de fange eſt toute ma campagne.
Là, le tems eſt ſi long, & le broüillard ſi noir,
Que je prens tous les jours le midi pour le ſoir.
Bon Dieu, quel Tivoli pour un enfant d'Horace!
Ne t'étonne donc pas, ſi ſur un tel Parnaſſe;
Chaque mot que j'écris n'eſt pas aſſaiſonné
Du ſel qui marque aux Vers de Baudinet l'aîné. *
J'imiterois ailleurs Deſpréaux & Moliére,
Mais je ne puis ici reſſembler qu'à Banniére. *

* Noms en l'air.

Je

Je ne ſuis pourtant pas tout-à-fait comme lui :
Dans lui, c'eſt la nature ; & dans moi, c'eſt l'ennui.
Hé ! qui ne s'ennuïroit d'une Salle aquatique,
Où vingt crapauds privez me donne la muſique ?
Là, le jour les hiboux volent comme la nuit.
Près de là, cinq moulins me font un ſi grand bruit,
Que je ne m'endorts plus qu'en liſant Charlemagne,
Ou quelque vieux Sermon pillé par du Cotagne. *
D'autre part, mon village eſt plein de gros manans,
Picard en aparence, & dans le fond Normans.
L'un me vole un chapon qui m'eſt ſi néceſſaire,
Quand je veux que mon Juge entende mon affaire,
L'autre, en montrant mon ſeing contrefait par l'Huiſſier
Quoique mon debiteur paroit mon creancier.
Excepté le Seigneur, que je trouve honnête homme,
Tout eſt fourbe à Garnay, mais fourbe autant qu'à Rome.
Pour être gay, dis-tu, *voi ſouvent ce Seigneur* ;
Qui ? Moi ? Le voir ſouvent ? Oh non : j'ai trop d'honneur.
On publieroit bien tôt que j'en veux à ſa femme ;
Quoique mil ſix cent vingt ait vû naître la Dame,
La médiſance ici nous rend ſi réguliers,
Qu'on y voit circonſpects juſqu'à des Cordeliers.
Je n'ai vû qu'un Baron, ſans épouſe, ſans fille,
Et dont cinq gros garçons font toute la famille :
Mais comme il s'emportoit, & preſqu'à tout moment.
Nous nous ſommes broüillez, & tu vas voir comment :
Il me diſoit un jour : *Ma foi, je ſuis fort aiſe*
De vous voir ſi connû du Pere de la Chaiſe.
C'eſt un homme d'honneur, & qui ſert bien les gens.

* Nom en l'air.

Si vous lui préſentiez mes deux derniers enfans ;
Il leur feroit pleuvoir les mîtres ſur la tête.
Monſieur, lui répondis-je, il eſt affable, honnête,
Bien-faiſant ; mais jamais il n'offre ſa faveur
Qu'à ceux donc il aprouve & l'eſprit & le cœur.
Point de fauſſe vertu, point d'eſprit de cabale,
Un ſaint zèle, & ſur tout une ſage morale :
Comme c'eſt ce qu'il a, c'eſt ce qu'il veut qu'on ait.
Ainſi vos deux Abbez, prêchans comme Feüillet,
N'auront pas grand accès chez le Révérend Pere.
Il l'auront, me dit-il, *& le Comte ſon frere,*
Sans vous, quand je voudrai, les lui préſentera.
Obliger, c'eſt pour vous un terrible Opéra,
Pour lui, c'eſt ce qu'il aime ; auſſi la renommée
En fait un Courtiſan dont la Cour eſt charmée.
Non : non, faire plaiſir n'eſt pas votre talent.
Peſte ſoit des Curez qui portent l'habit blanc.
Après ces derniers mots, je ſors, ſans rien lui dire,
Bien réſolu d'abord d'en faire une Satire,
Mais j'ai juré depuis que je n'en ferois rien.
Ce ſeroit me venger, il faut être Chrétien.
J'irai pourtant bien-tôt voir quelqu'autre perſonne,
Car j'aime à babiller preſque autant qu'une Nonne.
D'ailleurs chez un Curé vuider plus d'un flacon,
Moi qui ne fus jamais qu'yvrogne d'Hélicon,
Je ne puis. C'eſt tout un de hanter un Chanoine.
Que je m'expoſe enfin à l'entretien d'un Moine,
Je n'y verrai qu'orgueïl. S'il eſt de qualité,
Il ne m'étourdira que de ſa parenté.
S'il prêche, il ne faut pas que devant lui je jouë,
Fléchier, Boileau, Gaillard, la Ruë & Bourdaloüe ;
Comment, en parlant d'eux, ne les point élever ?
Ah ! j'aime mieux cent fois être ſeul, & crever.
O Ciel ! que dans Paris une Cure eſt commode !
Le Curé ne va voir que des gens à ſa mode.
Sur-tout, jamais chez lui de femme à vieux haillons.

Digitized by Google

C'eſt toujours quelque Dame à caroſſe, à Boüillons.
Il gagne au mariage, au ſervice, au baptême,
Sans qu'il y ſoit preſent, & ſans le ſçavoir même.
Les Prônes ſont génans. Point. D'un ſeul lieu commun,
Il fait pluſieurs diſcours, qui n'en ſont pourtant qu'un.
Bien plus. Que des deniers deſtinez pour l'aumône
Il achete une charge, il eſt exempt du Prône.
J'oubliois deux plaiſirs du Curé Bienheureux,
Il ſe traite en Evêque, & ſe chauffe en Chartreux.
Mais durant qu'il joüit de ſa béatitude,
Pour moi, je n'envierois que quelque ſolitude,
Qui me fit fabriquer des Vers d'un bon alloi,
Et chanter dignement les vertus de mon Roi.
Dis-lui donc quelquefois, mon illuſtre Mécéne,
Qu'ici pour le louer, je ſuis trop à la gêne.
Ah! tandis qu'en Auguſte il dompte l'Univers,
Que ne puis-je en Horace atteindre à de beaux Vers!

SATIRE V.

Preſentée à Sa Majeſté en l'année 1694.

C'Est ainſi que Damon, tantot bien, tantot mal,
Un jour, en plein Verſailles, imitoit Juvénal.
Vertus que l'âge d'or fit régner ſur la Terre,
LOUIS ſeul aujourd'hui ne vous fait point la guerre.
Non, probité, ſageſſe, équité, bonne-foi,
Vous ne régnez en paix que dans le cœur du Roi
Par ce début, j'attaque & la Cour la Ville.
Mais n'importe: par-là, j'évapore ma bile.

J'étouffe, & m'ordonner d'arrêter mes vapeurs ;
C'eſt dire à des Bigots, ne ſoyez plus trompeurs.
Ah ! que ſur tout la Cour me rend atrabilaire !
Choquons-là. Mon plaiſir eſt de lui bien déplaire.
Adieu Cour, où le cœur n'oſe dire un ſeul mot ;
Où le ſeul fourbe eſt ſage, où l'honnête homme eſt ſot,
Où Montauſier n'eſt plus où l'Evêque réſide,
Où, plût au Ciel qu'Amour n'eût pour maître qu'Ovide !
Où, malgré le Monarque, on voit dans un ſaint lieu,
Dieu paroître une fable, & le Monarque un Dieu.
Adieu Cour, où le luxe eſt une bienſéance,
Où Tartuffe a trouvé la corne d'abondance,
Où, ne jamais flâter, c'eſt être criminel,
Où pour tout l'Evangile on a Machiavel.
C'eſt-là qu'un créancier, le corps ſec, le teint jaune,
De tous ſes débiteurs n'a pas même une aumône.
Là, le moindre conſeil que donne l'intérêt,
Malgé les Beauvilliers, eſt toujours un Arrêt.
Qualité des grands cœurs, agréable franchiſe
Que l'on doit mépriſer la Cour qui te mépriſe !
Et qui croit qu'un Prélat s'eſt mis au rang des ſots ;
Pour m'avoir dit tout net *j'ai parlé contre vous* :
Qu'il ait l'eſprit hautain même avec ſes confréres ;
Que des Dames chez lui deviennent Grands-Vicaires :
Que ſon air de ſoldat l'accompagne à l'Autel ;
Et qu'il ſoit ſans raiſon mon ennemi mortel :
En dépit de la Cour je l'aime & le révére,
Et je lui paſſe tout, parce qu'il eſt ſincére :
Et qu'il vaut mieux que toi, Marquis, dont l'amitié
Plaint mon ſort, il eſt vrai, mais le plaint ſans pitié :
Quand j'entens tes ſermens, la colére m'enflamme ;
Ce ſont des faux témoins apoſtez par ton ame.
Ne viens plus nous prôner la tendreſſe, l'ardeur ;

Digitized by Google

C'eſt, comme ſi M*** nous prêchoit la pudeur.
Poſſéde la vertu que tu veux qu'on eſtime ;
Eſt-ce au Suiſſe à donner des leçons du ſublime ?
Songe à bien imiter ce Courtiſan parfait,
Que tu n'as juſqu'ici que très-mal contrefait.
Voudroit-il, comme toi, mettre au haut de ſa table
Un maraut tout-puiſſant un faquin formidable ?
Va-t-il à la faveur par le chemin battu ?
Non, c'eſt par un ſentier que lui fait la vertu.
Ces graces, ces bienfaits, que toi, tu voudrois vendre,
Il ſe plaît à les faire à qui ne peut les rendre.
Si dans l'eſprit des Grands la cabale nous perd,
Alors, amis ou non, à coup ſur il nous ſert.
Mais il prend plus de peine à cacher ſes ſervices,
Que n'en prend l'hypocrite à déguiſer ſes vices.
Comme tous ſes amis emportent tous ſes ſoins,
Il ne penſe jamais à ſes propres beſoins ;
Il ſçait même empêcher qu'on ne les imagine,
Quand donc les connoît-on ? Quand le Roi les devine.
Il n'a qu'un ſeul défaut dont il eſt fort blâmé,
C'eſt qu'il me haïroit ſi je l'avois nommé.
Hé! quel moyen, dis-tu qu'à la Cour on imite :
L'homme ſans intérêt, l'apui du ſeul mérite ?
Comment agir ſans ceſſe, & n'agir point pour ſoi,
Mais c'eſt par-là, Marquis, que l'on reſſemble au Roi.
Que fait ce grand Héros ? eſt-ce pour ſa perſonne,
Qu'il court inceſſamment les hazards de Bellone ?
Et que ſa prévoyance arme ſi ſagement ;
Qu'elle ſemble n'agir que par enchantement ?
Non, c'eſt ſi peu pour lui, que c'eſt contre lui-même.
Il jouïſſoit en paix de ſa Grandeur ſuprême.
Ses rivaux effrayez des ſiéges, de combars,
N'oſoient plus murmurer, ou murmuroient tout bas.

Il sembloit que l'éclat d'une si belle vie
Avoit enfin charmé jusqu'aux yeux de l'envie;
Mais un peuple mutin détrônoit un grand Roi,
Et déchiroit par-tout le bandeau de la Foi.
L'Espagnol protegeoit l'erreur Luthérienne,
Et le Demon de Londre étoit un Dieu dans Vienne.
Il falloit que LOUIS souffrit que sa valeur
Fut égale à son zéle & régnat dans son cœur.
Elle y régne. Et bien loin que la ligue l'accable;
Il vole à des exploits inconnus à la fable.
Il semble que le sort soit un de ses sujets.
Que du sceau des destins il scelle ses projets.
Le moindre de ses coups est si sûr que l'histoire
Dès qu'il marche au combat, peut marquer sa victoire.
Il cesse quelquefois de faire tout frémir,
Sur son char de triomphe il s'emble s'endormir;
Mais, Ligue, ton projet n'en est pas moins fertile.
LOUIS est Fabius, dès qu'il n'est pas Achile.
Oüi, superbes vaincus, sçachez que mon Héros
Triomphera de vous, même par son repos.
Ainsi, que ce vainqueur se hâte ou temporise;
Il fait tout; mais pour qui? pour un Roi, pour l'Eglise.
Conclus de là, Marquis, que n'agir que pour toi,
Ce n'est pas ressembler, c'est déplaire à ton Roi.
Pour charmer ce Héros, rens-toi l'ame héroïque.
Ce chemin de son cœur est sûr, mais c'est l'unique.
Chez d'autres Souverains ton sort seroit plus doux;
Ils souffrent des défauts; parce qu'ils en ont tous.
L'un perd tous ses Etats & se croit un Achile.
L'autre quoique à trente ans, est encore pupile.
La fraude plaît à l'un, à l'autre c'est le vin.
Faire un Motet, chez l'autre, est un don tout divin.
Pour entrer dans le cœur un Courtisan novice
Peut découvrir la bréche, ou d'un foible ou d'un vice;
Mais pour plaire à ton Roi qui n'a point de défauts,
Le mérite parfait est le seul qu'il te faut.

Digitized by Google

EPITRE

Au Très-Reverend Pere DE LA CHAISE, Confesseur du Roi.

Presentée en l'année 1690.

LA CHAISE, lis mes Vers, & les lis sans scrupule :
J'y vais peindre un bigot, un Abbé ridicule,
Qu'il aprenne aujourd'hui que tu connois son cœur,
Et qu'il perdra son tems au métier d'imposteur.
Ce tartuffe est chez toi plus humble & plus honnête,
Qu'un jeune Mandiant ses premiers jours de quête.
Lui qui ne dit que vous à la ruë à Gaillard,
Dit, *Vôtre Révérence*, à ton frere Maillard *
Comme il affecte en tout ce grand air de sagesse;
Que n'ont certains Abbez qu'à leur premiere Messe,
Il paroît si dévot, que même d'assez près.
Quelquefois on l'a pris pour l'Abbé Desmarés. (*a*)
Il contrefait des vœux qu'on ne voit qu'à la Trape.
Il n'est point de Joly (*b*) que ce M*** n'attrape.
Tu sçais bien cependant qu'il est plein de fierté,
Jaloux, vindicatif, malin, traître, entêté....

---

* *Fameux Frere Jesuite, qui est auprès du très-Reverend Pere de la Chaise, & qui est tout le premier à rire de ceux qui le traitent de Vôtre Révérence.*

(a) *Abbé illustre & fort pieux, nommé à l'Evêché de Chartres.*

(b) *Monsieur Joly, Général de la Mission & vrai dévot, a été trompé par M*** faux dévot.*

Point d'Evêché, dit-il ; & lorſque ſa Ducheſſe
Preſſe une Maréchale, & prie une Princeſſe
D'en demander pour lui de beaux, près de Paris ;
Il paroît pour la Croſſe avoir un ſaint mépris.
Mais il jure en ſecret à de jeunes ſuivantes,
Qu'elles diſpoſeront des dignitez vacantes.
Sçais-tu pourquoi mes vers ne le ménagent pas ;
C'eſt qu'il trouve à redire à d'excelens Prélats.
Monſieur de Meaux, dit-il, *dévroit ne plus écrire.*
Peut-il voir ſans orgueil la gloire qu'il s'attire ?
N'eſt-ce point vanité que d'employer du tems
A ſe faire admirer, même des Proteſtans ?
Pour Monſieur de Châlons, on ne peut qu'on n'eſtime
La force & la douceur du zèle qui l'anime :
Mais peut-on devant Dieu l'exempter de péché
Tandis qu'il logera ſa mere à l'Evêché ?
Rien n'égale, il eſt vrai, les vertus de la Dame,
Mais il eſt ſcandaleux de loger une femme.
Beaux ſujets de médire, & d'être ſcrupuleux !
On raille en Allemagne un Evêque orgueilleux,
Qui prêchant l'an paſſé dans un Bourg, près de Viennes,
Traita ſes Auditeurs de *Canailles Chrétiennes*.
Hé bien, mon faux dévot ſeroit encor plus vain ;
S'il pouvoit une fois ſe voir la Croſſe en main.
Car cet eſprit altier étant devenu maître,
Croiroit s'encanailler s'il ſaluoit un Prêtre ;
Il ne pourroit ſouffrir qu'avec un air grondeur
Un ſeul *Vous* échapé pour un *Votre Grandeur*.
Il eſt des Mandemens qui ne lui plairoient guéres ;
Il faudroit y traiter ſes Chanoines de *Freres* ;
Son fier entêtement ſoutiendroit mille erreurs,
Sous prétexte ſur-tout de réformer les mœurs.
Bien-tot, pour un chapeau, ce prétendu ſaint homme
Vendroit ſa complaiſance aux Puiſſances de Rome.
Il croiroit quelquefois mériter ton emploi ;
Il eſpéreroit même être un jour plus que toi,
Faire le Richelieu, voir tout ſous ſa puiſſance,

Mais

Mais régner ſous un Roi n'eſt plus la mode en
France.
Enfin il deviendroit ſi fier & ſi hautain,
Qu'un Gaſcon près de lui ne paroîtroit pas vain.
Tu vois-là quelques traits de l'homme incom-
parable,
Que le ſexe dévot juge canoniſable.
Mais ſi cet homme eſt ſaint, il faut donc que Ba-
nier *
Ait place auprès de lui dans le Kalendrier.
Il faut donc que Bigot, * malgré ſa renommée,
Obtienne dans Aleth une Fête chomée.
Guerre, guerre éternelle à ces hommes de bien
Qui, pour toute vertu, n'ont qu'un air de chrérien.
Que ces grands impoſteurs, prônez par tant de
ſortes,
Trouvent plus d'ennemis qu'ils ne font de bigottes.
Que ces Phariſiens ſoient autant diffamez
Que Gêvres & Bignon ſe verront eſtimez.
Que mon Tartuffe enfin ſe conſume en faux zèle,
Sans jamais rencontrer d'Orgon, (a) ni de Pernelle.
Bien plus: que ce pauure homme, à la mort des Prélats
Languiſſe pour leur Croſſe, & ne l'obtienne pas,
En effet, l'impoſteur mérite le ſupplice
D'agoniſer toujours pour quelque Bénéfice.
Car de tous les chagrins c'eſt le plus accablant,
On ne peut plus alors t'aborder qu'en tremblant.
De quelle crainte, ô Ciel! n'eſt-on point ſuſcep-
tible?
Georget (b) même, Georget, paroît alors terrible,
Hélas! on craint ſi fort, qu'on perd le jugement
Juſqu'à ne plus ſonger à ton abord charmant.
Rien ne touche le cœur. On ne penſe, on n'aſpire,

* Noms en l'air.

(a) *Deux perſonnages de la Comédie de Tartuffe.*
(b) *Jeune Domeſtique du Revérend Pere. C'eſt lui qui ouvre & qui ferme la porte de l'Audience.*

Qu'à ce bienheureux *Oüi*, que tu ne dois pas dire,
Au ſortir de ta ſalle, où raiſonne à loiſir
Cent fois avec chagrin, pour une avec plaiſir.
Et (qui pis eſt) ſouvent, dans ce genre d'affaire,
Plus le bon ſens revient, & plus on deſeſpére.
D'ailleurs, quel embarras! que cent Compétiteurs.
Qui peuvent quelquefois avoir pour Protecteurs,
Luxembourg, Catinat, Vauban, Lorges, Noailles,
Qu'on ne craint pas moins-là qu'aux ſiéges, qu'aux batailles.
Un ſeul mot de leur part, c'eſt un coup de canon.
Enfin, ſi par malheur l'Illuſtre MAINTENON
Préſume qu'un ſaint homme édifiéra la France,
Et, ſans le conſulter, le met en concurrence;
Bon Dieu! que tout Brigueur doit alors s'affliger!
Un Chanoine en perdroit le Boire & le manger.
Eſt-on ſûr qu'on n'a rien? ce n'eſt plus un martyre
On n'agoniſe plus: on étouffe, on expire:
Et pour miex peindre encor un moment ſi fatal,
On eſt comme Bontems quand le Roi ſent du mal.
Encor deux mots, la Chaiſe, avant que je finiſſe.
Tandis que l'impoſteur, dont j'ai peint l'artifice,
Pour les ſiéges vacans pouſſe mille ſoupirs,
Laiſſe-le voltiger de déſirs en deſirs,
Mais tandis que Boileau, qu'Anſelme, que bien d'autres,
Suivent de plus en plus la trace des Apôtres,
Se forment ſur leur zèle & ſur leur ſainteté,
Fais qu'ils n'imitent pas juſqu'à leur pauvreté.

EPITRE A UN PRE'LAT.

NON, Prélat, tu n'es plus enfant du premie homme.
Tu n'as plus dans ton cœur des pepins de la pomme.
Quels seroient les défauts qu'on pourroit t'avoir vûs,
Tu sçais donner un frain jusques à tes vertus.
Ni sage par froideur, ni dévot par caprice,
Tu n'a jamais été vertueux par un vice,
On ne remarque en toi ni brusque activité,
Ni zèle impatient, ni dure fermeté.
On n'y voit point sur tout cette folle sagesse,
Qui veut qu'un jeune esprit soit exempt de jeunesse.
Et quand on a planté la vertu dans les cœurs,
Tu n'en veux pas avoir le fruit avant les fleurs.
Tes discours animez, mais sans fiel & sans bile,
Font avaler tout pur le lait de l'Evangile.
C'est par cette douceur que l'on te voit guérir
Des maux qu'un bilieux n'eût jamais fait qu'aigrir.
Car il n'est que trop sûr qu'enseigner en colére,
C'est s'opoſer soi-même aux leçons qu'on veut faire.
Le Docteur n'instruit plus, dès qu'il devient pédent.
On n'est point écouté quand on parle en grondant.
La pilule ne plaît que lorsqu'on l'envelope.
Ecoute à ce propos une fable d'Esope.
Tu sçais bien qu'Aquillon, le plus hardi des vents,
Brusque tous les mortels par ses emportemens.
On dit, qu'un jour ce Dieu, si bouffi de colére,
Voyant que le Soleil, Dieu doux & tutélaire,

Croit de l'Univers la gloire & les amours,
En eut tant de dépit qu'il lui tint ce discours.
Sans doute il faut avoir bien de l'extravagance,
Pauvre Dieu, pour te croire un Dieu de conséquence.
Que fais-tu dans ton char, dont tu ne sors jamais?
Tu lois, & tes chevaux tu les conduis en paix.
Voilà ce que tu fais aux Cieux & sur la terre.
Mais moi, je suis semblable au maître du tonnerre.
Je remplis quand je veux tout l'univers d'effroi.
Jusqu'aux Temples des Dieux tout tremble devant moi.
Les soufflets dont ma face est toute rebondie,
Souvent d'une étincelle ont fait une incendie.
Quoique tous mes discours ne soient rien que du vent;
Je fais pourtant frémir tout homme qui m'entend.
Enfin de tous côtez je sçais faire naufrage,
Malgré toi, qui toujours veux dissiper l'orage,
Tu vois donc bien par là, que je ne te crains pas,
Toi qui n'es bon, tantôt qu'à fendre du verglas,
Tantôt qu'à dessécher Flore, Cérès, Pomone.
D'ailleurs, tu ne fais rien que le Ciel ne l'ordonne.
Mais moi, suis-je assez sot pour consulter les Dieux?
Non, non, sans leur avis je deviens furieux.
J'abats les fleurs, les fruits, les roseaux & les chênes:
De plus, s'aperçoit-on que jamais tu me gêne;
Et que tous tes rayons m'empêchent de souffler?
Non, petit Dieu; mais moi je puis te desoler:
Car tu le sçais, tes fleurs les favorisées,
A ma fureur souvent sont les plus exposées.
Mais prouvons encore mieux que tu ne me vaux pas.
Tu vois ce Cavalier qui galope là-bas.
Regarde son manteau, l'agrafe en est bien forte.
Comme il n'est pourtant rien que mon souffle n'emporte,

Gageons que je l'arrache. Et peux-tu faire autant ?
Tu n'y vas pas si vîte. Aquilon à l'instant
Fond sur le Cavalier, gronde, mugit, bourdonne.
Le Cavalier tient ferme, & l'agrafe est si bonne,
Qu'elle vaincroit encore un second Aquilon.
Ce que fit donc ce Dieu, plus enflé qu'un balon,
Fut, de perdre en une heure & son vent & sa peine.
Dès que le Dieu du jour l'aperçoit hors d'haleine :
Aquilon, lui dit-il, jette les yeux sur moi,
Tu verras si je suis un Dieu moindre que toi.
Il borne à ces seuls mots sa douce raillerie.
Alors tous ses rayons donnent sur la prairie ;
L'air s'échauffe si fort, que l'homme tout en eau,
Est doucement contraint de quitter son manteau.
Voici le suc moral que couvre cette écorce ;
On a tout par douceur, mais on n'a rien par force.

EPITRE

A Monseigneur le DUC DE NEVERS,

Pour obtenir de lui qu'il publiât une Satire qu'il lui avoit entendu reciter.

NEVERS, docte Nevers, quelle aimable Satire ?
Ceux même dont tu ris, sont les premiers à rire ;
De plus, tout vicieux, dont tu nous fais horreur,
T'admire & ne se plaint que de son propre cœur.
Par-tout on voit des vers hardis, avec justesse.
Tu joins l'enthusiasme à la délicatesse ;
Le tout est simple & grand, là point de tour nouveau
Qui n'ait les agrémens du véritable beau :
C'est-là que les Portraits n'ont rien de gigantesque ;

Le grave n'eſt point froid, le plaiſant point burleſque :
On n'y voit point ſur-tout de ſes languiſſans
Dont l'un eſt pour la rime, & l'autre pour le ſens.
Dans les tranſitions, ta muſe, toujours ſage,
Sçait cacher au Lecteur le moment du paſſage.
Là tout eſt vif, le trait perce auſſi-tôt qu'il part ;
La nature en un mot s'y conforme avec l'art.
Pourquoi donc le public ne devroit-il pas lire
Ce qu'il faut qu'il imite, ou du moins qu'il admire ?
Mais un Duc déroger juſqu'à ſe faire Auteur !
Un Duc ! un Duc, au plus doit n'être que Lecteur.
Quoi donc, Rome autrefois crut-elle que Lucrèce
Fût par ces nobles vers dégradé de nobleſſe ?
Quand Perſe avoit le front couronné de laurier,
Par Edit des Cenſeurs devint-il roturier ?
Hé ! qui peut comme toi faire aimer la Satire ?
Boileau ? non, non, Boileau ne ſçait plus que médire :
Quoi qu'il ſoit aſſez vieux, ſa Muſe aujourd'hui,
De vingt ans pour le moins, eſt moins vieille que lui :
Il veut polir ſon vers qu'il croit encor ſublime :
Mais c'eſt en vain, ſon vers eſt plus dur que ſa lime.
Qui pourroit plaire encor ? ce malheureux Gaſcon,
Dont le vers ſent ſi fort la bourbe d'Hélicon ?
Lui qui.... Mais laiſſons-le barboter dans la fange,
Son nom profaneroit ma muſe & ta loüange
Fais donc que le public diſe en liſant tes vers :
Horace n'eſt point mort, il eſt Duc de Nevers.

POEME

Sur les mauvais geſtes de ceux qui parlent en Public.

Et ſur-tout des Prédicateurs.

C'Est en vain qu'un Docteur qui prêche l'Evangile,
Mêle chrêtiennement l'agréable & l'utile,
S'il ne joint un beau geſte à l'art de bien parler;
Si dans tout ſon dehors il ne ſçait ſe régler;
Sa voix ne charme plus, ſa phraſe n'eſt plus belle;
Dès l'exorde j'aſpire à la gloire éternelle;
Et dormant quelquefois ſans interruption,
Je reçois en dormant ſa bénédiction.
Vous donc, qui pour prêcher, courrez toute la terre,
Voulez-vous qu'un grand peuple aſſiége votre chaire?
Voulez-vous enchérir les chaiſes & les bancs?
Et juſques au portail mettre en preſſe les gens?
Que votre œil avec vous me convainque & me touche,
On doit parler de l'œil autant que de la bouche.
Que la crainte & l'eſpoir, que la haine & l'amour,
Comme ſur un Théâtre, y parlent tour à tour.
Il eſt des Damoiſeaux, dont l'œillade amoureuſe
Accompagne toujours la phraſe précieuſe;
Qu'un air pareil jamais n'éfémine vos yeux,
J'aimerois mieux encor ces prêchenrs furieux,
Qui portans vers le Ciel leurs regards effroyables,
Apoſtrophent les Saints comme on chaſſe les Diables.

Digitized by Google

Et qui voulans prouver que le Seigneur eſt doux,
Gâtent leurs argumens par des yeux en couroux.
Sur-tout gardez vous bien, mémoires chancelantes,
De montrer dans vos yeux deux prunelles roulantes.
Quelle pitié de voir l'Orateur entrepris !
Relire dans la voûte un Sermon mal apris !
Vos yeux vous rendent ſot de plus d'une maniére.
Pourquoi, quand vous criez, fermez-vous la paupiére ?
Tel jadis l'Andabate, armé de ſon poignard,
Combattoit à l'aveugle, & vainquoit par hazard.
Mais, vous qui blâmez tant la paupiére couſuë,
Ne m'ouvrez pas des yeux où rien ne ſe remuë
Quel acteur êtes-vous ? lorſque vous me parlez,
Votre goſier s'enflamme, & vos yeux ſont gelez.
C'eſt ainſi qu'autrefois on voyoit les Idoles,
Sans animer leurs yeux, animer leurs paroles.
Mais ſi votre œil enfin s'obſtine à ſe glacer,
Au cercle de Benoît, (a) il faudra vous placer.
Jadis un charlatan, docteur en Médecine,
Devina (car chez eux vous ſçavez qu'on devine)
Que l'œil pouvoit avoir lui ſeul plus de cent maux.
Mais moi qui de cet œil doit compter les défauts,
Sans faire le devin, j'en trouve plus de mille
Tantôt je ris de voir une paupiére agile
Se mouvoir par article, & joindre à chaque inſtant,
Le jour avec la nuit dans un œil clignotant :
Tantôt d'un cours réglé la prunelle agitée,
D'un coin de l'œil à l'autre eſt ſans ceſſe emportée.
Ainſi du Marché-neuf le Maure (b) ingénieux
Fait joüer per minute un reſſort dans ſes yeux

(a) *Ouvrier en Figure de Cire.*
(b) *Tête de Maure, qui remuë les yeux dans l'Horloge du Marché-Neuf.*

Digitized by Google

L'un pouſſant dans les airs ſes regards pleins de zèle,
Juſqu'au haut de ſon œil fait enfuïr la prunelle.
L'autre, ſans y penſer, nous met dans l'embaras;
En voyant du côté qu'il ne regarde pas.
Ici, cet œil qui craint la trop grande lumiére,
N'oſe voir qu'au travers des poils de ſa paupiére.
Là, ce jeune étourdi regarde à tout hazard.
Mais voyons comme l'œil doit jetter ſon regard.
Veut-il de la triſteſſe exprimer les allarmes?
Qu'une foible prunelle y nage dans les larmes.
Veut-il paroître gay? Que les yeux & les ris
Faſſent autour de lui mille agréables plis.
Doit-il être en fureur? Que ces vives prunelles
D'une Cométe en feu dardent mille étincelles.
Doit-il être percé des traits de la pieté?
Que la langueur l'abbate, & le ferme à moitié.
Dans l'amour il eſt doux; dans la haine, ſévére.
Il eſt trouble, s'il craint, il eſt clair, s'il eſpére.
Dans un étonnement il ne ſe peut mouvoir.
Dans une rêverie il regarde ſans voir.
L'œil ſçait toujours du cœur les premiéres nouvelles.
C'eſt lui qui le premier épouſe ſes querelles;
Qui ſert ſes paſſions, qui ſuit ſes intérêts,
Qui n'eſt point en répos ſi le cœur n'eſt en paix.
L'œil enfin pleure ou rit, quand le cœur le déſire.
Mais que jamais le front n'oſe leur contredire.
Il faut qu'à ſa maniére il faſſe ce qu'ils font.
Ce qu'on voit peint dans l'œil doit être écrit au front.
Il ne faut donc jamais que le front ſe ſillonne;
S'il ne reçoit du cœur une loi qui l'ordonne,
Et ſi l'œil ne ſubit la loi tout le premier.
Un Docteur ſans cela déclame en écolier.
Ainſi n'ayez point l'air de ce Miſſionnaire;
Qui n'ayant ni le cœur ni l'œil plein de colére,
Contraint toujours ſon front à ſe rider pour rien.

Digitized by Google

Que votre bouche auſſi s'ouvre & ſe ferme bien;
Souvent d'un ſeul côté la bouche ſe renverſe,
Et fait prendre à ces mots un chemin de traverſe.
Souvent, la bouche ouverte, on a beau s'éforcer;
Chaque lourde ſyllabe eſt une heure a paſſer.
Ici cet Orateur qui pouſſe une invective,
A chaque mot qu'il dit fait pleuvoir ſa ſalive.
Là, le ris ce fat, qu'on voit à tout propos
Careſſer ſa penſée, & rire à tous ſes mots.
L'un, quand ſon front ſe ride, ayant un œil farouche;
Pour la moindre ſyllabe ouvre toute la bouche,
Et craignant que ſa voix n'avorte entre ſes dents;
Lance de ſes poulmons des mots toujours tonnans.
L'autre, pour éviter ces maniéres outrées,
Ne parle qu'au travers de ſes lévres ſacrées;
Et, comme un inſtrument qui ne rend que des ſons,
De ſes mots retenus ne nous dit que les tons.
Enfin on peut compter plus de mines burleſques,
Que n'en grava jamais Calot dans ſes groteſques;
Et ſouvent, tel qui croit les autres grimaſſiers,
Eſt au haut de ma liſte écrit tout des premiers.
Vous donc, de qui la bouche eſt digne de cenſure,
Croyez qu'il eſt honteux d'en outrer la figure.
Ne remuez jamais vos lévres qu'en parlant,
Et ne les ouvrez point pour attraper du vent.
N'allez point publier la loi de l'Evangile
De l'air impétueux dont parloit la Sybille.
On ſoutient un menſonge avec emportement;
Mais une vérité doit ſe dire aiſément.
Toutefois il eſt vrai qu'un ton plein d'énergie
Doit des cœurs aſſoupis guérir la létargie;
Mais quoique de la voix il faille s'efforcer,
La bouche n'a jamais le droit de grimacer.
Il ne ſuffit donc pas à l'acteur qui ſe forme,
Que ſon œil & ſon front reçoivent la réforme;

Sa bouche doit encor, en se reglant sur eux,
Joindre son action à ce qu'ils font tous deux :
Afin qu'après cela, tous trois d'intelligence
Forment sur leur visage une triple alliance.
Ne croyons pourtant pas un visage parfait,
Si tôt que dans l'Acteur ce bel accord s'est fait.
Le moindre mouvement d'une tête volage
Pourroit d'un Ange même enlaidir le visage.
En effet quand vos yeux, remplis de majesté,
Dés celestes esprits répandroient la clarté :
Quand Dieu sur votre front graveroit la figure
De ce TAU glorieux dont parle l'Ecriture :
Quand votre bouche enfin, faisant sortir sa voix,
D'un ton de Précurseur feroit trembler les Rois :
(Ne prenez point ceci sur le pied d'hyperbole)
Si l'on voyoit toujours, de parole en parole,
Sur le pivot du cou votre tête tourner,
Ces trois talens qu'en vous je viens d'imaginer,
Cette voix si terrible au plus fier auditoire,
Ces yeux où Dieu feroit un essai de sa gloire,
Ce front scellé du sceau de sa Divinité,
Tout cela n'auroit plus qu'une vaine beauté.
Il ne faut pas aussi, gravitez Espagnoles,
Qu'une tête immobile énerve vos paroles.
On a de l'air d'un fat quand on est trop Caton.
Que ceux qui dans leur sein enfoncent leur menton,
Ne mettent plus ainsi leur col à la torture,
L'art ne permet jamais de forcer la nature.
Pour ceux de qui la tête affecte un air penché,
Tartuffe eût fait comme eux, s'il eût jamais prêché.
Mais vous, de qui les mains & la tête branlante
Forcent chaque syllabe à devenir tremblante,
Vous deviez autrefois avoir été choisis,
Pour faire les trembleurs à l'Opéra d'Isis.
Nous voyons des Prêcheurs coëffez à la moutonne
Se faire les yeux grands, & la bouche mignonne,
Se radoucir la voix ; & pour tout geste enfin
Aux Dames d'alentour faire la belle main.

Eſt-ce là nous tracer le chemin de la Gloire?
Nou. C'eſt faire l'amour à tout un Auditoire.
Mais ce n'eſt pas ici qu'il faut moraliſer,
Un Maître n'a le droit que de dogmatiſer.
Songeons à ce Docteur, dont la voix pédantesque
Donne un nouveau relief à ſon air ſoldateſque,
Vous le voyez toujours campé comme un lutteur;
Avec ſes poings fermez morguer ſon Auditeur.
Il ſemble, quand il veut pouſſer un ſyllogiſme,
Qu'il apelle en duel tout le Chriſtianiſme;
Ou que, de ſa fureur nous prenant pour témoins,
Il veüille défier le Diable à coups de poing,
Mais l'ame des Chrétiens devient un champ ſterile,
Quand de tels inſenſez y ſément l'Evangile.
Car il n'eſt point de fou qui prêche utilement:
Et la ſageſſe en nous doit parler ſagement,
On raconte qu'un jour certain Miſſionnaire,
Aprés mille raiſons ne ſçachant plus que faire,
Pour convertir un Suiſſe inſtruit par Melancton,
Le convainquit enfin à grand coups de baton.
Or, ſi pour une fois le zèle Apoſtolique
A rendu par miracle un bâton pathétique,
Conclura-t'on d'abord, qu'un Docteur furibond
Ait droit de s'eſcrimer de ſon bras vagabond?
Non, non; un Orateur n'eſt point une furie.
Prêchez donc ſans fureur & ſans effronterie;
Ne ſoyez ni trop lent, ni trop précipité,
Diſtinguez bien l'air vif d'avec l'air emporté.
Soyez grave ſans faſte, aiſé ſans nonchalance,
Modeſte ſans froideur, hardi ſans inſolence.
Joignez vos agrémens aux régles de notre art;
Quiconque plaît ſans lui, ne plaît que par hazard.
Sans lui craignez toujours quelque trait de Satire:
Et ſi cet Orateur que tout Paris admire,
Néglige avec ſuccès l'art qu'il ſçait mieux que moi,
C'eſt qu'il eſt comme un Prince au-deſſus de la Loi.
Je connois parmi nous certains ſots immodeſtes

Qui pour un mot tout seul vont vous faire cent gestes.
J'en sçai d'autres aussi, pour le moins aussi sots,
Qui, pour un geste seul, vont vous dire cent mots.
Mais d'un geste & du sens la mesure pareille
Doit autant charmer l'œil qu'elle charme l'oreille.
Si le geste & le sens sont toujours de complot,
Un seul geste jamais ne dément un seul mot.
Sur-tout n'imitez pas cet homme ridicule,
Dont le bras nonchalant fait toujours la pendule.
Au travers de vos doigts ne vous faites point voir,
Et ne nous prêchez point comme on parle au parloir.
Chez les nouveaux Acteurs, c'est un geste à la mode
Que de nager au bout de chaque période.
Chez d'autres aprentifs l'on passe pour galant,
Lorsqu'on écrit en l'air, & qu'on peint en paralnt.
L'un semble d'une main encenser l'assemblée;
L'autre à ses doigts crochus paroit avoir l'onglée.
Celui-ci prend plaisir à montrer ses bras nuds;
Celui-là fait semblant de compter des écus.
Ici, ce bras manchot jamais ne se déploye;
Là, ces doigts écartés font une patte d'oye.
Souvent charmé du sens dont mes discours sont pleins,
Je m'aplaudis moi-même, & fais claquer mes mains.
Souvent je ne veux point que ma phrase finisse,
A moins que pour signal je ne frape ma cuisse.
Tantot, quand mon esprit n'imagine plus rien,
J'enfonce mon bonnet qui tenoit déja bien.
Quelquefois en poussant une voix de tonnerre.
Je fais le Timballier sur les bords de ma Chaire.

Digitized by Google

A Meſſieurs des Miſſions Etrangéres.

PArtisans trop zèlez de la bonne Doctrine,
Ma foi vous avez bien la mine
De vous voir bien-tôt confondus.
Envain contre l'erreur votre eſprit ſe mutine :
Le Pape eſt contre vous, Caſanate n'eſt plus.
On monte les reſſorts de la vielle machine
Pour prouver qu'on ne voit que dans Janſénius
Qu'il ne faut pas permettre aux Chrétiens de la Chine
De fléchir les genoux devant Confucius.
C'eſt fort mal à propos que votre zèle crie ;
Quoi pour un peu d'idolâtrie,
Qu'on peut rectifier avec l'intention,
Il faut laiſſer périr toute une Nation ?
Sçachez que ſans cette induſtrie
On auroit l'éternel chagrin
De n'honorer jamais la Céleſte Patrie
De la face d'un Mandarin.
Ignorans dans le beau myſtére ;
Vous auriez mieux fait de vous taire,
Et de laiſſer parler nos commodes Docteurs,
Qui toujours opoſez à la Morale auſtére,
Dont vous allarmez les pécheurs,
Nous conduiſent au Ciel par un chemin de fleurs.
Mais Jeſus-Chriſt.... encor.... taiſez-vous je vous prie.
Tous vos diſcours ſont ſuperflus.
Voulez-vous mieux ſçavoir les ſecrets de Jeſus,
Que les Gens de ſa Compagnie ?

Digitized by Google

EPIGRAMME

Contre un mauvais Auteur qui a fait un Poëme intitulé

TOMBEAU DE TURENNE.

QUAND je vois Baudinet * avoir l'ame si vaine,
Que de nommer ces Vers le Tombeau de Turenne,
J'en raille, & je le dis tout net.
Quoi ! c'eſt-là le tombeau d'un ſi grand Capitaine?
Non, non, mettons au bas d'un tombeau ſi mal fait,
Cy git le pauvre eſprit qu'a perdu Baudinet.

* Nom en l'air.

PLACET AU ROY.

Pour lui demander une Abbaye.

NOus avons, GRAND HEROS, deux deſſeins différens,
Vous, de vaincre vingt Rois, & moi vingt Concurrens,
Mais l'un de ces deſſeins eſt mieux conduit que l'autre :
Que cependant tout irroit bien
Si vous me répondiez du mien,
Comme je vous répons du vôtre !

Digitized by Google

MADRIGAL AU ROI.

C'eſt une Muſe en colére qui lui parle.

LOUIS, je me vengerai bien.
Je ne te prédirai plus rien.
Te faſſe qui voudra la charmante peinture
De ta gloire future.
Pourquoi ſuis-je pouſſée à bout ?
Je prédirois des coups plus beaux que ceux d'Achile.
Mais hélas ! vengeance inutile !
Ta Sageſſe te prédit tout.

MADAIGAL AU ROI.

Sur la grande Victoire remportée par le Prince Loüis de Bade, ſur les Turcs.

OUI, ce qu'on dit eſt vrai, que Bade & ſes Guerriers
Sont gorgez de butin, & couverts de lauriers ;
Mais, s'ils ſçavoient leur ſort, ils gémiroient ſans ceſſe.
Comme ils ſeront bien-tôt tes victimes, GRAND ROI,
La victoire à preſent les pare & les engraiſſe.
Pour les rendre dignes de toi.

BILLET

Digitized by Google

BILLET

A Messieurs de l'Accademie Françoise.

Sur la Prise de Mons.

IL est donc vrai que Mons est pris ;
Taisons-nous vous & moi, Messieurs les beaux esprits.
LOUIS est au dessus de vos Panégyriques,
Et GUILLAUME au-dessous de mes Vers satiriques.

MADRIGAL

Au Très-Révérend Pere DE LA CHAISE,

Sur ce que le Roi s'étoit trop exposé au Siége de Namur.

SI le meilleur des Rois s'expose encor aux coups,
Point de milieu, LA CHAISE, ou nous deviendrens fous,
Ou nous mourons d'inquiétude :
Dis-lui donc, mais du ton qu'il faut,
Qu'il corrige en lui ce défaut ;
C'est son seul péché d'habitude.

Digitized by Google

CHANSON

A Madame DE PONTCHARTRAIN.

Qui dans le Château du Pontchartrain pressoit depuis plusieurs jours l'Auteur de faire contr'elle une Satire.

AH quel écueil pour ma Satire
Que Madame de Pontchartrain !
Plus j'y veux trouver à rédire,
Plus je vois que je rêve en vain.
Est-il un plus cruel martyre
Pour un railleur du genre humain ?
Ah quel écueil pour ma Satire
Que Madame de Pontchartrain !

C'est bien malgré moi que j'admire
Ce port noble, cet air serain,
Et ce majestueux sourire
Dont le pouvoir est souverain.
Ah quel écueil pour ma Satire
Que Madame de Pontchartrain !

Adieu, TOUREIL, je me retire :
Ma muse ailleurs ira son train.
Elle ne vit que de médire,
Elle mourroit ici de faim.
Ah quel écueil pour ma Satire
Que Madame de Pontchartrain !

Digitized by Google

SONNET

A Monsieur l'Abbé DESMARETS,

Nommé par le ROY, à l'Evêché de Chartres.

PRELAT, soit tout à tous : ne vit qu'en JESUS-CHRIST.
Fais dire que sa Grace est l'ame de ton ame.
Prens dans tous tes desseins les mesures qu'il prit.
Ne puise qu'en ton cœur un zèle qui t'enflamme.

Songe à bien distinguer la lettre de l'esprit.
Croit que l'orgueil est bas, & l'avarice infâme.
Et pour connoître mieux tout ce qui t'est prescrit,
Voit ce qu'en un Prélat l'Apôtre loue & blâme.

Que la pompe jamais n'accompagne tes pas.
Assaisonne toujours ce que tu nous diras,
D'un beau Je-ne-sçai-quoi, qui corrige & qui plaise.

Repêche l'Hérétique échapé de nos rets ;
Et que l'Evêque enfin de notre Diocèse,
Ne dégénére point de l'Abbé Desmarets.

Digitized by Google

MADRIGAL AU ROI.

Après la Victoire de Steinkerque.

Qui arriva deux mois après la prise de Namur.

TAndis que tes nouveaux exploits
Réjoüissent tous les François,
GRAND ROI, le chagrin me dévore.
Pourquoi ce chagrin, me dis tu?
Hélas! C'est que je tremble encore
Des périls où Namur t'a vû.

MADRIGAL

Au Très-Révérend Pere DE LA CRAISE,

Qui devoit au plûtôt parler au ROI d'une affaire de grande importance, ou l'Auteur s'interessoit beaucoup.

TU vas bien-tôt décider de mon sort,
Tout m'inquiéte en cent maniéres.
Non, les aproches de la mort
N'allarment pas plus fort.
Ah que sur-tout mes nuits ont d'heures meurtriéres!
La Chaise, dis pour moi certains mots bienfaisans.
Parler en ma faveur, c'est dire les priéres
Pour les Agonisans.

Digitized by Google

LETTRE

Le Très-Révérend Père DE LA CHAISE ayant répondu à l'Auteur qu'il le ressuscite-roit infailliblement ; l'Auteur deux mois après lui écrivit cette Lettre en Vers.

LA CHAISE, je suis mort. On n'en sçauroit douter,
Mais souviens-toi qu'un soir, en bonne compagnie,
Lorsque j'étois à l'agonie,
Tu me promis de me ressusciter.
Depuis deux mois cette promesse est faite :
D'ailleurs tu n'es pas faux Prophète ;
Ainsi je dois bien-tôt sortir de mon tombeau.
Que ce miracle sera beau !
Qu'il étonnera la nature !
Car j'ai deux mois de pourriture.

MADRIGAL

Au Très-Révérend Père DE LA CHAISE.

IL ne faut point qu'on s'imagine
Que le visage, que la mine
Disent vrai dans ce siécle-ci.
Quand donc mon visage, LA CHAISE,
Te dit que je suis à mon aise,
Songe bien qu'il en a menti....

Digitized by Google

AUTRE LETTRE

Au Très-Révérend Pere DE LA CHAISE.

TU me fais perdre patience ;
LA CHAISE, c'en eſt fait, je cours à la vengeance.
Tu vas à jamais être en proye à mes bons mots.
Je vais de tous côtez publier tes défauts.
Mais peut-on contre toi prendre un ton de ſatire ?
Hélas non ! tu n'as rien dont on puiſſe médire.
Je ne te puis blâmer ; je n'y penſe donc plus.
Mais je vais me venger de reſte :
Je te connois humble & modeſte,
Je vais de tous côtez publier tes vertus.

MADRIGAL

Au Très-Révérend Pere DE LA CHAISE.

Sur ce que l'on promettoit à l'Auteur une Penſion de cinq cens écus.

OÙ ſont-ils mes cinq cens écus ?
Je les cherchois par-tout : ne les a-t-on point vûs ?
Ah qu'ils me mettoient à mon aiſe !
Mais j'apréhende fort qu'ils ne ſoient nulle part ;
Car je n'ai pû les voir ni dans tes yeux La Chaiſe,
Ni dans ceux de Verjus, ni dans ceux de Maillard.

Digitized by Google

PLACET AU ROY.

Pour obtenir une chose qu'aucune personne de la Cour n'osoit demander à Sa Majesté, & que l'Auteur obtint sur le champ.

NOus distinguons deux personnes en toi ;
L'une est LOUIS, l'autre le ROY,
Le ROI n'est que le ROI de France.
Mais qu'est-ce que LOUIS ? (j'avertis par avance
Qu'ici tout l'Univers va répondre avec moi ;)
C'est un Grand Homme dès l'enfance,
Plus équitable que la Loi,
Plus auguste que sa Naissance,
Plus grand même que sa Puissance,
L'unique soutient de la Foi,
Vrai Pere de son peuple, indulgent, bon, sincére.
Mais à propos de bon, d'indulgent, de vrai pere,
LOUIS voudroit-il bien me présenter au ROI,
Tous mes amis n'osent le faire.

MADRIGAL AU ROI.

Pour remercier Sa Majesté de ce qu'elle avoit témoigné, qu'Elle ne cherchoit que l'occasion de faire du bien à l'Auteur.

GRAND ROI, si ton bienfait n'est que digne de moi,
Ma pauvreté sera toujours extrême.
Il ne faut pas aussi qu'il soit digne de toi,
Il te rendroit pauvre toi-même.

Digitized by Google

MADRIGAL AU ROI.

JE parle en pur Historien,
Quand je dis que par-tout tu fais autant de bien ;
Que si ta bonté seule étoit toute ta gloire.
Oüi, je cite en cela ton Histoire, GRAND ROI ;
Cependant ce beau trait d'Histoire
Sera-ce une Fable pour moi?

STANCES LIBRES AU ROI.

Après que l'Auteur eût remercié Sa Majesté d'une grace qu'Elle lui avoit accordée.

PAR toi tout le passé céde au siécle où nous sommes :
Et si tout l'Univers s'assembloit une fois,
On te verroit alors passer le plus grand des Rois ;
Comme les plus grands Rois passent les autres hommes.
Ton sort est au-dessus des desirs & des vœux.
Mais après toi, qui sont les plus heureux.
On ne peut jamais s'y méprendre.
Ce sont ceux qui par leur devoir,
N'occupent leurs yeux qu'à te voir,
Et leurs oreilles qu'à entendre.

PRIERE A DIEU.

GRAND DIEU ; qui ne veux point qu'aucun homme ici bas
Voye découvert ton visage,
Du moins que je ne cesse pas
De t'admirer dans ta plus noble image.

SONNET,

SONNET

A Monſeigneur DE PONTCHARTRAIN,

Contrôleur Général des Finances & grand ennemi des loüanges : Au ſujet de la ſurvivance de la Charge de Secrétaire d'Etat, qui venoit d'être donnée à Monſeigneur ſon Fils.

LA glorieuſe Survivance
Que ton fils vient d'avoir du ROI !
Qu'il eſt digne, même ſans toi,
D'une ſi belle récompenſe !

Il a ton eſprit, ta prudence.
Il eſt ton fils en tout emploi.
Enfin tout ce que je lui voi
Eſt né pour la Sur-Intendance.

Je m'aperçois que tu pâlis,
A ſon Eloge que tu lis,
La délicateſſe eſt extrême.

Sur-tout point de mauvaiſe humeur.
Je ſuis audacieux Rimeur,
Je te..... Je te louërois toi-même.

BILLET AU MEME,

Pour avoir une prompte Audience.

CERTAIN Rimeur jadis pédant,
(Qui pourtant n'eſt pas impudent)
Pourroit-il avoir Audience ;
BON DIEU ! Qu'il ſeroit réjoüi,
D'ajoûter à ces mots un....

Digitized by Google

PETITE EPITRE

EN VERS,

AU TRE'S. REVER. P. DE LA CHAISE,

Elle fut envoyée en l'année. 1690.

PERMETTEZ, mon Révérend Pere,
Qu'un malheureux Prieur Curé
Vous dépeigne ici sa misére,
C'est-à-dire son Prieuré,

Dans mon Egliſe l'on patroüille,
Si l'on ne prend bien garde à soi,
Et le Crapaud & la Grenoüille
Chantent tout l'Office avec moi.

Prés de-là sont dans des Masures
Cinq cens gueux couverts de haillons;
Point de dévote à confitures,
Point de Pénitente à boüillons.

Comme ils n'ont ni terre ni tente,
Et qu'ils sont tous de pauvres gens,
(Dans un Curé chose étonnante:
Je suis triste aux enterremens.

FIN

Digitized by Google

TABLE
DES PIÉCES
Contenuës en ce Volume.

Discours au Roy.	pag. 1
Satire premiére.	6
Satire II. à M. de Molière.	13
Satire III.	16
Satire IV à M. l'Abbé le Vayer.	23
Satire V. à M. le Marquis de Dangeau.	27
Satire VI.	32
Satire VII.	36
Satire VIII. à M. M... Docteur de Sorbonne.	40
Satire IX.	50
Satire X.	61
Satire XI. à M de Valincour.	82
Discours sur la Satire suivante	89
Satire XII. sur l'Equivoque.	94

EPITRES.

Epître I. au Roi.	104
Epître II. à M. l'Abbé Desroches.	110
Epître III. à Mr Arnault, Docteur de Sorbonne.	112
Epître IV. au Roi.	115
Epître V. à M. de Guilleragues.	120
Epître VI. à M. de Lamoignon.	126
Epître VII. à M. Racine.	132
Epître VIII. au Roi.	135
Epître XI. à M. le Marquis de Signelai	139
Préface sur les Epitres suivantes.	145
Epître X. à mes Vers.	148
Epître XI. à mon Jardinier.	152
Epître XII. sur l'amour de Dieu.	156

Digitized by Google

TABLE.

L'ART POETIQUE.

Avertissement de l'Auteur des Remarques de l'Art Poëtique. 164
L'Art Poëtique, Chant I. 166
Chant II. 174
Chant III. 181
Chant IV. 194

LE LUTRIN, POEME HEROI-COMIQUE.

Avis au Lecteur. 202
Chant I. 205
Chant II. 212
Chant III. 216
Chant IV. 221
Chant V. 228
Chant VI. 235

ODES, EPIGRAMMES, & autres Poësies,

Discours sur l'Ode. 241
Ode sur la prise de Namur. 244
Ode contre les Anglois. 245
Stances à M. Moliére. 251
Sonnet sur la mort d'une Parente. 252
Autre Sonnet sur le même sujet. 253
Epigrammes, à un Médecin. 254
A Monsieur Racine. ibid.
Contre Saint-Sorlin. 255
A Messieurs Pradon & Bonecorse, &c. ibid.
Contre l'Abbé Cotin. 256
Contre le même. ibid.
Contre un Athée. ibid.
Vers en stile Chapelain. 257
Epitaphe. ibid.
A Climéne. ibid.

Digitized by Google

Imitation de Martial. 258
Sur une Harangue d'un Magiſtrat, &c. ibid.
Sur l'Agéſilas de M. Corneille. 259
Sur l'Atila du même Auteur. ibid.
Sur la maniére de reciter du Poëte Senteüil. ibid.
Sur la Fontaine de Bourbon. 260
L'Amateur d'Horloge. ibid.
Sur des Vers contre Homére & Virgile. 261
Sur le même ſujet. ibid.
Sur le même ſujet. 262
A M. Perault, ſur le même ſujet. ibid.
Sur le même ſujet. ibid.
Au même. 263
Au même. ibid.
Parodie burleſque. 264
Sur la Reconciliation de l'Auteur & de Monſieur Perrault. 265
Aux RR. PP. Jéſuites Auteurs du Journal de Trévoux. ibid.
Aux mêmes, ſur l'Epître de l'Amour de Dieu. 266
Réponſe aux deux Epigrammes ci-deſſus. ibid.
Sur le Livre de Flagellans. 267
Fable d'Eſope, le Bucheron & la mort. ibid.
Le debiteur reconnoiſſant. 268
Enigme. ibid.
Vers pour mettre au-devant d'un Roman allégorique. ibid.
Sur un Portrait de Rocinante. 269
Vers à mettre en chant. ibid.
Chanſon à boire. 270
Chanſon à boire. ibid.
Sur Homére. 271
Vers pour mettre ſous le Büſte du Roi. ibid.
Vers pour le Portrait de M. le Duc du Maine. 272
Vers ſur le Portrait de Mlle. de Lamoignon. ibid.
A Madame la Préſidente de Lamoignon. 273
Vers pour le Portrait de M. Tavernier. ibid.
Vers pour le Portrait de mon Pere. 274
Epitaphe de la mere de l'Auteur. ibid.

Digitized by Google

TABLE

Sur un frere aîné. 275
Vers pour le Portrait de M. de la Bruyere. ibid.
Epitaphe de M. Arnauld. 276
Vers pour le Portrait de M. Hamon. ibid.
Vers pour le Portrait de M. Racine. 277
Vers pour mon Portrait. ibid.
Reponſe aux Vers du Portrait. ibid.
Pour un autre du même. 278
Vers pour mettre ſur une méchante gravéure. ibid.
Sur mon Buſte de marbre. ibid.
Sonnet ſur M. Deſpréaux. 279
Vers ſur les ſonnets des pages 279. & 280. 281

PARODIE DE QUELQUES ENDROITS du Cid.

Avertiſſement. 282
Scéne I. 283
Scéne II. 287
Scéne III. 288
Scéne IV. 289
Scéne V. 291
Metamorphoſe de la Perruque de Chapelain. 294
Ode. L'Ombre de Deſpréaux. 296
Satire. Le tombeau de Deſpréaux. 299
Requête en faveur d'Ariſtote. 304
Arrêt burleſque ſur la précédente Requête. 310

LES HEROS DE ROMAN.

Diſcours ſur les Héros de Roman. 314
Les Héros de Roman, Dialogue. 319

POESIES DU PERE SANLECQUE.

Avis au Lecteur. 353
Epître au Roi. 355
Epître au Roi après la deſtruction de l'Héréſie. 358
Satire I. 361
Satire II. 366

Digitized by Google

Satire III. 373
Satire IV. 376
Satire V. 379
Epitre au Pere de la Chaiſe. 383
Epître à un Prélat. 387
Epitre à Monſeigneur le Duc de Nevers. 389
Poëme ſur les mauvais geſtes des Prédicateurs. 391
A Meſſieurs des Miſſions étrangéres. 398
Epigrammes contre un mauvais Auteur. 399
Placet au Roi. ibid
Madrigal ou Roi. 400
Autre Madrigal au Roi ibid.
Billet à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe. 401
Madrigal au Révéreud Pere de la Chaiſe. ibid.
Chanſon à Madame de Ponthartrain. 402
Sonnet à Monſieur l'Abbé Deſmarets. 403
Madrigal au Roi. 404
Madrigal au Révérend Pere de la Chaiſe. ibid.
Lettre au Revérend Pere de la Chaiſe. 405
Madrigal au même. ibid.
Autre Lettre au même. 406
Madrigal au même. ibid.
Placet au Roi. 407
Madrigal au Roi. ibid.
Madrigal au Roi. 408
Stances libres au Roi. ibid.
Priere à Dieu. ibid.
Sonnet à Monſeigneur de Pontchartrain. 409
Billet au même. ibid.
Petite Epitre au Révérend Pere de la Chaiſe. 410

Fin de la Table.

MAG 20-11530

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E.
ROMA

Digitized by Google

1+15

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google